



1. 23. 96
Library of the Theological Seminary,
PRINCETON, N. J.

Division

DS107

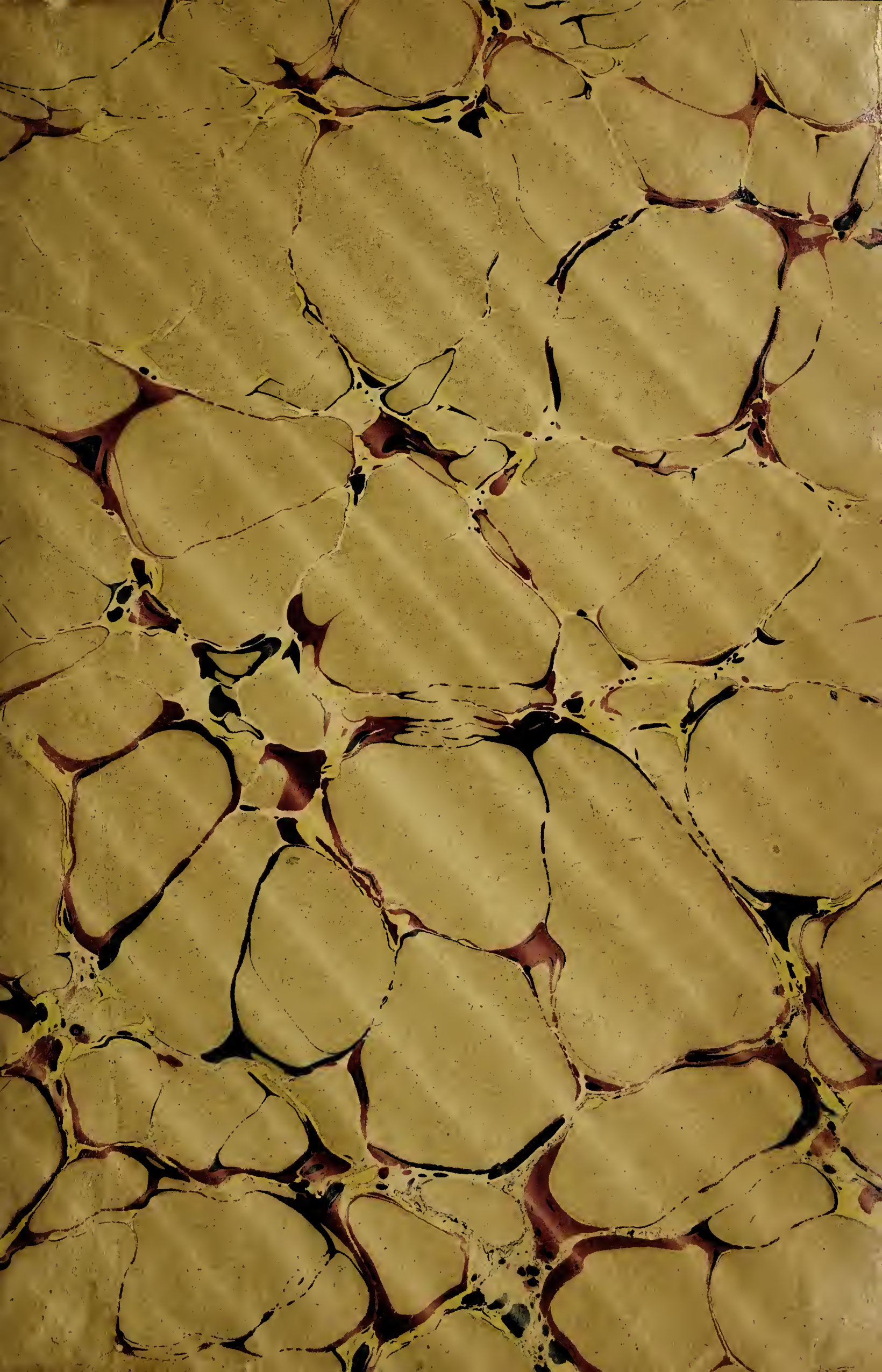
Section

G93

Shelf

Number

V. 5





B. WESTERMAN
NEW-YORK
812 BRO.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos, accompagnée de deux Cartes.
Un volume in-8°. Chez A. DURAND, libraire, rue Cujas.

Étude sur l'île de Rhodes, accompagnée d'une Carte. Un volume in-8°. Chez LE MÊME.

De Ora Palaestinae a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente, ouvrage accompagné d'une Carte. Un volume in-8°. Chez LE MÊME.

Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, ouvrage accompagné d'une grande Carte de la Régence. Deux volumes grand in-8°. Chez PLOX, imprimeur-éditeur, 8, rue Garancière.

Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, accompagnée de Cartes détaillées. — Première partie, **Judée**. Trois volumes grand in-8°.

PARIS,

CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

30, RUE DES BOULANGERS, ET 5, RUE JACOB.

Tous droits réservés.

DESCRIPTION
GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LA PALESTINE,

ACCOMPAGNÉE DE CARTES DÉTAILLÉES,

PAR M. V. GUÉRIN,

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS LETTRES, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS
ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE.

SECONDE PARTIE. — SAMARIE.

TOME II.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

À L'IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXV.



DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

DESCRIPTION DE LA SAMARIE.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

DÉPART DE NAPLOUSE. — KHARBET MEZEIRAH. — KHARBET EL-EU'RMAH. —
A² KRABEH.

DÉPART DE NAPLOUSE.

Le 11 mai, à six heures dix-sept minutes du matin, je quitte définitivement Naplouse, avec mon drogman, mes deux moukres et mon bagage, et je me mets en marche dans la direction de l'est-sud-est, puis du sud-est, et ensuite du sud.

A sept heures vingt-cinq minutes, nous laissons à notre gauche, sur une colline, le village de Roudjib, dont j'ai déjà parlé.

A huit heures cinq minutes, nous marchons de nouveau vers l'est-sud-est, et, gravissant la hauteur que couronne le village d'A'ourtah, mentionné précédemment, nous nous dirigeons vers l'est.

KHARBET EL-MEZEIRAH.

A neuf heures, nous passons auprès des débris d'un village, appelés *Kharbet el-Mezeirah*, خربة المزيرة.

KHARBET EL-EU'RMAH.

A neuf heures quinze minutes, notre direction incline vers l'est-sud-est.

A neuf heures dix-huit minutes, nous abreuvons nos chevaux à une source jaillissant du sein d'un rocher et appelée *A'in A'oulim*, عین عولیم.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous parvenons sur le sommet d'un plateau qui s'élève comme par étages successifs. Il était jadis entouré d'un mur construit en gros blocs mal équarris, dont il subsiste encore çà et là quelques assises inférieures. Les habitations qui remplissaient cette enceinte sont complètement rasées.

Cet endroit porte le nom de *Kharbet el-Eu'rmah*, خربة العرمة. C'est probablement l'antique Aroumah, en hébreu ארומה, en grec Ἀρημά et Ἀριμά, en latin *Ruma*, qui paraît avoir été dans le voisinage de Sichem et où Abimélech se retira quelque temps :

Et Abimelech sedit in Ruma¹.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ρουμά, Eusèbe s'exprime ainsi :

Ρουμά, ἢ καὶ Ἀριμά, ἐνθα ἐκάθισεν Ἀβιμέλεχ ἐν Κριταῖς · νῦν αὕτη Ρεμφίς λέγεται καὶ ἐστὶν ἐν ὁρίοις Διοσπόλεως, ἥτις ἐστὶν Ἀριμαθαία.

Saint Jérôme traduit ce passage sans le modifier, et, par conséquent, semble en adopter le contenu.

Ruma, quæ et Arima, ubi sedit Abimelech, sicut in libro Judicum scriptum est, quæ nunc appellatur Remphis. Est autem in finibus Diospoleos, et a plebisque Arimathæa nunc dicitur.

Malgré le témoignage imposant de cette double autorité, je doute beaucoup, néanmoins, que cette ville de Rouma, en hébreu *Roumah*,

¹ *Juges*, c. ix, v. 41.

doive être cherchée dans le voisinage de Diospolis et confondue avec Arimathie. Abimélech, en effet, assiégeant Sichem et dressant des embûches aux habitants de cette ville, quand ils opéraient des sorties, n'avait pas pu se retirer jusqu'auprès de la ville qui plus tard s'appela Diospolis; la chose est tout à fait invraisemblable, pour ne pas dire impossible; tandis que rien ne s'oppose à ce qu'il se soit retranché sur la hauteur, beaucoup plus rapprochée de Sichem, que couronnent actuellement les ruines du Kharbet el-Eu'rmah, nom qui, d'ailleurs, semble plaider en faveur de l'identification que quelques critiques ont déjà proposée et qui me paraît très-plausible.

A' KRABEH.

A dix heures cinq minutes, nous nous remettons en marche vers le sud-est et, à dix heures cinquante-cinq minutes, nous faisons halte à *A'krabeh*, عقربة. C'est une bourgade de deux mille habitants au moins, divisée en quatre quartiers différents formant comme quatre villages distincts, et administrés chacun par un cheikh particulier. Ils s'élèvent en amphithéâtre sur des pentes en partie rocheuses, autour d'une petite plaine où l'on a jadis construit un birket, bâti avec de gros blocs irréguliers et mesurant 50 pas de long sur 25 de large. Des murs épais de 2 mètres sont encore debout et presque intacts; le ciment seul qui les revêtait à l'intérieur a presque totalement disparu. Un escalier placé à l'un des angles, et actuellement très-dégradé, permettait de descendre dans ce bassin, à moitié comblé depuis longtemps, et où croissent aujourd'hui des grenadiers et de hautes herbes. Une mosquée, située également dans la plaine, a été construite en partie avec des matériaux antiques; l'un des pieds-droits de la porte, notamment, est tout entier composé de belles pierres de taille, sur l'une desquelles j'ai remarqué une rosace sculptée et quelques fragments d'une ancienne inscription grecque, trop incomplète pour offrir un sens bien net. Cet édifice tombe maintenant en ruine; il est couronné par un tambour percé de huit fenêtres et que surmonte une

coupole assez élégante. Dans la cour qui le précède, de grandes dalles et plusieurs tronçons de colonnes accusent pareillement une provenance antique.

Les débris d'une ancienne forteresse méritent d'une manière plus particulière encore l'attention du voyageur; ils sont situés sur une colline, dans le quartier nord-ouest d'A'krabeh, et sont enclavés actuellement dans une maison particulière qu'on m'a désignée sous le nom de *Dar el-Hasan*, دار الحسن. Il n'en subsiste plus qu'une tour et qu'un petit nombre de gros pans de murs construits avec des blocs d'un grand appareil, les uns complètement aplanis, les autres taillés en bossage. Trois portes, dont l'emplacement est encore reconnaissable, donnaient accès dans ce château, qui commandait au loin la contrée.

En errant de rue en rue à travers les quatre quartiers, j'ai observé beaucoup de citernes creusées dans le roc et une assez grande quantité de matériaux antiques, soit épars çà et là, soit encastrés dans des constructions arabes.

Comme détail de mœurs locales, il n'est point inutile de rapporter le fait suivant. Au moment où je traversais le cimetière, on y apportait le cadavre d'un homme tué la veille. Quand son corps eut été déposé dans la fosse, une dizaine de femmes échevelées commencèrent autour de la tombe à peine fermée une danse funèbre. La veuve surtout paraissait en proie à la plus violente agitation; par ses cris perçants, par ses gestes, par ses mouvements convulsifs, elle appelait la vengeance sur la tête du meurtrier, et toutes les femmes qui l'entouraient répétaient à l'envi ses menaces et ses imprécations.

Eusèbe, au mot Ἀκραβείμ, s'exprime ainsi :

Ἀκραβείμ, ὄριον τῆς Ἰουδαίας ἀνατολικόν, φυλῆς Ἰούδα· κάμη δέ ἐστίν μόγις διεσπῶσα Νέας πόλεως σημείοις θ' ἐν ἀνατολαῖς, κατιόντων ἐπὶ τὸν Ἰορδάνην ὡς ἐπὶ Ἱεριχῶ διὰ τῆς καλουμένης Ἀκραβατίνης.

« Akrabbim, limite de la Judée vers l'orient, de la tribu de Juda. Il y a un bourg de ce nom, éloigné de Neapolis de neuf milles à peine vers l'orient,

en descendant vers le Jourdain comme pour aller à Jéricho à travers la toparchie que l'on appelle Akrabattine.»

Ce bourg de Akrabbim, qu'il faut distinguer de la montée de ce nom, ou *montée des Scorpions*, l'une des limites orientales de la Judée vers le sud, n'est mentionné nulle part dans la Bible, mais il est plusieurs fois cité par l'historien Josèphe comme chef-lieu de la toparchie du même nom¹.

¹ *Guerre des Juifs*, l. II, c. xx, § 4; — l. III, c. III, § 5; — l. IV, c. IX, § 3; — l. IV, c. IX, § 9.

CHAPITRE TRENTIÈME.

YANOUN, JADIS YANOHAH. — NEBY NOUN. — KHARBET ED-DOUARA. —
 KHARBET MERASDIN. — MEDJDEL. — KHARBET ABOU-RHERIB. — RETOUR
 À A'KRABEH.

KHARBET YANOUN, JADIS YANOHAH.

Le 12 mai, à cinq heures vingt minutes du matin, je pars sous la conduite d'un fellah d'A'krabeh. Nous descendons vers l'est, puis nous montons vers le nord.

A six heures, nous traversons une vallée vers le nord-nord-est, puis nous gravissons vers l'est une colline dont nous atteignons, à six heures dix minutes, la partie supérieure. Elle est couverte de maisons voûtées, encore aux trois quarts debout, mais abandonnées; presque toutes offrent les caractères d'habitations musulmanes. Quant aux citernes et aux caveaux pratiqués dans le roc, qu'on y observe en assez grand nombre, ils doivent dater de l'antiquité.

Le *Kharbet Yanoun* (tel est le nom donné à ces ruines), *خربة يانون*, doit être identifié, selon toute apparence, avec la ville de Yanohah, en hébreu יָנוּחַ, en grec Ἰανωχά et Ἰανώ, en latin *Janoë*, signalée dans le livre de Josué parmi les villes frontières de la tribu d'Éphraïm :

5. Et factus est terminus filiorum Ephraim per cognationes suas.

6. Egrediunturque confinia in mare. Machmethah vero aquilonem respicit, et circuit terminos contra orientem in Thanathselo, et pertransit ab oriente Janoe.

7. Descenditque de Janoe in Ataroth et Naaratha; et pervenit in Jericho, egrediturque ad Jordanem¹.

¹ *Josué*, c. XVI, v. 5-7.

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe en désigne l'emplacement à 12 milles de Neapolis vers l'orient :

Ἰανῶ, Φυλῆς Ἐφραΐμ· καὶ ταύτην εἶλεν ὁ βασιλεὺς Ἀσσυρίων· καὶ ἐστὶ νῦν κώμη Ἰανῶ ἐν τῇ Ἀκραβητῆνηϊ, ἀπὸ ἑβ' σημείων Νέας πόλεως πρὸς ἀνατολάς.

«Jano, de la tribu d'Éphraïm; ce fut l'une des villes prises par le roi des Assyriens; aujourd'hui il existe encore un village appelé Jano, dans l'Akrabattène, à douze milles de Neapolis vers l'orient.»

En réalité, il y a à peine 10 milles de Naplouse au Kharbet Yanoun par la route directe; toutefois cette distance de 12 milles est exacte en passant par A'krabel, jadis chef-lieu du district dont Yanohah faisait partie. En outre, Yanoun est au sud-est et non à l'est de Naplouse; mais une pareille précision ne peut être demandée à Eusèbe. L'erreur de cet écrivain est beaucoup plus grande, lorsqu'il confond l'Yanohah de la tribu d'Éphraïm avec une autre ville du même nom appartenant à la tribu de Nephthali, et qui tomba au pouvoir de Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, dans son invasion en Palestine.

In diebus Phacee regis Israel venit Teglatphalasar, rex Assur, et cepit Aion, et Abel-Domum, Maacha et Janoe, et Cedes, et Aser, et Galaad, et Galilæam, et universam terram Nephthali; et transtulit eos in Assyrios¹.

Cette méprise est également échappée à saint Jérôme, qui, en traduisant ce passage, le rend fidèlement sans le corriger.

NEBY NOUN.

A six heures trente minutes, nous nous remettons en marche vers l'est.

A six heures quarante-cinq minutes, j'examine sur une colline rocheuse un petit oualy à moitié renversé et consacré à *Neby Noun*, نبى نون. Il est facile de remarquer l'identité complète de ce nom

¹ *Rois*, I. IV, c. XVI, v. 29.

avec celui du père de Josué, en hébreu נון, en grec Νοῦν, en latin *Nun*. La tradition musulmane placerait-elle là la sépulture de ce personnage ?

Quoi qu'il en soit, un bosquet de vieux térébinthes et d'oliviers plusieurs fois séculaires environne ce sanctuaire.

Au bas de la colline, vers le nord, deux amas de pierres disposées en cercle indiquent l'endroit où reposent, à l'ombre de gros caroubiers, deux des compagnons de Mahomet.

KHARBET ED-DOUARA.

A sept heures, nous descendons vers l'est-sud-est, en cheminant au milieu d'une vallée couverte de blé, puis, à sept heures vingt minutes, à travers des touffes de lentisques et d'autres broussailles. Notre direction incline alors vers le sud-sud-est.

A sept heures quarante minutes, nous nous laissons glisser par une pente très-rapide jusqu'au fond d'un oued, dans le lit duquel un puits intarissable est connu sous le nom de *Bir ed-Doua*, بئر الدوا ; tel est également le nom que porte l'oued en cet endroit, car plus loin, vers l'est, il s'appelle *Oued el-Ahmar*, واد الاحمر.

Près de ce puits, vers le sud, quelques ruines peu considérables me sont désignées sous la dénomination de *Kharbet ed-Douara*, خربة الدوارا.

KHARBET MERASDIN.

Après avoir remonté vers le sud-sud-ouest les bords escarpés de l'oued précédent, je franchis, à huit heures vingt-cinq minutes, un autre oued, dont les flancs abrupts sont, en quelques endroits, comme taillés à pic. On l'appelle *Oued ed-Djhir*, واد الجهير. Une source abondante y coule du sein d'un amas confus de quartiers énormes de rochers, pêle-mêle entassés : de nombreux troupeaux s'y désaltèrent en ce moment.

A huit heures cinquante-cinq minutes, après avoir longé quelque temps sur notre droite, vers le sud, les contours sinueux de cet

oued, nous nous avançons vers le sud-sud-est, au milieu d'une vallée couverte de beaux blés.

A neuf heures dix minutes, j'examine, chemin faisant, une assez grande enceinte en gros blocs à peine équarris. A cinq minutes de là, vers l'est-sud-est, une autre enceinte analogue, qui couronne un monticule rocheux, est divisée en deux compartiments. Mon guide me les désigne l'une et l'autre sous le nom de *Seirah*, صيرة. Avaient-elles primitivement un but militaire; ou bien ont-elles seulement servi autrefois, comme maintenant, d'étables pour les bestiaux, ainsi que leur nom semble l'indiquer? Je l'ignore. Toujours est-il qu'elles me paraissent antiques, tant sont gigantesques les blocs qui les composent.

Un peu plus à l'est, sur une colline, sont éparses des ruines appelées *Kharbet Merasdin*, خربة مراسدين; ce sont les restes d'un village détruit.

MEDJDEL.

Nous traversons alors vers le sud-ouest une plaine cultivée en blé.

A dix heures dix minutes, nous rencontrons une grande citerne antique pratiquée dans le roc; elle est encore remplie d'une eau abondante.

A dix heures douze minutes, nous commençons à gravir les flancs inférieurs de la montagne que couronne le village de Medjdel; à dix heures quinze minutes, l'ascension devient très-pénible. Nous avons beaucoup de peine, en soutenant nos chevaux par la bride, à les aider à escalader les marches glissantes taillées dans le roc du sentier étroit que nous suivons.

A dix heures cinquante-cinq minutes, nous atteignons enfin le sommet de la montagne et, à travers quelques plantations de figuiers et d'oliviers, nous parvenons bientôt au village de *Medjdel*, مجدل.

Il peut renfermer cinq cents habitants. Les maisons sont, pour la plupart, en très-mauvais état. Il y a une petite mosquée,

consacrée à *Neby Yahia*, نبى يحيى. J'y remarque deux colonnettes antiques. De nombreuses citernes, des cavernes et des tombeaux pratiqués dans le roc prouvent en outre que ce village a succédé à une ancienne ville, appelée sans doute *Migdal*, en hébreu מגדל (tour), parce qu'elle était probablement jadis fortifiée. De Migdal sera dérivée la dénomination arabe *Medjdel*. Il n'est, du reste, question nulle part dans la Bible de cette localité. Robinson¹ croit devoir l'identifier avec la Magdal-Senna mentionnée par Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, à 8 milles de Jéricho vers le nord, et par saint Jérôme, son traducteur, à 7 milles seulement de cette dernière ville.

Σεννά, ὄριον τῆς Ἰδουμαίας· καὶ ἐστὶν νῦν Μαγδαλσεννά, ἀπὸ ὀγδοῦ σημείου Ἰεριχοῦς εἰς βορρᾶν.

«Senna, terminus Judææ, et usque hodie ostenditur in septimo lapide Jerichus, contra septentrionalem plagam, villa quædam nomine Magdalsenna, quod interpretatur turris Senna.»

Mais cette identification est inadmissible, le village de Medjdel étant à 17 milles au moins de Jéricho vers le nord, et non pas seulement à 7 ou 8 milles, comme le prétendent Eusèbe et saint Jérôme.

Avant de quitter Medjdel, j'examine une excavation très-curieuse. De forme carrée et mesurant environ 8 mètres sur chaque face, elle est aujourd'hui aux trois quarts comblée, et offre cette particularité que ses parois intérieures, dans la partie encore visible, sont percées tout autour d'une foule de petites niches peu profondes, soit triangulaires, soit cintrées, creusées à égale distance les unes des autres et sur plusieurs rangs de hauteur. Cette excavation est appelée *El-Kof*, القف.

KHARBET ABOU-RHERIB.

A onze heures vingt minutes, nous descendons du plateau où nous sommes, vers l'ouest-nord-ouest, par une pente assez douce.

¹ *Biblical Researches*, t. III, p. 295.

A onze heures vingt-cinq minutes, notre direction devient celle du nord-nord-ouest. Nous cheminons tantôt au milieu de champs de blé, tantôt le long de plantations de figuiers.

A onze heures quarante-cinq minutes, le terrain se relève et devient rocheux; à la culture succèdent des broussailles.

A midi quinze minutes, nous descendons dans une riante vallée couverte de magnifiques oliviers.

A midi vingt-huit minutes, quelques ruines près d'un petit oualy me sont désignées sous le nom de *Kharbet Abou-Rherib*,
خربة أبو غريب.

A midi trente-quatre minutes, je suis de retour à mon campement d'A'krabeh.

CHAPITRE TRENTE ET UNIÈME.

AOUSARIN. — KEFR A²ATHIA. — KHARBET EL-KEFIL. — DJOURICH. —
KESRAH. — DAOUMEH, JADIS EDOUMA.

 AOUSARIN.

Le 13 mai, à cinq heures du matin, nous nous mettons tous en marche dans la direction du sud-sud-ouest, puis de l'ouest-sud-ouest.

A cinq heures cinq minutes, j'aperçois quelques tombeaux pratiqués dans le roc le long des flancs d'une colline cultivée en oliviers et en figuiers.

A cinq heures dix minutes, nous montons vers le sud, pour redescendre bientôt ensuite.

A cinq heures trente minutes, nous laissons vers notre droite, à 8 kilomètres de distance, le village d'*Aousarin*, اوسرين; il est situé sur une colline.

KEFR A²ATHIA.

Une nouvelle montée vers l'ouest-sud-ouest nous conduit, à cinq heures quarante-cinq minutes, auprès des ruines d'un ancien village, appelé *Kefr A'athia*, كفر عايطيا. L'emplacement qu'il occupait a été livré à la culture, et des blés s'élèvent au milieu de décombres d'habitations renversées.

KHARBET EL-KEFIL.

Non loin de là, à l'est, les restes d'un autre village, au travers duquel la charrue a également passé, portent le nom de *Kharbet el-Kefil*, خربة القفل.

DJOURICH.

A cinq heures cinquante minutes, nous poursuivons notre marche vers l'ouest-sud-ouest.

A six heures, nous parvenons à l'*A'in el-Djourich*, عین الجوريش. L'eau de cette source est recueillie dans un petit bassin rectangulaire bâti avec des moellons : on y descend par un escalier actuellement très-dégradé. Nous gravissons ensuite la colline que couronne le village du même nom. Les flancs inférieurs sont comme bordés d'énormes rochers, que l'on a autrefois taillés pour en extraire des matériaux de construction.

A six heures cinq minutes, nous atteignons le sommet de la colline, puis le village, qui n'en occupe plus maintenant qu'une partie ; jadis il le couvrait tout entier, comme l'indiquent, en dehors des vingt maisons encore habitées, les vestiges de beaucoup d'autres totalement démolies et plusieurs citernes creusées dans le roc. Un oualy y est consacré au *Cheikh Hatem*, شيخ حاتم.

KESRAH.

A six heures quinze minutes, nous descendons, vers le sud-est, à travers des plantations de figuiers et d'oliviers.

A six heures vingt-cinq minutes, nous suivons, vers le sud-sud-est, une vallée couverte de beaux blés.

A notre gauche se montrent de verdoyantes collines, cultivées avec soin par terrasses successives, et où les oliviers se mêlent aux figuiers.

A six heures trente-six minutes, nous rencontrons, dans la vallée, plusieurs magnifiques chênes verts, qui forment en cet endroit un épais ombrage. Ils doivent être au moins contemporains de l'époque des Croisades, si même ils ne datent pas d'une époque plus reculée.

A six heures quarante-deux minutes, nous arrivons à *Kesrah*,

كسرة, village de deux cents habitants, sur une colline. Plusieurs citernes, pratiquées dans le roc, sont évidemment antiques. La plus considérable est au bas du village et creusée au milieu d'une plateforme rocheuse, aplanie jadis par l'homme et sillonnée à dessein de rigoles destinées à faire aboutir les eaux pluviales à l'orifice de la citerne.

DAOUMEH.

A six heures quarante-huit minutes, nous descendons vers l'est-sud-est.

A sept heures dix minutes, nous traversons l'*Oued Cha'b es-Soufi*, واد شعب الصوفي.

A sept heures quinze minutes, nous avons à notre gauche, à un bon kilomètre de distance, le village de Medjdel, dont j'ai parlé dans le précédent chapitre. De hautes collines s'élèvent à notre droite.

A sept heures trente-cinq minutes, nous franchissons l'*Oued en-Naser*, واد النصر, dont les bords sont escarpés sur ce point; plus bas, vers l'est, il s'appelle *Oued Fasail*, واد فصايل.

Notre direction est alors celle du sud-est.

A sept heures cinquante-cinq minutes, nous gravissons, vers l'est-sud-est, puis vers l'est, un sentier qui est par intervalle pratiqué dans le roc en forme d'escalier; à huit heures dix minutes, nous faisons halte à *Daoumeh*, دومة. Ce village, qui compte trois cents habitants, a succédé à une petite ville bâtie sur un plateau élevé. Elle était défendue, à l'est et à l'ouest, par deux tours, dont l'une mesurait 18 pas de long sur 13 de large, et la seconde, 17 pas de long sur 8 de large. Quelques assises encore en place montrent qu'elles avaient été construites avec des pierres de dimensions considérables, soit complètement aplanies, soit taillées en bossage. Les restes de ces deux tours, séparées l'une de l'autre par un intervalle d'environ 700 mètres, accusent un travail antique; il en est de même des nombreuses excavations pratiquées dans le roc, telles que citernes et magasins souterrains, que l'on rencontre sur beau-

coup de points. Cette localité néanmoins n'est mentionnée nulle part dans la Bible. Eusèbe seul la signale, sous le nom de *Edouma*, comme étant située dans la toparchie de l'Acrabattène, à 12 milles environ de Neapolis vers l'orient :

Ἐδομα, καὶ νῦν ἐστὶ κώμη ἐν τῇ Ἀκραβατίνῃ, ὡς ἀπὸ δώδεκα σημείων πρὸς ἀνατολὰς τῆς Νέας πόλεως.

Pour être plus exact, Eusèbe aurait dû, à la place du chiffre de 12 milles, mettre celui de 14 ; telle est, en effet, la distance, au minimum, qui sépare de Naplouse le village actuel de Daoumeh, et, en outre, il est autant au sud qu'à l'est de cette ville ; mais, comme j'ai pu souvent en faire l'observation, il ne faut pas demander à l'*Onomasticon* une précision pareille, et ici les renseignements que nous fournit cet ouvrage sont bien suffisamment exacts pour nous autoriser à identifier Daoumeh avec Edouma.

Les citernes de Daoumeh étant en ce moment à sec, faute d'entretien et à cause de la grande sécheresse de l'année, les femmes du village sont contraintes d'aller chercher péniblement de l'eau à une demi-heure de là, vers le sud-sud-est, à une source appelée *A'in Daoumeh*, عين دومة. Un guide m'y conduit. Après avoir traversé le plateau sur lequel ce village est bâti, nous descendons, par un petit sentier taillé dans le roc, dans une belle vallée cultivée en blé, et qui forme comme un second plateau inférieur. Bientôt une nouvelle descente nous mène à une vallée plus basse encore ; celle-ci borde un ravin escarpé, profond et presque infranchissable en cet endroit, appelé *Oued er-Rechach*, واد الرشاش, qui court de l'ouest à l'est pour aboutir au Jourdain. C'est près de la rive septentrionale de cet oued que, au milieu d'énormes rochers, coule l'A'in Daoumeh ; elle est recueillie dans un petit bassin en partie creusé dans le roc et en partie maçonné, revêtu à l'intérieur d'un excellent ciment ; il paraît antique.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

KHARBET EL-MERADJEM. — KHARBET DJEBA²ÏD. — EL-MERHAÏR. — KHARBET
KOULASAN. — RETOUR À DAOUMEH.

KHARBET MERADJEM.

Le 14 mai, à dix heures trente-six minutes du matin, je pars, seul avec un guide, pour aller explorer plusieurs ruines importantes qui m'ont été signalées par le cheikh de Daoumeh.

Descendant vers l'ouest les pentes rocheuses du plateau où j'étais campé, je franchis, à dix heures quarante-six minutes, l'*Oued el-Merabeh*, واد المرابطة. Il est peu considérable et va se jeter, à quelques centaines de pas plus loin vers le sud, dans l'*Oued er-Rechach*.

Notre direction est alors celle du sud-ouest.

A onze heures, nous parvenons au *Kharbet el-Meradjem*, خربة المراجيم. Il est situé sur une colline âpre et escarpée et consiste en un amas confus de blocs amoncelés ou dispersés, restes de constructions tout à fait démolies. Des débris de poterie jonchent le sol. Ces ruines ne sont habitées que par deux pauvres bergers, qui ont élu domicile, avec leurs troupeaux, dans des cavernes antiques. Plusieurs citernes, également pratiquées dans la roche vive, leur fournissent l'eau dont ils ont besoin.

KHARBET DJEBA²ÏD.

A onze heures quinze minutes, nous descendons, par un sentier très-difficile, la colline de *Meradjem*, et, franchissant péniblement l'*Oued er-Rechach*, nous traversons, vers l'est-sud-est, une suite de monticules hérissés de rochers et couverts de lentisques, puis nous

gravissons, vers le sud-est, les pentes d'une haute colline, dont nous atteignons le sommet à onze heures quarante-cinq minutes. Il est tout entier occupé par des ruines très-étendues, appelées *Kharbet Djeba'id*, خربة جبعيد. Ce sont celles d'une petite ville, et non plus seulement d'un simple village. Les restes de nombreuses maisons renversées, beaucoup de citernes et de caveaux creusés dans le roc, les débris de plusieurs édifices publics construits avec des pierres d'un grand appareil, reposant sans ciment les unes sur les autres, ceux entre autres d'une enceinte appelée par mon guide *el-Kala'h*, القلعة (le château), dans l'intérieur de laquelle j'ai remarqué deux fûts de colonnes monolithes très-rongés par le temps, et dont il subsiste encore un certain nombre d'assises en blocs très-réguliers et de dimensions considérables : tout indique que le *Kharbet Djeba'id* a eu jadis quelque importance. Quel nom portait alors cette ville ? Je l'ignore, et aucun document, que je sache, ne nous autorise à proposer quelque identification. Avant d'être complètement abandonnée, cette localité a été un village musulman, comme le prouvent des ruines arabes mêlées à d'autres beaucoup plus anciennes et un petit oualy encore debout.

EL-MERHAÏR.

A midi vingt-cinq minutes, nous descendons, de la hauteur où nous sommes, dans une vallée que nous suivons vers le sud-sud-ouest.

A midi quarante-cinq minutes, nous montons au village d'*El-Merhaïr*, المغير, que j'examine à midi cinquante minutes. Il est actuellement déserté en grande partie par ses habitants, faute d'eau potable, et se compose d'ailleurs seulement de quelques maisons. Ce qui y attire principalement mon attention, c'est une petite mosquée dans la construction de laquelle je remarque un certain nombre de pierres régulièrement taillées, qui me paraissent antiques ; ce sont aussi plusieurs cavernes pratiquées dans le roc et d'une date sans doute assez reculée.

Sur une montagne voisine, à l'est-sud-est, j'aperçois un petit oualy, qu'on me désigne sous le nom de *El-Heuzer*, الهزر.

KHARBET KOULASAN.

A une heure quinze minutes, nous descendons vers l'ouest-nord-ouest, puis, à une heure trente-cinq minutes, nous commençons une nouvelle ascension, vers le nord-nord-ouest, en gravissant péniblement, à travers des broussailles et des rochers, des pentes très-roides.

A une heure cinquante minutes, nous parvenons au *Kharbet Koulasan*, خربة كلاسان. Il consiste uniquement en une douzaine de petites enceintes formées grossièrement avec des blocs plus ou moins bien équarris, et qui sont les restes d'habitations renversées. On y observe aussi plusieurs citernes creusées dans le roc.

RETOUR À DAOUMEH.

A deux heures, nous redescendons, vers l'est, de la hauteur de Koulasan, par un sentier très-rapide, où nos chevaux glissent plutôt qu'ils ne marchent.

A deux heures trente minutes, nous cheminons vers le nord, au milieu d'une plaine très-accidentée.

A trois heures, nous franchissons l'Oued er-Rechach; puis, inclinant vers l'est-nord-est, nous passons l'Oued el-Merabeh; à trois heures trente minutes, nous sommes de retour à Daoumeh.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

DJALOUÏ. — KARIOÛT, JADIS COREË. — KHARBET SILOUN, L'ANTIQUÉ
SILO. — TOURMOÛS A'YA. — KEFR ISTOUNA. — RETOUR À TOURMOÛS
A'YA.

 DJALOUÏ.

Le 15 mai, à cinq heures trente minutes du matin, nous quittons tous Daoumeh, dans la direction de l'ouest.

Après avoir traversé l'Oued el-Merabeh, nous montons vers le sud-ouest.

A cinq heures quarante-huit minutes, nous franchissons un autre ravin beaucoup plus profond, et nous suivons vers l'ouest, puis vers l'ouest-nord-ouest, une sorte de défilé, qui devient de plus en plus étroit et que borde un fourré de petits chênes verts.

A six heures vingt-cinq minutes, une montée presque continue nous amène sur un plateau élevé, cultivé en blé.

A six heures cinquante minutes, nous recommençons à monter, pour redescendre ensuite dans une vallée couverte de beaux blés que parsèment des bouquets d'oliviers.

A sept heures quatre minutes, nous gravissons la colline de *Djalouï*, جالود, dont les pentes sont plantées çà et là de figuiers, de grenadiers et de vignes, et percées en plusieurs endroits de citernes et de cavernes antiques taillées dans le roc. Le village de Djalouï, qui en couronne le sommet, peut renfermer encore trois cents habitants, quoique beaucoup de maisons soient renversées. L'une d'entre elles contient, dans sa construction, quelques anciens blocs à bossage. Près d'une petite mosquée, j'observe un birket peu étendu; il est creusé dans le roc et date probablement aussi de l'antiquité.

KARIOUT.

A sept heures trente minutes, nous descendons de Djaloud vers le sud-ouest.

A sept heures quarante minutes, après avoir traversé une petite vallée, nous commençons, vers l'ouest, une nouvelle montée.

A sept heures quarante-six minutes, nous parvenons sur un plateau cultivé en blé.

A sept heures cinquante-neuf minutes, nous arrivons à *Kariout*, قريوت. Ce village est divisé en deux quartiers distincts, chacun sous la juridiction d'un cheikh particulier. Sa population est de sept cent cinquante habitants. Dans les jardins qui l'entourent croissent des figuiers, des grenadiers et des vignes. Plusieurs anciennes citernes pratiquées dans le roc sont actuellement à sec, et les femmes sont contraintes d'aller chercher de l'eau jusqu'à l'Aïn Siloun. Dans deux maisons, je remarque quelques blocs taillés à bossage.

Kariout a succédé à l'antique Coreæ, qui est plusieurs fois mentionnée par Josèphe.

Ainsi, dans les Antiquités judaïques, cet historien, en nous parlant de la marche de Pompée de Damas à Jérusalem, nous dit que ce général, après avoir dépassé Pella et Scythopolis, vint à Coreæ, ville, ajoute-t-il, qui est le commencement de la Judée, quand on s'avance par l'intérieur des terres :

Ὡς δὲ παραμειψάμενος Πέλλαν καὶ Σκυθόπολιν εἰς Κορέας ἦκεν, ἥτις ἐστὶν ἀρχὴ τῆς Ἰουδαίας διεξιόντι τὴν μεσόγειον¹.

Dans l'histoire de la Guerre des Juifs, le même fait est rapporté en des termes presque identiques².

Plus tard, Vespasien, se rendant de Neapolis à Jéricho, campa à Coreæ, que Josèphe³ appelle ici Corea, au singulier, καταβάς

¹ *Antiquités judaïques*, l. XIV, c. III, § 4.

² *Guerre des Juifs*, l. I, c. VI, § 5.

³ *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 1.

εἰς Κορέαν, et non plus *Coreæ*, au pluriel, comme dans les deux passages précédents.

KHARBET SILOUN.

A huit heures quinze minutes, nous descendons de Kariout vers le sud-sud-est, par un sentier pratiqué en forme d'escalier, mais dont les degrés, creusés dans le roc, sont très-dégradés. Il est bordé d'oliviers et de figuiers.

A huit heures trente minutes, nous inclinons vers le sud-sud-ouest; la descente est moins rapide, et les degrés cessent de se montrer.

A huit heures trente-cinq minutes, nous parvenons à l'*A'in Siloun*, عین سیلون. Cette source sort d'un canal antique; pour y puiser, il faut descendre dans une sorte de puits très-peu profond, construit avec des blocs irréguliers. De là l'eau continue à couler, par un conduit en fort mauvais état, dans un birket carré mesurant cinq pas sur chaque face, et qui est en partie creusé dans le roc et en partie bâti; puis elle se répand dans la vallée, qu'elle fertilise.

Non loin de cette source, on remarque d'énormes quartiers de rocher détachés de la colline voisine, comme par l'effet d'un puissant tremblement de terre. L'un d'eux renferme encore deux tombeaux à auge, surmontés chacun d'un arcosolium cintré, et séparés l'un de l'autre par un pilastre. De tous côtés, en cet endroit, les flancs rocheux des hauteurs environnantes ont été taillés par la main de l'homme, qui les a exploités comme carrière ou creusés pour y établir une nécropole.

A huit heures cinquante minutes, nous nous remettons en marche vers le sud-ouest, et bientôt de nombreux tombeaux se présentent à mes regards. J'en examine tour à tour une vingtaine. Précédés presque tous d'un vestibule cintré, ils consistent, pour la plupart, en une seule chambre sépulcrale, dans laquelle on pénètre par une porte rectangulaire très-basse, et qui renferme soit des fours à cercueils, soit des auges funéraires surmontées d'arceaux cintrés,

soit des auges sans arcosolium. L'entrée de plusieurs de ces chambres est obstruée de pierres et de terre, et peut-être contiennent-elles encore les restes de ceux qui y ont été jadis déposés. Quelques-unes ont servi et servent encore par intervalle de lieu de refuge à des bergers et à leurs troupeaux.

A neuf heures quarante-cinq minutes, après avoir jeté un coup d'œil sur cette importante nécropole, je continue à m'avancer vers le sud-ouest, puis vers le sud-sud-ouest.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, j'arrive au *Kharbet Siloun*, خربة سيلون. La ville qui s'élevait autrefois en cet endroit couvrait le plateau et les pentes d'une colline. Les rues étaient très-étroites. De nombreuses maisons renversées jonchaient partout le sol de leurs débris; elles offrent, pour la plupart, l'apparence d'habitations arabes; mais des caves et des citernes creusées dans le roc doivent remonter à une époque beaucoup plus reculée. Une mosquée encore debout est ombragée par un magnifique chêne vert. Elle mesure quatorze pas sur chaque face, et a été bâtie tout entière avec de belles pierres de taille de différentes grandeurs et provenant d'édifices plus anciens. La porte surtout est remarquable par les superbes blocs qui en forment le linteau et les pieds-droits. Elle est surmontée elle-même d'une arcade cintrée; un étroit vestibule, à l'entrée duquel a été ménagé un escalier par où l'on monte à la terrasse qui couronne ce petit monument, conduit à une seconde porte, construite sur le modèle de la première. Celle-ci donne accès dans une salle voûtée soutenue par deux colonnes dont les chapiteaux sont différents et grossièrement adaptés à leur fût. Le mihrab est orné de jolies plaques de marbre blanc, sculptées avec soin et accusant un travail antique.

Cinq cents pas environ à l'est-sud-est de cette mosquée, on observe les restes beaucoup plus intéressants d'un petit monument de forme carrée, que j'incline à considérer comme une ancienne synagogue. Mesurant intérieurement douze pas sur chaque face et tourné du nord au sud, il a été construit avec de belles pierres de taille reposant sans ciment les unes sur les autres. Au centre de la face

septentrionale est une porte rectangulaire dont les pieds-droits, bâtis avec des blocs très-réguliers, sont surmontés d'un magnifique linteau monolithe, sur lequel ont été sculptés un vase à deux anses, puis, à droite et à gauche, une couronne de fleurs enfermant un disque bombé, et, à chacune des deux extrémités, un autel placé sur des pieds et orné de cornes aux angles supérieurs. L'intérieur de ce petit édifice était divisé en trois nefs, au moyen de quatre colonnes, deux de chaque côté, dont les fûts monolithes gisent à terre, ainsi que les chapiteaux corinthiens qui les couronnaient.

A une époque postérieure, un mur en talus, construit avec des pierres bien moins régulières, avait été appliqué sur ce monument pour le transformer en une sorte de fortin. Ce mur est lui-même en partie renversé, sauf sur la face nord, où il flanque à droite et à gauche la porte d'entrée.

Indépendamment de celle-ci, une seconde porte avait été pratiquée dans la face occidentale; mais elle a été plus tard bouchée. Le linteau de cette seconde porte est décoré de moulures rectilignes figurant plusieurs rectangles encadrés les uns dans les autres.

Le Kharbet Siloun est l'antique Silo, en hébreu *Chiloh*, חִלוֹה, חִלוֹה, et *Chilo*, חִלוֹ, chez les Septante Σηλώ, Σηλώμ, Σολώ, Συλώ, dans la Vulgate *Silo* et *Selo*, dans l'historien Josèphe Σιλώ et Σιλοῦν. Cette dernière dénomination, comme on le voit, est identique à celle que les Arabes donnent encore aujourd'hui aux débris de cette ville.

Lors du partage de la Terre promise, les tribus d'Israël se réunirent à Silo et y fixèrent l'arche d'alliance :

Congregatique sunt omnes filii Israël in Silo, ibique fixerunt tabernaculum testimonii, et fuit eis terra subjecta ¹.

C'est là aussi que, en présence de l'arche, le pays conquis fut tiré au sort :

Qui (Josue) misit sortes coram Domino in Silo, divisitque terram filiis Israel in septem partes ².

¹ *Josué*, c. XVIII, v. 1. — ² *Ibid.* v. 10.

Dans cette distribution, Silo échet à la tribu d'Éphraïm¹.

Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, en répétant ce fait, ajoute que Silo était à douze milles de Neapolis, dans la région Acrabattine.

Σηλὼ, Φυλῆς Ἐφραΐμ· ἐν ταύτῃ κατέμεινε τὸ πρὶν ἢ κισωτὸς μέχρι τῶν χρόνων Σαμουήλ· ὡς ἀπὸ σημείων εἶ' ἐν τῇ Ἀκραβατίνῃ.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, ne place Silo qu'à dix milles de Neapolis.

Selo, in tribu Ephraim, in quo loco arca testamenti mansit et tabernaculum Domini usque ad tempora Samuelis. Est autem in decimo milliario Neapoleos in regione Acrabittena.

Je ferai remarquer ici que cette correction n'est pas justifiée, et qu'au contraire la distance marquée par Eusèbe est plus exacte.

Après la destruction de la plus grande partie de la tribu de Benjamin par les enfants d'Israël, ceux qui avaient échappé au massacre et qui n'étaient point pourvus de femmes obtinrent la permission d'enlever autant de filles de Silo qu'ils étaient eux-mêmes d'individus, afin de les prendre pour épouses et de ne pas laisser éteindre le nom de leur tribu. Pour cela, ils se cachèrent dans les vigues qui entouraient cette ville et, pendant que, le jour anniversaire de la fête du Seigneur, les jeunes filles de Silo commençaient des chœurs de danse, peut-être auprès de la fontaine que j'ai signalée, l'*A'in Siloun*, ils s'élançèrent sur elles, et chacun d'eux en emmena une à titre d'épouse².

Le verset suivant, emprunté au passage où l'événement qui précède est rapporté, précise d'une manière très-nette la position de Silo, en l'indiquant au nord de Bethel, à l'est de la route conduisant de Bethel à Sichem et au sud de Lebona :

Ceperuntque consilium atque dixerunt : Ecce solemnitas Domini est in Silo anniversaria, quæ sita est ad septentrionem urbis Bethel, et ad orientalem plagam viæ quæ de Bethel tendit ad Sichimam, et ad meridiem oppidi Lebona³.

¹ *Josué*, c. XVI, v. 6. — ² *Juges*, c. XXI, v. 15-22. — ³ *Ibid.* c. XXI, v. 19.

Siloun est effectivement au nord de Beitin, l'antique Bethel, à l'est de la route qui de Beitin mène à Naplouse ou Sichem, et à l'est-sud-est de Lebban, jadis Lebona. Cette dernière direction, il est vrai, est un peu différente de celle que donne la Bible. Toutefois, comme Siloun, bien que située principalement à l'est de Lebban, est en même temps un peu au sud de cette localité, l'identification de Siloun avec Silo n'en demeure pas moins incontestable.

C'est à Silo que s'écoula l'enfance de Samuel, près du grand prêtre Héli, dans la maison du Seigneur.

Ce sanctuaire, qui renfermait l'arche d'alliance, occupait peut-être l'emplacement où s'élève encore aujourd'hui l'édifice que j'ai signalé comme une ancienne synagogue, et qui avait pu succéder lui-même à ce temple primitif, prédécesseur du fameux temple de Salomon à Jérusalem.

Héli était à Silo lorsqu'il apprit la défaite d'Israël à Ébenhézer, la mort de ses deux fils, Hophni et Phinées, et la prise de l'arche d'alliance par les Philistins. A cette nouvelle, il tomba à la renverse du siège où il était assis, et mourut, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

L'arche d'alliance fut rendue ensuite par les Philistins, dans le pays desquels elle avait occasionné, par sa présence, beaucoup de calamités. Elle ne fut plus alors ramenée à Silo, mais elle fut transportée à Cariathiarim, dans la maison d'Abinadab. L'importance de Silo dut, dès ce moment, décroître rapidement, et les fêtes solennelles qui s'y célébraient auparavant, chaque année, en l'honneur de l'Éternel, n'attirèrent plus dans cette ville le concours de peuple qui jadis les fréquentait.

Le prophète Ahijah, qui annonça à Jéroboam, encore simple particulier, sa grandeur future et son avènement au trône d'Israël, était originaire de Silo. Devenu roi et son fils Abijah étant tombé malade, Jéroboam envoya sa femme à Silo pour consulter ce même prophète, alors fort âgé et aveugle, sur le résultat de cette maladie. Ahijah répondit que l'enfant mourrait, parce que Jéroboam s'était

montré infidèle et ingrat envers le Seigneur, en érigeant des idoles dans Israël.

A l'époque de saint Jérôme, Silo était en ruine, et l'on n'y distinguait plus que de faibles vestiges de l'autel qui y avait été dressé :

Vix ruinarum parva vestigia in magnis quondam urbibus ceruimus. Silo tabernaculum et arca Domini fuit ; vix altaris fundamenta monstrantur ¹.

Dans l'Épître de sainte Paule, ce savant docteur s'exprime également ainsi :

Quid narrem Silo, in qua altare dirutum hodieque monstratur ?

La tradition de la vraie position de Silo s'était perdue du temps des Croisades, car alors on reconnaissait cette ville dans Neby-Samouïl, l'antique Ramathaim-Sophim, patrie de Samuël.

En 1283, le moine Burchard s'exprime encore ainsi à ce sujet :

De Jerusalem igitur procedendo duabus leucis contra angulum qui est inter occidentem et septentrionem, est mons Silo, qui nunc ad sanctum Samuelem dicitur, altior utique omnibus montibus qui sunt in Terra sancta, quantum ad situm ; omnibus enim supereminet. Et distat a Gabaa Saulis per unam leucam et plus. In hoc loco fuit arca Domini longo tempore et tabernaculum federis, quod fecerat Moyses in deserto ².

Au commencement du xiv^e siècle, le rabbin Estori Parchi indique l'emplacement réel de Silo à Seiloun ³. Il en est de même du rabbin Ishak Chelo, qui, dans son itinéraire intitulé : *Les chemins de Jérusalem*, s'exprime de la manière suivante :

De cette ville (de Geba) on se transporte à Seiloun. Là se trouvent les sépulcres du grand prêtre Héli et de ses deux fils, Hophni et Phinéas. C'est un monument sépulcral fort remarquable, où les Juifs et les Musulmans entretiennent des lumières perpétuelles. Un vieillard kabbaliste demeure près de ce monument ; il est Allemand et vit des copies qu'il fait des livres saints ⁴.

¹ Hieronymi *Comment. in Sophon.* c. 1, v. 14.

² Burchardus de Monte Sion, édit. Laurent, p. 76.

³ Estori Parchi, c. xi, p. 68.

⁴ Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 251.

J'ai parlé plus haut de la nécropole de Silo. Le tombeau d'Héli et de ses fils est peut-être l'une des grottes funéraires qui sont pratiquées dans le roc, entre l'Aïn Siloun au sud et le Kharbet Siloun au nord; mais laquelle? C'est ce que je ne saurais dire, car elles sont presque toutes taillées sur le même plan; il en subsiste encore vingt-trois, mais beaucoup d'autres ont été détruites, notamment celle dont les débris se voient près de l'Aïn Siloun, et qui paraît avoir été l'une des plus remarquables, à en juger par le pilastre ménagé dans l'épaisseur du roc entre deux arcosolia.

Au xvi^e siècle, Boniface de Raguse signale de même avec exactitude le site de Silo, témoin le passage que voici :

Hinc (ex Elbir) ad quindecim milliaria descendens in quamdam vallem, ubi magnum diversorium invenies et, extra fores illius, fontem aquæ vivæ, præbentem transeuntibus refrigerium. Ad dexteram haud longe est Silo, ubi Israel olim adorabat, et arca Domini multo tempore stetit. Altare et ecclesia diruta conspiciuntur.

L'hôtellerie qu'indique ici Boniface de Raguse à quinze milles au nord d'El-Bireh est le khan Lebban, situé près de l'ancienne Lebona; et, à droite de ce khan, est précisément Siloun ou Silo. L'église détruite mentionnée par ce religieux est sans contredit l'ancienne synagogue que j'ai décrite. Quant aux traces d'un autel, je ne les ai pas observées.

A la fin du xvi^e siècle, Cotovicus replace par erreur Silo à Neby-Samouïl¹.

Au xvii^e siècle, Quaresmius, tout en semblant adopter le témoignage de Boniface de Raguse, ne paraît pas néanmoins très-certain de l'emplacement véritable de cette ville². De nos jours enfin, il a été retrouvé de nouveau et probablement pour ne plus se perdre.

¹ Cotovicus, *Itinerarium*, p. 336. — ² Quaresmius, *Elucidatio Terræ sanctæ*, t. II, p. 796-799.

TOURMOUS A'YA.

A onze heures quarante minutes, nous descendons des hauteurs du Kharbet Siloun, vers le sud-sud-est, puis vers le sud.

A onze heures cinquante-trois minutes, après avoir traversé une belle vallée cultivée en blé, nous faisons halte à *Tourmous A'ya*, *تورموس عيا*, où nous dressons nos tentes.

Ce village, situé sur une faible éminence, renferme sept cents habitants, administrés par deux cheiks et divisés en deux quartiers différents. Quelques citernes antiques sont maintenant presque entièrement à sec, et les femmes sont obligées d'aller chercher de l'eau soit à l'A'in Siloun, soit à l'A'in Sindjel. Dans plusieurs maisons, je remarque un certain nombre de pierres de taille d'apparence antique, mêlées à de menus matériaux. A la porte du *medhafeli*, ou maison réservée à la réception des hôtes de passage, le linteau mutilé qui en surmonte les pieds-droits est décoré d'une guirlande sculptée et d'un disque, faisant pendant probablement à un autre disque qui se trouvait dans la partie brisée. Ailleurs un tronçon de colonne engagé dans le mur d'une habitation particulière attire mon attention.

KEFR ISTOUNA.

A trois heures quarante minutes, je me remets en marche, avec un guide, pour aller examiner les ruines de *Kefr Istouna*. Nous traversons à l'est, puis à l'est-sud-est, une plaine cultivée en blé. A notre droite s'étend une belle plantation de figuiers et d'oliviers.

A quatre heures quinze minutes, nous parvenons à *Kefr Istouna*, *كفر استونا*. Sur une colline peu élevée, assez escarpée vers l'ouest, où les pentes sont rocheuses, mais beaucoup plus facilement accessible vers les autres côtés, sont épars les débris d'un village arabe. Un oualy encore debout, et consacré au cheikh Mohammed, est ombragé par un vieux térébinthe. Ce sanctuaire a été bâti en grande partie avec de beaux blocs antiques. Sur le linteau qui en cou-

ronne la porte sont figurés un triangle, un cercle et un carré. Ce village se composait de petites habitations voûtées en plein cintre ou d'une manière légèrement ogivale et groupées confusément, à une époque postérieure, dans l'enceinte d'une ancienne forteresse, dont il est difficile actuellement de bien déterminer le périmètre. Elle avait été elle-même construite avec des pierres de taille de grandes dimensions. Il en subsiste encore les arasements d'une salle rectangulaire, longue de trente-huit pas et large de six. Les murs avaient un mètre d'épaisseur. Çà et là on observe, au milieu des décombres, des citernes creusées dans le roc et plusieurs tronçons de colonnes épars sur le sol.

A l'angle nord-est de la colline, un grand birket creusé dans le roc est actuellement très-dégradé et percé de grottes qui servent aujourd'hui d'asile à des bergers et à leurs troupeaux. Au-dessus de ce birket, et le surplombant d'un côté, avait été bâtie une tour mesurant environ douze pas sur chaque face, et construite avec des blocs gigantesques, dont quelques-uns sont encore en place et mesurent quatre mètres de long sur un mètre de large.

Le docteur Schultz¹ a cru devoir identifier les ruines de cette forteresse avec le château fort d'Alexandrium, fondé par Alexandre Jannée, qui lui donna son nom. Ritter, qui adopte dans sa Géographie cette identification, se fonde surtout, pour l'appuyer, sur un passage de Josèphe où cet historien nous apprend qu'Alexandrium était une citadelle voisine de Coreæ :

Ἀλεξάνδρειόν τε ὠχύρου, τὸ πρὸς ταῖς Κορέαις ἔρυμα².

« Il (Alexandre) fortifia Alexandrium, citadelle voisine de Coreæ. »

Kefr Istouna, effectivement, n'est qu'à sept kilomètres au plus au sud-est de Kariout, jadis Coreæ.

D'un autre côté, Josèphe, dans un autre passage, nous dit qu'Alexandrium était situé sur le haut d'une montagne :

Ὡς δὲ παραμειψάμενος Πέλλαν καὶ Σκυθόπολιν εἰς Κορέας ἦκεν, ἥτις ἐστὶν

¹ Ritter, *Die Erdkunde*, t. XV, p. 452-454. — ² *Antiquités judaïques*, l. XIV, c. v, § 2.

ἀρχὴ τῆς Ἰουδαίας διεξίοντι τὴν μεσόγειον, ἐνταῦθα εἰς τι περικαλλὲς ἔρυμα ἐπ' ἄκρου τοῦ ὄρους ἰδρυμένον, Ἀλεξάνδρειον, Ἀριστοβούλου συμπεφευγὸς, πῆμψας ἐκέλευσεν ἡγεῖν πρὸς αὐτόν¹.

«Après avoir dépassé Pella et Scythopolis, il (Pompée) vint à Coreæ, ville où commence la Judée, quand on s'avance par l'intérieur des terres. Là il envoya un message à Aristobule, qui s'était réfugié à Alexandrium, magnifique forteresse bâtie sur le sommet d'une montagne, et lui ordonna de venir le trouver.»

Ces mots ἐπ' ἄκρου τοῦ ὄρους ἰδρυμένον ne conviennent guère à la faible élévation de Kefr Istouna ; aussi m'inspirent-ils des doutes sérieux sur l'identification adoptée par Ritter, et que semble d'abord justifier la proximité de Kariout, l'antique Coreæ.

J'ai découvert ailleurs, également dans le voisinage de cette dernière localité, d'autres ruines très-considérables, dont je parlerai bientôt, et qui, à cause de l'emplacement qu'elles occupent sur une colline beaucoup plus élevée et d'un accès bien plus difficile que celle de Kefr Istouna, me paraissent répondre davantage aux données fournies par Josèphe relativement à la position d'Alexandrium.

A cinq heures quinze minutes, je quitte Kefr Istouna, pour reprendre la route de Tourmous A'ya, où je suis de retour à cinq heures cinquante minutes.

¹ *Antiquités judaïques*, l. XIV, c. III, § 4.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

KHARBET RAFIDIEH. — KHARBET DJERABA. — KHARBET EL-BORDJ. —
 KHARBET RHABA. — SINDJEL. — ET-TELL. — A'ÏN EL-HARAMIEH. —
 BORDJ BERDAOÛL. — YABROUD. — KHARBET KEFR A'NA. — A'ÏN SINIA.
 — DJIFNA. — RETOUR À JÉRUSALEM.

KHARBET RAFIDIEH.

Le 16 mai, à cinq heures vingt minutes du matin, nous quittons Tourmous A'ya pour prendre la direction de l'ouest. De ce côté du village, je remarque les arasements d'une antique construction en gros blocs, dont quelques-uns sont encore en place. Autour, plusieurs citernes ont été pratiquées dans le roc.

A cinq heures vingt-cinq minutes, nous montons légèrement vers le nord, à travers des champs de blé.

A cinq heures quarante minutes, nous redescendons vers le nord-ouest, dans une vallée fertile couverte de magnifiques moissons. Devant nous, au nord, serpente l'Oued A'ly, *واد علي*, aux bords escarpés et profonds.

A l'est, nous laissons, sur une colline actuellement livrée à la culture, les restes d'un ancien village; ils sont connus sous le nom de *Kharbet Rafidieh*, *خربة رفيدية*; cette colline s'élève entre le Kharbet Siloun au nord-est et Tourmous A'ya au sud-est.

KHARBET DJERABA.

Après une nouvelle ascension de vingt minutes dans la direction du sud-ouest, puis du sud-sud-ouest, nous atteignons le sommet d'une petite montagne, tout entière cultivée, par étages successifs, jusqu'à son plateau supérieur. Là s'élève un oualy consacré à *Abd*

er-Rahman Abou el-A'ouf, عبد الرحمان ابو العوف. Il est entouré des ruines d'un ancien village, nommées *Kharbet Djeraba*, خربة جرابة. L'emplacement occupé jadis par cette localité est actuellement divisé en plusieurs enclos, plantés de vignes et de figuiers. On y remarque un birket creusé dans le roc, qui mesure douze pas de long sur huit de large.

KHARBET EL-BORDJ.

A six heures quarante-cinq minutes, nous redescendons vers le sud, puis vers le sud-sud-ouest.

A sept heures, nous traversons, vers l'ouest, et bientôt après vers l'ouest-nord-ouest, des champs fertiles.

A sept heures dix minutes, nous arrivons, après une montée de neuf minutes, au *Kharbet el-Bordj*, خربة البمرج.

Ces ruines doivent leur nom à une vieille tour musulmane, à moitié détruite, qui domine tous les environs; elle avait été bâtie avec des pierres provenant de constructions plus anciennes. A l'ouest de cette tour s'étendent, sur un plateau, les vestiges de petites habitations renversées; plus à l'ouest encore, les arasements de deux tours antiques sont reconnaissables; elles avaient été construites en pierres de taille. Près de l'une d'entre elles une colonne monolithe gît sur le sol. Non loin de là on remarque plusieurs citernes et tombeaux antiques pratiqués dans le roc. L'un de ces tombeaux renferme intérieurement plusieurs fous à cercueil; un autre sert actuellement d'étable à des troupeaux, et l'entrée en a été élargie par les Arabes.

KHARBET RHABA.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous descendons vers l'ouest, pour gravir bientôt les flancs d'une autre colline rochense.

A huit heures, nous parvenons au *Kharbet Rhaba*, خربة غابا. Ces ruines, beaucoup plus considérables que les précédentes, sont celles d'une ancienne forteresse, dont il subsiste encore, principa-

lement sur le plateau occidental de la colline, des restes très-importants. Ils consistent en murs très-épais bâtis avec des pierres de taille de grand appareil, et reposant, sans ciment, les unes sur les autres. Au dedans de cette vaste enceinte, en grande partie détruite, je remarque plusieurs tronçons de colonnes gisants sur le sol, un birket et des citernes pratiquées dans le roc. De nombreuses habitations y ont été construites à une époque postérieure, et sont elles-mêmes renversées.

J'incline à reconnaître là la forteresse d'Alexandrium, placée par d'autres à Kefr Istouna.

D'abord le Kharbet Rhaba est à peu près à la même distance de Kariout, l'ancienne Coreæ, que le kharbet précédent, ensuite la colline dont il couvre le sommet est d'un accès beaucoup plus difficile que celle de Kefr Istouna. Vers l'ouest, en effet, elle forme comme une sorte de promontoire entre deux oueds profonds et escarpés, appelés, l'un, au nord, *Oued A'in ech-Cheboubin*, واد عين الشبوبيين, l'autre, au sud, *Oued es-Sireh*, واد السيرة. En troisième lieu, les ruines en sont plus étendues et plus considérables, et sont également celles d'une forteresse.

Alexandrium, ainsi que je l'ai déjà dit, est marqué par l'historien Josèphe comme étant dans le voisinage de Coreæ et situé sur le haut d'une montagne. Or, une heure et demie de marche environ sépare le Kharbet Rhaba de Kariout, jadis Coreæ, et la colline que couronnent ces ruines est suffisamment élevée au-dessus des ravins qui l'environnent de plusieurs côtés, pour mériter le nom de montagne.

Le château fort d'Alexandrium fut fondé par Alexandre Jannée, qui lui donna son nom; son fils et son petit-fils, Aristobule I^{er} et Alexandre, s'en servirent comme de leur principale place forte dans leurs guerres contre les Romains et contre le parti du grand prêtre Hyrcan. Détruit par Gabinus, il fut relevé de ses ruines par Pheroras, l'un des frères d'Hérode le Grand. Ce dernier monarque y fit transporter les cadavres de ses deux fils, Alexandre et Aristobule, qu'il avait fait étrangler à Sébaste, et qui y furent ensevelis à côté de leur aïeul maternel Alexandre.

SINDJEL.

A huit heures quarante minutes, je descends vers l'est de la hauteur de Rhaba. Chemin faisant, je passe à côté de plusieurs grottes habitées par des bergers, et qui sont peut-être d'anciens tombeaux taillés dans le roc, dont l'entrée a été élargie.

A huit heures cinquante-cinq minutes, je traverse de nouveau le Kharbet el-Bordj, et, redescendant de cette seconde colline vers l'est-sud-est, à huit heures cinquante-huit minutes, je commence à gravir, à neuf heures dix minutes, la jolie colline plantée de figuiers, d'oliviers et de grenadiers dont le village de *Sindjel*, *سنجل*, occupe les pentes supérieures.

Ce village, assez peuplé, compte douze cents habitants. Deux sources abondantes y coulent, l'une dans la partie basse, l'autre dans la partie haute. Un réservoir, surmonté d'une arcade cintrée et d'apparence antique, recueille les eaux de la principale source. Sur le sommet de la colline, on observe les arasements de deux puissantes constructions en gros blocs évidemment antiques, dont l'une m'est désignée sous le nom de *Kasr* (le château fort, la tour), et l'autre sous celui de *Knisch* (l'église). Effectivement cette dernière est tournée de l'ouest à l'est, et cette orientation permet de penser qu'elle a pu jadis servir au culte chrétien.

Sur les flancs inférieurs de cette même colline, j'examine plusieurs anciens tombeaux pratiqués dans le roc. L'un des plus considérables, qui est précédé d'un vestibule, renferme intérieurement une dizaine de fours à cercueil; deux ou trois ont été transformés en étables pour les bestiaux, et sont très-mutilés.

Sindjel a dû être autrefois une véritable ville, car beaucoup de maisons sont renversées ou tombent en ruine, et le village actuel est néanmoins très-peuplé. J'ignore quel nom il portait dans l'antiquité. Peut-être n'est-il pas invraisemblable de supposer que la dénomination de *Sindjel* est une corruption du nom *Saint-Gilles*. Dans ce cas, elle dériverait de l'époque des Croisades, ce qui

n'empêcherait pas la ville à laquelle elle avait été donnée sans doute alors par le comte de Toulouse, comte également de Saint-Gilles, de remonter à une époque beaucoup plus reculée, comme le prouvent les vestiges de plusieurs constructions antiques et les grottes sépulcrales que j'ai signalées, et d'avoir, par conséquent, porté précédemment une dénomination différente. Je ne présente, bien entendu, cette conjecture que comme une simple hypothèse, le nom de *Sindjel*, سنجل, ou *Sindjil*, سنجيل, car les deux prononciations sont usitées, pouvant fort bien avoir été imposé par les Arabes à cette localité, ou dériver d'une ancienne dénomination hébraïque avec laquelle il offrirait quelque rapport.

ET-TELL.

A neuf heures trente-cinq minutes, je descends vers le sud-est par un escalier taillé dans le roc.

A neuf heures quarante-cinq minutes, je suis une vallée fertile, dans la direction du sud, puis du sud-sud-ouest.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, je gravis vers l'ouest la haute colline dite *Et-Tell*, التلّ. Les flancs de cette colline sont percés de citernes et d'un certain nombre de cavernes pratiquées dans le roc; quelques-unes de ces grottes servent actuellement de refuge à des bergers et à leurs troupeaux.

A dix heures dix minutes, j'atteins le sommet de cette colline. On y observe, sur une belle plate-forme, plusieurs citernes antiques creusées dans le roc, et au delà quelques petites habitations voûtées encore debout. Au centre du plateau s'élève un oualy, dédié au cheikh Hasen, sur l'emplacement d'une ancienne église chrétienne renversée, dont il subsiste quelques débris, notamment quatre fûts de colonnes monolithes gisants sur de grandes dalles, qui formaient jadis le pavé de cette église. A côté, je remarque, au milieu des décombres, un chapiteau sur lequel a été sculptée une croix de forme carrée et épatée aux extrémités.

A une faible distance de là, un autre oualy, construit, comme le

précédent, avec des pierres de grand appareil et provenant probablement des ruines de l'église, est connu sous le nom de *Oualy Cheikh Salem*, ولي شيخ سالم.

A'ÏN EL-HARAMIEH.

A dix heures quarante-cinq minutes, redescendu dans la vallée, je continue à la suivre vers le sud.

A dix heures cinquante minutes, je remarque çà et là des traces de voie antique. La vallée dans laquelle nous cheminons est bordée de montagnes bien cultivées, par terrasses successives, et couvertes de vignes, de figuiers et d'oliviers croissant au milieu des rochers; elle est elle-même plantée de figuiers.

A onze heures dix-sept minutes, nous faisons halte un instant à l'*A'ïn el-Haramieh*, عين الحرامية. La source ainsi appelée, c'est-à-dire *source des voleurs*, jaillit de dessous un rocher et s'écoule par un petit canal. Non loin de là est une grande citerne ruinée, surmontée jadis d'une tour rectangulaire mesurant dix-huit pas de long sur dix de large; il en subsiste encore quelques assises en gros blocs. Cette tour commandait le passage de la vallée, qui, en cet endroit, est extrêmement étroite. Un peu plus loin, vers le sud, sont les restes d'un assez vaste birket ayant quarante-six pas de long sur vingt-huit de large. Il avait été bâti avec des blocs irréguliers de grandes dimensions, et les murs avaient 1^m,30 d'épaisseur. Le ciment qui les revêtait en dedans est aux trois quarts tombé. L'intérieur de ce bassin est actuellement livré à la culture.

BORDJ BERDAOÛÏL.

A onze heures quarante minutes, nous poursuivons notre marche vers le sud-sud-ouest.

A onze heures quarante-cinq minutes, j'observe, près de la route, un tombeau antique. Aux plantations de figuiers ont succédé, dans la vallée, des bouquets d'oliviers.

A midi, nous gravissons vers le nord-ouest, puis vers l'ouest-nord-ouest, les flancs d'une montagne, dont nous atteignons le plateau supérieur à midi vingt-cinq minutes.

Là s'étendent les ruines d'une vaste forteresse, appelée *Bordj Berdaouïl*, *برج بردويل*, qui forme un polygone irrégulier. Les murs d'enceinte ont une épaisseur de 1^m,30. Ils sont construits avec des moellons, auxquels sont mêlées quelques pierres de taille, et ils suivent les contours du plateau. Au dedans, de nombreux magasins, voûtés en ogive et couronnés par des terrasses plates, sont encore debout; d'autres sont écroulés, et leurs décombres sont tapissés de vignes ou parsemés de figuiers. Le nom que portent les ruines de cette forteresse et le mode de sa construction ne permettent pas d'en faire remonter l'origine au delà du royaume latin de Jérusalem, et elle dut, selon toute apparence, sa fondation et la désignation sous laquelle elle est encore connue aujourd'hui à l'un des princes du nom de Baudouin, en arabe *Berdaouïl*, qui régnèrent, à l'époque des Croisades, sur la Palestine.

Sur une colline voisine, vers l'ouest-sud-ouest, j'aperçois le village de *Silouad*, *سيلواد*, que j'avais visité en 1863. Il renferme six cents habitants, cultivant avec soin, au milieu des rochers qu'ils habitent, des vignes et des figuiers.

YABROUD.

A midi cinquante minutes, je redescends vers le sud, puis vers le sud-est.

A une heure cinq minutes, nous recommençons à monter vers le sud entre des enclos plantés de figuiers.

A une heure dix minutes, nous laissons à notre droite, sur une colline, *Yabroud*, *يابرود*, village de cinq cents habitants, dont les plantations de vignes et de figuiers sont également très-bien entretenues.

KHARBET KEFR A'NA.

A une heure vingt-deux minutes, nous redescendons légère-

ment vers l'ouest-sud-ouest, pour gravir ensuite les pentes d'une autre colline, toute couverte de vignes et de figuiers, dont le sommet, que nous atteignons à une heure trente minutes, est couronné par des ruines appelées *Kharbet Kefr A'na*, خربة كفر عانا. Là s'élevait un village, aujourd'hui complètement renversé, à part quelques habitations voûtées à l'intérieur et encore en partie debout. Près d'un gigantesque chêne vert, les faibles restes d'une construction plus importante attirent mon attention. Deux tronçons de colonnes gisent sur le sol mêlés à quelques pierres de taille.

Dans ma Description de la Judée¹, j'ai signalé, à six kilomètres au nord-est de Lydda, un village du nom de *Kefr A'na*, كفر عانا, où je reconnais, avec d'autres critiques, l'ancienne ville d'*Ono*, en hébreu *זנא* et *זנא*, en grec *Ὠνῶν*, *Ὠνῶ* ou *Ὠνω*, en latin *Ono*, qui appartenait à la tribu de Benjamin, et qui est citée, dans le livre I des Paralipomènes, à côté de Lod ou Lydda :

Porro filii Elphaal : Heber et Misaam et Samad; hic ædificavit Ono et Lod et filias ejus².

Le *Kharbet Kefr A'na* dont il est question en ce moment est donc une autre localité antique du nom d'*Ono*, mais qui n'est pas mentionnée dans la Bible.

A'ÏN SINIA.

A une heure quarante-cinq minutes, nous descendons vers l'ouest de la colline de *Kefr A'na* par une pente très-rapide.

A deux heures quinze minutes, nous suivons, dans la direction du nord-ouest, puis de l'ouest, les bords d'un petit oued qui serpente entre des montagnes.

A deux heures trente minutes, nous arrivons à *A'in Sinia*, عين سينيا, village de deux cents habitants. Une source, s'écoulant dans un oued du même nom, l'alimente d'eau.

¹ Description de la Judée, t. I, p. 320 et 321. — ² Paralip. I, I, c. VIII, v. 12.

DJIFNA.

Notre direction devient alors celle du sud, et nous cheminons à travers une riante vallée plantée de figuiers, de vignes et d'oliviers.

A deux heures cinquante-cinq minutes, nous faisons halte à *Djifna*, جيفنا ou جييفنا. J'ai déjà décrit ailleurs ce village¹. Il est tel que je l'avais vu en 1863; seulement la population catholique, qui était alors de soixante individus, atteint actuellement le chiffre de quatre-vingts.

RETOUR À JÉRUSALEM.

Le lendemain, 17 mai, je retournai à Jérusalem par la route ordinaire, que j'ai suffisamment décrite dans ma *Description de la Judée*. Il est donc inutile de revenir ici sur les mêmes détails,

¹ *Description de la Judée*, t. III, p. 28-32.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

DÉPART DE JÉRUSALEM. — RAM-ALLAH. — KHARBET A'ÏN EL-LOUZ. —
 KHARBET KEFRIA. — KHARBET CHA'B ES-SEIAR. — KHARBET EL-A'DAS. —
 KHARBET ET-THIREH. — RETOUR À RAM-ALLAH.

DÉPART DE JÉRUSALEM.

Après quelques jours de repos, consacrés à la rédaction d'un premier rapport, que j'adressai à M. le Ministre de l'instruction publique, sur les principaux résultats de ma précédente tournée, je quittai de nouveau la Ville sainte, pour achever l'exploration de la Samarie.

Le 25 mai, à six heures trente minutes du matin, je sors de Jérusalem, accompagné de ma petite escorte habituelle, et je prends, vers le nord, la route d'El-Bireh, déjà décrite par moi.

RAM-ALLAH.

Avant d'atteindre cette localité, j'incline vers l'ouest, et à dix heures quarante minutes, nous dressons nos tentes à *Ram-Allah*,
 رام الله.

Ce bourg compte environ deux mille habitants, appartenant presque tous à la religion grecque schismatique. Ils y ont élevé, il y a dix-huit ans, une église, construite en partie avec les restes d'une ancienne église du Kharbet et-Thireh. Une paroisse catholique et une école y ont été fondées également par M^{gr} Valerga; elles sont l'une et l'autre administrées par un missionnaire latin, à qui je me suis empressé de rendre visite. Cet ecclésiastique m'a dit que le nombre de ses paroissiens atteignait à peine cent cinquante

âmes. Un missionnaire protestant a cherché de même à s'établir à Ram-Allah et vient d'y bâtir une chapelle. Quelques grecs schismatiques, attirés vers lui par l'appât de certains avantages matériels, commencent à la fréquenter ; ils ne dépassent pas le chiffre de cinq ou six.

Bien que Ram-Allah (la hauteur d'Allah, de Dieu) ne renferme aucune ruine, néanmoins la première partie du nom de ce bourg semble indiquer qu'il a succédé à une localité antique, appelée en hébreu *Ramah*, רמָה, en grec *Ράμα*, en latin *Rama*, située sur la frontière de Benjamin et d'Éphraïm ; elle appartenait à l'une ou l'autre de ces deux tribus.

J'incline à y reconnaître la Ramah signalée dans le passage suivant du livre des Juges, qui nous montre la prophétesse Débora assise sous un palmier, entre Ramah et Bethel, et jugeant là les tribus d'Israël :

Et sedebat (Debbora) sub palma, quæ nomine illius vocabatur, inter Rama et Bethel in monte Ephraim; ascendebantque ad eam filii Israel in omne iudicium¹.

La plupart des critiques pensent qu'il s'agit, dans ce verset, de la Ramah située plus au sud et identifiée avec le village actuel d'Er-Ram, dont j'ai parlé ailleurs ; mais comme Ram-Allah est plus rapproché de Beitin, jadis Bethel, que ne l'est Er-Ram, il est peut-être permis de penser qu'il est plutôt question, dans ce passage, d'une autre Ramah, qui me paraît correspondre au bourg de Ram-Allah.

KHARBET A'ÏN EL-LOUZ.

A trois heures cinquante minutes, je pars, avec un guide de cette localité, pour aller explorer plusieurs ruines voisines.

Nous descendons les pentes ouest-nord-ouest de la montagne dont Ram-Allah occupe le plateau supérieur. Elles sont plantées de

¹ *Juges*, c. IV, v. 5.

figuiers, d'oliviers et de vignes. A notre droite serpente un oued profond, appelé *Oued Ibrahim*, واد ابراهيم.

A quatre heures vingt minutes, nous parvenons au fond de l'oued, que nous suivons, en marchant tantôt dans son lit, tantôt le long de ses bords.

A quatre heures quarante-cinq minutes, mon guide me signale dans l'oued une source, appelée *A'in el-Louz*, عين اللوز. Au-dessus de cette source, quelques ruines peu considérables sur les flancs inférieurs d'une colline me sont désignées sous le nom de *Kharbet A'in el-Louz*, خربة عين اللوز.

Deux tombeaux antiques pratiqués dans le roc y attirent mon attention; l'un est très-dégradé, l'autre est mieux conservé.

KHARBET KEFRIA.

A quatre heures cinquante-cinq minutes, nous poursuivons notre marche le long de l'oued, qui, à partir de cet endroit, s'appelle *Oued el-Louz*, واد اللوز.

A cinq heures huit minutes, nous inclinons vers le sud-ouest. La vallée commence à s'élargir.

A cinq heures dix minutes, j'examine des ruines dites *Kharbet A'in Kefria*, خربة عين كفريا. Une source assez abondante y est recueillie sous une construction voûtée, de forme légèrement ogivale, et de là tombe dans un birket aujourd'hui en très-mauvais état. A côté, un vaste bâtiment, dont les murs sont construits avec des blocs de moyen appareil, offre l'apparence d'un khan fortifié à deux étages; celui d'en bas est seul debout actuellement. De grands magasins, dont l'ogive des voûtes est également peu accusée, accompagnent le corps principal du caravanséraï. Les musulmans, comme le nom seul de ce kharbet l'indique, attribuent cet ancien khan aux infidèles, c'est-à-dire à des hommes ne croyant pas à leur religion. On sait, en effet, qu'ils appliquent cette qualification soit aux païens, soit aux chrétiens. Je serais donc porté à voir, dans ces bâtiments à moitié renversés, un ouvrage de l'époque

des Croisades, mais construit par les Francs à l'imitation des khans arabes.

KHARBET CHA'B ES-SEIAR.

A cinq heures quinze minutes, nous nous dirigeons vers le sud-sud-est, puis, à cinq heures vingt minutes, nous gravissons péniblement, vers l'est-sud-est, des pentes très-roides et cependant cultivées, laissant à notre droite des ruines assez grossières en blocs irréguliers, soit dispersés çà et là, soit déterminant encore quelques petites enceintes. Ces débris d'anciennes constructions portent le nom de *Kharbet Cha'b es-Seiar*, خربة سعب الصيار.

KHARBET EL-A'DAS.

Après une longue ascension à travers de belles plantations de figuiers, d'oliviers et de vignes, j'aperçois à ma gauche, dans une vallée, à cinq heures cinquante minutes, les restes d'un petit village presque entièrement détruit, et dont l'emplacement est depuis longtemps envahi par la culture. On les appelle *Kharbet el-A'das*, خربة العدس. Des arasements de murs y percent encore le sol en plusieurs endroits.

KHARBET ET-THIREH.

A six heures douze minutes, nous arrivons, en montant toujours, au Kharbet et-Thireh. Ces ruines, beaucoup plus considérables que toutes celles dont je viens de parler dans ce chapitre, sont éparses au milieu de plusieurs jardins séparés les uns des autres par de petits murs, dans la construction desquels entrent un grand nombre de blocs antiques, quelques-uns bien taillés, les autres plus grossièrement équarris. Des arasements de maisons sont encore reconnaissables çà et là, bien que la culture ait fait disparaître presque tous les vestiges de cette ancienne bourgade, et que les habitants de Ram-Allah y puisent sans cesse comme dans une carrière des ma-

tériaux tout préparés. Dans l'un de ces jardins, de belles vignes et de magnifiques figuiers cachent les débris d'une vieille église, dont l'abside seule avait conservé quelques-unes de ses assises inférieures jusqu'en 1863, époque de mon avant-dernier voyage; depuis, elle a été elle-même presque entièrement détruite. Le reste de cet édifice, qui paraît avoir été bâti avec des pierres de taille régulières de dimensions moyennes, a été complètement démoli, il y a un petit nombre d'années, pour servir à la construction de l'église grecque de Ram-Allah.

RETOUR À RAM-ALLAH.

A six heures trente minutes, nous nous remettons en marche vers l'est pour Ram-Allah, où nous sommes de retour à six heures cinquante-cinq minutes.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

KHARBET THARFIDIA. — KHARBET KEFR CHEIAL. — A'RIK. — DEIR EBZIEH.
— SAFFA. — KHARBET EL-LOUZ. — RETOUR À SAFFA.

KHARBET THARFIDIA.

Le 26 mai, à six heures cinq minutes du matin, nous descendons de Ram-Allah dans la direction du sud-ouest, puis du sud, à travers des plantations de vignes qui rampent à terre, selon la méthode employée dans le pays. Dans chaque enclos s'élève aujourd'hui, comme aux temps antiques, une petite tour d'observation, où, dès que les raisins commencent à mûrir et que l'époque de la vendange approche, vient se poster un fellah pour garder la récolte.

A six heures trente-cinq minutes, nous continuons à descendre, mais en inclinant vers l'ouest-sud-ouest.

A six heures quarante minutes, nous parvenons au *Kharbet Tharfidia*, خربة طرفيديا. On y remarque une source recueillie dans un petit bassin carré creusé dans le roc; de là, l'eau se rendait autrefois, par un conduit, dans un birket mesurant dix-huit pas sur chaque face et construit avec de beaux blocs, irréguliers, mais bien agencés entre eux. Les murs sont épais d'un mètre. L'eau qui en découlait jadis servait à arroser des jardins qui s'étagaient en pente sur les flancs de la colline.

Au sud de la source s'élevait un village, aujourd'hui entièrement renversé. L'emplacement qu'il occupait, et qui est actuellement parsemé de matériaux de toutes grandeurs, au milieu desquels j'ai remarqué un tronçon de colonne, est en partie couvert d'oliviers, en partie cultivé en blé.

KHARBET KEFR CHEIAL.

A six heures cinquante-quatre minutes, nous quittons le Kharbet Tharfidia, pour monter vers le sud-sud-ouest.

A six heures cinquante-huit minutes, notre direction devient celle de l'ouest, puis du nord-ouest.

Nous laissons à notre gauche, au sud, sur une montagne séparée de nous par deux ravins, et à la distance de deux kilomètres environ à vol d'oiseau, le village de *Beit-Ounia*, بيت ونيا. Il peut contenir six cents habitants.

A sept heures huit minutes, nous descendons vers l'ouest.

A sept heures quinze minutes, mon guide me signale, sur le sommet d'une montagne au sud, un oualy solitaire, connu sous le nom de *Abou Zeitoun*, أبو زيتون.

A sept heures vingt minutes, nous montons vers l'ouest-sud-ouest.

A sept heures vingt-cinq minutes, nous arrivons au *Kharbet Kefr Cheial*, خربة كفر شيال. Sur une haute colline rocheuse sont éparses les ruines d'une petite ville, qu'entourait un mur d'enceinte en gros blocs, dont on peut suivre la trace sur beaucoup de points. Les maisons, semblables à autant de petites tours carrées, avaient été bâties elles-mêmes avec des pierres d'assez grand appareil et mal équarries. Un birket, mesurant treize pas de long sur douze de large et construit avec des blocs considérables, est encore en partie intact, ainsi qu'un certain nombre de citernes et de magasins souterrains pratiqués dans le roc.

A²RIK.

A huit heures, nous poursuivons notre marche vers l'ouest.

A huit heures dix minutes, nous descendons, vers le sud-ouest, des pentes très-roides, hérissées d'énormes quartiers de roc.

Chemin faisant, je rencontre quelques anciennes excavations

funéraires; l'entrée de plusieurs a été élargie pour qu'elles puissent servir de retraite aux bergers.

A huit heures trente-deux minutes, nous atteignons le fond d'une vallée enserrée entre des montagnes nues et rocheuses, et elle-même extrêmement fertile, arrosée qu'elle est par deux sources abondantes, dont les eaux circulent partout en petits ruisseaux murmurants et transforment en un limon extraordinairement fécond la terre qu'ils sillonnent et pénètrent. Cette vallée mesure à peine cent vingt mètres de large sur une longueur d'un kilomètre, dans la partie cultivée, et est toute couverte de figuiers, d'oliviers et surtout de grenadiers de la plus belle venue. Elle s'appelle *Oued el-A'rib*, واد العريك. Un village de ce nom occupe un monticule à l'extrémité orientale de l'oued, et se compose d'une quarantaine de petites maisons, habitées moitié par des musulmans, moitié par des grecs schismatiques, qui y ont une église.

Les deux sources qui coulent dans cette localité ont dû la faire rechercher de toute antiquité, et plusieurs gros murs de soutènement en blocs puissants et bien appareillés, que j'ai remarqués en deux endroits, doivent remonter à une époque reculée.

DEIR EBZIEH.

A huit heures cinquante minutes, après avoir traversé, vers l'ouest, de superbes jardins, nous commençons à gravir à pied, vers l'ouest-nord-ouest, un sentier taillé dans le roc et où nos chevaux, quoique soutenus par la bride, glissent presque à chaque pas. De distance en distance, nous rencontrons de vieux caroubiers qui ont pris racine au milieu d'affreux rochers.

A neuf heures vingt minutes, le sentier devient moins pénible et tourne vers le nord-ouest.

A neuf heures vingt-cinq minutes, nous parvenons sur un premier plateau couvert de vieux oliviers.

A neuf heures trente-cinq minutes, une nouvelle montée à travers d'énormes rochers disposés comme des gradins immenses par

étages successifs nous conduit au village appelé *Deir Ebzieh*, دير ابرية. Il est situé sur un sommet d'accès fort difficile et renferme quatre cents habitants, tous musulmans; quelques maisons sont grandes et assez bien bâties. Je remarque auprès du medhafeh un fragment de pierre sculptée qui porte les débris d'une rosace mutilée.

SAFFA.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous descendons dans la direction de l'ouest, puis de l'ouest-nord-ouest.

Nous laissons à notre droite, au nord-ouest, l'*Oualy Chebbouny*, ولى شيبوني. Un bouquet d'oliviers et quelques ruines l'avoisinent.

A dix heures, nous gravissons, vers le nord-ouest, les flancs rocheux d'une montagne âpre et sauvage. De petits pins, des chênes verts et des touffes de lentisques y forment des fourrés peu élevés. A notre gauche serpente l'Oued Deir Ebzieh.

A dix heures dix-sept minutes, notre direction devient celle de l'ouest-sud-ouest, et nous commençons bientôt à redescendre vers l'ouest.

Nous apercevons au sud, au delà d'un ravin très-profond, *Beit-A'our el-Fouka*, بيت عور الفوقا, Bethoron supérieure; plus à l'ouest, *Beit-A'our et-Talita*, بيت عور التكتنا, ou Bethoron inférieure, villages que j'ai décrits ailleurs, et, entre les deux, sur une montagne plus rapprochée de nous, le *Kharbet el-Haourieh*, خربة الحورية, consistant en quelques ruines éparses autour de l'Oualy el-Haourieh.

A dix heures cinquante minutes, nous continuons à descendre, mais vers le sud-ouest.

A dix heures cinquante-cinq minutes, nous franchissons l'Oued *Saffa*, واد صفا, le même qui, plus à l'est, s'appelle *Oued Deir Ebzieh*. Des agnus-castus, des lentisques et des chênes verts nains remplissent le lit desséché de ce torrent.

Nous côtoyons ensuite, vers le nord-ouest, la rive gauche de cet oued, puis notre direction devient celle du sud-ouest.

A onze heures cinq minutes, nous arrivons au confluent de

l'Oued Beit-A'our et-Tahta avec celui de Saffa, qui se réunissent pour ne plus former qu'un même ravin.

A onze heures huit minutes, nous montons vers l'ouest-sud-ouest.

A onze heures vingt minutes, l'ascension devient plus roide.

A onze heures trente-deux minutes, nous dressons, pour la nuit, nos tentes à *Saffa*, صفا. Ce village occupe un plateau élevé; il renferme quatre cents habitants. Quelques pierres de taille, éparses ou encastrées dans des bâtisses arabes, et de nombreuses excavations, pratiquées dans le roc, telles que citernes, tombeaux, carrières et caveaux souterrains, prouvent que Saffa a succédé à une localité antique.

KHARBET EL-LOUZ.

A cinq heures trente minutes de l'après-midi, je me remets en marche, avec un guide de Saffa, pour aller examiner quelques ruines voisines. Nous descendons vers le nord à travers des oliviers gigantesques, et, après avoir passé une plate-forme rocheuse, toute percée de citernes antiques, nous arrivons, à cinq heures quarante minutes, au *Kharbet el-Louz*, خربة اللوز. Sur une colline peu élevée, qu'entourne un petit mur d'enceinte construit en partie avec des matériaux antiques, et qui est couverte de figuiers et d'oliviers, on remarque les restes d'une ancienne construction en pierres de taille, semblable à une tour, et, à quelques pas de là, des fragments de mosaïque et de gros vases brisés.

RETOUR À SAFFA.

A six heures trente minutes, nous revenons à Saffa, où je pénètre dans quelques tombeaux antiques très-dégradés.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

KHARBET KEFR LOUTH. — KHARBET CHELTA. — KHARRET EL-YEHOUD. — KHARBET EL-HAMMAM. — KHARBET ZAKARIEH. — KHARBET CHEIKH EL-GHERBAOÛÏ. — RESTES DU TOMBEAU DES MACHABÉES. — EL-MEDIEH. — EL-HADITEH, JADIS HADID. — BEIT-NEBALA, L'ANCIENNE NEBALLAT. — KHARRET BEIT-KOUFA. — KHARBET RAS LEKRA'. — KHARBET RAS ED-DALIEH. — KHARBET EL-MERHASEL. — RETOUR À BEIT-NEBALA.

KHARBET KEFR LOUTH.

Le 27 mai, à cinq heures quinze minutes du matin, nous descendons de la hauteur de Saffa dans la direction de l'ouest-sud-ouest; chemin faisant, nous rencontrons plusieurs citernes antiques.

A cinq heures vingt-cinq minutes, nous traversons un oued; puis, à cinq heures quarante minutes, nous gravissons, vers l'ouest-nord-ouest, une colline rocheuse.

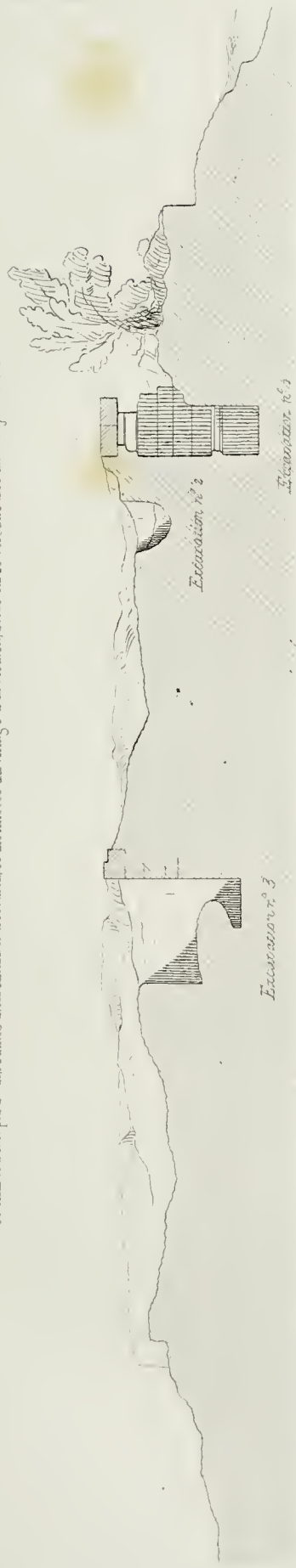
A cinq heures quarante-trois minutes, les ruines d'un ancien village, sur l'emplacement duquel la charrue a passé souvent, me sont désignées sous le nom de *Kharbet Kefr Louth*, خربة كفر لوط. A part de nombreuses citernes et un birket creusé dans le roc, aujourd'hui très-dégradé et rempli d'arbres, il ne subsiste plus en cet endroit que des amas confus de matériaux épars sur le sol et quelques petites enceintes renversées. De vieux chênes verts et des caroubiers gigantesques croissent çà et là, et un oualy, dédié à *Cha'b ed-Din*, شعب الدين, s'y élève au milieu d'un bouquet de chênes verts, de caroubiers et de figuiers.

KHARBET CHELTA.

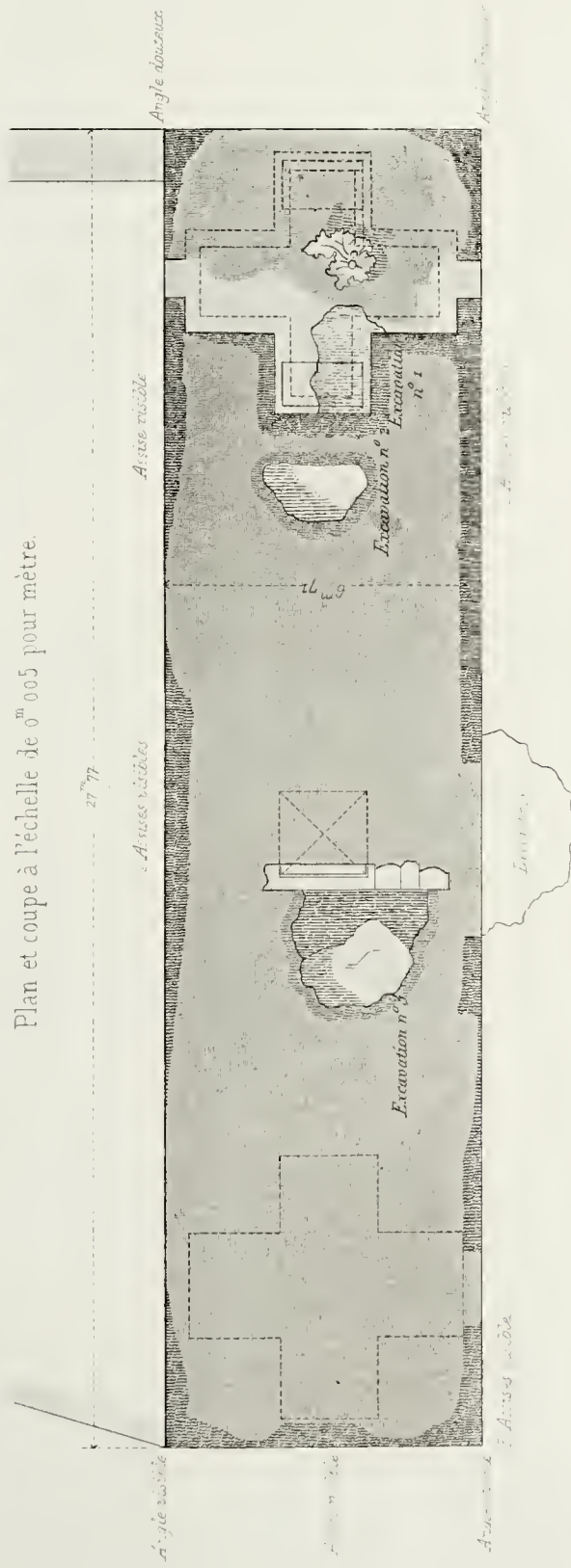
A six heures cinq minutes, nous nous remettons en marche vers

PLAN ET DETAILS DU TOMBEAU IDENTIFIÉ PAR M. GUÉRIN AVEC CELUI DES MACHABÉES, PENDANT SON VOYAGE D'EXPLORATION EN PALESTINE EN 1870

Ce tombeau fait partie des ruines dites Kharbet el-Medieh, et distantes du village d'El-Medieh, situés sur le versant Est du Wady el-Medieh



Plan et coupe à l'échelle de 0^m 005 pour mètre.



Dessiné par M. Mouton, architecte, Jérusalem, le 8 juillet 1870.

L'Imprimerie Nationale

PLAN ET DÉTAILS DU TOMBEAU IDENTIFIÉ PAR M. GUÉPIN AVEC CELUI DES MACHAËES PENDANT SON VOYAGE D'EXPLORATION EN PALESTINE EN 1870

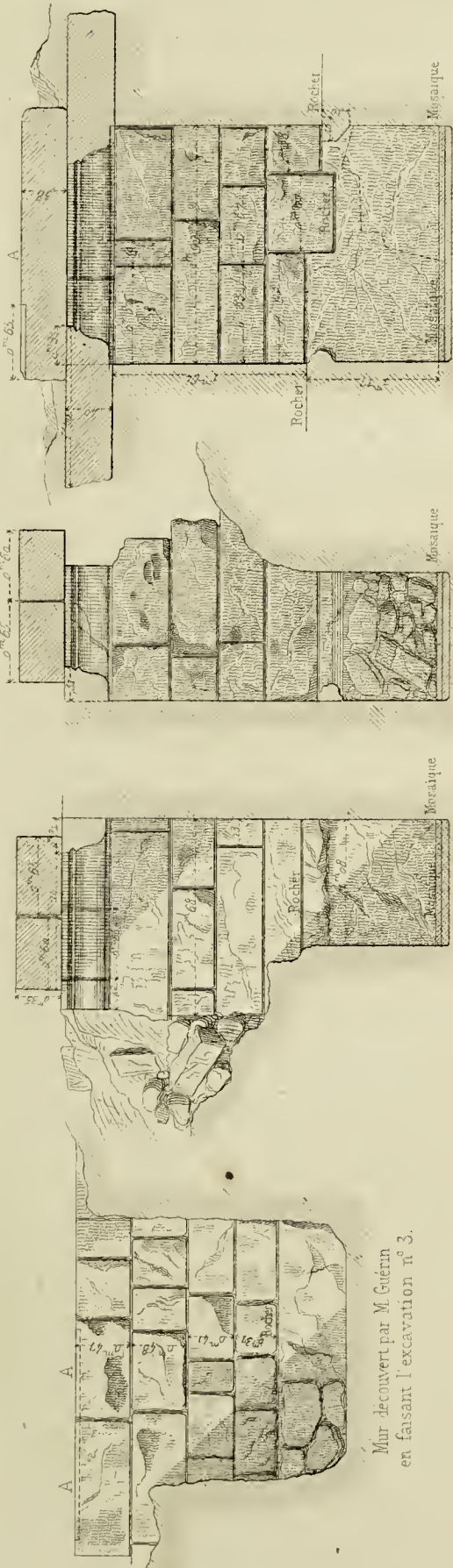
Ce tombeau fait partie des ruines dites Kharbet el-Medieh, et distinctes du village d'El-Medieh, situé sur le versant Est du Wady el-Medieh



Partie du mur Nord

Partie du mur méridional

DÉTAILS INTÉRIEURS



Mur découvert par M. Guérin en faisant l'excavation n° 3.

Face méridionale du tombeau.

Face Nord du tombeau

Face occidentale du tombeau.



Dalle A

Dessus des deux pierres A avec un encastrement de 1m 80 de long

Dessus de la dalle A avec un encastrement de 0m 65 sur 0m 39



Dressé par M. Nassi, architecte, Jérusalem, 8 juillet 1870

Imprimerie Nationale.



l'ouest, en suivant une ancienne route pavée en gros blocs et bordée à droite et à gauche de grandes pierres, dressées à quelque distance les unes des autres et formant ainsi deux longues lignes parallèles.

A six heures dix minutes, nous laissons cette route à notre gauche et nous nous dirigeons vers l'ouest-nord-ouest, à travers des champs de blé.

Au sud, à deux kilomètres environ de distance, le village d'*El-Bordj*, البسرج, se montre très-nettement à nos yeux, sur la hauteur dont il occupe le sommet. Je l'ai décrit ailleurs. Plus loin, dans la même direction, nous apercevons *Deir Ma'in*, دير معيني, dont j'ai également déjà parlé.

A six heures vingt-cinq minutes, notre direction redevient celle de l'ouest. Nous suivons une autre route ancienne, délimitée, comme la précédente, par deux rangées parallèles de gros blocs placés debout en guise de bornes, et pavée avec de grandes pierres actuellement désunies.

A six heures trente minutes, nous gravissons, vers le nord-nord-ouest, les flancs rocheux et parsemés de figuiers de la colline que couronne le village de *Chelta*, شلتا. Réduit à quelques maisons, il a succédé à une localité antique, comme le prouvent plusieurs citernes creusées au milieu d'une plate-forme rocheuse aplanie par la main de l'homme, et un certain nombre de pierres de taille éparses çà et là ou encastrées dans des bâtisses musulmanes grossièrement construites et en partie renversées.

KHARBET EL-YEHOUD.

A six heures cinquante minutes, nous redescendons vers le nord-ouest de la hauteur de *Chelta*.

A sept heures cinq minutes, nous commençons à traverser successivement plusieurs collines pierreuses, couvertes de lentisques, de petits chênes verts et de caroubiers nains.

A sept heures trente minutes, nous arrivons au *Kharbet el-Yehoud*,

خربة اليهود, belle nécropole antique, qui est celle de la ville de Modin, comme je le montrerai plus tard. J'examine tour à tour vingt-quatre tombeaux creusés dans le roc. Quelques-uns sont simples; mais la plupart sont doubles. Ceux-ci consistent en de grandes fosses rectangulaires pratiquées perpendiculairement dans le roc et au fond desquelles, à droite et à gauche, se trouve un arcosolium cintré recouvrant une auge sépulcrale, dont les rebords sont ménagés dans l'épaisseur du roc évidé. Chacun de ces tombeaux contenait ainsi deux cadavres. Ils étaient recouverts, dans leur partie supérieure, par un immense bloc monolithe, fermant hermétiquement la fosse et reposant sur une bande aplanie et légèrement excavée en forme de rainure. Une quinzaine ont été creusés sur deux bancs de rochers parallèles et inclinés. Aucune trace de construction ne se remarque autour de ces belles excavations funéraires; le sol, d'ailleurs, est partout âpre et inégal, et des carrières seules y ont jadis été pratiquées concurremment avec ces tombeaux. J'ajouterai néanmoins que, près de l'un d'eux, j'ai observé un ancien pressoir, divisé en trois compartiments taillés de même dans le roc: le premier où l'on foulait les grappes, le second où s'écoulait le jus des raisins, et le troisième qui recueillait, par deux petites ouvertures ménagées dans le précédent, le vin déjà un peu reposé et comme filtré. Ces tombeaux ont été violés, à l'exception de quelques-uns, dont les énormes couvercles, encore en place, paraissent avoir déconcerté, par leur masse gigantesque, les efforts de ceux qui avaient voulu profaner ces antiques sépultures.

Ce même kharbet, en raison des tombeaux que je viens de mentionner et d'autres encore qu'on y rencontre, porte également le nom de *Kbour el-Yehoud*, قبور اليهود, ou *Tombeaux des Juifs*.

KHARBET EL-HAMMAM.

Au delà de ces tombeaux, vers le nord, se déroule un plateau accidenté, depuis longtemps livré à la culture par les habitants du village d'El-Medieh et actuellement couvert de moissons de blé

qui m'empêchent d'examiner comme je l'aurais voulu les ruines qu'elles cachent. Celles-ci, que j'ai revues depuis, sont maintenant peu importantes, la charrue ayant passé et repassé sur l'emplacement qu'elles occupaient. Toutefois, on distingue encore sur le sol les arasements de quelques anciennes constructions en pierres de taille, qui percent à travers un amas confus de matériaux divers. On rencontre aussi çà et là des cubes de mosaïque de différentes dimensions. Des citernes creusées dans le roc sont, les unes comblées, les autres en état de servir encore. A l'extrémité nord-ouest du plateau se trouvent, près d'un birket en partie pratiqué dans le roc, mais en plus grande partie construit, les restes d'une bâtisse en blocage, qui ne m'a pas paru extrêmement ancienne, et où les habitants d'El-Medieh voient les débris d'un bain, d'où le nom de *Kharbet el-Hammam*, خربة الحمام (ruines du bain), donné par eux au plateau tout entier, c'est-à-dire à l'emplacement proprement dit de la cité antique qui s'élevait en cet endroit.

KHARBET ZAKARIEH.

A huit heures quinze minutes, je descends, vers le sud-ouest, dans une vallée; puis, marchant vers le sud, je parviens, à huit heures vingt minutes, au *Kharbet Zakarieh*, خربة زكرية. Ces ruines font suite aux précédentes et n'en sont séparées que par l'étroite vallée que je viens de mentionner. Celle-ci est en ce moment couverte de magnifiques moissons, au milieu desquelles j'observe beaucoup de tessons de poterie antique et un assez grand nombre de cubes de mosaïque épars sur le sol. Plusieurs tombeaux et quelques citernes antiques attirent aussi mon attention. Les ruines les plus considérables sont celles qui jonchent un monticule où l'on remarque les restes d'une assez puissante construction en gros blocs, dont il ne subsiste plus que quelques arasements.

M. Ganneau, alors drogman-chancelier du consulat de France à Jérusalem, et qui a visité depuis le *Kharbet Zakarieh*, y a trouvé un beau baptistère avec une inscription grecque relatant le nom

de la donatrice, Sophronia, et, dans une grotte sépulcrale du même endroit, une autre inscription grecque de l'époque chrétienne.

KHARBET CHEIKH EL-GHERBAOÛ.

A huit heures trente-cinq minutes, je descends de ce monticule pour me diriger vers le nord-nord-est.

A huit heures quarante-cinq minutes, j'atteins le plateau supérieur d'une autre colline, que couronne un oualy connu sous le nom de *Oualy Cheikh el-Gherbaouï*, *ولى شيخ الغرباوى*. Devant la petite koubbeh de ce santon, le sol est couvert de nombreux cubes de mosaïque, dont la provenance me fut révélée plus tard. C'est cet oualy qui a fait donner le nom de Kharbet el-Gherbaouï aux ruines qui couvrent cette colline, et qui sont celles d'un hameau musulman actuellement renversé et désert. Entre ces débris d'habitations et l'oualy, on remarque, sur une belle plate-forme, les arasements d'un grand édifice rectangulaire mesurant 27^m,77 de long sur 6^m,71 de large. Un certain nombre de magnifiques blocs encore en place dessinent cette enceinte et permettent d'en déterminer l'étendue. Les Arabes l'appellent *El-Kala'h* (le château). Tout l'intérieur de ce rectangle est rempli par un amas confus de terre et de matériaux divers formant une surface supérieure inégale, sur le haut de laquelle je remarque plusieurs dépressions successives et régulières, dont je ne comprends pas tout d'abord l'origine, mais qui plus tard, comme je le montrerai dans la suite, devinrent très-significatives à mes yeux. A l'extrémité orientale de cet édifice, ou plutôt de ce monceau oblong de terre et de pierres ainsi délimité, on trouve une petite chambre construite en blocs superbes parfaitement appareillés et dont toute la partie antérieure a été démolie; le mur du fond mesure deux mètres de large, et les murs latéraux n'ont plus que 1^m,40; mais ils étaient plus larges. Sur l'assise supérieure de ces murs reposent d'admirables blocs taillés en quart de rond et formant une saillie intérieure d'environ 30 centimètres; eux-mêmes sont recouverts par d'immenses dalles

mesurant 2^m,20 de long sur 60 centimètres de large, qui constituait le plafond de cette petite chambre. La première fois que je la vis, elle était encombrée de pierres; néanmoins, la partie visible suffisait pour me démontrer que j'avais là sous les yeux une chambre antique. Mais j'ignorais encore que ce monument fût le reste du mausolée des Machabées, et je ne l'étudiai pas avec le même soin que plus tard, lorsque je fus convaincu que j'étais en présence de ce tombeau célèbre.

EL-MEDIEH.

A neuf heures vingt minutes, je descends de la hauteur du Kharbet el-Gherbaoui, dans la direction de l'est, et, à neuf heures trente minutes, j'atteins le fond de l'*Oued el-Medieh*, واد المدية, puis je gravis les flancs rocheux de la colline sur le sommet de laquelle s'élève le petit village du même nom. Le long des pentes, on remarque plusieurs anciens tombeaux et quelques plantations de figuiers.

A neuf heures cinquante minutes, nous arrivons à El-Medieh. Ce village compte à peine 140 habitants; beaucoup de maisons sont renversées ou mal entretenues. Une mosquée pourvue d'une grande citerne et en assez bon état y est consacrée à la fois au cheikh Daoud et au cheikh Ahmed. Quelques citernes antiques sont éparses çà et là. Ce village, tout misérable qu'il est actuellement, m'offrait un immense intérêt; car j'y étais venu avec la persuasion qu'il était situé sur l'emplacement de Modin, l'illustre patrie des Machabées.

Nous savons, par le livre I des Machabées, que cette ville était sur une montagne :

In diebus illis surrexit Mathathias, filius Joannis, filii Simeonis, sacerdos ex filiis Joarib ab Jerusalem, et consedit in monte Modin¹.

Cette montagne, comme cela résulte des versets 15 et 17 du

¹ *Machabées*, I. I. c. II, v. 1.

même chapitre, portait une ville appelée pareillement *Modin*, dont Mathathias était l'un des principaux personnages :

15. Et venerunt illuc qui missi erant a rege Antiocho, ut cogerent eos qui confugerant in civitatem Modin immolare et accendere thura, et a lege Dei discedere.

16. Et multi de populo Israel consentientes accesserunt ad eos, sed Mathathias et filii ejus constanter steterunt.

17. Et respondentes qui missi erant ab Antiocho dixerunt Mathathiaë : Princeps et clarissimus et magnus es in hac civitate, et ornatus filiis et fratribus¹.

Pressé par les officiers du roi Antiochus d'abjurer la loi de ses pères et sa fidélité aux préceptes du Seigneur, Mathathias refusa d'obéir et de donner ainsi à son peuple cet exemple de honteuse apostasie. Cependant un Juif s'étant avancé sous les regards de tous pour sacrifier aux idoles sur l'autel qu'on avait dressé dans la ville de Modin, ce respectable vieillard, saisi d'une sainte indignation, se précipita sur le prévaricateur et le tua sur l'autel; il immola en même temps de sa main l'un des officiers d'Antiochus et renversa l'autel; puis, s'écriant à haute voix : « Qui-conque est zélé pour la loi et veut garder constamment l'alliance du Seigneur, qu'il me suive, » il s'enfuit avec ses fils et se retira dans le désert.

Le dernier verset de ce chapitre nous fait connaître que Mathathias fut enterré à Modin :

Et defunctus est anno centesimo et quadragesimo sexto; et sepultus est a filiis suis in sepulcris patrum suorum in Modin, et planxerunt eum omnis Israel planctu magno².

De ce chapitre il résulte que Modin était sur une montagne appelée comme la ville elle-même, que Mathathias en était le personnage le plus important, et que c'était sa cité natale, puisqu'il y avait son tombeau de famille, et qu'il y fut enseveli après sa mort, l'an 146 de l'ère des Séleucides.

¹ *Machabées*, I. I. c. II, v. 15-17. — ² *Ibid.* v. 70.

Si nous poursuivons le dépouillement du livre I des Machabées, en ce qui concerne Modin, nous y lisons, au chapitre ix :

Et Jonathas et Simon tulerunt Judam fratrem suum, et sepelierunt eum in sepulcro patrum suorum in civitate Modin¹.

Judas venait de succomber sur le champ de bataille dans une lutte inégale contre l'armée syrienne, commandée par Bacchidès, général de Démétrius. Ses frères, Jonathas et Simon, enlèvent son corps et l'ensevelissent dans le sépulcre de ses pères à Modin.

Le chapitre xiii nous donne de précieux détails sur le magnifique tombeau que Simon fit ériger, à Modin, en l'honneur de son père et de ses frères :

25. Et misit Simon et accepit ossa Jonathæ fratris sui, et sepelivit ea in Modin, civitate patrum ejus.

26. Et planxerunt eum omnis Israel planctu magno, et luxerunt eum dies multos.

27. Et ædificavit Simon super sepulcrum patris sui et fratrum suorum ædificium altum visu, lapide polito retro et ante.

28. Et statuit septem pyramidas, unam contra unam patri et matri, et quatuor fratribus.

29. Et his circumposuit columnas magnas, et super columnas arma, ad memoriam æternam; et juxta arma naves sculptas, quæ viderentur ab omnibus navigantibus mare.

30. Hoc est sepulcrum quod fecit in Modin, usque in hunc diem².

Au chapitre xvi, un passage semble indiquer que Modin était peu éloignée de la grande plaine, c'est-à-dire de la plaine des Philistins. Cendébéc, l'un des généraux d'Antiochus Sidétès, avait construit, ou plutôt fortifié, non loin de Jannia, une ville que les Septante désignent sous le nom de *Κέδρων*, et la Vulgate une fois sous celui de *Gedor* et, dans une autre circonstance, sous celui de *Cedron*. De là, il infestait tous les environs et menaçait le reste de la Judée. Simon, déjà âgé, charge ses deux fils aînés, Judas et Jean Hyrcan, de marcher à sa rencontre.

¹ *Machabées*, l. I, c. ix, v. 19. — ² *Ibid.* l. I, c. xiii, v. 25-30.

4. Après cela, il choisit de tout le pays vingt mille hommes de pied et de la cavalerie; ils marchèrent contre Cendébée et passèrent la nuit à Modin.

5. Et s'étant levés dès la pointe du jour, ils se rendirent dans la plaine. Tout à coup apparut une grande multitude de gens de pied et de cheval qui marchait contre eux; et un torrent séparait les deux armées.

6. Jean fit avancer ses troupes vers eux; et, voyant que ses gens craignaient de passer le torrent, il le passa le premier : ce que ses troupes ayant vu, elles le passèrent après lui.

7. Il divisa son infanterie en deux corps, et mit au milieu sa cavalerie; quant aux ennemis, ils avaient un très-grand nombre de cavaliers.

8. Aussitôt que les trompettes sacrées eurent retenti, Cendébée prit la fuite avec toutes ses troupes; plusieurs furent blessés et tués, et le reste s'enfuit dans la forteresse.

9. Judas, frère de Jean, fut blessé en cette occasion, et Jean poursuivit les ennemis jusqu'à ce qu'il arrivât à Cédron, que Cendébée avait bâtie.

10. Ils s'enfuirent jusqu'aux tours qui sont dans la campagne d'Azot, et Jean fit brûler ces tours. Et il y eut dix mille ennemis qui furent tués. Ensuite Jean retourna en paix en Judée¹.

La ville de Cédron, appelée *Gedor* dans le verset correspondant des Septante, était située au sud-est et dans le voisinage de Jamnia, ainsi que je l'ai montré ailleurs. On la retrouve très-probablement dans le village actuel de Kathrah, qu'on prononce également Gadrab.

Avant d'arriver au torrent sur les bords duquel eut lieu la bataille en question, Jean Hyrcan et son frère avaient quitté Jérusalem avec une armée de vingt mille fantassins que Simon avait rassemblés, sans compter la cavalerie. Ils avaient fait halte pour la nuit, à la fin du premier jour de marche, à Modin, que les Septante écrivent *Μωδειν* : *ἐκοιμήθησαν ἐν Μωδειν*.

Le lendemain matin, ils se remettent en mouvement et se dirigent vers la plaine.

Dans la Vulgate nous lisons :

Et surrexerunt mane et abierunt in campum.

¹ *Machabées*, l. I, c. XVI, v. 4-10.

Le texte grec est encore plus précis, grâce à l'article τὸ qui précède le mot *πεδῖον* :

Καὶ ἀναστάντες τὸ πρῶτ' ἐπορεύοντο εἰς τὸ πεδῖον.

Il s'agit ici, non pas d'une plaine indéterminée, mais de la grande plaine, de la plaine proprement dite, τὸ πεδῖον, que les Juifs appelaient *Sephela*, en hébreu *Chephelah* et, avec l'article, *Hach-Chephelah*, par opposition avec la partie montagneuse de Juda.

Une fois descendus dans la plaine, les Juifs se trouvent en présence des ennemis; un torrent sépare les deux armées. Les Syriens, vaincus, sont poursuivis jusqu'à la ville de Gedor ou Cédron et, de là, jusqu'aux tours situées dans la banlieue d'Azot.

Pour satisfaire aux diverses données de ce récit, il est impossible de maintenir, comme le veut une tradition très-répondue parmi les pèlerins, la ville de Modin à Souba; car, si l'armée de Jean Hyrcan et de Judas avait couché la première nuit à Souba, regardé comme étant l'ancienne Modin, elle aurait eu, le lendemain, une marche très-longue et très-pénible à faire, à travers une suite de montagnes, avant d'atteindre la plaine, et il est tout à fait invraisemblable, pour ne pas dire impossible, qu'elle eût pu encore, ce jour-là même, battre l'ennemi et le poursuivre jusqu'aux portes de Gedor ou de Cédron, non loin de Jamnia, et jusqu'aux tours du territoire d'Azot.

Ce passage me paraît donc contredire formellement l'opinion qui place à Souba la patrie des Machabées.

Rappelons-nous, du reste, qu'Éusèbe et saint Jérôme ont placé tous deux Modin dans le voisinage de Diospolis ou Lydda, et, par conséquent, dans une position beaucoup plus rapprochée de cette ville que ne l'est Souba.

Dans l'*Onomasticon*, au mot *Μοδείμ*, nous lisons, en effet :

Μοδείμ, κώμη πλησίον Διοσπόλεως, ἔθεν ἦσαν οἱ Μακκαβαῖοι, ὧν καὶ τὰ μνημάτα εἰς ἔτι νῦν δείκνυται.

Saint Jérôme traduit littéralement ce passage sans le modifier et semble confirmer ainsi le témoignage d'Eusèbe :

Modcin, vicus juxta Diospolim, unde fuerunt Machabai, quorum hodieque ibidem sepulcra monstrantur.

Les mêmes raisons de distance qui m'empêchent de reconnaître à Souba, avec un grand nombre de voyageurs, la ville de Modin, m'empêchent également de la placer avec d'autres à Kastoul, aussi éloigné de la plaine que l'est Souba.

Le livre II des Machabées ne nous fournit aucun renseignement nouveau sur la ville de Modin. Seulement, au chapitre xiii, il est rapporté que Judas Machabée, à la nouvelle de l'approche d'Antiochus Eupator avec une armée formidable, sortit de Jérusalem à sa rencontre et alla camper avec ses troupes près de Modin. Il attaqua de nuit le quartier du roi et lui tua quatre mille hommes.

13. Ipse vero (Judas) cum senioribus cogitavit, priusquam rex admoveret exercitum ad Judæam, et obtineret civitatem, exire, et Domini judicio committere exitum rei.

14. Dans itaque potestatem omnium Deo mundi creatori, et exhortatus suos ut fortiter dimicarent, et usque ad mortem pro legibus, templo, civitate, patria et civibus starent, circa Modin exercitum constituit.

15. Et dato signo suis Dei victoriae, juvenibus fortissimis electis, nocte aggressus aulam regiam, in castris interfecit viros quatuor millia, et maximum elephantorum cum his qui superpositi fuerant¹.

Ces mots *priusquam rex admoveret exercitum ad Judæam* indiquent que Modin était sur le seuil de la Judée et non au milieu même de cette contrée, comme le sont, par exemple, Souba et Kastoul, puisque Judas Machabée, voulant livrer bataille à Antiochus Eupator avant qu'il eût envahi la Judée, quitta Jérusalem pour aller camper à Modin avec son armée, et attaqua de nuit le camp du roi.

Interrogeons maintenant l'historien Josèphe.

¹ *Machabées*, l. II, c. xiii, v. 13-15.

Au livre XII des Antiquités judaïques, cet écrivain nous apprend que Modin, qu'il appelle Μωδιείμ, était un bourg de la Judée :

Κατὰ δὲ τὸν αὐτὸν καιρὸν ἦν τις οἰκῶν ἐν Μωδιείμ, κώμη τῆς Ἰουδαίας, ὄνομα Ματθίας, υἱὸς Ἰωάννου τοῦ Συμεῶνος τοῦ Ἀσαμωναίου¹.

A sa mort, Mathathias est enseveli à Modin par ses fils. Judas, après son glorieux trépas sur le champ de bataille, est également transporté à Modin par ses frères, Simon et Jonathas, et enterré dans le tombeau de son père.

Voici en quels termes, dans un autre passage, Josèphe décrit le mausolée érigé par Simon en l'honneur de son père, de sa mère et de ses frères :

Σίμων δὲ καὶ μνημεῖον μέγιστον ᾠκοδόμησε τῷ πατρὶ καὶ τοῖς ἀδελφοῖς αὐτοῦ ἐκ λίθου λευκοῦ καὶ ἀνεξεσμένου. Εἰς πῶλον δ' αὐτὸ καὶ περιστόλον ἀναγαγὼν ὕψος, σιὸς περὶ αὐτὸ βάλλεται καὶ σίλους μονολίθους, θαυμαστὸν ἰδεῖν χρῆμα, ἀνίστησι· πρὸς τούτοις δὲ καὶ πυραμίδας ἐπὶ, τοῖς τε γονεῦσι καὶ τοῖς ἀδελφοῖς, ἐκάστω μίαν, ᾠκοδόμησεν, εἰς ἐκπληξιν μεγέθους τε ἕνεκα καὶ κάλλους πεποιημένας, αἱ καὶ μέχρι δεῦρο σώζονται².

« En outre, Simon fit construire, pour son père et ses frères, un très-grand monument de pierre blanche et polie. Il l'éleva à une hauteur considérable, de manière à le rendre visible de loin, et il l'entoura de portiques que soutenaient des colonnes monolithes, ce qui formait un ouvrage admirable à voir. A cela il ajouta sept pyramides, pour ses parents et pour ses frères, une pour chacun d'entre eux; faites pour provoquer l'étonnement par leur grandeur et par leur beauté, elles subsistent encore aujourd'hui. »

Tels sont les seuls documents que nous trouvons dans Josèphe relativement à Modin. Il se contente de nous dire que Modin était un bourg de la Judée et que c'était la patrie de la famille des Machabées, qui y avaient leur tombeau.

En résumé, des divers passages où Modin est mentionnée, soit dans les deux livres des Machabées, soit dans l'historien Josèphe, il résulte que c'était une place de la Judée, sur une montagne et

¹ *Antiq. judaïques*, l. XII, c. vi, § 1. — ² *Ibid.* l. XIII, c. vi, § 5.

assez voisine de la plaine des Philistins ou de la Chéphélah. Deux fois les armées des Machabées y campèrent, la veille de deux grandes batailles, gagnées, l'une par Judas sur Antiochus Eupator, et la seconde par les fils aînés de Simon sur Cendébée. Dans ces deux circonstances, les Juifs avaient atteint cette ville en un seul jour de marche, en partant de Jérusalem, et ils avaient attaqué l'ennemi avant qu'il eût envahi la Judée proprement dite, c'est-à-dire la partie montagneuse de Juda.

Jusqu'à l'année 1866, les archéologues ont placé Modin soit à Souba, qui depuis plusieurs siècles était généralement en possession de cette gloire usurpée, soit à Kastoul, soit à El-Koubab, soit enfin à Lathroun. Moi-même, en 1863, j'avais, par une erreur que je me hâte de réparer aujourd'hui, adopté, faute de mieux, l'opinion du docte Robinson, qui reconnaît, dans cette dernière localité, l'emplacement probable de la patrie des Machabées.

Lathroun, en effet, occupe le sommet d'une colline éloignée de dix kilomètres seulement de Lydda, et qui s'élève au seuil des montagnes de la Judée, à l'entrée de la grande plaine; et un monument, tel que le décrivent le livre I des Machabées et l'historien Josèphe, qui aurait couronné le plateau supérieur de Lathroun, aurait été parfaitement aperçu de la mer. Mais ce n'était là qu'une simple conjecture, car, au milieu des ruines de Lathroun, on ne remarque aucune trace de ce mausolée, et, en outre, le nom de Lathroun n'offre pas la moindre analogie avec celui de Modin.

J'avais, comme je viens de le dire, embrassé l'hypothèse émise par Robinson, faute de trouver, dans le voisinage de Lydda, une autre localité qui convînt mieux pour y placer Modin.

Mais, de retour en France, je remarquai, plusieurs années après, dans un numéro du journal *le Monde*, la note suivante :

En 1866, le B. P. Emmanuel Forner, religieux franciscain de Terre sainte, en se rendant à Lydda, a passé par le petit village d'El-Medieh. Là il a trouvé des ruines qui lui paraissent être celles de l'antique Modin, le nom d'El-Medieh lui ayant offert une ressemblance frappante avec celui de Modin, et ensuite ce village n'étant qu'à deux heures de Lydda; or on sait, par Eusèbe et par saint

Jérôme, que la patrie des Machabées était dans le voisinage de cette dernière ville.

J'avais aussitôt recueilli ce précieux renseignement, me promettant bien, si j'avais un jour l'occasion de retourner en Palestine, de ne pas manquer d'aller vérifier sur place l'assertion de ce perspicace religieux, que j'avais eu l'honneur de connaître, lorsqu'il était curé de la paroisse latine de Bethléhem.

Aussi, en arrivant à El-Medieh, le 27 mai 1870, examinai-je ce village avec le plus vif intérêt; mais je n'y trouvai, comme je l'ai dit, qu'un amas de pauvres masures fort mal bâties, et rien de ce qui pouvait annoncer en ce lieu l'existence d'une ville antique de quelque importance. A une faible distance de là, s'élève une colline surplombant l'Oued el-Medieh, appelée elle-même *Ras el-Medieh*, راس المدية. Elle est couverte d'oliviers, et de son sommet on distingue parfaitement la mer. Comme on me disait qu'elle était jonchée de ruines, je m'y transportai aussitôt, dans l'espérance d'y trouver quelques vestiges du tombeau des Machabées. Mais je n'y remarquai que des tas confus de matériaux provenant de constructions entièrement renversées.

Pendant que je considérais avec un peu de désappointement ce chaos de débris sans forme et sans date assignable, un vieillard de l'endroit me dit :

« As-tu examiné, au delà de l'oued que voici, vers l'ouest, les ruines qui couvrent le sol? — Oui, lui répondis-je; je viens de les étudier tout à l'heure; elles m'ont été désignées sous les noms de *Kharbet el-Yehoud*, de *Kharbet el-Hammam* et de *Kharbet el-Gherbaoui*. — Ces trois ruines, continua-t-il, ne forment qu'un même ensemble et elles appartiennent à une seule ville, dont nous appelons les débris, de père en fils, *Kharbet el-Medieh*; quant à notre village, il s'appelait primitivement *El-Minieh*, المنية. »

Ce renseignement fut un trait de lumière pour moi, et les trois ruines précédentes, dont le guide qui m'avait accompagné avait fait trois localités distinctes, m'apparurent soudain sous un jour nouveau, quand j'appris que, dans la tradition immémoriale des habi-

tants du village le plus rapproché, elles portaient le nom de *Kharbet el-Medieh* (ruines de Medieh). C'est donc là et non au village même ainsi désigné qu'il faut chercher le site et les débris de l'antique Modin.

Cette ville s'étendait sur un plateau onduleux dont l'altitude au-dessus de la Méditerranée est de 220 mètres, et qui se déroule entre deux nécropoles, situées, l'une au sud, l'autre au nord. Cette dernière, qui ne renferme qu'un petit nombre de tombeaux creusés dans le roc, contient les ruines de l'édifice rectangulaire dont j'ai parlé comme avoisinant l'Oualy Cheikh el-Gherbaoui. La pensée qui me vint alors à l'esprit fut que cet édifice renversé et aux trois quarts démoli devait être le tombeau tant cherché des Machabées, et qu'en débarrassant la petite chambre de l'est, je trouverais, dans la partie inférieure et centrale du mur de fond, une porte étroite donnant entrée dans une grande crypte, pratiquée sous ce monument rectangulaire et contenant, soit sept fours à cercueil, un pour chacun des Machabées, soit sept sarcophages plus ou moins mutilés.

Mais, ce jour-là, je n'avais pas le moyen de faire des excavations en cet endroit, les instruments manquant aux habitants d'El-Medieh pour soulever d'énormes blocs entassés. Je remis donc cette fouille à une époque ultérieure.

EL-HADITEH, JADIS HADID.

A dix heures trente minutes, je descends avec mon guide de la hauteur d'El-Medieh et, après avoir franchi, à dix heures quarante-quatre minutes, l'oued de ce nom, nous traversons, vers l'ouest-nord-ouest, plusieurs collines rocheuses.

A onze heures quinze minutes, nous apercevons, à notre gauche, les villages de Berfilia, d'Annabeh et de Djimzou.

A onze heures quarante-cinq minutes, à notre droite, je remarque celui de Bodros, au nord de l'oued du même nom.

A onze heures cinquante minutes, plusieurs anciens tombeaux

creusés dans le roc attirant mon attention. Notre direction est alors celle du nord-nord-ouest.

A midi cinq minutes, nous parvenons à *Haditeh*, حدیته, village qui couronne une haute colline dont les pentes sont assez roides. Les maisons sont grossièrement bâties et quelques-unes sont à moitié renversées. Il occupe la place et a conservé presque intact le nom d'une localité appelée en hébreu *Hadid*, חַדִּיד, en grec Ἀδίδ, en latin *Hadid*, et qui est mentionnée dans le livre d'Esdras¹ et dans celui de Néhémie². Il n'en subsiste plus actuellement qu'une quinzaine de citernes, un petit birket de forme oblongue, ainsi que plusieurs tombeaux et caveaux pratiqués dans le roc. Quelques pierres de taille, d'apparence antique, sont également éparses çà et là.

Le livre d'Esdras nous apprend que sept cent vingt-cinq hommes de Lod, Hadid et Ono revinrent de la captivité, sous la conduite de Zorobabel :

Filii Lod, Hadid et Ono, septingenti viginti quinque³.

Les Septante, en reproduisant ce verset, ne font qu'un seul mot de Lod et de Hadid, comme s'ils ne représentaient qu'une seule localité :

Υιοὶ Λοδαδὶ καὶ Ὠνῶ, ἐπὶ ἑκατόσιοι εἰκοσὶ πέντε.

Dans le livre de Néhémie, nous lisons pareillement :

Υιοὶ Λοδαδὶδ καὶ Ὠνῶ, ἐπὶ ἑκατόσιοι εἰκοσιεῖς⁴.

Mais c'est là une confusion évidente de deux noms appartenant à deux villes distinctes, car, dans le même livre de Néhémie, ces deux noms sont séparés par d'autres, ce qui montre clairement qu'ils désignaient deux villes différentes :

Hadid, Seboim, et Neballat, Lod⁵.

Ἀδὶδδ, Σεβωεὶμ, Ναβαλάτ, Λύδδα.

¹ *Esdras*, c. II, v. 33.

⁴ *Néhémie*, c. VII, v. 37.

² *Néhémie*, c. VIII, v. 37; c. XI, v. 34.

⁵ *Néhémie*, c. XI, v. 34.

³ *Esdras*, c. II, v. 33.

Dans tous les cas, le rapprochement de Hadid et de Lod prouve que ces deux villes étaient voisines l'une de l'autre. Effectivement le village actuel de Haditeh est seulement à quatre kilomètres au plus à l'est de Loudd, l'ancienne Lod ou Lydda.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ἀδιαθαΐμ, Eusèbe s'exprime ainsi :

Ἀδιαθαΐμ, φυλῆς Ἰούδα· λέγεται δέ τις κώμη περὶ τὴν Γάζαν καὶ ἄλλη Ἀδαθὰ καὶ περὶ Διόσπολιν ἐν ἀνατολαῖς.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, appelle cette dernière ville, voisine de Diospolis vers l'est, Aditha et non Adatha, comme Eusèbe :

Adithaim, in sorte tribus Judæ; dicitur autem et quædam villula Adia juxta Gazam, et alia Aditha circa Diospolim, quasi ad orientalem plagam respiciens.

Il n'y a donc aucun doute possible sur l'identité du village de Haditeh avec l'*Adatha* d'Eusèbe ou l'*Aditha* de saint Jérôme, située à l'est de Lydda ou Diospolis, identique elle-même avec l'Hadid des livres d'Esdras et de Néhémie.

Dans le livre I des Machabées, il est question d'une ville appelée *Adiada*, dans la Séphéla, qui fut fortifiée par Simon :

Et Simon ædificavit Adiada in Sephela, et munivit eam, et imposuit portas et seras¹.

Serait-elle la même que Hadid et, par conséquent, faut-il l'identifier avec notre Haditeh ? Bien que des critiques repoussent cette conjecture, en prétendant que la Séphéla ou grande plaine des Philistins ne remontait pas autant vers le nord, néanmoins j'incline, pour mon compte, à l'adopter, à cause d'un passage correspondant de Josèphe où cet historien nous raconte que Tryphon, étant parti de Ptolémaïs avec une grande armée, se transporta en Judée, amenant avec lui Jonathas enchaîné, et que Simon vint, avec ses forces, à sa rencontre près de la ville d'Addida, située, dit-il, sur une montagne qui domine les plaines de la Judée.

¹ *Machabées*, l. I, c. XIII, v. 38.

Ὁ δὲ Τρύφων, ἄρας ἐκ Πτολεμαΐδος μετὰ στρατιᾶς πολλῆς, εἰς τὴν Ἰουδαίαν παραγίνεται, τὸν Ἰωνάθην δέσμιον ἄγων. Ἀπήντησε δ' αὐτῷ καὶ Σίμων μετὰ τῆς αὐτοῦ δυνάμεως εἰς Ἄδδιδα πόλιν, ἣτις ἐπ' ὄρους κειμένη τυγχάνει, ὑφ' ἧς ὑπόκειται τὰ τῆς Ἰουδαίας πεδία¹.

Comme Tryphon arrivait de Ptolémaïs pour attaquer la Judée, il dut suivre le littoral. Rien n'est donc plus vraisemblable que de reconnaître la ville d'Addida, l'Adiada du livre des Machabées, près de laquelle Simon se porta au-devant de l'ennemi avant que celui-ci eût envahi les montagnes de la Judée, dans le village de Haditeh, situé sur une hauteur qui commande les plaines environnantes.

Ainsi, à mon avis, l'Hadid des livres d'Esdras et de Néhémie, l'Adatha d'Eusèbe, l'Aditha de saint Jérôme, l'Adiada du livre des Machabées et l'Addida de Josèphe sont la même ville, à laquelle a succédé le petit village de Haditeh dont il est question en ce moment.

BEIT-NEBALA.

A une heure, nous redescendons de Haditeh dans la direction du nord et, après avoir traversé l'oued de ce nom, dont le lit desséché est couvert de belles touffes d'agnus-castus en fleur, nous cheminons au milieu d'une plaine fertile cultivée en blé, et, à une heure vingt-cinq minutes, je fais dresser ma tente dans un petit bois de vieux oliviers, qui précède le village de *Beit-Nebala*, بيت نبالا.

Ce village, de neuf cents habitants environ, s'élève sur une colline assez basse. Des citernes creusées dans le roc et de nombreuses pierres de taille d'apparence antique engagées dans des constructions musulmanes, notamment aux portes des maisons, dont elles forment les pieds-droits ou les linteaux, indiquent que Beit-Nebala occupe l'emplacement et a été bâti avec les débris d'une ancienne ville, qui, selon toute vraisemblance, pour ne pas dire avec certitude, est la Neballat, en hébreu נְבַלָּט, en grec Ναβαλάτ, en latin

¹ *Antiquités judaïques*, l. XIII, c. vi, § 4.

Neballat, mentionnée dans le livre de Néhémie avec les villes de Hadid, Seboïm et Lod :

Hadid, Seboïm, et Neballat, Lod ¹.

Hadid est le village de Haditeh, Lod est le bourg de Loudd, l'ancienne Lydda; Seboïm n'a pas encore été retrouvée, il est vrai, mais tout porte à croire qu'elle était dans le voisinage des deux villes précédentes. Il en est de même de Neballat et, relativement à celle-ci, une pareille conjecture, que le rapprochement de ces quatre noms dans le même verset semble *a priori* autoriser, est confirmée, comme pour Hadid et Lydda, par la persistance du nom antique de Neballat dans la dénomination actuelle de Beit-Nebala. Le village auquel il s'applique étant à la fois voisin de Lydda et de Hadid, situé qu'il est à cinq kilomètres au nord-est de la première localité et à deux kilomètres et demi seulement au nord de la seconde, le doute sur ce point ne me paraît pas possible.

KHARBET BEIT-KOUFA.

A quatre heures vingt-cinq minutes de l'après-midi, je me remets en route, avec un guide de Beit-Nebala, pour aller examiner plusieurs ruines peu éloignées. Notre direction est celle du sud, puis du sud-est. Chemin faisant, je rencontre un certain nombre de citernes antiques pratiquées dans le roc.

A quatre heures trente-cinq minutes, nous inclinons vers le sud-sud-est.

A quatre heures quarante-quatre minutes, un petit village musulman actuellement abandonné m'est désigné sous le nom de *Kharbet Beit-Koufa*, خربة بيت كوفأ. Il est entouré d'une enceinte de cactus gigantesques. Çà et là on voit quelques vieux *seder* mêlés à des oliviers plusieurs fois séculaires.

¹ *Néhémie*, c. XI, v. 34.

KHARBET RAS EL-LEKRA².

A quatre heures cinquante minutes, nous montons légèrement vers le nord-est, à travers des rochers.

A quatre heures cinquante-cinq minutes, je remarque, sur ma route, un pressoir antique, se composant de deux compartiments pratiqués dans le roc et communiquant ensemble au moyen d'une ouverture; le premier est carré; le second, plus profond que le précédent, affecte une forme circulaire.

A cinq heures cinq minutes, après avoir traversé une vallée, nous gravissons, vers le nord-est, une colline au sommet de laquelle nous parvenons à cinq heures dix minutes. Âpre et rocheuse, entourée de ravins de trois côtés et difficilement accessible, elle était en outre environnée, dans sa partie supérieure, d'un mur d'enceinte dont le pourtour, d'environ huit cents mètres, n'est plus indiqué actuellement que par des tas de matériaux, la plupart de petites dimensions. Au centre s'élève un amas énorme de matériaux semblables, restes de constructions renversées de fond en comble. Ces ruines me sont désignées sous le nom de *Kharbet Ras el-Lekra*², خربة رأس اللقرع.

KHARBET RAS ED-DALIEH.

A cinq heures trente minutes, nous descendons, vers l'ouest, de cette hauteur, puis nous suivons, dans cette direction, l'*Oued Kebbia*, واد كَبِّيَا, vallée plantée d'oliviers.

A cinq heures cinquante minutes, les faibles vestiges d'un hameau presque entièrement rasé me sont désignés sous le nom de *Kharbet Ras ed-Dalieh*, خربة رأس الدالية.

KHARBET RAS EL-MERHASEL.

Un peu plus à l'ouest, d'autres vestiges analogues s'appellent *Kharbet Ras el-Merhasel*, خربة رأس المغسل.

RETOUR À BEIT-NEBALA.

A six heures trois minutes, notre direction devient celle du nord.

A six heures cinq minutes, nous rencontrons plusieurs anciens tombeaux pratiqués dans le roc, les uns assez bien conservés, les autres très-dégradés.

A six heures dix minutes, nous sommes de retour au lieu de notre campement, sous les oliviers qui forment une ceinture verdoyante autour de Beit-Nebala.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

KHARBET EZ-ZERHANIEH. — KHARBET MERHARET EL-A'BED. — KHARBET DASSERA. — KHARBET SA'D ED-DIN. — KHARBET ZEBDA. — KHARBET HANNOUNAH. — KEBBIA. — RAS ABOU-I'AKOUB. — RETOUR À BEIT-NEBALA.

KHARBET EZ-ZERHANIEH.

Le 28 mai, à cinq heures quinze minutes du matin, je quitte de nouveau mon campement de Beit-Nebala, pour me diriger vers l'est. Nous suivons les contours de l'oued Kebbia, torrent desséché qui serpente entre des rives bordées d'agnus-castus, au sud de Beit-Nebala.

A cinq heures trente minutes, nous inclinons vers le sud-est, puis vers l'est-nord-est.

A cinq heures cinquante minutes, nous cheminons, vers l'est, dans une vallée qui monte légèrement d'étage en étage au moyen de petits murs de soutènement placés de distance en distance.

A six heures cinq minutes, nous arrivons au *Kharbet ez-Zerhanieh*, خربة الزغانية, amas confus de pierres, restes d'habitations renversées, sur une colline rocheuse, où je remarque une citerne, trois caveaux et deux tombeaux antiques pratiqués dans le roc.

KHARBET MERHARET EL-A'BED.

A six heures douze minutes, nous poursuivons notre marche dans la même vallée, vers l'est-nord-est, et bientôt, à six heures quinze minutes, d'autres ruines me sont signalées sous le nom de *Kharbet Merharet el-A'bed*, خربة مغارة العبد. On y observe, à côté d'une caverne, une petite enceinte en gros blocs irréguliers reposant

sans ciment les uns sur les autres ; un peu plus loin, d'autres enceintes analogues sont encore en partie debout et paraissent anciennes ; elles ont été construites probablement pour servir d'abri à des carriers, car près de là est une carrière antique.

KHARBET DASERA.

A six heures vingt-deux minutes, nous traversons un plateau vers le nord-est.

A six heures trente minutes, nous montons vers l'est et, à six heures trente-cinq minutes, nous arrivons au *Kharbet Dasera*, خربة دصره, bourgade antique renversée et sur l'emplacement de laquelle la charrue a depuis longtemps passé en beaucoup d'endroits. De nombreuses citernes creusées dans le roc se voient çà et là au milieu des débris de maisons aux trois quarts démolies. Quelques-unes avaient été bâties avec des pierres moyennes d'un appareil régulier ; d'autres avaient été plus grossièrement construites. Au centre et au point culminant du site occupé par ces ruines s'élève une enceinte mesurant une trentaine de pas sur chaque face et renfermant intérieurement une tour carrée de douze pas de long sur autant de large, dont les murs sont épais de 1^m,30 et bâtis en pierres de taille. Ailleurs, près d'un petit bassin en partie creusé dans le roc et en partie construit, je remarque les vestiges d'une ancienne mosaïque en petits cubes blancs.

KHARBET SA'D ED-DIN.

A sept heures quinze minutes, nous descendons vers l'est dans une vallée cultivée en blé.

A sept heures quarante-cinq minutes, après une légère montée vers l'est-sud-est, j'examine, sur une colline, les restes d'un village presque complètement détruit. On y distingue néanmoins encore les arasements en pierres de taille d'une enceinte rectangulaire mesurant, de l'ouest à l'est, vingt-deux pas de long et qui, à cause

de cette orientation, me paraît être une ancienne église chrétienne. Une dizaine de tronçons de colonnes, très-rongés par le temps et épars çà et là, appartenaient probablement à cet édifice. Des moissons de blé et quelques gros oliviers couvrent l'emplacement où s'étendent ces ruines, dont le nom actuel est *Kharbet Sa'd ed-Din*,
 خربة سعد الدين.

KHARBET ZEBDA.

A huit heures trente minutes, nous nous remettons en marche vers l'est.

A huit heures quarante minutes, notre direction est celle du sud-sud-est, puis du sud.

A huit heures quarante-cinq minutes, j'arrive au *Kharbet Zebda*, خربة زبدا, situé sur une colline. Il consiste en un joli birket en grande partie creusé dans le roc, et construit en blocs très-réguliers là où le roc manque. Quatre niches ont été pratiquées dans les parois verticales de ce petit bassin, dont l'intérieur, à moitié comblé, est aujourd'hui envahi par un vieux figuier. Près de là, on observe les traces d'une enceinte rectangulaire, tournée de l'ouest à l'est et longue d'une trentaine de pas. Elle renferme intérieurement deux citernes et un assez grand nombre de cubes blancs, restes d'une ancienne mosaïque. L'emplacement qu'occupait cet édifice, rasé de fond en comble, est depuis longtemps livré à la culture. Si c'était une église, elle s'élevait solitaire en cet endroit, car on n'aperçoit alentour aucune ruine de bourg ou même de village.

KHARBET HANNOUNAH.

A neuf heures trente-deux minutes, nous nous remettons en marche vers l'est.

A neuf heures trente-cinq minutes, j'aperçois, chemin faisant, en marchant dans cette direction, cinq tombeaux antiques creusés dans le roc.

A neuf heures quarante-cinq minutes, je gravis une colline dont

le sommet circulaire est environné d'un mur d'enceinte encore en partie debout, et qui avait été construit avec des pierres de moyenne grandeur, assez régulièrement taillées et reposant sans ciment les unes sur les autres. Au dedans de cette enceinte, on observe les arasements de nombreuses petites maisons renversées et plusieurs citernes pratiquées dans le roc. Sur les débris de ces habitations croissent maintenant des oliviers et des figuiers.

Ces ruines portent le nom de *Kharbet Hannounah*, خربة حنونة. Les flancs rocheux de la même colline sont percés également de quelques citernes et de tombeaux.

KEBBIA.

A dix heures vingt minutes, après être descendus vers le sud-ouest, nous suivons, vers l'ouest-sud-ouest, l'*Oued Kebbia*, واد كبتيا.

A dix heures trente-cinq-minutes, nous commençons, vers le sud-ouest, et ensuite vers l'ouest, une ascension pénible à travers d'anciennes carrières.

A dix heures cinquante minutes, plusieurs citernes, deux birkets et une dizaine de magasins souterrains épars sur une grande plateforme rocheuse attirent un instant mon attention.

A dix heures cinquante-cinq minutes, j'atteins le sommet de la colline, que couronne le petit village de *Kebbia*, كبتيا. Il se réduit à une trentaine de misérables habitations, dont la moitié sont renversées ou fort dégradées.

RAS ABOU-IA'KOUB.

A onze heures, nous redescendons vers le sud-ouest par un sentier très-abrupt, taillé dans le roc en forme d'escalier et bordé d'une double haie de cactus gigantesques.

A onze heures quinze minutes, nous parvenons au bas de la colline.

Notre direction est alors celle de l'ouest-nord-ouest.

A midi, nous arrivons au *Ras Abou-Ia'koub*, راس ابو يعقوب, monticule couvert d'oliviers, au milieu desquels j'aperçois quelques citernes antiques, les restes d'un pressoir à huile, plusieurs tombeaux pratiqués dans le roc, et çà et là des tas de menus matériaux provenant de constructions entièrement démolies.

A midi dix-sept minutes, nous sommes de retour au lieu de notre campement.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

KHARBET MOURRA. — KHARBET A'LY MELKINEH. — BIRKET EL-OUAKAH. —
 KHARBET EL-BIREH. — KHARBET MAHOUR KATHATHOU. — KHARBET EL-
 BEIDHA. — KHARBET BA'ENNA. — RETOUR À BEIT-NEBALA.

KHARBET MOURRA.

Le 29 mai, à quatre heures cinquante minutes du matin, laissant encore mon bagage à Beit-Nebala, je traverse ce village, avec un guide, dans la direction du nord-ouest.

A cinq heures huit minutes, je parviens au *Kharbet Mourra*, خربة مورا. Il consiste seulement en un amas confus de menus matériaux, épars au milieu d'un champ de blé sur un plateau. Ce sont les restes d'un hameau détruit, dont il ne subsiste plus que trois ou quatre citernes antiques et les débris d'un pressoir à huile.

KHARBET A'LY MELKINEH.

A cinq heures vingt minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord-est, puis vers l'est-nord-est.

A cinq heures trente-sept minutes, des ruines plus importantes me sont signalées sous le nom de *Kharbet A'ly Melkineh*, خربة على ملكينة. De nombreuses citernes creusées dans le roc et les vestiges de petites habitations entièrement renversées couvrent une colline depuis longtemps livrée à la culture, et parsemée d'oliviers. Un oualy y est dédié à A'ly Melkineh.

BIRKET EL-OUAKAH.

A six heures, nous descendons vers le nord, puis vers le nord-nord-est.

A six heures vingt minutes, nous passons près d'une ancienne carrière, transformée ensuite en un réservoir dont les deux tiers sont creusés dans le roc, la partie supérieure seule étant construite; on l'appelle *Birket el-Ouakah*, بركة الوقة.

KHARBET EL-BIREH.

A six heures trente minutes, nous gravissons les flancs rocheux d'une colline sur le sommet de laquelle j'observe les débris d'une ancienne tour, mesurant douze pas de long sur neuf de large; elle avait été bâtie avec des blocs de grandes dimensions et à peine équarris. Près de là, un tombeau creusé dans le roc, cinq citernes et un pressoir antique attirent mon attention. La colline elle-même semble avoir été entourée d'un mur d'enceinte. Ces ruines s'appellent *Kharbet el-Bireh*.

KHARBET MAHOUR KATHATHOU.

A six heures quarante-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers le sud, puis bientôt vers l'est.

A sept heures douze minutes, j'examine, sur une autre colline rocheuse, hérissée de broussailles, les restes d'une tour analogue à la précédente, construite avec des blocs plus considérables, grossièrement taillés et reposant sans ciment les uns sur les autres. Plus bas, sur les pentes de la colline, on observe un pan de mur, encore debout, bâti de la même manière. Ces ruines me sont indiquées sous le nom de *Kharbet Mahour Kathathou*, خربة محور قطاطو.

KHARBET EL-BEIDHA.

A sept heures dix-sept minutes, nous poursuivons notre marche en descendant vers le sud.

A sept heures quarante minutes, nous suivons quelque temps, vers l'est-sud-est, puis vers l'est, les bords tortueux de l'*Oued A'boud*, واد عبود.

A sept heures quarante-sept minutes, notre direction devient celle du sud-sud-est, et bientôt nous traversons un autre oued, appelé *Oued Kanather*, واد قنطر.

A sept heures cinquante-deux minutes, nous gravissons, vers le sud, des pentes qui nous amènent, à huit heures, au *Kharbet el-Beidha*, خربة البيضاء. Mon attention est d'abord attirée vers un grand édifice, long de quarante-sept pas sur dix-neuf de large et tourné de l'ouest à l'est. Il n'en subsiste plus que de faibles vestiges. Là s'élevait évidemment autrefois une église chrétienne, qui paraît avoir eu trois nefs, car trois entrées avaient été ménagées dans la façade de l'ouest. Elle était pavée avec de petits cubes blancs formant mosaïque. A l'extrémité orientale, je remarque un tronçon de colonne aux trois quarts enfoui. Une citerne creusée dans le roc près de la façade occidentale, fournissait de l'eau aux besoins du culte. Autour de cette église gisent les débris d'un certain nombre de maisons.

KHARBET BA'ENNA.

A huit heures trente-cinq minutes, nous continuons à monter, mais dans la direction de l'est.

A huit heures quarante minutes, d'autres ruines beaucoup plus étendues me sont désignées sous le nom de *Kharbet Ba'enna*, خربة بعنا. De nombreuses petites enceintes carrées, restes d'autant de maisons, couvrent les pentes méridionales d'une colline rocheuse. On n'en distingue que les assises inférieures, la plupart en fort gros blocs mal équarris et reposant sans ciment les uns sur les autres. Beaucoup de citernes creusées dans le roc sont assez bien conservées. Un grand birket n'est qu'une ancienne excavation de carrière transformée ensuite en bassin. Des touffes de lentisques parsemées de vieux caroubiers ont pris racine de toutes parts au milieu des ruines de cette antique bourgade, d'un caractère très-primitif.

RETOUR À BEIT-NEBALA.

A neuf heures dix minutes, nous nous remettons en marche presque directement vers l'ouest.

A neuf heures quarante-cinq minutes, je rejoins mon petit campement de Beit-Nebala, et ce jour-là je n'entreprends pas d'autre exploration, à cause de la chaleur accablante qui règne et qui me force au repos.

CHAPITRE QUARANTIÈME.

KHARBET ABOU'L-FAHM. — KHARBET CHOUKBA. — KHARBET A'KBET-ABOU-KAMECH. — DJEMMALA. — KHARBET DEIR A'MMAR. — DJANIEH. — DEIR A'MMAR. — RAS KERKA. — KHARBATA. — KHARBET NEDJEMET MIRIAM. — KHARBET ABOU-ISMA'ÏL. — KHARBET DJERDA. — DEIR KADDIS. — BEIT-ILLOU. — KHARBET BEIT-CHERIF. — KHARBET CHEIKH IBRAHIM. — A'BOUD.

KHARBET ABOU'L-FAHM.

Le 30 mai, à quatre heures trente-cinq minutes du matin, nous quittons définitivement Beit-Nebala, en prenant la direction de l'est, puis de l'est-nord-est.

A quatre heures cinquante-cinq minutes, nous suivons, vers l'est, l'*Oued el-Kebbia*, واد الكبيبة.

A cinq heures dix minutes, on me montre au sud-sud-est, à la distance de quelques kilomètres, le village de *Bodros*, بدرس, sur une haute colline. A l'ouest de ce village, sur une colline voisine, un amas de ruines porte, me dit-on, le nom de *Kharbet Bodros*, خربة بدرس.

A cinq heures quinze minutes, nous traversons le *Kharbet Ba'enna*, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Notre direction est alors celle de l'est-sud-est, puis de l'est. Nous laissons à notre gauche au nord, sur une hauteur peu éloignée, quelques ruines, appelées *Kharbet Abou'l-Fahm*, خربة ابو الفهم.

A cinq heures quarante minutes, je jette de nouveau un coup d'œil, en passant, sur le *Kharbet Merharet el-A'bed*, déjà décrit précédemment.

A cinq heures cinquante minutes, nous parvenons au *Kharbet Dasera*, dont j'explore également pour la seconde fois les ruines, au

milieu desquelles j'aperçois plusieurs fûts de colonnes mutilées, qui avaient échappé à ma première investigation.

A six heures vingt-deux minutes, nous laissons à notre droite, en inclinant vers le sud-est, le Kharbet Sa'd ed-Din, puis, à six heures trente minutes, le Kharbet Zebda.

A six heures quarante minutes, le Kharbet Hannounah se montre à notre gauche sur une colline.

KHARBET CHOUKBA.

Nous montons alors légèrement vers le sud-sud-est.

A six heures quarante-cinq minutes, nous rencontrons plusieurs tombeaux antiques pratiqués dans le roc.

A six heures cinquante minutes, un sentier étroit et glissant nous fait parvenir sur un plateau, où nous cheminons vers l'est.

A six heures cinquante-cinq minutes, plusieurs autres tombeaux antiques analogues aux précédents fixent un instant mon attention; puis nous gravissons une colline rocheuse, que couronne le petit village de *Choukba*, شوكبا. Les maisons de ce village sont très-grossièrement bâties; il renferme environ deux cents habitants.

Devant nous, au nord-nord-est, apparaît, sur le sommet d'une montagne voisine, le village de *Deir Abou-Mecha'l*, دير ابو مشعل, et, au sud, j'aperçois, sur les pentes d'une colline également peu éloignée, celui de *Cheptin*, شبتين.

A'KBET ABOU-KAMECH.

A sept heures trois minutes, nous descendons vers l'est-sud-est, à travers un fourré épais de chênes verts nains, de lentisques et de caroubiers.

A sept heures quinze minutes, nous montons de nouveau pour redescendre ensuite des pentes très-rapides.

A sept heures trente minutes, nous atteignons le fond de l'*Oued er-Rethabbeh*, واد الرطبة. Il est bordé de lentisques, d'agnus-castus et de chênes verts nains.

Nous gravissons ensuite, vers l'est, d'autres pentes hérissées des mêmes broussailles, et dont la partie supérieure est cultivée en blé et parsemée d'oliviers.

A huit heures cinq minutes, j'aperçois à ma droite, sur une haute colline voisine, quelques ruines, qui me sont désignées sous le nom d'*A'kbat Bou-Kamech*, عقبة بو كاشش, ou *Abou-Kamech*, أبو كاشش.

DJEMMALA.

A huit heures quinze minutes, nous continuons à monter.

A huit heures trente minutes, nous parvenons sur le sommet d'un plateau couvert d'oliviers et de figuiers. De là on découvre au loin la mer. A notre gauche serpente un oued très-profond, appelé sur ce point *Oued Zerka*, واد زرقا.

A huit heures trente minutes, notre direction devient celle de l'est-sud-est.

A huit heures quarante-quatre minutes, nous arrivons à *Djem-mala*, ديمالا, village de trois cent cinquante habitants. Plusieurs maisons offrent à la vue, dans leur construction, un certain nombre de pierres qui, par leur régularité et la grandeur de leurs dimensions, semblent accuser une époque antique.

DEIR A'MMAR.

A huit heures cinquante-cinq minutes, nous descendons vers l'est-sud-est.

A neuf heures dix minutes, nous arrivons à un puits appelé *Bir-Setti Fatmeh*, بير ستي فاطمة, à cause d'un petit oualy voisin, dédié à une femme de ce nom. On parvient, au moyen d'un escalier de quelques marches, au fond de ce puits, qui renferme une eau de source intarissable. Les femmes de Djemmala et de Deir A'mmar s'y approvisionnent d'eau, les citernes de ces deux villages étant à sec pendant l'été.

A neuf heures vingt-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers l'est.

A notre droite, au sud, s'élève, sur une montagne qui a plusieurs étages successifs, le village de *Deir A'mmar*, دير عمار. Il a la même importance que le précédent.

KHARBET DEIR A'MMAR.

Deux groupes distincts de ruines, sur deux collines voisines qui se répondent, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, appartiennent probablement à la même localité antique, et portent le nom de *Kharbet Deir A'mmar*. Une quinzaine de citernes creusées dans le roc et les restes de plusieurs constructions en gros blocs, ainsi que les vestiges d'un certain nombre de maisons, ont seuls échappé à la destruction de cet ancien bourg. Un petit bordj de défense muni de meurtrières est de fondation moderne. Je laisse ces ruines sans les visiter, les ayant déjà explorées en 1863. Il en est de même des localités suivantes, que je mentionne ici pour les avoir examinées cette année-là.

DJANIEH.

A cinq kilomètres au sud-est de Deir A'mmar, le village de *Djanieh*, جانية, couronne le sommet d'une montagne. Il renferme une population de quatre cents habitants, tous musulmans, à l'exception d'une dizaine, qui appartiennent au rite grec schismatique. On y remarque une mosquée, qui était autrefois une église chrétienne ornée de colonnes. Plusieurs citernes antiques sont en partie conservées.

RAS KERKA.

A vingt minutes de distance à l'ouest de Djanieh, sur une autre montagne, dont les pourtours sont flanqués d'énormes rochers qui se dressent comme des murailles gigantesques, le village de *Ras Kerka*, راس كركا, se compose d'un petit nombre de maisons, au milieu desquelles on distingue celle du cheikh, qui a l'apparence d'une tour carrée. Ce cheikh commande à une quinzaine de villages.

KHARBATA.

A trois kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Ras Kerka, le village de *Kharbata*, خرباتا, situé sur le plateau supérieur d'une montagne plantée de figuiers et d'oliviers, compte deux cent cinquante habitants. Les maisons, d'apparence misérable, sont mal construites et à moitié renversées. On y trouve quelques faibles vestiges d'une ancienne église chrétienne, presque entièrement rasée.

KHARBET NEDJEMET MIRIAM.

A deux kilomètres environ à l'ouest de Kharbata, des ruines peu considérables, éparses dans un champ livré à la culture, sont connues sous le nom de *Kharbet Nedjemet Miriam*, خربة نجمة مريم. Il y avait là jadis un village, aujourd'hui rasé. Quelques gros blocs, plus ou moins bien équarris, jonchent encore çà et là le sol. On y remarque également un antique pressoir à vin pratiqué dans le roc et divisé en deux compartiments. Cette localité, comme semble l'indiquer le nom qui s'attache à ses ruines, *Étoile de Marie*, devait être encore habitée à l'époque chrétienne.

KHARBET ABOU-ISMA'ÏL.

A cinq cents mètres au nord-ouest de là, dans une vallée, d'autres ruines s'appellent *Kharbet Abou-Isma'ïl*, خربة ابو اسماعيل. On y observe plusieurs citernes antiques et les assises inférieures d'une assez grande construction en gros blocs non cimentés, qui paraît antérieure à l'invasion musulmane.

KHARBET DJERDA.

A une très-faible distance du Kharbet Abou-Isma'ïl, des ruines beaucoup plus importantes couvrent le plateau d'une haute colline;

on les nomme *Kharbet Djerda*, خربة جردا. Ce sont celles, non plus d'un simple village, mais d'une véritable ville, qui doit remonter à une époque reculée. De nombreux arasements de maisons et ceux de quelques édifices publics construits avec de gros blocs non cimentés et actuellement très-rongés par le temps, une centaine au moins de citernes creusées dans le roc, quelques-unes munies encore à leur orifice de la pierre qui les bouchait et qu'il fallait enlever pour y puiser, la direction de plusieurs rues parfaitement reconnaissable, çà et là des caroubiers et des chênes verts tombant de vétusté disséminés au milieu des ruines : tel est l'aspect que présente le *Kharbet Djerda*.

DEIR KADDIS.

A dix-huit minutes de marche à l'ouest des ruines précédentes, sur une montagne dans les flancs de laquelle ont été pratiqués plusieurs tombeaux, s'élève le village de *Deir Kaddis*, دير قديس. Il contient trois cent cinquante habitants.

A une faible distance de là, sur une hauteur voisine, sont éparses des ruines appelées *Kharbet Deir Kaddis*, خربة دير قديس. Il y avait jadis en cet endroit un village de l'importance du précédent, dont il ne subsiste plus que les parties inférieures d'un certain nombre de maisons, bâties avec de gros blocs, et plusieurs citernes creusées dans le roc.

BEIT-ILLOU.

Les huit dernières localités sur lesquelles je viens de donner quelques détails ont été explorées par moi en 1863, et je les ai laissées de côté pour cela en 1870. Je reprends maintenant la suite de mon récit à l'endroit où je l'ai interrompu.

A neuf heures trente minutes, laissant à notre droite, au sud, le village de *Ras Kerka*, nous descendons vers l'est-nord-est, à travers une plantation de beaux oliviers.

A dix heures cinq minutes, nous franchissons, vers le nord-est, puis vers le nord, une vallée cultivée en blé, et, immédiatement

après, nous gravissons les pentes de la montagne que couronne le village de *Beit-Illou*, بيت اللو. Nous y parvenons à dix heures trente-cinq minutes. Il renferme huit cents habitants et est entouré, vers le nord, de magnifiques oliviers.

A dix heures cinquante minutes, nous descendons, par un sentier très-rapide taillé dans le roc sur beaucoup de points, les flancs septentrionaux de cette montagne. Ils sont cultivés en terrasses avec beaucoup de soin et plantés de figuiers, d'oliviers et de vignes.

A onze heures cinq minutes, nous atteignons le fond de l'*Oued Djennata*, واد جتاتا, et nous marchons, en montant, vers le nord-nord-ouest.

A onze heures vingt minutes, nous faisons halte auprès d'une source appelée *A'im Abou-Zema'*, qu'ombrage un vieux caroubier.

KHARBET BEIT-CHERIF.

A l'ouest, on me signale, sur une colline peu éloignée, les restes d'un village, appelés *Kharbet Beit-Cherif*, خربة بيت شريف.

KHARBET CHEIKH IBRAHIM.

A onze heures cinquante minutes, nous nous remettons en marche vers le nord-nord-ouest, et nous rencontrons bientôt une autre source portant le même nom que la précédente et jaillissant de dessous un rocher.

A midi trente-cinq minutes, après une montée continue, nous atteignons un petit plateau très-élevé, où nous cheminons vers l'ouest.

A midi quarante-cinq minutes, nous redescendons dans une vallée, pour remonter ensuite vers l'ouest-nord-ouest.

A une heure quinze minutes, je laisse à ma gauche quelques ruines, appelées *Kharbet Cheikh Ibrahim*, خربة شيخ ابراهيم. L'emplacement qu'elles occupent est actuellement planté de figuiers.

A'BOUD.

A une heure trente-cinq minutes, nous parvenons à A'boud, et, comme toutes les citernes étaient tarées dans ce village, je fais dresser ma tente à quinze cents mètres à l'ouest-nord-ouest de là, dans le lit d'un oued très-profond, appelé *Oued Zerka*, واد زركا, près d'une source très-abondante, connue sous le nom de *A'in Zerka*, عين زركا. La vallée étroite formée par l'oued serpente entre de très-hautes collines et est couverte de figuiers, de citronniers, de grenadiers et d'oliviers. Outre la source dont j'ai parlé, plusieurs autres, qui, autrefois, faisaient tourner des moulins, y répandent la fertilité et la vie. Les pentes de l'oued sont également cultivées d'étage en étage jusqu'au village même d'A'boud.

Ce village est situé sur un plateau élevé et inégal, au milieu d'une plantation de vieux oliviers. Il contient huit cents habitants, quatre cents grecs schismatiques et quatre cents musulmans. Un prêtre grec me fait les honneurs du quartier chrétien et me montre son église; elle est consacrée à Setti Miriam ou à la sainte Vierge. « Autrefois, me dit-il, quand A'boud était une ville importante, les chrétiens y possédaient neuf églises; mais elles ont été détruites par les musulmans, à l'exception de celle de Sainte-Marie, qui fut défendue par les chrétiens et sauvée par eux de la dévastation générale. » Cet édifice, tourné de l'ouest à l'est, est précédé d'un narthex ou vestibule extérieur soutenu sur des arcades ogivales. On y descend par plusieurs marches. L'église est elle-même partagée en trois nefs. La grande nef est séparée des bas côtés de droite par quatre arcades légèrement ogivales, et de ceux de gauche par deux grandes arcades ogivales. A chaque pilier d'arcade est adossée une colonne, dont je ne puis indiquer la forme du chapiteau, à cause de l'épaisse couche de chaux qui le recouvre. Quelques-unes de ces colonnes sont maintenant engagées dans les piliers agrandis et ont complètement disparu. L'abside, qui renferme, au centre, l'autel, s'arrondit au dehors en hémicycle. Le pavé de l'église est formé de dalles de marbre rougeâtre.

Au-dessus de ce monument règnent une vaste terrasse ombragée par une vigne gigantesque, qui grimpe jusque-là et s'étend ensuite en berceau, ainsi que deux galeries voûtées et parallèles, qui servent d'asile aux pèlerins que la fête de Neby A'boud amène chaque année dans le village. Les Grecs vénèrent, en effet, dans cette localité la mémoire de ce prophète, l'*O'badiah* du texte hébreu, עֲבַדְיָה, en grec Ὀβδιού, en latin *Abdias*, qui, suivant eux, est le patron d'A'boud et lui a donné son nom.

Le quartier musulman, que je visite ensuite, possède une mosquée devant laquelle est une citerne antique. Plusieurs maisons sont bien construites et en assez bon état; mais beaucoup d'autres sont très-dégradées et tombent en ruine.

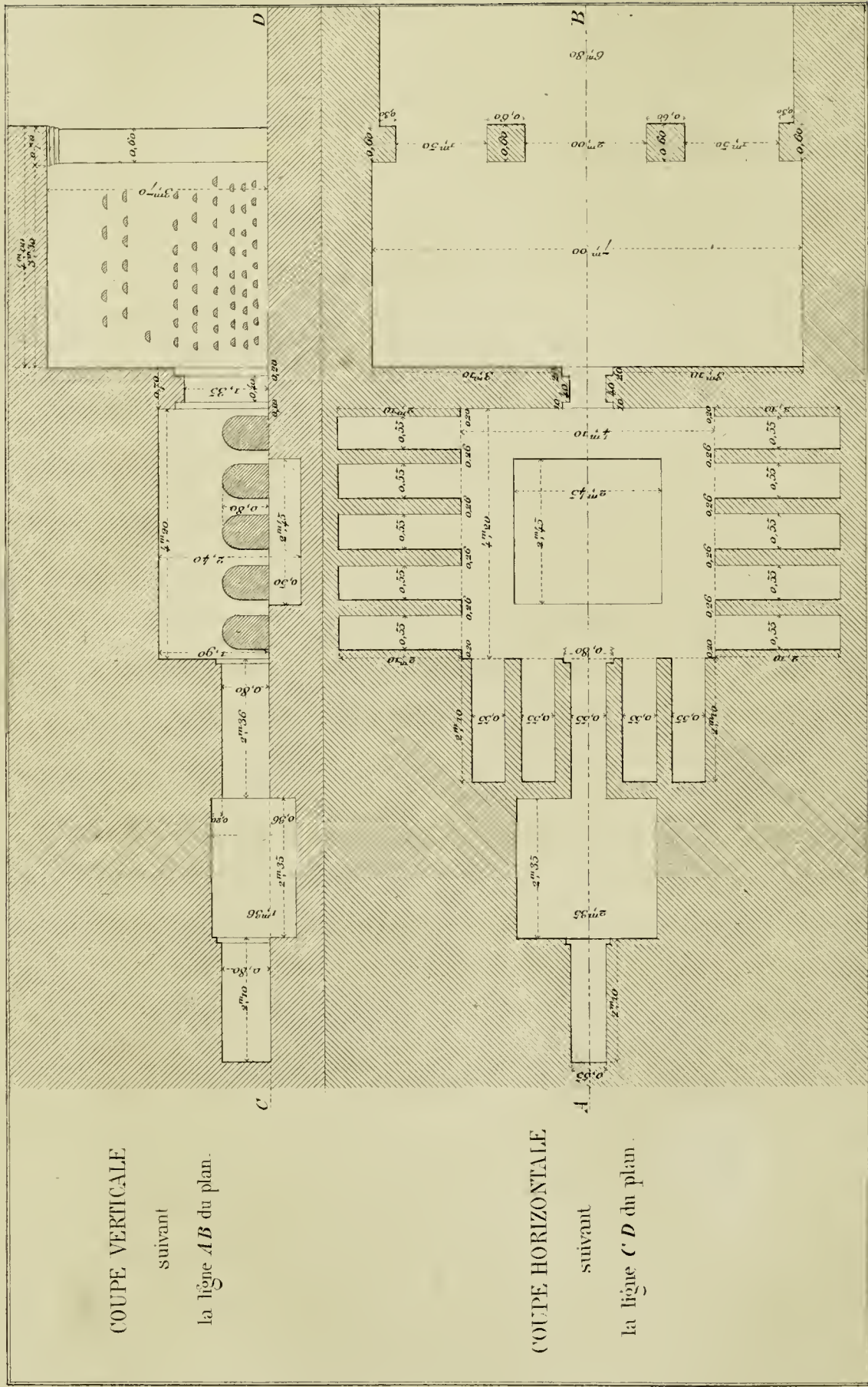
En dehors du village, j'examine les débris de trois anciennes églises. L'une, appelée *Barbara el-Kadiseh*, بربارا القديسة (Sainte-Barbe), n'était qu'une simple chapelle de dimension fort petite; il ne subsiste plus que quelques arasements de l'abside. Ce sanctuaire couronnait le sommet d'un monticule rocheux situé à douze minutes à l'ouest d'A'boud. Sur les flancs du monticule, une grotte est vénérée comme ayant servi quelque temps d'asile à cette sainte.

Plus près du village et du même côté, les vestiges d'une autre église un peu plus considérable me sont désignés sous le nom de *Deir-Nestasieh*, دير نسطاسية (couvent de Sainte-Anastasie). Bâtie en blocs irréguliers, elle paraît avoir eu trois nefs, bien qu'elle mesurât seulement 16 pas de long sur 8 de large, et était précédée extérieurement d'un narthex ou vestibule.

A l'est et à quelques minutes du même village, les traces d'une troisième église sont également reconnaissables; elle était dédiée à *Mar Thodrous*, مار طدروس, ou saint Théodore. Enfin, à cinq minutes au nord d'A'boud, les restes d'une quatrième église ou plutôt d'une simple chapelle me sont désignés sous le nom de *Mar A'badia*, مار عباديا. Ce qui en subsiste prouve qu'elle avait été assez grossièrement bâtie avec des pierres irrégulièrement taillées. Sous l'emplacement qu'occupait l'autel, on observe un trou qui a pu être un tombeau.



Tombeau de Josué, découvert par M.V. Guérin le 31 août 1863.



Imprimerie Nationale

CHAPITRE QUARANTE ET UNIÈME.

KHARBET TIBNEH, JADIS TIMNATH-SERAH OU TIMNATH-HERES. — DÉCOUVERTE
DU TOMBEAU DE JOSUÉ.

KHARBET TIBNEH, JADIS TIMNATH-SERAH.

Le 31 mai, à cinq heures du matin, je quitte avec un guide mon campement de l'Oued Zerka, et, gravissant les pentes de l'oued, je traverse, à cinq heures vingt-cinq minutes, le village d'A'boud.

Notre direction est alors celle de l'est-sud-est.

A six heures, nous cheminons, vers l'est, sur un plateau couvert de figuiers et d'oliviers. A droite de la route que nous suivons, j'aperçois, sur une petite colline, le *Kharbet Cheikh Ibrahim*, خربة شيخ ابراهيم, dont j'ai déjà parlé. Ce sont les restes d'un petit village entièrement détruit, dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par une plantation de figuiers.

Nous nous avançons tantôt entre des champs de sorgho parsemés d'oliviers, tantôt entre un fourré de lentisques, de chênes verts nains et d'arbousiers.

A six heures vingt minutes, nous descendons du haut plateau que nous venons de parcourir, pour commencer, à six heures trente minutes, une nouvelle montée, mais assez douce.

A six heures trente-deux minutes, nous parvenons aux premières ruines du *Kharbet Tibneh*, خربة تبنة, et j'examine d'abord les arasements d'une petite tour carrée, qu'environnait une enceinte un peu plus étendue, bâtie avec des pierres de moyenne dimension et renfermant deux citernes antiques; puis j'explore, sur une colline, des décombres confus, restes d'habitations renversées. Sur le point

culminant avait été construit un bordj d'apparence arabe, dont il subsiste quelques débris. Cette colline surplombe, vers l'est, l'ouest et le nord, des ravins très-profonds et très-escarpés, formés par les replis de l'Oued Zerka; vers le sud, au contraire, elle s'abaisse doucement, et comme par gradins, vers une vallée aujourd'hui cultivée en sorgho ou dourah, et qui était elle-même jadis en partie couverte d'habitations. On y remarque un birket long de trente pas sur quinze de large, plusieurs citernes creusées dans le roc et, près d'un magnifique chêne vert, l'un des plus beaux arbres, sans contredit, que j'aie rencontrés en Palestine, les vestiges de nombreuses maisons renversées.

DÉCOUVERTE DU TOMBEAU DE JOSUÉ.

En continuant à marcher encore un peu vers le sud, on atteint bientôt les dernières pentes d'une colline qui se dresse en face du Kharbet Tibneh, et dont les flancs rocheux et hérissés de broussailles recèlent, vers le nord, à différents étages, plusieurs excavations sépulcrales, restes d'une antique nécropole. Je les ai visitées toutes en 1863, et l'une d'entre elles m'a paru alors être le tombeau de Josué, hypothèse dans laquelle je me suis pleinement confirmé depuis et qui a été adoptée par les critiques les plus compétents. Je les examine de nouveau cette fois-ci. Voici quelques détails sur les huit principales :

L'une d'entre elles ne renferme pas de fours à cercueil; l'entrée en a été agrandie; elle sert quelquefois aujourd'hui de refuge aux bergers.

Une seconde est précédée d'un vestibule très-dégradé. De là, on pénètre, par une baie rectangulaire, jadis beaucoup plus étroite, dans une belle chambre sépulcrale, qui contient quatorze fours à cercueil et, de plus, une petite chambre située vis-à-vis de la porte d'entrée, et dans laquelle on pénètre en se glissant par une ouverture cintrée pratiquée au centre du mur de fond de la grande chambre. Ces fours à cercueil sont tous vides, à part deux, qui sont obstrués de pierres et de terre.

Une troisième excavation est fermée; l'entrée en est complètement bouchée.

Une quatrième, de dimensions assez vastes, a été aux trois quarts détruite.

Une cinquième et une sixième ne présentent qu'une chambre carrée sans fours à cercueil.

Une septième s'annonce par un vestibule dans lequel on entrait par trois arcades en plein cintre, aujourd'hui en partie bouchées par des amas de pierres, ce vestibule servant d'asile à des bergers. Au-dessus des trois arcades, on remarque deux rosaces encore visibles et quelques autres ornements assez grossièrement sculptés et très-dégradés, dont l'un est regardé par M. de Saulcy comme reproduisant la forme d'un *uræus*. J'y avais vu, quant à moi, une simple guirlande courant en feston d'une rosace à l'autre. Au centre du vestibule, une baie étroite donnait accès dans une chambre sépulcrale, où je n'ai pu pénétrer, cette baie étant obstruée.

Une huitième excavation, enfin, est celle que j'ai signalée, en 1863, comme étant le tombeau de Josué. Elle se compose : 1° d'une grande cour taillée dans le roc; 2° d'un vestibule à jour soutenu, à droite et à gauche, par deux demi-pilastres adossés au rocher, et au centre par deux pilastres détachés, surmontés les uns et les autres de chapiteaux très-primitifs ornés de simples moulures. Ces deux pilastres étaient encore debout en 1863; mais quand je revis ce monument en 1870, celui de droite était tombé, le chêne vert qui a pris racine au-dessus de la plate-forme du vestibule ayant fini par faire éclater, en se développant, un fragment de cette plate-forme, lequel a entraîné dans sa chute le pilastre en question. Quant aux parois intérieures de ce vestibule, elles sont percées d'une quantité considérable de petites niches, au nombre de 290 environ, soit rectangulaires, soit triangulaires, soit principalement cintrées, et disposées sur huit rangs parallèles. Le sommet de toutes ces niches est tapissé au dedans d'une épaisse couche de suie, ce qui indique qu'elles ont longtemps servi à recevoir de petites lampes lors de certaines fêtes commémoratives.

On pénètre ensuite par une porte rectangulaire, basse et étroite, dans une chambre sépulcrale qui renferme une excavation centrale et autour, dans les parois latérales et dans celles du fond, quinze fours, dont quatorze seulement étaient destinés à contenir des cercueils. Le quinzième, creusé au milieu du mur qui fait face à l'entrée, donne lui-même accès dans une seconde chambre sépulcrale, de dimension extrêmement réduite, et qui, étant située dans la partie la plus retirée et la plus inviolable du monument, étant en outre dans l'axe de celui-ci, semble avoir été réservée au personnage principal en l'honneur duquel ce vaste tombeau avait été creusé. Dans ce cas, la grande chambre qui précède aurait été destinée tout entière à divers membres de sa famille.

Il n'y a pas longtemps, à ce qu'il paraît, que la sépulture de la petite chambre a été violée; car plusieurs fellahs des environs ont raconté à M. de Sauley, qui a visité ce monument en 1863, quelques mois seulement après que je l'avais trouvé et identifié avec le tombeau de Josué, que c'étaient eux-mêmes qui avaient ouvert le four à cercueil de cette dernière chambre, et qu'ils en avaient tiré une sorte de candélabre à trois becs, en métal jaune et très-pesant, qu'un agha de bachibouzouks leur avait enlevé naguère au prix de 50 piastres. Selon ces mêmes fellahs, ce tombeau s'appellerait *Kabr* ou *Koubbet el-Endieh*, nom dont l'origine m'est inconnue.

Quoi qu'il en soit, à la première inspection de cette belle grotte funéraire, à la vue surtout des petites niches en si grand nombre dont le vestibule est perforé et qui, évidemment, comme je viens de le dire, devaient recevoir autant de lampes qu'on y allumait, sans doute, à certaines époques solennelles, il est impossible de ne pas reconnaître que l'on se trouve en présence du mausolée d'un défunt illustre. Dans les innombrables nécropoles antiques que l'on rencontre en Palestine, il n'est pas rare d'observer, à l'intérieur des chambres sépulcrales, quelques petites niches à lampe. Il fallait bien, en effet, éclairer ces asiles ténébreux de la mort, lorsqu'on y entraient, soit pour y introduire un nouveau cadavre, soit pour y visiter pieusement la dépouille mortelle et y vénérer la mémoire de

ceux dont les cendres y reposaient déjà. Mais dans les vestibules dont la façade est, en quelque sorte, découpée à jour, comme celui qui nous occupe en ce moment, et qui n'avaient, par conséquent, pas besoin d'être éclairés, on ne remarque d'habitude aucune niche à lampe. Au contraire, dans le tombeau dont il est question ici, les parois du vestibule sont percées, dans toute leur étendue, de ces sortes de niches, qui auraient été complètement inutiles, s'il s'était agi seulement d'éclairer ce portique, où pénètre la lumière du soleil, mais ayant eu leur raison d'être, si on avait voulu l'illuminer. Une pareille illumination suppose un personnage tout à fait hors ligne et dont la mémoire était l'objet de la vénération publique. Or ce personnage, ainsi que j'ai essayé de le démontrer dès 1863, me paraît avoir été Josué lui-même, l'introducteur du peuple hébreu dans la Terre promise.

Je vais reproduire ici les principaux arguments que j'ai fait valoir alors en faveur de cette hypothèse, et que j'ai développés ensuite dans une note que j'ai lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 28 octobre 1864.

Nous lisons dans le livre de Josué :

49. Cumque complisset sorte dividere terram singulis per tribus suas, dederunt filii Israel possessionem Josue filio Nun in medio sui,

50. Juxta præceptum Domini, urbem quam postulavit Thamnatli-Saraa in monte Ephraim; et ædificavit civitatem habitavitque in ea¹.

Dans le même livre, la mort de Josué est ainsi racontée :

29. Et post hæc mortuus est Josue filius Nun, servus Domini, centum et decem annorum.

30. Sepelieruntque eum in finibus possessionis suæ in Thamnat-Sare, quæ est sita in monte Ephraim, a septentrionali parte montis Gaas².

Dans le livre des Juges, nous lisons encore à propos de Josué :

Et sepelierunt eum (Josue) in finibus possessionis suæ in Thamnat-Sare in monte Ephraim, a septentrionali parte montis Gaas³.

¹ *Josué*, c. XIX, v. 49 et 50. — ² *Ibid.* c. XXIV, v. 29 et 30. — ³ *Juges*, c. II, v. 9.

Dans le texte hébreu, le nom de la ville concédée à Josué est écrit : תִּמְנַת-סֶרַח¹, *Tinnath-Serah*, et תִּמְנַת-הֶרֶס², *Tinnath-Heres*.

Voici maintenant le texte des versets correspondants de la version des Septante, édition Jager :

Καὶ ἔδωκαν αὐτῷ τὴν πόλιν ἣν ἠτήσατο, Θαμνασαράχ, ἣ ἐστὶν ἐν τῷ ὄρει Ἐφραΐμ. Καὶ ἀκοδόμησε τὴν πόλιν, καὶ κατῴκει ἐν αὐτῇ³.

« Ils lui donnèrent la ville qu'il avait demandée, à savoir Thamnasarach, dans la montagne d'Éphraïm. Il bâtit la ville et il y habita. »

Dans un autre passage du même livre de Josué, cette ville de Θαμνασαράχ devient Θαμνασαχάρ.

Καὶ συντέλεσεν Ἰησοῦς διαμερίσας τὴν γῆν ἐν τοῖς ὁρίοις αὐτῶν· καὶ ἔδωκαν οἱ υἱοὶ Ἰσραὴλ μερίδα τῷ Ἰησοῖ διὰ πρόσταγμα Κυρίου· ἔδωκαν αὐτῷ τὴν πόλιν ἣν ἠτήσατο, τὴν Θαμνασαχάρ ἔδωκαν αὐτῷ ἐν τῷ ὄρει Ἐφραΐμ. Καὶ ἀκοδόμησεν Ἰησοῦς τὴν πόλιν, καὶ ἄκησεν ἐν αὐτῇ· καὶ ἔλαβεν Ἰησοῦς τὰς μαχαίρας τὰς πετρίνας, ἐν αἷς περιέτεμε τοὺς υἱοὺς Ἰσραὴλ τοὺς γενομένους ἐν τῇ ὁδῷ ἐν τῇ ἐρήμῳ, καὶ ἔθηκεν αὐτὰς ἐν Θαμνασαχάρ⁴.

« Josué acheva de distribuer la terre dans les limites qu'ils avaient conquises. Les enfants d'Israël lui donnèrent à lui-même sa part, selon l'ordre du Seigneur. Ils lui accordèrent la ville qu'il avait demandée, celle de Thamnasachar, dans la montagne d'Éphraïm. Josué bâtit la ville et y habita. Et ayant pris les couteaux de pierre avec lesquels il avait circoncis les enfants d'Israël qui étaient nés pendant la marche à travers le désert, il les plaça à Thamnasachar. »

Toute cette dernière partie du verset ne se trouve ni dans le texte hébreu, tel qu'il nous est parvenu, ni dans la Vulgate.

Dans un autre chapitre du même livre, Θαμνασαχάρ redevient Θαμνασαράχ :

Καὶ ἔθαψαν αὐτὸν πρὸς τοῖς ὁρίοις τοῦ κλήρου αὐτοῦ ἐν Θαμνασαράχ, ἐν τῷ ὄρει τῷ Ἐφραΐμ, ἀπὸ βορρᾶ τοῦ ὄρους τοῦ Γαλαάδ⁵.

« Et ils l'enterrèrent près des confins de la terre qui lui avait été concédée

¹ *Josué*, c. XIX, v. 50; c. XXIV, v. 30.

¹ *Josué*, c. XXI, v. 40.

² *Juges*, c. II, v. 9.

⁵ *Josué*, XXIV, v. 30.

³ *Josué*, c. XIX, v. 50.

en lot à Thammasarach, dans la montagne d'Éphraïm, du côté septentrional de la montagne de Galaad. »

Remarquez que le mont *Ga'ach*, *גאח*, du texte hébreu, le *Gaas* de la Vulgate, est ici appelé *Galaad*.

Les Septante ajoutent ce qui suit, adjonction que le texte hébreu qui nous est parvenu et la Vulgate ne donnent pas :

Ἐκεῖ ἔθηκαν μετ' αὐτοῦ εἰς τὸ μνήμα εἰς ὃ ἔθαψαν αὐτὸν ἐκεῖ τὰς μαχαίρας τὰς πετρίνας ἐν αἷς περιέτεμε τοὺς υἱοὺς Ἰσραὴλ ἐν Γαλγάλοις, ὅτε ἐξήγαγεν αὐτοὺς ἐξ Αἰγύπτου, καθὰ συνέταξεν αὐτοῖς Κύριος· καὶ ἐκεῖ εἰσιν ἕως τῆς σήμερον ἡμέρας¹.

« Ils placèrent là, dans le tombeau où ils l'ensevelirent, les couteaux de pierre avec lesquels il avait circoncis les enfants d'Israël à Galgala, lorsqu'il les eut ramenés de l'Égypte; ils accomplissaient ainsi les prescriptions du Seigneur, et ces couteaux y sont jusqu'à ce jour. »

Enfin au livre des Juges, le texte grec est entièrement conforme au texte hébreu correspondant, et la ville de *Θαμνασαχάρ* ou *Θαμνασαράχ* est désignée sous le nom de *Θαμναθαρές*, le mont *Γαλαάδ* redevient, à son tour, le mont *Γαάς* :

Καὶ ἔθαψαν αὐτὸν ἐν ὄρει τῆς κληρονομίας αὐτοῦ ἐν Θαμναθαρές, ἐν ὄρει Ἐφραΐμ, ἀπὸ βορρᾶ τοῦ ὄρους Γαάς².

De ces divers textes il résulte clairement que la ville de Timnath-Serah ou Timnath-Heres, dans le massif des monts d'Éphraïm, fut donnée à Josué comme son lot personnel, dans le partage général de la Terre promise, et qu'après sa mort il y fut enterré sur le flanc septentrional du mont *Ga'ach* ou *Gaas*. Les Septante, en appelant cette ville tantôt *Θαμνασαχάρ*, tantôt *Θαμνασαράχ*, tantôt aussi *Θαμναθαρές*, ajoutent cette particularité, qu'on ensevelit avec Josué, dans son tombeau, les couteaux de pierre avec lesquels il avait circoncis les enfants d'Israël à Gilgal, après le passage du Jourdain. Or, où faut-il placer cette ville? Et

¹ *Josué*, c. XXIV, v. 30. — ² *Juges*, c. II, v. 9.

d'abord, remarquons que le nom véritable qu'elle portait est *Timnah*, et que l'épithète de *Serah* ou *Heres* dans le texte hébreu, chez les Septante *Sarach* ou *Sachar*, lui avait été adjointe pour la distinguer d'autres villes du même nom qui existaient en Palestine.

On a déjà observé¹, avant moi, qu'en hébreu les lettres formatives des deux adjectifs סָרַח et הֶרֶס sont les mêmes; l'ordre en est seulement interverti; ainsi en est-il en grec des mots Σαχάρ et Σαράχ.

Les uns adoptent *Heres* comme la forme véritable, et ils l'interprètent dans le sens de *soleil*. Ils voient en cela une allusion à l'un des plus grands actes de la vie de Josué, qui arrêta le soleil dans sa course. D'autres, tout en reconnaissant dans *Heres* la bonne leçon, traduisent ce mot par *argile*, épithète dérivant, disent-ils, de la nature du sol. D'autres enfin pensent que *Serah* est la forme originelle, à laquelle, plus tard, on aura substitué par erreur *Heres*.

D'un autre côté, à propos de la dénomination de Thamnasachar (Θαμνασαχάρ) qui se trouve chez les Septante, Reland fait la remarque suivante :

Posset quis suspicari Σαχάρ a סָרַח, mas, ductum, quod marium circumcisorum memoria in hoc loco absconditis cultris permanserit, nisi frequens mutatio Σαράχ in Σαχάρ et similium nominum potius nos ad errorem librariorum duceret. Est Timnathserach, quæ Θαμνασαράχ scribitur².

Pour Reland, la véritable leçon paraît donc être Timnath-Serah.

M. de Sauley, au contraire, incline pour la leçon Timnath-Heres ou Heras :

Dans les deux mots Heras et Serah, dit-il³, appartenant au nom de la ville auprès de laquelle Josué fut enseveli, il y a eu, sans aucune espèce de doute, une transposition de lettres. La première est devenue la dernière et réciproquement. Quelle est la véritable forme, la forme légitime à laquelle il faut exclusivement s'attacher? Pour ma part, je ne doute pas que ce ne soit הֶרֶס, qui s'est perpétué dans le nom Er-Ras de la colline servant d'assiette au Kharbet

¹ *Dictionary of the Bible*, edited by W. Smith, t. III. p. 1504.

² Reland, *Palaestina*, p. 1031.

³ *Voyage en Terre sainte*, t. II, p. 333.

Tibneh. Er-Ras veut dire le sommet, le cap, la tête, et pareille dénomination s'applique assez mal, il faut en convenir, à une élévation aussi médiocre que la colline en question. Les Arabes auront transformé en Er-Ras, mot significatif pour eux et applicable à une hauteur, le mot antique Heras, qu'ils ne comprenaient pas, et nous avons ainsi la seule explication possible de la persistance de ce nom.

Je ferai néanmoins observer à M. de Sauley que, s'il était monté sur le sommet de la colline de Tibneh, il aurait reconnu lui-même que l'épithète d'Er-Ras lui convient parfaitement; car si, du côté du sud, cette colline s'abaisse doucement et par étages successifs, vers le nord, au contraire, vers l'est et vers l'ouest, elle domine presque verticalement des ravins très-considérables, et, de ces trois côtés, elle s'avance comme une sorte de cap au-dessus des profondeurs de l'Oued Zerka.

Quoi qu'il en soit et de quelque manière qu'il faille interpréter l'épithète תִּבְנֵחַ ou תִּבְנֵחַ donnée par les Livres saints à la Timnah de la montagne d'Éphraïm, je ne crois pas qu'on puisse se tromper en identifiant cette ville avec le Kharbet Tibneh que j'ai décrit plus haut. Sauf une légère nuance, en effet, les deux noms sont semblables ou plutôt identiques, rien n'étant plus fréquent que la permutation des deux labiales *b* et *m*, surtout dans le passage d'une langue à une autre langue. Et de même qu'avec le savant Robinson, je reconnais sans hésitation, dans le Kharbet Tibneh retrouvé par ce voyageur près de Zareah, la ville de Timnah ou Timnathah de la montagne de Juda, célèbre dans l'histoire de Samson, de même, avec le docteur Éli Smith, son digne compagnon, qui, le premier, de nos jours, paraît avoir visité le Kharbet Tibneh de la montagne d'Éphraïm, j'identifie les ruines de cette ville avec celles de Timnath-Serah ou Timnath-Heres, qui fut donnée à Josué en récompense de ses services, et où ce grand homme fut ensuite enterré.

La Bible nous apprend que cette dernière Timnah était située près du mont Ga'ach ou Gaas, sur le côté nord duquel était le tombeau de Josué. Or le Kharbet Tibneh, qui se trouve précisément au cœur

de l'ancienne montagne d'Éphraïm, a pour vis-à-vis, au sud, comme je l'ai dit, une assez haute colline sur les flancs septentrionaux de laquelle on voit encore un certain nombre d'excavations sépulcrales et, entre autres, les huit dont j'ai parlé. Cette colline n'est-elle pas évidemment le mont Gaas des Livres saints, et, dès lors, n'est-ce pas parmi les tombeaux qu'elle renferme, et qui ont appartenu incontestablement à la nécropole de la ville dont Tibneh nous offre les débris, qu'il faut chercher celui de Josué? La huitième excavation sépulcrale que j'ai décrite m'ayant paru la plus remarquable de toutes, et m'ayant, en outre, présenté, dans les nombreuses petites niches à lampe dont son vestibule est tout entier percé, cette particularité singulière d'un tombeau jadis solennellement illuminé, j'en ai conclu que c'était le mausolée d'un personnage tout à fait hors ligne, et comme, à l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, on montrait encore à Timnath-Serah le tombeau de Josué, je me suis demandé si le monument funèbre dont je viens d'entretenir le lecteur n'avait point reçu la dépouille mortelle du successeur de Moïse. Voici le passage d'Eusèbe dans l'*Onomasticon*, au mot *Θαμναθσαρά* :

Θαμναθσαρά, πόλις Ἰησοῦ τοῦ Ναυῆ, ἐν τῷ ὄρει κειμένη· αὕτη ἐστὶ Θαμναί· ἢ καὶ ἀνωτέρω κειμένη, ἐν ἧ εἰς ἔτι νῦν δείκνυται τὸ τοῦ Ἰησοῦ μνήμα, Φυλῆς Δάν.

Ailleurs, au mot *Γαάς*, je lis dans le même écrivain :

Γαὰς, ὄρος Ἐφραΐμ, οὗ ἐν βορείοις ἔθαψαν Ἰησοῦν· δείκνυται δὲ ἐπίσημον εἰς ἔτι νῦν αὐτοῦ τὸ μνήμα πλησίον Θαμνὰ κώμης.

« Gaas, montagne d'Éphraïm, dans la partie septentrionale de laquelle Josué fut enterré. On montre encore aujourd'hui son tombeau remarquable près du village de Thamma. »

Saint Jérôme nous dit également, dans son Épitaphe de sainte Paule, que cette illustre Romaine alla vénérer, sur la montagne d'Éphraïm, les tombeaux de Josué et d'Éléazar, situés l'un vis-à-vis de l'autre.

Sepulcra quoque in monte Ephraim Jesu filii Nave et Eleazari filii Aaron sacerdotis e regione venerata est, quorum alter conditus est in Thamnath-Sare a septentrionali parte montis Gaas, alter in Gabaa filii sui Phinees; satisque mirata est quod distributor possessionum sibi montana et aspera delegisset¹.

Ce dernier passage achève, à mes yeux, de démontrer que c'est au Kharbet Tibneh, et non ailleurs, comme le veulent quelques rabbins juifs mentionnés dans les *Itinéraires* de Carmoly, qu'il faut placer la ville de Timnath-Serah ou Timnath-Heres, attribuée comme lot à Josué. En effet, la ville de Gâbaa, où saint Paule vénéra aussi la mémoire d'Éléazar, fils d'Aaron et père de Phinées, se retrouve, à une faible distance du Kharbet Tibneh, dans le village actuel de Djibia², dont je parlerai bientôt, et qui fait face, à l'est, sur une montagne voisine, à la colline que couvrent ces ruines. L'expression de saint Jérôme, *e regione venerata est*, est parfaitement juste dans ce cas; elle ne le serait plus du tout, s'il fallait, avec les rabbins juifs auxquels j'ai fait allusion, placer Timnath-Serah ou Timnath-Heres, et, par conséquent, le tombeau de Josué, au village de Kefr-Hares, situé à trois heures et demie de marche au nord de Djibia³.

En outre, jamais la tribu de Dan, à laquelle appartenait, d'après Eusèbe, la ville de Θαμναθσαρά, n'a compris dans son territoire le district où se trouve aujourd'hui ce village de Kefr-Hares, village dont le nom seul, j'imagine, aura pu servir de base à la tradition rabbinique dont j'ai parlé, et que contredit formellement le passage de saint Jérôme où les deux tombeaux de Josué et d'Éléazar sont indiqués comme rapprochés l'un de l'autre sur deux montagnes voisines, ce qui est parfaitement vrai, si l'on reconnaît, dans les ruines de Tibneh, l'ancienne ville de Timnath-Serah ou Timnath-Heres, et, dans la petite montagne qui domine au sud ce kharbet, le Gaas de l'antiquité. Or, si l'on admet que le Kharbet Tibneh soit les restes de Timnath-Heres ou Timnath-Serah, si l'on admet

¹ *S. Hieronymi opera*, t. I, p. 888, édit. Migne.

également que la montagne située au sud soit le Gaas de la Bible, et si l'on doit, par conséquent, chercher sur ses flancs septentrionaux, conformément aux saintes Écritures et au témoignage d'Eusèbe et de saint Jérôme, le tombeau de Josué, il me semble que l'on est alors comme inévitablement entraîné à conclure avec moi que le monument funèbre en question est bien celui que l'on vénérât encore, en cet endroit, à l'époque du voyage de sainte Paule. A quel personnage, en effet, aurait-il appartenu, et quelle mémoire plus grande que celle de Josué aurait été honorée, dans la nécropole de Tibneh, d'une illumination semblable? D'ailleurs, ce tombeau porte les traces de la plus haute antiquité. Les pilastres et les demi-pilastres du vestibule n'ont d'autre ornement que de simples moulures qui en décorent le sommet. Peut-être sur le frontispice, aujourd'hui mutilé, y avait-il quelque inscription ou quelque sculpture qui a disparu. Toujours est-il que rien, absolument rien, au point de vue architectural, ne s'oppose à ce que ce monument soit contemporain de Josué lui-même. Bien qu'on n'y lise pas le nom de cet homme célèbre, ce qui trancherait la question, il me semble que l'existence sur les parois du vestibule de ces nombreuses petites niches à lampe vaut presque une inscription en faveur de l'opinion que je soutiens. Car cela seul, à mon sens, imprime à ce tombeau un cachet tout particulier et prouve l'importance singulière du personnage auquel il était consacré. Or ce personnage, dans une petite ville comme celle de Timnah, qui, bien qu'elle soit devenue le chef-lieu d'une toparchie, appelée de son nom *Thamnitica*¹, n'a guère d'autre célébrité néanmoins, dans l'histoire, que celle d'avoir été le lot et le tombeau de Josué, peut-il être autre que celui qui eut l'honneur, retiré par Dieu à Moïse lui-même, d'introduire les Hébreux dans la terre de Kanaan et d'être le véritable fondateur de leur domination dans ce pays?

Depuis la découverte que j'ai faite de ce tombeau en 1863, il a été visité et étudié par plusieurs voyageurs, et notamment, tout d'abord, par M. de Sauley, qui en a levé un plan très-exact et

¹ Plin. *Histoire naturelle*, l. V, c. xv.

ajouté un nouveau poids à ma conjecture en la partageant. On n'a qu'à lire les pages que ce savant archéologue a consacrées à ce monument¹.

En 1866, les dimensions de ce même tombeau, telles que M. de Sauley les avait rapportées, ont été examinées avec beaucoup de soin par M. Aurès, l'un de nos ingénieurs en chef les plus érudits, qui a publié à ce sujet un article fort curieux dans la *Revue archéologique*, intitulé : *Étude des dimensions du tombeau de Josué*.

L'auteur reproduit préalablement un plan et une coupe de ce tombeau d'après les propres dessins et les mesures dues à M. de Sauley, et ces mesures, attentivement comparées entre elles, l'amènent à cette conclusion, que le système métrique employé pour la construction du monument en question est l'ancien système égyptien, c'est-à-dire celui où il était fait usage de la coudée royale septénaire, divisée en sept palmes. Or, on sait que les Hébreux, au retour de leur captivité d'Égypte, rapportèrent en Judée les mesures dont ils avaient constamment usé pendant la durée de cette captivité elle-même. Il est donc à présumer que ce tombeau, postérieur à l'époque patriarcale kananéenne, n'en remonte pas moins à une très-haute antiquité, puisque du système métrique employé dans sa construction il est permis d'inférer qu'il date du retour de la captivité d'Égypte.

En 1870, les arguments que j'avais invoqués dès 1863 à l'appui de l'hypothèse que je viens de développer ont reçu une confirmation nouvelle, par suite d'une découverte fort intéressante faite dans ce tombeau par M. l'abbé Richard. Ce célèbre hydrogéologue voyageait en Palestine dans le courant de mai et de juin de cette année-là. Ayant eu l'occasion, au retour de l'une de mes tournées, de faire sa connaissance au couvent de Casa-Nova, à Jérusalem, je lui indiquai l'emplacement du Kharbet Tibneh, et surtout celui du tombeau que j'attribuais à Josué, tombeau qu'il désirait vivement visiter. Il venait d'explorer, dans la vallée du Jourdain, les ruines

¹ *Voyage en Terre sainte*, t. II, p. 228 et suiv.

de Galgala, où Josué, conformément aux prescriptions du Seigneur, avait circoncis, avec des couteaux de pierre, les enfants d'Israël; il y avait ramassé, sur un rayon de plusieurs kilomètres, tant de siècles après cet événement, un assez grand nombre de petits instruments en silex, disséminés sur le sol, quelquefois dans le sol. Comme il est dit très-nettement, dans un passage de la version des Septante que j'ai reproduit plus haut, que les Israélites, en enterrant Josué près de Timuah, ensevelirent avec lui dans son tombeau les couteaux de pierre qui avaient servi à la circoncision du peuple hébreu à Galgala, l'abbé Richard voulait s'assurer également si quelques-uns de ces instruments en silex se trouvaient encore dans le monument sépulcral que je prétendais être celui de ce personnage. Il s'y rendit donc sur mes indications, et voici ce que, à la date du 20 juin 1870, il écrivait de Beyrouth à M. l'abbé Moigno, qui s'empressa de publier sa lettre dans la revue scientifique intitulée *les Mondes* :

Après avoir visité les plaines de Jéricho, j'ai voulu voir le tombeau de Josué, et, le 3 juin dernier, en compagnie d'un prêtre attaché au patriarcat de Jérusalem et d'un cheikh du village d'El-Birzeit, j'y ai trouvé des couteaux en silex en grand nombre. Ils étaient mêlés à la terre dans les casiers ou couloirs de la chambre funéraire et dans les débris dont la chambre funéraire elle-même s'est remplie, à la suite des violations et des recherches dont ces tombeaux ont été l'objet depuis des siècles. Les casiers ou niches, au nombre de quinze autour de la chambre, sont très-étroits; une bière ordinaire devait les remplir. On ne peut donc y pénétrer qu'en se couchant. C'est mon mouk्रे que je chargeai de cette opération; il a retiré, particulièrement des cases du côté est, beaucoup de débris de poterie et, parmi ces débris, des silex. Leurs formes semblables ont vivement piqué ma curiosité; ce sont presque tous des couteaux. J'en ai trouvé ensuite dans les terres et pierrailles qui encombrent la chambre funéraire, en dehors de la chambre, sous le vestibule et devant le vestibule. Partout où j'ai reconnu des déblais extraits des tombeaux, j'ai trouvé des couteaux de pierre. On peut, en outre, affirmer que ces silex ont beaucoup de ressemblance avec ceux que j'ai rencontrés dans les plaines du Jourdain; je suis convaincu de leur identité.

L'année suivante, le 5 août 1871, M. l'abbé Richard, s'étant transporté à Édimbourg avec les silex qu'il avait rapportés d'Orient,

s'exprimait de la manière suivante, dans une des séances du congrès scientifique réuni alors dans cette ville :

Messieurs,

J'ai à vous montrer des instruments de pierre trouvés, dans mon récent voyage en Orient :

1° En Égypte, près du Caire, sur la route de la forêt pétrifiée;

2° Une pièce vient de l'île d'Éléphantine;

3° Au pied du mont Sinaï, je rencontrai le plus grand des ateliers de silex que j'aie encore vus, avec les spécimens les plus remarquables, surtout des pointes de flèche extrêmement fines;

4° Plusieurs instruments trouvés, en Palestine, à El-Bireh, à Tibériade et entre le mont Thabor et le lac de Tibériade, spécialement, sur un plateau élevé de plus de 250 mètres au-dessus du Jourdain, dans un champ cultivé, une hache semblable, quant à la nature du silex et à sa forme, à celles du département de la Somme, en France. Mais les instruments qui méritent, je pense, la plus grande attention, sont ceux que j'ai trouvés sur les bords du Jourdain, à Galgal, lieu où, d'après la Bible, Josué reçut l'ordre de Dieu de circoncire le peuple d'Israël, et dans le tombeau que la science archéologique regarde aujourd'hui comme le tombeau de Josué. J'ai trouvé ces instruments soit dans le tombeau même de Josué, dans la chambre sépulcrale intérieure, soit dans le vestibule, mêlés à des débris de poterie, à de la terre, etc. J'en ai trouvé aussi dans le champ qui est devant le tombeau, et jusque sous un grand chêne vert éloigné de la tombe de Josué d'environ 100 mètres; ils auraient ainsi été disséminés, quand on a anciennement fouillé et violé le tombeau. C'est la forme communément appelée couteaux qui domine dans ces instruments : quelques-uns, comme on peut s'en convaincre, sont encore très-tranchants. Il y a cependant des scies et des pièces plates, allongées et arrondies. C'est du silex généralement; il y en a aussi en calcaire blanchâtre qui semble avoir passé par le feu.

J'ai l'espoir que ces instruments du tombeau de Josué et ceux dont j'ai parlé d'abord intéresseront les amateurs si nombreux et si éclairés de l'archéologie humaine que l'Association compte dans son sein; et, en les soumettant à votre appréciation, je viens vous apporter non pas des idées préconçues, mais des faits, de simples faits historiques et archéologiques. C'est un fait historique que la fabrication de couteaux de pierre pour la circoncision des enfants d'Israël à Galgal. C'est un fait historique que le tombeau de Josué, longtemps oublié et perdu, a été retrouvé de nos jours, et que ses restes ont été vus et décrits d'abord par M. Guérin, et ensuite par M. de Sauley, etc. C'est un fait histo-

rique, attesté par la version authentique des Septante, qu'un certain nombre de couteaux de pierre de Galgal ont été projetés dans le tombeau de Josué, au moment de sa sépulture. Quant aux conclusions que l'on peut tirer de mes instruments, aux arguments qu'ils peuvent apporter ou aux objections qu'ils fourniront aux théories mises en avant par les diverses écoles anthropologiques ou biologiques modernes, je les laisse de côté. Si mes silex historiques ressemblent, à s'y méprendre, par leur nature et par leur forme, aux silex que l'on veut être essentiellement préhistoriques, je pourrais le regretter au point de vue des illusions que cette coïncidence peut faire évanouir, mais la vraie science doit admettre les faits et reconnaître l'identité des silex préhistoriques et des silex historiques¹.

Vers la fin du même mois d'août, M. l'abbé Richard exposa, sous les yeux de l'Académie des sciences de Paris, puis de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, les mêmes silex, et notamment ceux qui provenaient du tombeau de Josué, et sa communication excita un vif intérêt au milieu de la docte assemblée.

Après la découverte des nombreux petits couteaux de pierre trouvés par M. l'abbé Richard, le 3 juin 1870, dans le monument funèbre qu'en 1863 j'avais déclaré être celui du successeur de Moïse, je crois que le doute n'est plus possible à ce sujet et que l'identification que j'avais proposée est désormais incontestable, car elle s'appuie maintenant non plus seulement sur de simples conjectures, mais sur un fait qui confirme la Bible et qui est, à son tour, confirmé victorieusement par le témoignage des Livres saints, je veux dire la présence en cet endroit d'un grand nombre de ces petits couteaux de pierre signalés par un passage formel de la version des Septante, et ayant servi à la circoncision des Israélites à Galgal. Cette découverte, en même temps, prouve combien sont hasardées, pour ne pas dire erronées, les théories de ceux qui attribuent aux instruments de silex une antiquité fabuleuse, et se fondent sur une base si incertaine pour battre en brèche la vérité des Livres saints, en faisant remonter l'origine de l'homme sur la terre infiniment au delà de l'époque plus récente assignée par la Bible.

¹ Cette citation est un extrait de plusieurs journaux anglais sur la séance du

5 août 1871 du congrès scientifique d'Édimbourg.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

DEIR ED-DHAM. — KHARBET ABLATA. — NEBY-SALEH. — DJIBIA'. — KHARBET SEIA, JADIS GIBEATH-PINEHAS. — OUMM SAFFA. — KHARBET DAKLEH. — KHARBET DEIR ASROUR. — RETOUR À NOTRE CAMPMENT DE L'OUED ZERKA.

DEIR ED-DHAM.

A huit heures cinquante-cinq minutes, je jette un dernier coup d'œil sur le tombeau de Josué, et je descends, avec mon guide, dans la direction de l'est.

A neuf heures, nous laissons à notre droite, sur une hauteur voisine, le petit village de *Deir ed-Dham*, دير الضام, que j'avais visité en 1863. Il est à moitié ruiné et habité seulement par une centaine de pauvres fellahs. Plusieurs citernes, en partie comblées, et un certain nombre de pierres de taille antiques, éparses sur le sol ou engagées dans des bâtisses arabes, prouvent que ce village a succédé à une ancienne localité.

KHARBET ABLATA.

A neuf heures dix minutes, en continuant à descendre toujours, nous parvenons au fond de l'*Oued er-Ria*, واد الريا, vallée fertile arrosée par deux sources et cultivée actuellement en dourah. On y observe également quelques plantations de figuiers et d'oliviers. Sur un monticule très-rapproché de là, vers le nord, les vestiges d'un faible hameau renversé de fond en comble me sont désignés sous le nom de *Kharbet Ablata*, خربة ابلاتا.

NEBY-SALEH.

Après avoir abreuvé nos chevaux à l'une des sources de l'*Oued er-Ria*, nous montons légèrement vers l'est.

A neuf heures quarante minutes, j'aperçois directement au nord, sur une montagne que sépare de nous un ravin très-profond, le village de *Neby-Saleh*, نبي صالة. L'ayant également visité en 1863, je me dispense de gravir cette fois-ci la hauteur qu'il couronne. Il doit son nom à un santou ainsi appelé, qu'on y vénère sous une koubbeh bâtie en partie avec des pierres régulières d'apparence antique. Le chiffre de ses habitants peut être évalué à cent cinquante.

DJIBIA'. — KHARBET SEIA, JADIS GIBEATH-PINEHAS.

A neuf heures cinquante minutes, nous descendons, vers l'est, par des pentes extrêmement rapides, dans un oued très-escarpé, en soutenant nos chevaux par la bride, à travers un épais fourré de chênes verts, de lentisques et d'arbousiers; puis, après avoir cheminé un instant dans le lit de l'oued, que nous atteignons à dix heures, nous commençons, vers l'est-sud-est, une ascension des plus pénibles, en suivant un sentier étroit et glissant, pratiqué en plusieurs endroits sur le roc aplani, et qui doit remonter à une haute antiquité.

A onze heures, nous arrivons, non sans fatigue, au village de *Djibia'*, جببيع. Il ne renferme actuellement qu'un fort petit nombre d'habitants. J'y remarque une dizaine de citernes et un birket antique, creusé dans le roc, qui mesure treize pas de long sur autant de large. Un oualy précédé d'une plate-forme ombragée par un berceau de vigne y est consacré à *Neby Bayazid el-Bestani*, نبي بيازيد البستاني.

A cinq minutes à l'est de *Djibia'*, et sur le même plateau élevé dont ce village occupe la partie occidentale, s'étendent, au milieu d'un petit bois de vieux oliviers ou de hautes broussailles, des ruines appelées *Kharbet Seia*, خربة سية. A côté de maisons renversées, qui paraissent avoir été bâties avec des pierres assez régulièrement taillées et de dimension moyenne, j'observe les vestiges encore reconnaissables d'une ancienne église chrétienne tournée de l'ouest à l'est, et qui n'est plus actuellement qu'un monceau de

décombres et de blocs entassés confusément. Plusieurs tronçons de colonnes séparés de leurs bases et de leurs chapiteaux sont gisants sur le sol. Sur l'un de ces chapiteaux, moins mutilé que les autres, on distingue une sorte de lis, élégamment sculpté. Çà et là, des citernes pratiquées dans le roc, un birket mesurant douze pas de long sur dix de large, le couvercle d'un grand sarcophage et, à l'est du kharbet, des carrières, exploitées sans doute dès les temps les plus reculés, attirent mon attention.

Tout me porte à penser que le village de Djibia' et les ruines que je viens de décrire sommairement représentent l'antique Gibeath-Pinehas, en hébreu גִּבְעַת־פִּנְחָס, en grec Γαβαάρ et Γαβαὰς Φινεές, en latin *Gabaath Phineas*, dont il est question dans le livre de Josué, ville qui était située dans le massif d'Éphraïm et qui fut donnée à Pinehas, d'où lui vint le nom de Gibeath-Pinehas. Là fut enterré Éléazar, son père, fils d'Aaron.

Eleazar quoque filius Aaron mortuus est, et sepelierunt eum in Gabaath Phineas filii ejus, quæ data est ei in monte Ephraim¹.

Cette même localité est désignée dans Josèphe sous le nom de Γαβαθά, *Gabatha*.

Θνήσκει δὲ ὑπ' αὐτὸν τὸν καιρὸν καὶ Ἐλεάζαρος ὁ ἀρχιερεὺς, Φινεέση τῷ παιδί τὴν ἀρχιερωσύνην καταλιπὼν, καὶ μνημεῖον αὐτῷ καὶ τάφος ἐν Γαβαθᾶ πόλει τυγχάνει².

« A cette époque, Éléazar, le grand prêtre, meurt, laissant à Phinéas, son fils, le suprême pontificat. Il a un monument et un tombeau dans la ville de Gabatha. »

Eusèbe, dans son *Onomasticon*, appelle cette ville Γαβαὰς.

Γαβαὰς, ὄρος Ἐφραΐμ, Φινεές πόλις υἱοῦ Ἐλεάζαρ, οὗ ἔθαψαν τὸν Ἐλεάζαρον.

« Gabaas, montagne d'Éphraïm, ville de Phinéas, fils d'Éléazar; c'est là que fut enterré Éléazar. »

¹ *Josué*, c. XXIV, v. 33. — ² *Antiquités judaïques*, l. V, c. 1, § 29.

Saint Jérôme rapporte, dans son Épitaphe de sainte Paule, que cette illustre Romaine alla vénérer sur la montagne d'Éphraïm les tombeaux de Josué et d'Éléazar, situés, dit-il, l'un vis-à-vis de l'autre, le premier à Thamnath-Sare sur les flancs septentrionaux du mont Gaas, le second à Gabaa, lot de Phinéas, fils d'Éléazar :

Sepulera quoque in monte Ephraim Jesu filii Nave et Eleazari filii Aaron sacerdotis e regione venerata est, quorum alter conditus est in Thamnath-Sare a septentrionali parte montis Gaas, alter in Gabaa filii sui Phinees; satisque mirata est quod distributor possessionum sibi montana et aspera delegisset¹.

Ce dernier passage est très-précieux. Il nous apprend, en effet, que, à l'époque de saint Jérôme, les tombeaux de Josué, fils de Noun, et d'Éléazar, fils d'Aaron, existaient encore et étaient l'objet de la vénération publique, et que, en outre, ils se répondaient en quelque sorte sur deux hauteurs voisines, au milieu du massif d'Éphraïm, comme cela ressort des mots *e regione venerata est*.

Je crois que, après tous les arguments que j'ai fait valoir dans le précédent chapitre, on ne peut plus guère hésiter à reconnaître le tombeau de Josué dans la magnifique excavation sépulcrale que j'ai décrite longuement comme se trouvant sur la pente septentrionale de la hauteur voisine du Kharbet Tibneh. Attendu que, à quelques kilomètres à l'est de cette hauteur, s'élève, sur une colline qui lui correspond, le village de *Djibia'*, dont le nom arabe جميع est évidemment dérivé du nom hébraïque *Gibeah*, גִּבְעָה, l'identité que je propose de ce village et des ruines du Kharbet Seia avec Gibeath-Pinehas, située, comme le mont Gaas, dans le massif d'Éphraïm, vient en quelque sorte se présenter d'elle-même à l'esprit et forcer la conviction. Je n'ignore pas qu'une tradition rabbinique place à Aouartah le tombeau d'Éléazar et, par conséquent, reconnaît dans ce village, situé non loin de l'antique Sichem, la Gibeath-Pinehas du livre de Josué; mais elle me paraît en désaccord formel

¹ *S. Hieronymi opera*, t. I, p. 888, édit. Migne.

avec le passage de saint Jérôme que je viens de citer, et, pour mon compte, je reconnais sans hésitation dans Djibia' la ville donnée jadis au fils d'Éléazar et où celui-ci fut lui-même enterré. A la vérité, je n'ai retrouvé ni à Djibia', ni au Kharbet Seia le tombeau de ce grand prêtre; mais ce tombeau, qui était encore debout à l'époque de saint Jérôme, puisque sainte Paule alla le vénérer, a pu être depuis complètement détruit; peut-être aussi existe-t-il encore quelque part sur la montagne de Djibia' et a-t-il échappé à mes recherches.

OUMM SAFFA.

A onze heures cinquante-cinq minutes, nous descendons, vers le nord-nord-est, de la hauteur de Djibia'.

A midi dix minutes, nous atteignons le fond d'un oued qui serpente entre Djibia' et Oumm Saffa.

Notre direction est alors celle du nord-ouest, puis de l'ouest-nord-ouest. Nous cheminons entre des plantations de figuiers et de vignes.

A midi seize minutes, nous gravissons la colline dont le sommet est occupé par le village d'*Oumm Saffa*, أم صفا. Ce village renferme trois cents habitants. Il a dû succéder à une localité antique, comme le prouvent les matériaux employés dans la construction de quelques maisons et plusieurs tronçons de colonnes épars sur le sol. Une source abondante, appelée *A'in Oumm Saffa*, fournit aux besoins des habitants. Ils vénèrent, sous une koubbeh, les restes de *Neby Hanan*, نبي حنان.

KHARBET DAKLEH.

A douze minutes au nord-ouest et au bas d'Oumm Saffa, je foule les vestiges d'un village entièrement renversé, que mon guide me désigne sous le nom de *Kharbet Dakleh*, خربة دقلة. Des arase-ments de maisons, ceux aussi d'une tour, apparaissent au milieu d'un amas informe de matériaux confusément épars. Un oualy cons-

truit avec des pierres antiques et dédié à *Sidi el-A'bd*, سیدی العبد, y est ombragé par un bouquet d'arbres séculaires, un chêne, un caroubier et un térébinthe, qui entrelacent ensemble leurs rameaux.

Cette localité, depuis longtemps abandonnée, était pourvue d'eau au moyen d'une source intarissable, qui, jaillissant des flancs inférieurs de la montagne, était recueillie dans un petit birket creusé dans le roc et, de là, par un conduit souterrain, s'écoulait plus bas dans des jardins qui occupaient le fond de la vallée.

KHARBET DEIR ASROUR.

A une heure, je reprends, vers l'ouest-sud-ouest, puis vers l'ouest, la route d'A'boud.

A deux heures, nous laissons à notre droite les ruines et la hauteur de Tibneh et, à notre gauche, le mont Gaas et son antique nécropole.

A une faible distance à l'ouest-sud-ouest de cette petite montagne, mon guide me signale sur une colline des ruines, qu'il appelle *Kharbet Deir Asrou*, خربة دير اسرور.

A trois heures trente minutes, je suis de retour à mon campement de l'*Oued ez-Zerka*, واد الزرقا.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

KHARBET A'LY. — LEBBEN. — RENTIS. — KHARBET KEFR INCHA. — DEIR EL-A'RAB. — RETOUR À NOTRE CAMPMENT DE L'OUED ZERKA. — ANTIQUE NÉCROPOLE ET CARRIÈRES D'A'BOUD. — DEIR ABOU-MECHA'L. — RETOUR À L'A'ÏN ZERKA.

KHARBET A'LY.

Le 1^{er} juin, à quatre heures quarante minutes du matin, je quitte avec un guide l'A'ïn Zerka, source auprès de laquelle était dressée ma tente, pour suivre, vers l'ouest-nord-ouest, les contours de l'oued de ce nom. Le lit desséché de ce torrent est rempli d'agnus-castus actuellement en fleur, de lentisques, d'arbousiers, de chênes verts nains et de caroubiers, et il est lui-même bordé de figuiers et d'oliviers. Le sentier où nous cheminons à travers ces arbres et ces arbustes passe souvent d'une rive à l'autre. D'innombrables perdrix, surprises par le bruit des pas de nos chevaux au milieu de ces gorges solitaires, que surplombent, à droite et à gauche, de hautes collines, s'enfuient à chaque instant devant nous.

A cinq heures cinq minutes, des murailles gigantesques de rochers d'aspect rougeâtre me sont désignées sous le nom d'*A'rak el-Ahmar*, عراق الأحمر.

L'Oued Zerka s'appelle, à partir de cet endroit, *Oued Sarida*, واد صاريدا, parce que, sur la rive droite de ce torrent, une hauteur voisine est couverte de quelques ruines appelées *Kharbet Sarida*, خربة صاريدا. La vallée, jusque-là très-étroite, commence à s'élargir un peu.

A cinq heures vingt minutes, nous gravissons, vers l'ouest, puis vers le sud-ouest, un sentier hérissé, à droite et à gauche, d'un

fourré épais de lentisques, de chênes verts et de caroubiers, et qui a été en partie pratiqué dans le roc en forme d'escalier.

A cinq heures cinquante minutes, nous parvenons sur un plateau, et, à cinq heures cinquante-cinq minutes, nous faisons halte un instant au *Kharbet A'ly*, خربة على.

Il consiste en un ensemble assez étendu de ruines, soit amoncées par tas, soit disséminées çà et là sur un terrain en partie inculte et couvert de broussailles et en partie labouré et parsemé de beaux oliviers. Je ramasse en plusieurs endroits, en errant au milieu de ces ruines, un certain nombre de gros cubes de mosaïque, qui servaient très-probablement à paver une ancienne église, actuellement tout à fait détruite. De nombreuses citernes creusées dans le roc remontent à une plus haute antiquité, ainsi que plusieurs tombeaux qui servent maintenant de retraite aux bergers et à leurs troupeaux.

LEBBEN.

A six heures vingt-cinq minutes, nous descendons doucement vers le sud-ouest, en laissant à notre gauche, à l'est-sud-est, le village de *Lebben*, لبين, que j'avais visité en 1863. Assis sur une haute colline rocheuse, il compte trois cents habitants. Les maisons paraissent très-anciennes et offrent cela de particulier que plusieurs d'entre elles forment un tout continu, comme si ce n'était qu'une seule et même habitation, très-étendue et divisée intérieurement en autant de compartiments qu'il y a de familles différentes. Un assez grand nombre de matériaux antiques se remarquent dans leur construction.

La dénomination de *Lebben* doit remonter également à l'antiquité; car je parlerai bientôt d'un autre village appelé pareillement *Lebben* et identifié généralement, non sans raison, avec la ville de *Lebonah* mentionnée dans le livre des Juges¹ comme étant dans le voisinage de Silo. Il est donc probable que le village de *Lebben*

¹ *Juges*, c. XXI, v. 19.

dont il s'agit maintenant portait de même autrefois le nom de *Lebonah*, en hébreu לבונה.

RENTIS.

A six heures trente minutes, notre direction devient celle de l'ouest-sud-ouest, puis du sud.

A six heures quarante-cinq minutes, nous parvenons à *Rentis*, رنتيس, village situé sur une colline en partie couverte d'oliviers et de plantations de tabac. Il renferme quatre cents habitants et paraît avoir succédé à une bourgade antique, dont il subsiste encore quelques citernes.

KHARBET KEFR INCHA.

A trente minutes à l'ouest-nord-ouest de Rentis, on me signale des ruines que je me dispense d'aller visiter, les ayant déjà examinées en 1863. On les appelle *Kharbet Kefr Incha*, خربة كفر انشا. Elles appartiennent à un village musulman abandonné depuis longtemps, qui avait remplacé une localité antique, à laquelle il faut rapporter de nombreuses citernes creusées dans le roc et quelques maisons divisées intérieurement en plusieurs compartiments par une double rangée d'arcades cintrées, qui, par la régularité et le choix des matériaux avec lesquels elles ont été construites, semblent indiquer une époque antérieure à la domination arabe. Les restes d'un bordj à deux étages, de date plus récente, occupent le point culminant de la colline où les ruines sont éparses.

DEIR EL-A'RAB.

A sept heures dix minutes, nous descendons vers le sud, par une pente très-rapide, de la colline de Rentis.

A sept heures vingt minutes, nous traversons une vallée vers le sud-sud-ouest.

A sept heures trente minutes, après une courte ascension vers le sud-est, je rencontre deux gros murs de soutènement formant

deux terrasses successives; puis, arrivé au plateau supérieur de la colline, je me trouve en présence de ruines considérables, qui sont celles d'un ancien et beau couvent chrétien. On les appelle *Kharbet Deir el-A'rab*, خربة دير العرب. Ce couvent était environné d'un mur d'enceinte très-remarquable, flanqué de deux tours carrées et mesurant 70 pas de l'ouest à l'est sur 50 du nord au sud. Ce mur, épais de 1^m,20, a été bâti avec de magnifiques blocs parfaitement aplanis et reposant sans ciment les uns sur les autres. Devant la façade occidentale règne une sorte d'esplanade, longue de 48 pas sur 17 de large et pavée jadis avec des cubes de mosaïque de couleur blanche, aujourd'hui déplacés ou enlevés. Un mur identique à celui que je viens de décrire la terminait vers l'ouest, et se rattachait en même temps à deux grands birkets creusés dans le roc, l'un au sud, l'autre au nord, et construits, là où le roc manque, avec de gros blocs revêtus d'un excellent ciment. Ces deux réservoirs étaient remplis par les eaux pluviales de l'hiver, qui y coulaient pures et limpides de tous les points de l'esplanade dont je viens de parler. Au-dessous et en avant de ces birkets, vers l'ouest, s'étend une autre plate-forme inférieure, beaucoup plus considérable que la précédente, délimitée par les murs de soutènement que j'ai déjà mentionnés, et qui probablement était jadis cultivée.

Mais pénétrons maintenant dans l'enceinte proprement dite du couvent. Les assises inférieures sont seules en place, et quelques parties accusent un remaniement postérieur. Au dedans de l'enceinte, tout a été bouleversé de fond en comble; d'épaisses broussailles ont déjà pris racine au milieu des décombres, et recouvrent d'un manteau verdoyant de belles pierres de taille confusément entassées. On y distingue néanmoins les arasements d'une chapelle de forme rectangulaire, mesurant 20 pas de long sur 9 de large et se terminant à l'orient par une abside demi-circulaire. Elle avait été bâtie avec des blocs très-réguliers et agencés ensemble avec beaucoup de soin sans ciment. Deux portes y donnaient accès, l'une vers l'ouest, l'autre vers le nord-ouest. La première est détruite: il n'en subsiste plus qu'un magnifique linteau monolithe, actuelle-

ment mutilé et gisant à terre; il devait mesurer, quand il était intact, environ 2^m,40 de long. Sur la partie centrale de ce linteau, on remarque deux croix à branches égales, enfermées dans un cercle et surmontées d'un triangle qui en contient lui-même deux autres plus petits, emblème évident de la sainte Trinité. Entre les deux croix, un demi-cercle orné de rayons s'arrondit au-dessus d'un autre demi-cercle dépourvu de rayons.

La seconde porte est encore debout; elle se compose de plusieurs assises de superbes blocs formant pieds-droits, sur lesquels repose un grand linteau monolithe long de 2^m,20. Au centre de ce linteau a été sculptée également une croix à branches égales, comprise dans un cercle que surmonte un demi-cercle qui se termine à droite et à gauche en ligne droite. Au nord de la chapelle, les bâtiments attenants du couvent sont en partie rasés. A l'ouest et en dehors de ce même édifice, un petit souterrain, dans lequel je me glisse, renferme deux caveaux voûtés en plein cintre et bâtis avec des pierres très-bien appareillées; ils sont en partie bouchés.

J'ignore quels sont les souvenirs qui se rattachent à ce couvent, dont la construction accuse une époque bien antérieure à celle des Croisades. Mon guide se contente de m'en signaler les ruines sous le nom de *Deir el-A'rab*; il n'en sait pas davantage.

RETOUR À L'A'ÏN ZERKA.

A dix heures quinze minutes, nous descendons vers le nord-nord-est.

A dix heures vingt minutes, nous traversons une vallée semée de sésame.

A dix heures quarante minutes, nous montons vers l'est-nord-est.

A dix heures cinquante-cinq minutes, nous suivons, vers l'est, un sentier âpre et bordé de broussailles.

A onze heures, nous laissons à notre gauche Lebben, sur sa haute colline rocheuse.

A onze heures dix minutes, nous descendons vers l'est-nord-est, à travers de belles plantations d'oliviers appartenant à Lebben.

A onze heures quinze minutes, nous gravissons péniblement des pentes hérissées de broussailles, puis nous redescendons dans l'Oued Zerka; à midi vingt minutes, nous sommes de retour à notre petit campement.

MAKTHA' A'BOUD.

Après avoir pris quelque repos, je repars, avec un autre guide, à trois heures trente minutes de l'après-midi, et, regravissant, vers l'est-sud-est, les flancs de l'Oued Zerka, je parviens, à quatre heures, à A'boud. De là, me dirigeant vers l'ouest, je salue de nouveau, en passant sur son monticule, les ruines du sanctuaire de Sainte-Barbe, dont j'ai déjà parlé; puis, à quatre heures dix-sept minutes, je fais halte au milieu de magnifiques excavations pratiquées le long de la route dans des bancs rocheux, et appelées *Maktha' A'boud*, *مقطع عبود*, ou *Carrières d'A'boud*. Là, en effet, s'étendent des carrières très-considérables, qui ont été ensuite, même dans l'antiquité, transformées en nécropole. Les flancs d'une longue colline, composée d'une roche très-dure et très-compacte, ont été excavés de toutes parts, d'abord, sans doute, pour en extraire de belles pierres de taille, ensuite pour y creuser des tombeaux. Voici ceux qui ont le plus particulièrement attiré mon attention.

J'examine d'abord un grand monument funèbre dont la porte du vestibule est flanquée de deux pilastres ménagés dans l'épaisseur du roc. Au-dessus règne une frise élégamment sculptée. Les principaux ornements qui la décorent sont des rosaces, des diglyphes, des disques et, au centre, une magnifique grappe de raisin entre deux couronnes de fleurs. Malheureusement, ces sculptures sont très-dégradées.

De ce vestibule, qui mesure intérieurement 7 pas de long sur 3 1/2 de large, on pénètre, par une baie basse et étroite, dans une

chambre sépulcrale dont les parois sont percées tout autour de niches à cercueil.

Un second tombeau, plus intéressant encore que le précédent, offre également aux regards, au-dessus de la porte de son vestibule, une frise remarquable, mais très-dégradée par les hommes et par le temps; elle était ornée de rosaces, de grappes de raisin et de diglyphes. Ce vestibule mesure intérieurement 6 pas de long sur 3 de large; un banc en partie brisé avait été ménagé tout autour. De ce vestibule, j'entre d'abord dans une première chambre sépulcrale, qui contient neuf fours à cercueil et quatre niches supérieures, destinées probablement à contenir divers objets ayant appartenu aux morts; peut-être aussi servaient-elles aux besoins des vivants qui venaient dans le tombeau célébrer certains anniversaires. Une deuxième porte, pratiquée, non plus au fond, mais à la droite du vestibule, est décorée de sculptures très-effacées; parmi ces ornements, à peine visibles, on distingue encore plusieurs grappes de raisin. Cette porte donne entrée dans une seconde chambre sépulcrale, dont le plafond, au lieu d'être plat, s'arrondit en une sorte de petite coupole. Mais la particularité la plus curieuse qu'elle présente, ce sont les peintures à fresque qui en décorent les parois, et qui figurent des entrelacs, des losanges encadrés dans des rectangles, des carrés, le tout en couleur jaune et rouge. Cette chambre renferme elle-même six fours à cercueil, dont l'un a ensuite été percé à jour à une époque postérieure, et une grande niche carrée.

Un troisième tombeau, auquel on monte par plusieurs degrés ménagés dans le roc, a dû servir, à l'époque chrétienne, à enterrer des morts; car, au-dessus de la petite baie carrée, surmontée d'un arcosolium cintré, qui en forme la porte, on remarque une croix à branches égales, gravée probablement à une époque bien postérieure à celle qui a vu creuser ce monument. Quoi qu'il en soit, il contient intérieurement quatre fours à cercueil et une excavation centrale de forme carrée.

Un quatrième tombeau renferme six fours à cercueil.

Un cinquième, auquel on parvient au moyen de huit degrés pratiqués dans le roc, n'a qu'une chambre sépulcrale sans fours à cercueil. On y pénètre par une petite baie très-basse de forme rectangulaire, mais surmontée d'un arceau cintré.

Un sixième, dont la baie est également très-peu élevée, renferme cinq fours à cercueil.

Un septième en contient neuf.

Près de celui-ci est un huitième tombeau, dans lequel on descend par plusieurs degrés; après avoir franchi une petite porte carrée, on se trouve dans une chambre sépulcrale de forme circulaire, dont les parois sont revêtues d'un enduit rougeâtre et qui renferme six arceaux cintrés, sous chacun desquels il y avait place pour une auge funéraire ménagée dans l'épaisseur du roc; ces auges sont actuellement en grande partie détruites. Au sommet de la petite coupole qui couronnait la chambre, est une ouverture circulaire, semblable à celle d'une citerne et autrefois recouverte avec deux grosses dalles. Comme l'une d'entre elles a été déplacée, l'eau, quand il pleut, tombe dans ce tombeau, qui devient alors une véritable citerne. J'oubliais de dire que, à côté de la porte d'entrée, on avait pratiqué dans le roc une sorte de petit corridor, où l'on pouvait rouler, quand on voulait pénétrer dans le tombeau, la grosse pierre qui le fermait.

D'autres excavations sépulcrales analogues ont été encore visitées par moi en cet endroit; mais elles sont plus dégradées que celles que je viens de décrire.

DEIR ABOU-MECHA'L.

A cinq heures trente minutes, nous descendons vers le sud, et, à six heures, nous gravissons, par un sentier très-roide, les flancs de la montagne que couronne le village de *Deir Abou-Mecha'l*, دیر ابو مشعل, et où nous parvenons à six heures dix-huit minutes. Ce village de 450 habitants est assis sur un sommet rocheux, qui paraît avoir été sur plusieurs points aplani par la main de l'homme.

A l'endroit culminant, je remarque, sur une grande plate-forme, les traces d'une puissante construction, dont quelques assises inférieures existent encore et qui était bâtie avec de belles pierres de taille d'un magnifique appareil. Sous cette plate-forme règne une immense citerne creusée dans le roc. Vers le sud se dresse un pan de mur gigantesque fort épais, mais construit avec des pierres d'un bien moindre appareil que celles qui constituent les assises inférieures dont je viens de parler. Les maisons du village sont grossièrement bâties, mais presque toutes renferment dans leur construction des matériaux antiques. Près de ces habitations musulmanes s'étendent, sur le roc nivelé, plusieurs aires qui remontent peut-être à la plus haute antiquité, et dont les fellahs actuels se servent encore pour battre leur orge ou leur blé.

A six heures quarante minutes, je quitte Deir Abou-Mecha'l pour revenir à mon campement de l'Oued Zerka, où je n'arrive qu'à sept heures quarante-cinq minutes.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

DEIR A'LLA. — DEIR DAKLEH. — KHARBET BEN-RA'ÏCH. — RETOUR
 À L'A'ÏN ZERKA.

DEIR A'LLA.

Le 2 juin, à quatre heures trente minutes du matin, je pars, avec le même guide que la veille, et nous commençons par suivre, vers l'ouest-nord-ouest, dans le lit sinueux et profondément encaissé de l'Oued Zerka, la route dont j'ai déjà parlé.

A cinq heures vingt minutes, nous gravissons, vers l'ouest, des pentes roides et hérissées de broussailles.

A cinq heures trente-cinq minutes, nous laissons à notre gauche le village de Lebben.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous passons non loin du Kharbet A'ly, mentionné précédemment, et que nous avons à notre droite. Notre direction incline alors vers l'ouest-sud-ouest.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, nous reprenons celle de l'ouest. De distance en distance, les traces d'une voie antique très-dégradée attirent mon attention.

A six heures trente minutes, je rencontre, chemin faisant, trois fûts mutilés de colonnes monolithes, renversés le long de la route et provenant des ruines de l'église dont je vais parler.

A six heures quarante minutes, nous parvenons à *Deir A'lla*, دِير عِلَّا. Là s'élevait une petite ville, aujourd'hui bouleversée de fond en comble. A en juger par les matériaux épars sur le sol et par les arasements de nombreuses petites enceintes délimitant autant d'habitations démolies, elle avait été bâtie avec des pierres de dimension moyenne et assez mal taillées. Plusieurs citernes creusées dans

le roc et quelques tombeaux pratiqués en forme d'auges, que recouvraient, à fleur du sol, de gros blocs monolithes en guise de couvercles, sont probablement, avec un birket et une aire assez bien conservée, les plus anciens restes de cette ville. A une époque plus récente, bien qu'antérieure au moyen âge, appartiennent les vestiges d'une église, en grande partie rasée, qui paraît avoir eu 37 pas de long sur 14 de large. Elle était tournée de l'ouest à l'est, et quelques tronçons de colonnes monolithes encore épars au milieu de ses décombres semblent indiquer qu'elle était divisée en trois nefs. Son pavé consistait en petits cubes blancs formant mosaïque et actuellement enlevés ou déplacés. Elle renfermait intérieurement, comme beaucoup d'autres églises de cette époque, une citerne, creusée dans l'une des nefs latérales.

KHARBET DEIR DAKLEH.

A sept heures trente minutes, nous reprenons la direction de l'est.

A huit heures onze minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord-est.

A huit heures trente minutes, nous montons vers le nord, en laissant à notre droite le Kharbet Ben-Raïch, dont je parlerai tout à l'heure.

A huit heures trente-cinq minutes, après une légère descente, nous remontons vers le nord, puis vers le nord-ouest.

A huit heures cinquante-cinq minutes, nous arrivons au *Kharbet Deir Dakleh*, خربة دير دقلة. J'examine d'abord les restes d'une enceinte longue de 55 pas sur 30 de large. Les murs ont 1^m,5 d'épaisseur; ils ont été bâtis avec des pierres généralement régulières et quelques-unes de grandes dimensions, qui sont, pour la plupart, très-rongées par le temps. Au dedans de cette enceinte, tout a été bouleversé de fond en comble; on y distingue néanmoins les vestiges d'un édifice rectangulaire tourné de l'ouest à l'est, et terminé, de ce côté, par une abside. Il mesurait 18 pas de long sur 9 de large

et ne peut être qu'une ancienne chapelle. Ailleurs, je remarque plusieurs tombeaux creusés dans le roc. En dehors et autour de l'enceinte, à un niveau un peu inférieur, régnaient de belles plates-formes pavées en petits cubes de mosaïque blancs. L'une est percée de plusieurs citernes communiquant entre elles; une autre aboutit à un birket long de 14 pas sur 10 de large, et construit avec de magnifiques blocs rectangulaires revêtus d'un épais ciment. Çà et là, quelques caveaux pratiqués dans le roc sont précédés d'une sorte de vestibule bâti en pierres de taille et jadis fermé par une porte.

Au nord de ces ruines serpente, à une assez grande profondeur, l'Oued Sarida.

KHARBET BEN-RA'ÏCH.

A dix heures huit minutes, nous descendons vers le sud-est, puis vers le sud-sud-est.

A dix heures quinze minutes, nous montons vers l'est-sud-est.

A dix heures vingt minutes, des ruines étendues me sont désignées sous le nom de *Kharbet Ben-Ra'ïch*, خربة بن رعيش. De nombreuses habitations aux voûtes légèrement ogivales et presque cintrées sont encore en partie debout; elles paraissent arabes. A une époque plus ancienne appartiennent des citernes, des caveaux et des tombeaux pratiqués dans le roc en forme d'auges et, près d'un vieux caroubier, les vestiges d'un édifice rectangulaire mesurant 15 pas de long de l'ouest à l'est, sur 9 de large du nord au sud. Il avait été construit en pierres de taille très-régulières, comme le prouvent quelques assises inférieures encore en place. On y entrait par une porte ouvrant sur la façade nord. L'emplacement qu'il occupait est envahi actuellement par un fourré de lentisques et de térébinthes.

RETOUR À L'A'ÏN ZERKA.

A onze heures dix minutes, nous nous remettons en marche vers l'est.

A onze heures quinze minutes, nous descendons vers le sud-est, puis vers l'est, par un sentier glissant et difficile qui serpente au milieu de hautes broussailles.

A onze heures cinquante minutes, nous franchissons l'Oued Sarida et, nous dirigeant vers le sud-sud-est, puis vers l'est-sud-est, nous sommes de retour, à midi vingt minutes, à notre campement de l'Aïn Zerka.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME.

DEIR EL-MIR. — DEIR ES-SEMA'AN. — DEIR EL-KALÁ'H. — RAFAT. —
 DEIR BALLOUTH. — KHARBET MESMAR. — KHARBET OUMM EL-KEBA. —
 MEDJDEL-IABA.

DEIR EL-MIR.

Le 3 juin, à quatre heures trente-cinq minutes du matin, pendant que mon drogman prend, avec mon bagage, la route qui conduit directement à Medjdel-Iaba, je suis, avec un guide, vers l'ouest-nord-ouest, l'Oued Zerka.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous abandonnons le lit de l'oued pour gravir, vers le nord, ses berges sur la rive droite. Nous escaladons très-péniblement, avec nos chevaux, des pentes qui sont fort roides en plusieurs endroits. Le sentier où nous cheminons avec effort est en partie taillé dans le roc en forme d'escalier, mais les degrés sont très-dégradés actuellement.

A six heures, nous atteignons un premier plateau, où nous nous avançons vers l'est-nord-est ; puis, à six heures cinq minutes, nous entreprenons une nouvelle ascension à travers des rochers et des broussailles.

A six heures quinze minutes, nous arrivons à *Deir el-Mir*, دير المير. Les pentes de la hauteur que nous venons de gravir sont couvertes de débris d'anciennes habitations, restes d'un grand village détruit ; le sommet est couronné par une construction longue de 20 pas sur 7 de large, qui ne semble pas antérieure à l'époque des Croisades, et paraît musulmane.

DEIR ES-SEMA'AN.

A six heures quarante minutes, nous redescendons vers le nord-

est, à travers un fourré de lentisques, de chênes verts et de caroubiers.

A six heures cinquante-cinq minutes, nous cessons de descendre pour remonter vers l'est-nord-est.

A sept heures vingt minutes, après une ascension laborieuse le long de pentes assez escarpées et hérissées de broussailles, nous faisons halte sur un plateau élevé, où des ruines importantes me sont désignées sous le nom de *Deir es-Sema'an*, دير السمعان (couvent de Siméon). J'examine d'abord une belle enceinte carrée, qui mesure environ 46 pas sur chaque face. Elle a été construite avec de superbes blocs très-régulièrement taillés et la plupart relevés en bossage. Des pans tout entiers, parfaitement conservés, sont encore debout; d'autres ont été renversés, puis rebâti à la hâte à une époque ultérieure; d'autres, enfin, sont restés en partie démolis, et les assises inférieures sont seules en place. Quant aux constructions qui remplissaient cette enceinte, elles ont été, pour la plupart, rasées et, au milieu de leurs décombres, les fellahs des environs ont planté du tabac. Quelques tronçons de colonnes et une pierre marquée d'une croix, dite *de Malte*, parce qu'elle a été adoptée par l'ordre de ce nom, mais, en réalité, d'origine fort ancienne parmi les nations chrétiennes, surtout en Orient, semblent avoir appartenu à une chapelle totalement détruite.

En dehors de l'enceinte, vers le nord, des bâtiments légèrement voûtés en ogive, servant actuellement d'étables à bœufs, datent d'une époque bien postérieure à celle de la fondation de ce couvent fortifié.

De ce même côté règne une plate-forme autrefois pavée en mosaïque, comme l'attestent un grand nombre de petits cubes blancs épars çà et là, et qui aboutissait à deux vastes birkets rectangulaires, en grande partie creusés dans le roc et bâtis avec des blocs très-puissants, là où le roc faisait défaut. A l'est de ces bassins et à un niveau un peu plus élevé, j'en remarque un troisième, de forme circulaire, mesurant 15 pas de diamètre. Celui-ci communiquait avec les deux précédents au moyen d'un petit canal pratiqué dans

le roc. Indépendamment de ces trois birkets, plusieurs citernes, également creusées dans le roc, recueillaient les eaux pluviales et alimentaient le deir. Enfin, au sud de la même enceinte, un quatrième birket paraît avoir été une ancienne carrière, ainsi que les trois autres, qui, après avoir été excavés pour en extraire des pierres de construction, ont été régularisés dans leur forme et utilisés comme réservoirs.

DEIR EL-KALA²H.

A neuf heures dix minutes, nous redescendons vers l'ouest, puis vers le sud. Après avoir franchi une petite vallée, nous gravissons, vers le sud-sud-ouest, une montagne dont les flancs sont hérissés de chênes verts, de caroubiers, de lentisques et de hautes herbes épineuses. Nous en atteignons le sommet à neuf heures quarante minutes. Là, des ruines plus considérables encore que celles de Deir es-Sema'an frappent aussitôt mon regard. On les appelle *Deir el-Kala'h*, دير القلعة (couvent de la forteresse), ainsi nommé, parce que c'était un véritable château fort, défendu par des murs très-épais, des fossés creusés dans le roc ou des ravins très-profonds.

Je traverse d'abord plusieurs ruines indistinctes, puis j'arrive bientôt aux restes d'une belle chapelle qui mesurait intérieurement 8 pas de large sur 32 de long. Précédée, vers l'ouest, d'un narthex aujourd'hui complètement démoli, elle se terminait, à l'est, en une abside demi-circulaire, éclairée au centre par une fenêtre cintrée. Une corniche, à la fois simple et élégante, régnait au-dessus et faisait probablement le tour de l'édifice. La façade septentrionale a été en partie détruite; celle de l'ouest est complètement rasée; celle du sud est mieux conservée, au moins dans ses assises inférieures. L'appareil des pierres avec lesquelles cette église avait été bâtie est l'appareil moyen; elles sont, du reste, très-régulières et parfaitement aplanies. Le pavage consistait en petits cubes blancs formant mosaïque; ils ont été depuis longtemps désagrégés, afin de faire place à des plantations de tabac.

A l'est de la chapelle s'élève une tour, qui avait autrefois deux étages et qui est découronnée actuellement de sa partie supérieure. Elle a été construite avec de gros blocs à bossage reposant sans ciment les uns sur les autres et parfaitement agencés entre eux. On y pénètre par une porte rectangulaire, dont les pieds-droits sont surmontés d'un beau linteau monolithe, au centre duquel a été sculptée une croix de Malte. Cette croix est environnée d'un cercle renfermé lui-même dans une espèce de cadre rectangulaire et flanqué de deux petits triangles.

Au sud de la même chapelle, deux grandes salles construites en pierres de taille sont encore en partie debout ; elles étaient éclairées par des fenêtres rectangulaires, et l'une d'entre elles est traversée, vers le milieu, par des arcades cintrées. Elles avaient deux étages. Le linteau d'une seconde porte est orné de même, à son centre, d'une croix de Malte entourée d'un cercle qu'encadre un long rectangle, flanqué, à droite et à gauche, d'un triangle, le tout enfermé dans un second cadre rectangulaire de proportions plus étendues.

Sur le linteau d'une troisième porte, j'observe pareillement une croix de Malte, qui repose sur un demi-cercle dont chacune des deux extrémités s'appuie de même sur un autre demi-cercle.

Au-dessus d'une quatrième porte, beaucoup plus haute que les précédentes, et qui, vers le sud, donnait entrée dans le couvent, une croix à branches égales a été semblablement sculptée sur un linteau long de 3^m, 10.

A l'ouest de cette porte, et séparées par un corridor des deux belles salles dont j'ai parlé, on remarque les ruines d'un pavillon qui fait saillie en encorbellement avec mâchicoulis pour lancer des pierres ou des traits.

Enfin une deuxième tour carrée, à deux étages, mesurant 11 pas sur chaque face et percée de meurtrières, attire, de ce même côté, mon attention. Elle avoisine un birket en partie taillé dans le roc et en partie construit avec de beaux blocs revêtus d'un ciment très-épais.

Ce bassin, dans lequel on descend par treize marches, a 14 pas de long sur autant de large.

Un second birket, beaucoup plus considérable que le précédent, s'étend à côté de la première tour que j'ai signalée. Il mesure 48 pas de long sur 15 de large, et a été en grande partie creusé dans le roc ; là où le roc faisait défaut, il avait été bâti avec de superbes blocs, la plupart taillés en bossage et très-réguliers. Le ciment qui en revêtait les parois intérieures est aux trois quarts tombé. Ce grand bassin est aujourd'hui planté de tabac. Il communiquait avec deux autres birkets de dimensions moindres et en partie creusés dans le roc à un niveau moins élevé. Ces divers bassins, ainsi que les fossés pratiqués dans le roc qui, vers le sud, bordent l'enceinte, encore debout de ce côté, paraissent avoir été, dans le principe, des excavations faites pour extraire des matériaux de construction

Quels sont les souvenirs qui se rapportent à ce beau couvent fortifié, ou, si l'on aime mieux, à ce château fort, qui renfermait dans son enceinte la grande chapelle dont j'ai fait mention ? De quelle époque aussi date sa fondation ? Relativement à la première question, j'avouerai que ni dans les traditions du pays, ni dans l'histoire, je n'ai rien trouvé qui puisse nous apprendre quelque chose à ce sujet. Quant à l'âge de ces importantes constructions, je le crois antérieur à l'invasion des Arabes en Palestine. Au premier abord, la vue de ces immenses birkets pratiqués dans le roc ou bâtis avec des blocs à bossage très-régulièrement jointoyés ensemble, la vue aussi de ces belles et épaisses murailles construites avec des blocs du même appareil reposant sans ciment les uns sur les autres, pourrait faire supposer que l'on a sous les yeux les restes d'une forteresse judaïque. Mais on est forcé aussitôt d'abandonner cette hypothèse, car la grande chapelle dont j'ai parlé est si bien enclavée dans l'ensemble des bâtiments qu'il est impossible de penser qu'elle ait été bâtie après coup, plusieurs siècles après la construction des tours et des murailles dont il a été question plus haut. En outre, la plupart des portes encore debout, et qui ne pa-

raissent nullement avoir été remaniées à une époque postérieure, sont marquées d'une croix à branches égales, sculptée en relief sur le milieu du linteau monolithe qui en couronne les pieds-droits. Ces croix et la magnificence de ces constructions, qui ont dû coûter des sommes et des efforts considérables, qui ont dû, par conséquent, être faites à une époque où la religion chrétienne était très-florissante dans la contrée, me portent à croire que nous avons là sous les yeux un couvent fortifié datant du iv^e ou du v^e siècle de l'ère chrétienne. En errant au milieu des ruines, j'ai rencontré plusieurs fûts de colonnes ayant appartenu, selon toute apparence, à la chapelle et un chapiteau représentant une sorte de corbeille tressée à jour, d'un caractère byzantin très-prononcé. Dans tous les cas, ce couvent est bien antérieur à l'époque des Croisades, et, s'il a été réoccupé par les Latins, ceux-ci ont dû le laisser à peu près tel qu'il avait été bâti plusieurs siècles auparavant. Quelques remaniements, toutefois, peuvent leur être attribués, à moins, par hasard, ce qui est également possible, qu'ils ne soient l'ouvrage des musulmans.

RAFAT.

A une heure trente minutes, nous descendons, de la hauteur où nous sommes, dans la direction de l'ouest-nord-ouest, laissant à notre gauche *Deir el-Mir*, séparé de nous à l'ouest par un ravin.

A une heure cinquante minutes, nous atteignons le bas de la montagne et, après une courte ascension vers le nord-ouest, nous traversons, vers l'ouest, une fertile vallée cultivée en blé.

A deux heures, j'aperçois, au nord, devant nous, le village de *Rafat*, رافات, à un kilomètre environ de distance. Je me dispense d'aller le visiter, l'ayant déjà examiné en 1863. Il est situé sur le sommet d'une colline rocheuse et renferme actuellement un fort petit nombre d'habitants. Il a dû succéder à une bourgade antique peu étendue, mais bien bâtie, comme le prouvent les belles pierres de taille qui sont éparses de tous côtés. On y remarque un certain nombre de citernes antiques et un birket rectangulaire creusé dans

le roc et mesurant 15 pas de long sur 10 de large. Sur les pentes de la colline ont été pratiqués plusieurs tombeaux, dont la forme est celle d'auges ou de fosses creusées perpendiculairement dans le roc, à fleur du sol; elles étaient fermées jadis au moyen soit d'un couvercle en dos d'âne, soit tout simplement de gros blocs monolithes plus ou moins bien équarris, comme on l'observe, par exemple, pour les tombeaux du Kharbet el-Medieh, à l'endroit appelé *Kharbet el-Yehoud*.

DEIR BALLOUTH.

A deux heures dix minutes, nous arrivons à *Deir Ballouth*, دیر بلوط. Ce n'est plus actuellement qu'un village de cent cinquante habitants au plus. Autrefois, à en juger par l'étendue des ruines qui couvrent la colline où il s'élève, ce devait être une ville véritable. La plupart des maisons étaient construites avec des pierres de grandes dimensions, soit polygonales et assez mal aplanies, soit rectangulaires et régulièrement taillées.

Quelques critiques identifient cette localité avec la *Ba'alath*, en hébreu בַּאֲלָת, en grec Βααλάθ, en latin *Baalath*, mentionnée dans le livre de Josué comme appartenant à la tribu de Dan. Le mot arabe *Ballouth*, qui signifie *chêne*, n'a aucun rapport de signification avec le mot hébraïque ou kanaanéen *Ba'alath*, qui semble faire allusion au culte rendu jadis en ce lieu au dieu Baal. Mais ce n'est point là une objection péremptoire contre le rapprochement de ces deux mots, les Arabes, en effet, ayant pu faire subir au nom antique, dont ils ne comprenaient pas le sens, une modification légère qui le transformait aussitôt en un terme arabe qui leur était très-familier.

Une objection qui me paraît plus forte que la précédente, c'est que la ville de Ba'alath est assignée, par la Bible, à la tribu de Dan, et que Deir Ballouth me semble plutôt, par sa position, appartenir à l'ancien territoire de la tribu d'Éphraïm.

KHARBET MESMAR.

A deux heures vingt-cinq minutes, nous poursuivons notre marche, vers l'ouest-nord-ouest, sur un plateau très-élevé.

A notre gauche serpente l'*Oued Ballouth*, واد بلوط, le même qui, plus à l'est, s'appelle *Oued Sarida*, et plus à l'est encore, *Oued Zerka*.

A deux heures trente minutes, j'aperçois, au sud, au delà de l'oued, le *Kharbet Mesmar*, خربة مسمار, petit village renversé, sur le haut d'une colline.

A deux heures cinquante minutes, nous descendons, vers l'ouest, sur un plateau inférieur au précédent et couvert pareillement de broussailles.

KHARBET OUMM EL-KEBA.

A trois heures cinq minutes, après une nouvelle descente, nous parvenons à des ruines étendues, appelées *Kharbet Oumm el-Keba*, خربة ام الكبا. Là s'élevait une petite ville, probablement fort ancienne, mais qui a été habitée encore à l'époque chrétienne et depuis l'invasion musulmane. A l'époque antique appartiennent probablement une quarantaine au moins de citernes creusées dans le roc; à la seconde, un assez grand nombre de maisons dont les assises inférieures sont encore en place, ou qui même sont presque entièrement debout avec leurs voûtes cintrées. Une pierre sur laquelle a été sculptée une croix à branches égales, entourée d'un cercle, provient peut-être d'une chapelle chrétienne totalement démolie. D'autres habitations accusent une date plus récente. Les matériaux avec lesquels cette ville avait été bâtie sont en partie d'assez grandes dimensions, les uns complètement équarris, les autres à peine taillés.

MEDJDEL-IABA.

A quatre heures, nous nous remettons en marche vers l'ouest-

nord-ouest. Après une légère montée, nous descendons en suivant un sentier rocheux et difficile bordé d'épaisses broussailles.

A quatre heures trente minutes, nous traversons une plaine vers l'ouest; elle estensemencée en dourah et mamelonnée.

A cinq heures quatre minutes, nous dressons notre tente au pied de la colline que couronne le village de *Medjdel-Iaba*, مجدل يابا. Fort mal bâti, il contient sept cents habitants. Sur le point culminant de la colline, on remarque les restes d'une ancienne église chrétienne, dont les fenêtres ogivales semblent indiquer qu'elle date de l'époque des Croisades. En grande partie démolie, elle sert actuellement d'étable dans la portion qui subsiste encore, et, le soir, les nombreux troupeaux du cheikh y sont renfermés. La maison où il habite lui-même est une sorte de petite forteresse, dont la partie supérieure a été réparée il y a une vingtaine d'années, et qui a été construite sur les ruines d'un autre château fort beaucoup plus considérable, contemporain probablement de l'église que je viens de mentionner.

En allant rendre visite à ce cheikh, je m'aperçois, après avoir dépassé le vestibule de son manoir, d'apparence féodale, que la porte qui donne entrée dans ce dernier est composée d'admirables blocs antiques, sur l'un desquels, qui sert de linteau, je lis l'inscription grecque suivante :

MARTYPIONTOY
ΑΓΙΟΥΚΗΡΥΚΟΥ.

Cette inscription, gravée en très-beaux caractères, est encadrée dans une sorte de cartouche rectangulaire flanqué, à droite et à gauche, d'un triangle, et enfermé lui-même dans un autre cadre rectangulaire plus étendu.

Ce bloc mesure 2^m,20 de long; comme l'inscription l'indique, il recouvrait le tombeau du saint martyr Cerycus, dont le corps reposait peut-être sous l'autel de l'église attenante, église qui avait, selon toute vraisemblance, succédé à une autre beaucoup plus ancienne.

Medjdel-laba, ainsi que son nom porte à le supposer, à dû jadis être une place forte. La dénomination de Medjdel, en effet, est la reproduction en arabe de l'hébreu *Migdal*, מִגְדָּל, mot qui signifie *tour* et, par extension, *forteresse*, *place fortifiée*, et que nous trouvons appliqué, dans la Bible, avec un autre mot faisant l'office d'épithète, comme Migdal-El, Migdal-Gad, à deux villes distinctes, l'une de la tribu de Nephtali, l'autre de celle de Juda. Mais il devait y avoir beaucoup d'autres villes fortes que la Bible ne mentionne pas, témoin celle qui nous occupe en ce moment, et dans le nom desquelles devait entrer le mot Migdal, en arabe Medjdel, accompagné d'un autre mot, ici, par exemple, celui de laba, pour les distinguer entre elles.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME.

KHARBET OUMM ET-TINEH. — KHARBET ABOU-SAMARA. — KHARBET OUMM EL-HAMMAM. — KHARBET KESFA. — KHARBET OUMM EL-BOUREID. — KHARBET ED-DOUEIR. — KOROUN EL-HARAMIEH. — KASR ES-SETT. — RETOUR À MEDJDEL-IABA.

KHARBET OUMM ET-TINEH.

Le 4 juin, à quatre heures vingt-cinq minutes du matin, je pars, avec un guide que me donne le cheikh de Medjdel-Iaba, pour aller explorer plusieurs ruines situées dans les environs. Nous prenons d'abord la direction du nord, puis du nord-est.

A quatre heures trente-cinq minutes, nous montons à travers des collines pierreuses, pour en redescendre à quatre heures quarante minutes.

A cinq heures, notre direction devient celle du sud-sud-est.

A cinq heures dix minutes, nous parvenons au *Kharbet Oumm et-Tineh*, خربة أم التينة, village entièrement détruit, sur une colline peu élevée. Il consistait en une vingtaine de petites maisons, dont les arasements seuls sont reconnaissables. Une dizaine de citernes y avaient été pratiquées dans le roc; quelques-unes ont été agrandies ultérieurement et servent actuellement de retraite souterraine à des bergers.

KHARBET ABOU-SAMARA.

A cinq heures vingt-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers l'est-sud-est, puis vers l'est, en cheminant constamment à travers des broussailles.

A cinq heures trente-cinq minutes, nous arrivons au *Kharbet*

Abou-Samara, خربة ابو سمارة. Ainsi appelle-t-on, sur une colline, une enceinte rectangulaire, bâtie avec des blocs de moyenne grandeur et assez réguliers, qui mesure 40 pas de long sur 24 de large. Elle renferme une seconde enceinte, mesurant seulement 13 pas sur chaque face et construite avec des blocs plus considérables, qui semble être une ancienne tour. À côté, je remarque deux citernes pratiquées dans le roc et les vestiges de quelques autres constructions démolies.

KHARBET OUMM EL-HAMMAM.

À six heures, nous continuons à nous avancer vers l'est, en inclinant quelquefois vers le nord-est.

À six heures quinze minutes, des ruines éparses sur une colline et sur ses pentes me sont désignées sous le nom de *Kharbet Oumm el-Hammam*, خربة أم الحمام. Ce sont celles d'une bourgade dont l'emplacement est maintenant envahi par d'épaisses touffes de lentisques, au milieu desquelles apparaissent ou sont ensevelies les assises inférieures de nombreuses maisons renversées, qui avaient été construites, pour la plupart, avec des pierres d'assez grandes dimensions et généralement mal taillées. Des citernes s'ouvrent çà et là béantes sous les pas de celui qui parcourt ces ruines.

En dehors de la bourgade, une construction voûtée, d'apparence arabe, est encore en partie debout. On l'appelle *El-Hammam* (le bain), d'où la dénomination de *Kharbet Oumm el-Hammam* donnée à l'ensemble des ruines, le nom primitif de cette localité ayant complètement disparu.

Sur une colline voisine, plus haute que celle où s'élevait cette bourgade et la dominant de très-près, j'observe les vestiges d'une petite église tournée de l'ouest à l'est, mesurant 20 pas de long sur 16 de large. Malgré ses dimensions peu considérables, elle paraît avoir eu trois nefs, et quelques tronçons de colonnes de pierre gisants à terre sont probablement les restes de celles qui séparaient la nef centrale des bas côtés. Au lieu de pénétrer dans ce sanctuaire par l'ouest, on y entrait par le nord, au moyen de trois

portes rectangulaires dont les pieds-droits étaient surmontés de linteaux monolithes.

Des bâtiments attenants à l'église et entièrement rasés sont peut-être ceux d'un ancien couvent, dont il subsiste encore quelques citernes pratiquées dans le roc sur le sommet et sur les pentes de la colline. Celle-ci était en outre environnée tout entière d'un mur en grande partie renversé.

KHARBET KESFA.

A sept heures vingt minutes, nous descendons vers le nord-est.

A sept heures trente minutes, nous traversons une vallée vers le nord-est.

A sept heures trente-deux minutes, nous commençons une nouvelle ascension, mais peu rapide, vers le nord-nord-ouest, qui nous amène, à sept heures cinquante-deux minutes, au *Kharbet Kesfa*, خربة كسفا. Sur une colline aujourd'hui hérissée de broussailles et qui, au nord et à l'est, domine les ravins profonds de l'Oued Kesfa, s'étendent les débris d'un gros village, dont les maisons, renversées, avaient été presque toutes construites avec des blocs assez considérables. Un édifice tourné de l'ouest à l'est, et aux trois quarts rasé, paraît avoir été une ancienne église chrétienne. Deux colonnes sont encore gisantes sur le sol, au milieu de l'emplacement qu'elle occupait; les autres ont été réduites en chaux dans un four voisin. A cette église appartenait, selon toute vraisemblance, un beau bloc mutilé que j'ai trouvé à quelque distance de là, et sur lequel on distingue cinq cercles contigus renfermant chacun une croix à branches égales. Ce bloc constituait peut-être le linteau d'une porte.

Plusieurs tombeaux creusés en forme d'auges rectangulaires, deux birkets et une douzaine de citernes pratiquées dans le roc vif attirèrent ensuite mon attention.

KHARBET OUMM EL-BOUREID.

A huit heures cinquante minutes, nous descendons vers le sud-ouest, puis vers l'ouest.

A neuf heures quinze minutes, d'autres ruines appellent mon examen : on les nomme *Kharbet Oumm el-Boureid*, خربة امّ البريد. Elles sont situées sur une colline qu'entourait un mur d'enceinte construit avec des blocs plus ou moins considérables assez irrégulièrement taillés. Au dedans de cette enceinte, en grande partie renversée, je remarque quelques faibles arasements provenant d'un ancien édifice tourné de l'ouest à l'est, qui doit avoir été une église chrétienne. L'emplacement qu'il occupait, et dont je ne puis au juste déterminer l'étendue, tant ce monument a été bouleversé de fond en comble, est actuellement jonché de pierres confusément entassées, au milieu desquelles je distingue un grand nombre de petits cubes de mosaïque blancs, qui, autrefois, formaient le pavé de l'église. Trois tronçons de fûts brisés et gisants parmi d'autres débris indiquent que la nef centrale était séparée des bas côtés par plusieurs colonnes, qui ont dû être transportées ailleurs, ou plutôt peut-être calcinées dans un four à chaux attenant au kharbet. A l'entrée de cette église, comme on l'observe dans beaucoup d'autres de la même époque, une citerne pratiquée dans le roc fournissait l'eau nécessaire aux besoins du culte.

Autour de ce même édifice, les arasements d'une vingtaine de petites maisons carrées sont reconnaissables. On y remarque aussi plusieurs citernes et un birket en partie creusé dans le roc et en partie construit avec d'anciens matériaux revêtus d'un épais ciment.

KHARBET ED-DOUEIR.

A dix heures cinq minutes, nous descendons vers le nord-ouest, pour remonter dans la même direction, à dix heures quinze minutes.

A dix heures vingt minutes, nous arrivons, en inclinant vers l'ouest, au *Kharbet ed-Doueir*, خربة الدوير, village entièrement renversé, sur une colline. Il se bornait à un petit groupe d'habitations, bâties en forme de tours carrées, avec des pierres de taille de moyenne dimension. Un fragment de colonne et de nombreux petits cubes blancs, restes d'un ancien pavé en mosaïque, indiquent l'existence, en cet endroit, d'une église chrétienne, entièrement rasée. L'emplacement qu'elle occupait, ainsi que celui où s'élevait le village lui-même, est aujourd'hui couvert de plantations de tabac.

Près de là s'étend un grand birket taillé dans le roc; cette excavation a été faite, dans le principe, pour en extraire des pierres de taille; ensuite une partie de cette carrière est devenue un bassin circulaire, où l'on descend par un escalier pratiqué dans le roc.

KOROUN EL-HARAMIEH.

A onze heures trente-cinq minutes, nous nous remettons en marche en descendant vers le sud.

A onze heures cinquante-deux minutes, nous inclinons vers l'ouest.

A onze heures cinquante-cinq minutes, nous franchissons une vallée; puis une nouvelle montée vers le sud nous conduit, à midi cinq minutes, à *Koroun el-Haramieh*, قرون الحراميه, petite enceinte carrée, mesurant 17 pas sur chaque face et construite avec d'énormes blocs, à peine équarris, qui reposent sans ciment les uns sur les autres. Cet ancien poste de défense occupe le sommet d'un monticule, au milieu d'un fourré de lentisques et de chènes verts.

KASR ES-SETT.

A midi dix minutes, nous descendons de là vers le sud-ouest.

A midi vingt-cinq minutes, les débris d'une enceinte peu étendue, que flanquaient de petites tours, actuellement détruites, à l'except-

tion d'une seule, dont quelques assises inférieures sont encore debout, me sont signalés sous le nom de *Kharbet Kasr es-Sett*, خربة قصر الست.

A midi trente-cinq minutes, je suis de retour sous ma tente, au bas de la colline de Medjdel-laba.

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME.

KHARBET OUMM EL-KOUBBEH. — KEFR KASIM. — KHARBET KEFR HATTA. —
 KHARBET KEFR BERAH. — KHARBET KHREICH. — KHARBET ZAKKOUR. —
 KHARBET NEDJARA. — KHARBET EN-NEDJAR. — KHARBET AZZOUN. —
 KHARBET ASRISIA. — KHARBET DEIR KASIS. — ZAOUÏEH. — MESHHA. —
 BEDDIA. — SARTA. — KHARBET DAR AHMED. — KHARBET EL-METAOUÏ.
 — RAS EL-A'ÏN METAOUÏ.

KHARBET OUMM EL-KOUBBEH.

Le 5 juin, à trois heures quarante minutes du matin, nous nous mettons en marche vers le nord à travers une plaine très-fertile.

A quatre heures, notre direction devient celle de l'est-nord-est. Nous laissons à notre gauche, à l'ouest, à trente minutes de distance, le *Kala't Ras el-A'in*, قلعة رأس العين, dont je parlerai plus tard.

Nous franchissons alors un petit oued, et, montant légèrement vers l'est-nord-est, nous parvenons, à quatre heures trente-deux minutes, au *Kharbet Oumm el-Koubbeh*, خربة أم القبة. J'examine d'abord les restes d'une enceinte bâtie soit en pierres de taille parfaitement aplanies, soit en blocs relevés en bossage. La face est mesure 34 pas; celle de l'ouest, 34 également; celle du nord, 28; celle du sud, 45. Elle forme ainsi une sorte de trapèze, parce qu'elle s'adapte à la configuration du monticule sur lequel elle est assise; en plusieurs endroits, les assises inférieures reposent sur le roc aplani. Cette enceinte renferme intérieurement deux citernes pratiquées dans le roc, les arasements de plusieurs constructions complètement renversées, entre autres ceux d'une chapelle rectangulaire mesurant 20 pas de long sur 9 de large et tournée de l'ouest à l'est; elle se terminait, de ce côté, en une abside dont

quelques faibles traces sont encore reconnaissables, et était pavée avec de petits cubes de mosaïque blancs, actuellement en grande partie enlevés.

Au sud de cette enceinte, j'en observe une autre, moins considérable et bâtie avec des pierres de moindre dimension, mais très-régulièrement appareillées; il en subsiste encore plusieurs assises inférieures.

A quelque distance de là, vers l'ouest, est une petite koubbeh. Ce sanctuaire à moitié démoli, qui avait été construit avec de belles pierres de taille empruntées à un édifice plus ancien, a donné son nom aux ruines dont je parle en ce moment.

Plus au sud, je rencontre quatre citernes et un birket, long de 12 pas sur 6 de large, qui a été en partie creusé dans le roc et en partie bâti.

KEFR KASIM.

Le kharbet précédent n'est séparé que par un oued, au nord, de *Kefr Kasim*, كفر قاسم, qui a succédé à une petite ville antique, beaucoup plus étendue que l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui, comme l'indiquent les citernes et les amas de décombres que l'on voit en dehors du village actuel. Celui-ci est situé sur une colline; les maisons sont grossièrement construites en pisé. La population est de quatre cents habitants.

KHARBET KEFR HATTA.

A quinze minutes de marche au nord-ouest de Kefr Kasim, s'étendent, sur une faible éminence, des ruines assez considérables, que je me dispense d'aller visiter, les ayant déjà explorées en 1863. On les appelle *Kharbet Kefr Hatta*, خربة كفر حاتا. Le sol est partout jonché de gros blocs, restes de maisons ou d'édifices renversés. Au centre à peu près des ruines, on observe les débris d'un *bordj*, dont la partie supérieure a subi des remaniements postérieurs, mais sous lequel règnent plusieurs chambres basses dont les murs de

refend et les voûtes cintrées datent très-probablement de l'antiquité, tant sont régulières la coupe et la pose des pierres. A la même époque également paraît appartenir un puits construit avec de belles pierres de taille très-régulièrement agencées entre elles. Une mosquée abandonnée indique que cette localité a été encore habitée depuis l'invasion arabe.

KHARBET KEFR BERAH.

A 3 kilomètres de distance au nord de Kefr Kasim et au delà de l'*Oued Mesha*, واد مسحا, d'autres ruines, que j'avais examinées pareillement en 1863, sont connues sous le nom de *Kefr Berah*, كفربرة. Ce sont celles d'un village arabe abandonné. De magnifiques ricins croissent au milieu des décombres de maisons renversées. Sur le seuil d'une petite mosquée encore debout, une colonnette cannelée et torse en beau marbre blanc est gisante à terre. Quelques citernes antiques ont été çà et là creusées dans le roc.

KHARBET KHREICH.

A une faible distance de Kefr Berah, vers l'ouest, une colline rocheuse, dont les flancs ont été jadis exploités comme carrière, offre à la vue, sur son sommet, plusieurs birkets, un assez grand nombre de citernes et un pressoir antique, le tout pratiqué dans le roc vif. Des tas de pierres de diverses dimensions sont partout disséminés sur le sol, seuls restes de maisons complètement renversées. Quelques acacias mimosas ombragent ces ruines solitaires, sur lesquelles j'avais de même jeté un coup d'œil, lors de mon avant-dernier voyage, et qui portent le nom de *Kharbet Khreich*, خربة خريش.

KHARBET ZAKKOUR.

Dans la même tournée, j'avais aussi examiné le *Kharbet Zakkour*, خربة زكور, situé à vingt minutes au plus à l'est-nord-est

du Kharbet Khreich, au delà de l'Oued Zakkour, sur une colline rocheuse et hérissée de broussailles, dont le plateau supérieur est couvert de ruines qui s'étendent pareillement le long des pentes. Un assez grand nombre de petites maisons renversées, d'apparence arabe, attestent l'existence en ce lieu d'un village important, qui avait été en partie bâti avec des matériaux antiques. Des citernes creusées dans le roc accusent de même un travail antérieur à l'occupation arabe.

KHARBET NEDJARA.

Je reviens maintenant au Kharbet Oumm el-Koubbeh.

A cinq heures vingt-cinq minutes, nous le quittons pour prendre la direction de l'est-sud-est.

A cinq heures trente minutes, nous marchons vers le nord-est.

A cinq heures quarante-deux minutes, j'examine les arasements d'une enceinte construite avec des pierres de taille de moyenne dimension et mesurant 55 pas de long sur 34 de large. L'intérieur est maintenant labouré. Un linteau de porte gît renversé à terre; il a 2^m,60 de longueur. Ces ruines s'appellent *Kharbet Nedjara*, خربة نجارا.

KHARBET EN-NEDJAR.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers l'est-nord-est, puis vers le nord-est.

A six heures trente minutes, des ruines peu considérables, sur une colline voisine de la route, me sont indiquées sous le nom de *Kharbet en-Nedjar*, خربة النجار.

KHARBET AZZOUN.

A six heures quarante-cinq minutes, nous gravissons des pentes couvertes de broussailles et notamment de touffes de lentisques.

A six heures cinquante minutes, un grand village arabe, maintenant désert, m'est désigné sous la dénomination de *Kharbet Azzoun*,

خربة عزون. De nombreuses petites maisons carrées sont encore en partie debout. La voûte qui les surmonte intérieurement est ou cintrée, ou légèrement ogivale. Près d'une mosquée, qui a pu remplacer une église chrétienne, je remarque une colonne gisante à terre et plusieurs grandes dalles, qui proviennent certainement d'un édifice plus ancien. De vieux figuiers et de beaux acacias mimosas sont disséminés au milieu des ruines.

KHARBET ASRSIA.

A sept heures vingt-cinq minutes, nous redescendons vers le sud.

A sept heures trente-cinq minutes, nous continuons à descendre vers le sud-ouest, puis vers l'ouest.

A sept heures cinquante minutes, nous faisons halte au *Kharbet Asrisia*, خربة اسريسيا. Situé sur une colline qu'entourne une vallée, il consiste seulement en une trentaine de petites enceintes en gros blocs, les uns assez bien taillés, d'autres presque bruts, qui sont les restes d'habitations renversées. Quelques citernes creusées dans le roc sont à moitié cachées par les broussailles, qui ont envahi l'emplacement de cet ancien village.

KHARBET DEIR KASIS.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers l'est-sud-est. A notre gauche serpente l'Oued Asrisia.

A neuf heures, nous montons tantôt vers la sud-est, tantôt vers le sud-sud-est.

A neuf heures trente-deux minutes, parvenus sur un plateau, nous nous dirigeons vers l'ouest et, à neuf heures trente-cinq minutes, nous arrivons au *Kharbet Deir Kasis*, خربة دير قسيس. J'examine d'abord un grand birket, long de 28 pas sur 25 de large; il est en partie creusé dans le roc et en partie construit avec de beaux blocs relevés en bossage et revêtus d'un épais ciment. Devant ce

bassin s'étend une plate-forme parsemée de petits cubes de mosaïque blancs, ce qui indique qu'autrefois elle était ainsi pavée. Le groupe d'habitations qui s'élevait en cet endroit ne forme plus maintenant qu'un amas de matériaux de toutes sortes confusément entassés sur le sol. Seule une petite mosquée est encore en partie debout. Le linteau qui en surmonte la porte est, selon toute apparence, antique ; mais les rosaces qui le décorent sont dans le style arabe. Au-dessus de ce linteau s'élève un arc ogival, qui a pour principal caractère une large voussure sillonnée de petits canaux perpendiculaires à la courbure, semblables à des tuyaux qui simulent une série de claveaux très-étroits, séparés par des joints profonds. Cette disposition se rencontre, dans un grand nombre d'anciennes mosquées, autour et au-dessus des portes. On la retrouve encore dans plusieurs églises de Palestine, notamment dans celle du Saint-Sépulcre et de Sainte-Anne, les chrétiens ayant emprunté aux Arabes ce genre de décoration.

A quelque distance de cette mosquée, on trouve des carrières antiques et quelques tombeaux creusés dans le roc, qui remontent peut-être à l'époque judaïque.

ZAOUÏEH.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous repartons vers l'est, puis vers l'est-nord-est.

A dix heures cinquante-huit minutes, nous arrivons à *Zaouïeh*, زواية, village assis sur une colline et contenant deux cents habitants. Ils y possèdent une petite mosquée. La porte d'une maison est ornée de ces espèces de tuyaux dont, depuis longtemps, les Arabes aiment à encadrer les voussures des portes de leurs mosquées et quelquefois aussi de leurs habitations.

MESHÀ.

A onze heures quinze minutes, nous redescendons vers l'est de la hauteur de Zaouïeh.

A onze heures vingt minutes, nous montons, par un sentier pierreux, à travers des broussailles.

A onze heures trente minutes, nous descendons dans l'Oued Zaouïeh, laissant à notre gauche, au nord, sur une colline élevée, le village de *Mesha*, مَسْحَا. Deux kilomètres environ le séparent de nous. Il peut avoir de trois cents à trois cent cinquante habitants.

Nous cheminons le long de la rive gauche de l'oued que je viens de mentionner; des plantations de figuiers la bordent en plusieurs endroits.

BEDDIA.

A midi quinze minutes, devant nous, au nord, s'élève, sur une montagne voisine, le village de *Beddia*, بَدِّيَا; il paraît de quelque importance.

A midi trente minutes, nous faisons halte, pour laisser reposer nos chevaux, au pied d'un vieil olivier, qui nous défend contre les rayons du soleil.

SARTA.

A deux heures cinq minutes, nous poursuivons notre marche vers l'est, et, montant à travers un petit bois de beaux oliviers, nous parvenons, à deux heures quinze minutes, à *Sarta*, سَرْتَا. Ce village consiste en une quarantaine de maisons dont quelques-unes sont mieux bâties que dans beaucoup d'autres villages; les pierres avec lesquelles elles ont été construites sont alternativement blanches et rouges. Plusieurs citernes antiques creusées dans le roc fournissent encore de l'eau aux besoins des habitants.

KHAREET DAR AHMED.

A deux heures trente minutes, nous continuons notre ascension vers l'est, et bientôt nous passons près d'un oualy consacré au cheikh A'bd-Allah, qui couronne le sommet d'un monticule rocheux. De vieux oliviers couvrent les pentes que nous gravissons.

A deux heures quarante minutes, nous descendons, pour recommencer, à deux heures cinquante minutes, une nouvelle montée vers le sud par un sentier roide et glissant.

A deux heures cinquante-cinq minutes, nous redescendons vers le sud-sud-est.

A trois heures cinq minutes, nous atteignons l'*Oued Hares*, واد حارس, vallée cultivée que nous remontons par une pente douce vers l'est, puis vers l'est-sud-est.

A trois heures quinze minutes, nous escaladons, à travers d'épaisses broussailles, les flancs rocheux d'une colline sur le haut de laquelle les restes d'un ancien village détruit me sont désignés sous le nom de *Kharbet Dar Ahmed*, خربة دار احمد.

KHARBET EL-METAOUÏ.

Vingt-cinq minutes plus loin vers l'est, après une descente rapide, suivie d'une nouvelle ascension très-pénible, j'examine, sur le sommet d'une autre colline très-élevée, un petit village en partie renversé et abandonné; on l'appelle *Kharbet el-Metaouï*, خربة المتأوى. Quelques fellahs seuls l'habitent encore.

RAS EL-A'ÏN METAOUÏ.

A quatre heures dix minutes, nous descendons, vers l'est, de la hauteur où nous sommes, dans l'*Oued el-Metaouï*, et, à cinq heures, je fais dresser ma tente auprès d'une source abondante, qui fertilise la vallée et porte le nom de *Ras el-A'ïn Metaouï*, راس العين متأوى. Cette source forme un ruisseau bordé de magnifiques touffes d'agnus-castus, et dans la vallée qu'il sillonne croissent des oliviers et des figuiers.

Pendant la nuit, nous sommes réveillés par les hennissements de nos chevaux, qu'avait effrayés le passage de plusieurs sangliers venant se désaltérer à la source.

CHAPITRE QUARANTE-HUITIÈME.

BROUKIN. — KERAOUA. — KHARBET KEFR ET-TOUT. — KEFR A'ÏN. — DEIR ER-RHASSANEH. — BEIT-RIMA. — KHARBET A'ÏN EL-FAOUARA. — KHARBET ED-DOUEIR. — KHARBET ZANAR. — RETOUR À L'A'ÏN EL-METAOUÏ.

BROUKIN.

Le 6 juin, à trois heures cinquante minutes du matin, laissant mon drogman et mon bagage auprès de l'A'ïn el-Metaouï, je me mets en marche, avec un fellah des environs, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, en suivant les contours de l'oued de ce nom.

A quatre heures douze minutes, nous passons au pied de la colline élevée que couronne le petit village de Metaouï. Cette colline est entièrement environnée par l'oued ainsi appelé; ses flancs sont escarpés en beaucoup d'endroits et très-rocheux, principalement du côté du sud-ouest.

A quatre heures trente minutes, notre direction est celle de l'ouest, puis du sud-ouest. Nous cheminons au milieu de belles plantations de figuiers et d'oliviers, qui remplissent en partie l'oued.

A quatre heures quarante-cinq minutes, nous passons non loin de la colline où s'élève, à notre droite, le village de *Broukin*, بروقين, dont je parlerai plus tard.

KERAOUA.

Nous continuons à nous avancer vers l'ouest, dans le même oued; il est toujours couvert de figuiers et surtout d'oliviers.

A cinq heures quinze minutes, nous inclinons vers le sud.

A cinq heures trente minutes, nous remontons, vers l'est-sud-

est, un autre oued, appelé *Oued Masita*, واد مصيتا; un peu plus loin vers l'est, il s'élargit et prend le nom d'*Oued Keraoua*, واد كراوا.

A six heures, nous contourrons, vers l'est-sud-est, puis vers le sud-est, les flancs d'une montagne, en suivant un sentier très-glisant, pratiqué dans le roc et probablement fort ancien.

A six heures cinq minutes, près d'une grande caverne transformée actuellement en étable, je remarque une source appelée *A'in Keraoua*, عين كراوا; elle s'écoule par un conduit dans un petit bassin, d'où elle se répand dans des jardins situés plus bas, qu'elle fertilise.

A six heures trente-cinq minutes, nous atteignons la hauteur qu'occupe le village de *Keraoua*, كراوا. Il compte trois cents habitants. Au medhaseh, un tronçon de colonne provient d'un édifice antique. Plusieurs maisons sont ornées extérieurement, à leurs fenêtres, de ces espèces de petits tuyaux parallèles et contigus que j'ai déjà signalés comme étant un genre de moulure affectionné par les Arabes pour décorer, soit les portes, soit les fenêtres de leurs monuments, principalement de leurs mosquées, et quelquefois aussi de leurs habitations. En dehors du village se trouve un ancien birket, mesurant 14 pas de long sur 12 de large; il est en partie construit et en partie creusé dans le roc.

KHARBET KEFR ET-TOUT.

A six heures quarante-deux minutes, nous redescendons vers le nord-nord-ouest.

A six heures cinquante-cinq minutes, nous parvenons au lit de l'oued, où nous cheminons vers l'ouest-nord-ouest.

A sept heures vingt-cinq minutes, nous inclinons un instant vers l'ouest-sud-ouest, puis nous prenons la direction de l'ouest.

A sept heures trente minutes, nous nous engageons, vers le sud, dans le lit d'un autre oued, moins considérable que le précédent, dont il est l'un des affluents. Il est bordé de belles touffes d'*agnus-castus*; les pentes des hauteurs latérales qui l'enserrent étroitement sont parsemées d'oliviers.

A huit heures deux minutes, nous commençons, vers le sud-sud-est, une ascension très-pénible.

A huit heures quinze minutes, une source ombragée par de vieux et gigantesques figuiers m'est désignée sous le nom de *A'in et-Tout*, عيني التوت. Un petit birket l'avoisine.

Pendant que le fellah qui m'accompagne se repose en cet endroit et y garde mon cheval, je continue à gravir à pied, vers le sud, les flancs supérieurs, divisés en plusieurs étages successifs, d'une montagne, soit cultivée en céréales, soit couverte de figuiers. Je n'en atteins le sommet qu'à huit heures quarante-cinq minutes. Là, je vois les restes d'un village arabe complètement abandonné, appelé *Kharbet Kefr et-Tout*, خربة كفر التوت. Il doit ce nom à un gros mûrier (*tout* en arabe) tombant de vétusté, qui touche à une petite mosquée à moitié démolie.

KEFR A'ÏN.

Du point élevé où je suis, j'aperçois, sur une montagne voisine, séparée au nord-nord-est par un oued de la hauteur du Kefr et-Tout, le village de *Kefr A'in*, كفر عيني. Il ne paraît pas très-considérable.

DEIR ER-RHASSANEH.

A l'ouest-nord-ouest, un autre village, également situé sur une montagne, se montre à mes yeux, dominant des pentes ombragées par de magnifiques oliviers. Il s'appelle *Deir er-Rhassaneh*, دير الغسانية. Je l'ai visité en 1863. Sa population est de neuf cents habitants. Les maisons sont construites en pierres rouges et blanches; celles du cheikh et de plusieurs membres de sa famille, celle aussi qui est réservée aux étrangers (*el-medhafeh*) et quelques autres sont grandes et assez bien bâties. Une mosquée surtout y attire les regards par la régularité de ses assises alternativement blanches et noires. Une certaine aisance semble régner dans ce village, dont le cheikh exerce une sorte de droit de suzeraineté sur une quinzaine de villages ou hameaux voisins.

A l'ouest-nord-ouest de Deir er-Rhassaneh, sur une montagne très-rapprochée, s'élève une koubbeh consacrée à un santou vénéré dans les environs sous le nom de *Cheikh Kaouas*, شيخ كواس.

BEIT-RIMA.

A vingt minutes au sud du même village, j'en distingue un troisième, pareillement visité par moi en 1863, et appelé *Beit-Rima*, بيت رما. Assis sur un plateau élevé, dont les pentes sont couvertes de figuiers et d'oliviers, il renferme trois cent cinquante habitants. Les maisons, comme celles de Deir er-Rhassaneh, sont construites avec des pierres régulières offrant des assises, les unes rouges, les autres blanches.

KHARBET A'ÏN EL-FAOUARA.

A midi vingt minutes, nous descendons vers le nord de Kefr et-Tout.

A midi trente minutes, notre direction devient celle de l'ouest, puis de l'ouest-nord-ouest.

A une heure, nous suivons, vers l'ouest, l'*Oued Masita*, واد مصينا.

A une heure trente minutes, nous rencontrons, au milieu de cet oued, une source appelée *A'ïn el-Faouara*, عين الفوارا; elle est recueillie dans une sorte de puits peu profond. Près de là, sur un monticule rocheux, les arasements de quelques constructions carrées en forme de tours, bâties avec de gros blocs non cimentés, portent, à cause du voisinage de la source, le nom de *Kharbet A'ïn el-Faouara*, خربة عين الفوارا. De retour à la source, nous y faisons une courte halte.

KHARBET ED-DOUEIR.

A une heure cinquante minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest, puis vers l'ouest-sud-ouest, en suivant les nombreux contours que décrit l'oued dans lequel nous cheminons.

A deux heures trente minutes, nous parvenons au *Kharbet ed-Doueir*, خربة الدوير, ruines peu distinctes et peu importantes. Quelques pierres de taille, restes d'un édifice entièrement démoli, sont éparses au milieu d'un champ livré à la culture. Au bas de ce champ, deux sources coulent près de l'oued.

KHARBET ZANAR.

A une faible distance au nord, sur une colline, quelques ruines, également peu considérables, me sont désignées sous la dénomination de *Kharbet Zanar*, خربة زنار.

RETOUR À L'A'ÏN EL-METAOUÏ.

A trois heures dix minutes, nous rebroussons chemin vers le sud, puis vers l'est-nord-est.

A trois heures trente-cinq minutes, de retour à l'A'in el-Faouara, nous nous y reposons de nouveau quelques instants, tant la chaleur est accablante.

A quatre heures, nous repartons, dans la direction de l'est.

A quatre heures quinze minutes, quittant l'oued où nous cheminons, nous en suivons, vers le nord, un autre de moindre importance, appelé *Oued Broukin*, واد بروقين.

A quatre heures trente minutes, nous inclinons vers l'est; à quatre heures trente-cinq minutes, vers le sud-est; à quatre heures quarante-cinq minutes, vers le nord-nord-est; à quatre heures cinquante minutes, vers le nord-nord-ouest, puis vers le nord-ouest.

A quatre heures cinquante-cinq minutes, notre direction devient celle de l'est-nord-est.

A cinq heures vingt minutes, nous nous avançons vers le nord, et, à cinq heures quarante minutes, nous sommes de retour à l'A'in el-Metaouï.

CHAPITRE QUARANTE-NEUVIÈME.

BROUKIN. — EL-KEFR. — KHARBET DEIRIA. — KHARBET BENAT BERR. —
 KHARBET EL-HAMKA. — KHARBET SOUSIEH. — KHARBET KESARAIA. —
 KHARBET A' RARA. — KHARBET SELITA. — KHARBET HAZIMA. — KHARBET
 EL-FEKHAKHIR. — RETOUR À L'A'ÏN EL-METAOUÏ.

BROUKIN.

Le 7 juin, à quatre heures du matin, je me remets en marche, avec le même guide, dans la direction de l'ouest-sud-ouest.

A cinq heures six minutes, nous parvenons à *Broukin*, بروقين, village situé sur une colline rocheuse. Il contient trois cents habitants. Je remarque au medhaseh et dans plusieurs autres maisons un assez grand nombre de pierres de taille provenant de constructions antiques. Un ancien tombeau creusé dans le roc avoisine le village; il contient deux chambres sépulcrales.

EL-KEFR.

A cinq heures quinze minutes, nous descendons de la hauteur de Broukin, puis nous montons vers l'ouest.

A cinq heures cinquante-trois minutes, nous arrivons à *El-Kefr*, الكفر, village situé sur une montagne âpre et difficile. Quelques maisons ont été bâties en pierres alternativement blanches et rouges, comme à Beit-Rima et à Deir er-Rhassaneh; les portes de plusieurs d'entre elles sont ornées de ces moulures imitant des tuyaux accolés ensemble dont j'ai parlé plus haut; les fenêtres sont rectangulaires. El-Kefr a succédé à une ville antique considérable, dont il subsiste encore de nombreux restes, datant, soit des premiers

siècles du christianisme, soit même de l'époque judaïque. A celle-ci appartiennent sans doute deux birkets creusés dans le roc, l'un de 15 pas de long sur 12 de large, l'autre un peu moins étendu; une trentaine au moins de citernes et une vingtaine de tombeaux, pratiqués également dans le roc. Les uns, plus vastes, sont des chambres sépulcrales, dont les parois sont percées de fours à cercueil; on y entrait par une petite baie rectangulaire. Les autres consistent en fosses verticales, ou destinées à un seul cadavre, ou aboutissant, à droite et à gauche, à un petit enfoncement voûté ou *arcosolium*, lequel surmontait une auge funéraire. Ces fosses étaient recouvertes de gros blocs monolithes, aujourd'hui brisés ou enlevés.

A l'époque chrétienne primitive, c'est-à-dire antérieure à l'invasion arabe, j'attribue plusieurs beaux linteaux de portes, dont la partie centrale est décorée d'une sorte de cartouche rectangulaire flanqué de deux triangles et renfermant lui-même une croix à branches égales, sculptée seule au milieu ou environnée d'un cercle. Quelques-unes de ces croix ont été martelées à dessein par les musulmans. Deux mosquées dans lesquelles je pénètre, l'une encore debout, l'autre renversée, semblent avoir été construites avec les débris d'une ancienne église chrétienne bâtie en pierres de taille et ornée de colonnes, qu'elle avait peut-être empruntées elle-même à un édifice plus ancien.

De la même époque date une espèce de petite tour carrée, mesurant 7 pas sur chaque face et bâtie en pierres de taille. Éclairée seulement par des meurtrières, elle est recouverte par d'immenses dalles formant toit, qui s'appuient intérieurement sur des arcades cintrées. Au dedans est une citerne. Sur le linteau de la porte, on remarque une croix à branches égales très-mutilée insérée dans un cercle contigu à quatre demi-cercles, lesquels sont compris dans une sorte de rosace quadrilobée. Cette petite tour est attenante à un édifice assez considérable, actuellement en grande partie détruit.

KHARBET DEIRIA.

A sept heures trente-cinq minutes, nous descendons, vers l'ouest-nord-ouest, de la hauteur d'El-Kefr.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous montons dans la même direction, et, à huit heures, je rencontre une tour fort ancienne, mesurant 11 pas de long sur 8 de large. Plus haut, vers le nord, une seconde tour, longue de 18 pas sur 13 de large, a été bâtie, comme la précédente, en gros blocs non cimentés. A une faible distance de là, un bloc brisé, aplani seulement d'un côté et qui gît à terre, montre sur sa face polie les traces de plusieurs croix entourées chacune d'un cercle. Cette pierre servait probablement de linteau à la porte de la grande tour. Plusieurs citernes pratiquées dans le roc l'avoisinent.

Les ruines que je viens de signaler sont connues sous le nom de *Kharbet Deiria*, خربة ديريا.

KHARBET BENAT BERR.

A trois kilomètres à l'ouest-sud-ouest, sur une montagne, mon guide me signale d'autres ruines, que je ne vais pas visiter, parce qu'il m'affirme qu'elles sont peu importantes et consistent seulement en quelques citernes pratiquées dans le roc et en arasements de plusieurs constructions en pierres irrégulières. Il les appelle *Kharbet Benat Berr*, خربة بنات بئر.

KHARBET EL-HAMKA.

Sur une autre montagne peu éloignée, qui s'élève au nord de la précédente et, par conséquent, juste à l'ouest du point où nous sommes, une tour analogue à l'une de celles de Deiria m'est également désignée par mon guide sous la dénomination de *Kharbet el-Hamka*, خربة الحما.

KHARBET SOUSIEH.

A neuf heures vingt-cinq minutes, nous descendons de la hauteur de Deiria vers l'est-sud-est.

A neuf heures quarante minutes, notre direction est celle de l'est, puis, à neuf heures quarante-cinq minutes, celle du nord.

A dix heures, nous parvenons au *Kharbet Sousieh*, خربة سوسية, village arabe renversé, sur une colline qu'environnent des ravins de trois côtés. Les maisons avaient été grossièrement construites avec des blocs assez considérables; la plupart des voûtes légèrement ogivales qui les surmontaient se sont effondrées, et ont entraîné dans leur chute les terrasses plates qu'elles supportaient. Dans une petite mosquée, je remarque plusieurs pierres de taille d'apparence antique et un tronçon de colonne provenant pareillement sans doute d'un édifice plus ancien. Ces ruines sont presque partout hérissées de broussailles gigantesques et principalement de lentisques et de chênes verts nains.

KHARBET KESARAIA.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest.

A onze heures cinq minutes, j'examine, sur une autre colline, les restes d'un second village, appelés *Kharbet Kesaraia*, خربة كسارايا. L'emplacement qu'il occupait est en partie envahi par de hautes broussailles et en partie livré à la culture et parsemé de vieux oliviers. La plupart des maisons ont été rasées, et, sauf quelques citernes pratiquées dans le roc et les assises inférieures d'un fort petit nombre d'habitations, il ne subsiste presque plus rien de ce village.

KHARBET A'RARA.

A onze heures trente minutes, nous poursuivons notre marche

vers l'ouest, et, gravissant, à travers un épais fourré de lentisques et de chênes verts nains, les flancs d'une montagne couverte çà et là de pierres basaltiques, nous en atteignons le plateau supérieur à onze heures cinquante minutes. Là s'étendent les ruines d'une bourgade bouleversée de fond en comble, depuis longtemps sans doute. Les arasements d'un assez grand nombre de maisons sont néanmoins encore visibles; elles paraissent avoir été construites, pour la plupart, avec de gros blocs plus ou moins bien équarris et reposant sans ciment les uns sur les autres. Beaucoup de ces matériaux sont basaltiques. Ces ruines s'appellent *Kharbet A'rara*, خربة عرارا. De la hauteur où je suis placé, mon guide me montre Rafat à l'ouest, Deir Ballouth au sud-sud-ouest de Rafat, Deir Rhassaneh au sud-sud-est, Mesha au nord, et au nord-est Beddia.

KHARBET SELITA.

Il me signale aussi au nord-nord-est le *Kharbet Selita*, خربة سليتنا, village détruit, dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par une plantation de figuiers.

KHARBET HAZIMA.

Plus loin, vers le nord, j'aperçois aussi le *Kharbet Hazima*, خربة حزيمة, autre village renversé.

KHARBET EL-FEKHAKHIR.

A une heure quarante-sept minutes, nous descendons vers l'est, puis vers le sud-sud-est, par des pentes très-rapides.

A deux heures douze minutes, nous atteignons le lit d'un oued que nous suivons vers l'est.

A deux heures vingt-sept minutes, nous laissons à notre droite le *Kharbet Sonsieh*, déjà décrit plus haut.

A trois heures, nous gravissons une colline rocheuse, dont le sommet, auquel nous parvenons à trois heures dix-huit minutes, est

environné d'un gros mur d'enceinte, là où il est plus facilement accessible. Au centre s'élève une petite forteresse, qui, ainsi que le mur dont je viens de parler, paraît avoir été bâtie avec les débris de constructions antérieures. Près de là, les arasements d'une ancienne église, qui mesurait 22 pas de long sur 15 de large, sont encore en partie reconnaissables. Elle était tournée de l'ouest à l'est. L'abside est complètement détruite. Intérieurement, la nef centrale était séparée des basses nefs par six colonnes monolithes, trois de chaque côté. Les fûts de ces colonnes gisent maintenant à terre avec leurs chapiteaux inutilisés. A une faible distance de cet édifice, un ancien sarcophage brisé attire mon attention.

Ces ruines me sont désignées sous le nom de *Kharbet el-Fekhakhir*, خربة الفخاخير.

RETOUR À L'AÏN EL-METAOUÏ.

A quatre heures quarante-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers l'est-nord-est.

A cinq heures, nous laissons Broukin à notre droite; à cinq heures quarante-cinq minutes, nous faisons enfin halte au lieu de notre petit campement, près de l'Aïn el-Metaouï.

CHAPITRE CINQUANTIÈME.

KHARBET KOUR KRECH. — HARES. — DEIR ISTIA. — KEFIL HARES. —
 KHARBET DEIR EBDJALY. — KIREH. — MERDA. — YASOUF. — KHARBET
 ESKAKA. — SAOUÏEH. — HALTE PRÈS DE L'AÏN LEBBEN. — LEBBEN,
 JADIS LEBONAH.

KHARBET KOUR KRECH.

Le 8 juin, à trois heures quarante minutes du matin, nous quittons définitivement l'Aïn el-Metaoui, en prenant la direction de l'ouest-sud-ouest, puis de l'ouest.

À quatre heures trente minutes, nous montons vers le nord-est, puis vers le nord-nord-est et ensuite vers l'est. Au sud-sud-est, se montre à nous, dans le lointain, le village de *Ferkha*, فرخا. Il paraît assez considérable et occupe le sommet d'une montagne.

À cinq heures cinq minutes, nous arrivons au *Kharbet Kour Krech*, خربة كور كرش, village arabe renversé, sur une hauteur. Les maisons sont, pour la plupart, démolies, et sur leurs ruines croissent d'épaisses broussailles; d'autres parties de ce kharbet ont été livrées à la culture. L'existence en ce lieu de plusieurs citernes antiques prouve que ce village a succédé à un autre plus ancien.

HARES.

À cinq heures trente minutes, nous descendons vers l'ouest-sud-ouest; à cinq heures quarante-cinq minutes, nous cheminons, vers l'est, dans un oued cultivé en blé et en dourah.

À six heures cinquante minutes, nous montons vers le nord-nord-est, à travers des plantations de figuiers et d'oliviers.

À sept heures, nous arrivons à *Hares*, حارس, village dont la

moitié des maisons sont en ruine. On y remarque une mosquée divisée intérieurement en trois nefs, que séparent les unes des autres des colonnes de marbre de différents calibres et évidemment antiques. Sur un tell voisin, qui domine le village, se voient les restes d'une ancienne tour de défense. L'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui planté d'oliviers. Deux tombeaux antiques et plusieurs citernes creusées dans le roc appartiennent à la cité primitive à laquelle a succédé le village actuel.

DEIR ISTIA.

A sept heures vingt minutes, nous redescendons vers le nord. Au bas de la colline, je rencontre les débris d'une ancienne tour construite en gros blocs non cimentés. On y pénètre par deux petites portes rectangulaires.

A sept heures quarante minutes, nous montons vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous parvenons aux premiers jardins de *Deir Istia*, دیر استیا, et, à sept heures cinquante minutes, nous atteignons le haut de la colline que couvre le village de ce nom. Environné d'une ceinture de figuiers et d'oliviers, il compte quatre cents habitants. Autrefois, il était plus considérable; car beaucoup de maisons sont renversées. Dans la mosquée, je remarque plusieurs colonnes de marbre, qui proviennent peut-être d'une ancienne église chrétienne. Un grand nombre de pierres rectangulaires engagées dans des bâtisses arabes sont très-certainement les restes de constructions antérieures; il en est de même des linteaux de quelques portes, sur lesquels j'ai observé des cartouches rectangulaires, les uns renfermant des croix actuellement martelées, les autres contenant encore des triangles, qui n'ont point été effacés, parce que les musulmans n'y ont vu sans doute qu'une simple décoration et non le symbole de l'un des plus grands mystères du christianisme.

KEFIL HARES.

A huit heures vingt minutes, nous redescendons vers l'est-sud-est.

A huit heures vingt-cinq minutes, auprès d'un magnifique chêne vert qui avoisine un petit oualy musulman consacré au *Cheikh Khather*, شیح خاطر, je remarque un tombeau antique creusé dans le roc. L'entrée en est aujourd'hui obstruée.

A huit heures trente minutes, les vestiges d'une ancienne tour de garde, en gros blocs assez mal équarris, attirent un instant mon attention.

A neuf heures, je gravis de nouveau les flancs de la colline de Hares; puis, traversant ce village, sur lequel je jette encore un rapide coup d'œil, je m'avance dans la même direction au milieu d'une belle plantation de figuiers et d'oliviers.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous atteignons *Kefil Hares*, كفل حارس, village de six cents habitants. J'y examine une ancienne mosquée, dont la porte est décorée de ces moulures imitant des tuyaux dont j'ai déjà parlé plusieurs fois. A droite et à gauche de celle-ci, deux fûts mutilés de colonnes de marbre ont été à demi engagés dans les murs. En outre, il y a à Kefil Hares un oualy dédié à Neby Kefil.

KHARBET DEIR EBDJALY.

A onze heures cinq minutes, nous nous remettons en marche, vers l'est.

A onze heures dix-sept minutes, des ruines confuses, sur le sommet d'une colline actuellement plantée de figuiers et d'oliviers, me sont indiquées sous le nom de *Kharbet Deir Ebdjaly*, خربة دير ايجالی.

KIREH.

A onze heures quarante-cinq minutes, nous descendons de cette

colline dans la direction de l'est, laissant à notre gauche, au nord, sur une hauteur voisine dont nous sommes séparés par un ravin, le village de *Kireh*, كيرة, qui peut renfermer de quatre cent cinquante à cinq cents habitants.

A onze heures cinquante minutes, nous remontons vers l'est pour redescendre bientôt, à midi, vers l'est-nord-est.

MERDA.

A midi vingt minutes, nous faisons halte près de l'*A'in Merda*, عين مردا, source abondante renfermée dans un petit puits, où l'on descend par plusieurs marches.

Au-dessus et autour de cette source, trois monticules, couverts d'habitations dont beaucoup sont à moitié démolies, constituent les trois quartiers différents d'un même village, appelé *Merda*, مردا. Chacun de ces quartiers avait sa mosquée. Celle du quartier oriental, aujourd'hui en partie détruite, semble avoir succédé à une ancienne église chrétienne, étant elle-même orientée de l'ouest à l'est. Elle est précédée d'une plate-forme qu'avoisinent une citerne et un petit birket pratiqué dans le roc. Quelques chapiteaux mutilés gisent à terre.

YASOUF.

A une heure vingt minutes, nous poursuivons notre marche vers l'est, puis vers l'est-nord-est et ensuite de nouveau vers l'est.

Après avoir traversé plusieurs collines pierreuses, nous arrivons à *Yasouf*, ياسوف, à deux heures dix minutes. Ce village a dû remplacer une ville antique. Une partie seulement des maisons qui le composent sont maintenant habitées; les autres tombent en ruine; elles avaient été construites avec des matériaux généralement assez bien taillés et d'un appareil plus ou moins considérable. La population actuelle ne dépasse pas trois cent cinquante habitants. Ils s'approvisionnent d'eau à une source excellente, recueillie dans une piscine où l'on descend par quelques marches, et près de laquelle on remarque un beau couronnement de niche en coquille, d'un

travail très-soigné. Cette source arrose, en outre, des jardins plantés de figuiers et de grenadiers.

Au nord-est et au sud-ouest du village, une grande nécropole, pratiquée dans les flancs rocheux d'une vallée, atteste l'antiquité et en même temps l'importance, depuis longtemps sans doute évanouie, de cette localité. On pénètre dans la plupart de ces tombeaux par une large baie cintrée, et ils renferment, en général, à l'intérieur, trois auges sépulcrales, surmontées chacune d'un *arcosolium* cintré. Ces auges ressemblent, pour la forme, à de véritables lits funèbres, où l'on avait ménagé, en les creusant dans l'épaisseur du roc, une sorte de petit coussinet sur lequel reposait la tête du mort. Sur une colline, au sud-sud-ouest du village, on me montre l'endroit où l'on a découvert récemment un sarcophage, muni de son couvercle taillé en dos d'âne, avec une corne à chacun des quatre angles.

KHARBET ESKAKA.

A trois heures trente minutes, nous quittons Yasouf, en suivant la direction du sud, puis du sud-sud-ouest.

A trois heures trente-cinq minutes, nous traversons, sur une colline aujourd'hui plantée d'oliviers, les débris d'un ancien village, appelé *Kharbet Eskaka*, خربة اسكاكا.

SAOUÏEH.

A trois heures quarante minutes, nous inclinons vers le sud-est et, à trois heures quarante-cinq minutes, vers le sud, en suivant une vallée appelée *Oued ech-Chaa'r*, واد الشعار.

A quatre heures, nous montons dans la même direction, en laissant à notre gauche, vers l'est, le village de *Yetma*, يثما.

A quatre heures vingt-huit minutes, après une ascension assez pénible à travers des plantations de figuiers et d'oliviers, qui couvrent des pentes plus ou moins roides, nous atteignons le sommet d'un plateau que couronne le petit village de *Saouïeh*, ساوية. Il renferme trois cent cinquante habitants, qui y ont une mosquée.

A'ÏN LEBBEN.

A quatre heures quarante minutes, nous redescendons vers le sud par un sentier qui serpente sur des pentes très-rapides.

Parvenus dans la vallée dite *Oued Lebben*, واد لبين, nous la parcourons vers le sud-sud-est, et, après avoir franchi, à cinq heures dix minutes, le lit du torrent desséché qui la sillonne, nous faisons halte, à cinq heures quatorze minutes, auprès de l'*A'in Lebben*, عين لبين, source très-abondante, à côté de laquelle on dresse ma tente. Cette source est recueillie sous une voûte, à quelques pas d'un khan, d'origine arabe probablement, qui consiste en quatre longues galeries voûtées régissant autour d'une cour centrale et dont les assises inférieures seules sont debout. Il avait été bâti en partie avec de belles pierres de taille provenant de constructions antérieures, et mêlées à des matériaux moins réguliers et de moindre dimension.

LEBBEN.

A dix-huit minutes au nord-ouest de cette source, s'élève, sur les pentes d'une colline, un village du même nom. Il consiste en un amas de petites maisons d'apparence misérable. Néanmoins, dans la construction de plusieurs d'entre elles, notamment aux portes, on observe un certain nombre de belles pierres régulières, évidemment antiques. Trois tronçons de colonnes, provenant également de quelque ancien édifice, ont été placés dans la cour d'une petite mosquée, qui sert en même temps de bordj et de medhafeh. Le nombre des habitants est de trois cents. Dans les flancs d'une colline voisine a été jadis creusée une nécropole. Parmi les grottes sépulcrales qu'on y voit encore, les unes ont pour ouverture une large baie arrondie en plein cintre; les autres, une baie bien moindre et de forme rectangulaire. Quelques-uns de ces tombeaux sont bouchés, et les habitants d'El-Lebben s'en sont servis pour enterrer leurs morts. Dans l'une de ces chambres funéraires j'ai remarqué, comme

dans un véritable charnier, un monceau de crânes et d'ossements humains pêle-mêle entassés. D'autres, enfin, dont l'entrée a été élargie, ont été transformés en étables pour les bestiaux.

Ce village d'El-Lebben, à cause de son nom et de sa position, a été identifié, non sans raison, avec l'antique Lebonah, en hébreu לבֹנָה, en grec Λεβωνᾶ, en latin *Lebona*, ville qui n'est mentionnée qu'une fois dans les Livres saints; c'est dans le verset suivant du livre des Juges :

Ceperuntque consilium, atque dixerunt : Ecce solemnitas Domini est in Silo anniversaria, quæ sita est ad septentrionem urbis Bethel, et ad orientalem plagam viæ quæ de Bethel tendit ad Sichimam, et ad meridiem oppidi Lebona¹.

En réalité, le Kharbet Siloun, l'antique Silo, en hébreu *Chiloh*, ne se trouve pas au sud, mais à l'ouest-sud-ouest d'El-Lebben; néanmoins, le rapprochement de ces deux localités et la ressemblance frappante des noms qu'elles portent encore aujourd'hui avec ceux qu'elles avaient à l'époque judaïque; en outre, la considération qu'El-Lebben est effectivement un peu au nord de Siloun, bien que la direction vers l'ouest prédomine : tout autorise l'identification qui a été proposée par plusieurs critiques, dont j'adopte entièrement l'opinion.

De retour à l'Aïn el-Lebben à sept heures du soir, je passe la nuit près de cette source.

¹ *Juges*, c. XXI, v. 19.

CHAPITRE CINQUANTE ET UNIÈME.

SINDJEL. — KHARBET MOUNTAR. — KHARBET A'LIATA. — DJILDJILIA. —
 A'THARA. — A'YOUËIN. — A'DJOUL. — A'ROURA. — EL-MEZARA'. —
 KHARBET KIS. — RETOUR À L'AÏN EL-LEBBEN.

SINDJEL.

Le 9 juin, à trois heures cinquante minutes du matin, je me mets en marche, avec un guide d'El-Lebben. Après avoir gravi, vers le sud-ouest, des flancs assez escarpés, nous cheminons, à quatre heures quinze minutes, vers l'est-sud-est, entre deux vallées profondes.

A quatre heures vingt minutes, nous marchons vers le sud, puis vers le sud-sud-ouest, et ensuite vers le sud-est.

A quatre heures quarante-cinq minutes, nous montons au village de *Sindjel*, سنجد, par un sentier qui longe des enclos plantés de figuiers, d'amandiers et d'oliviers. J'examine de nouveau quelques instants ce grand village, dont j'ai déjà parlé.

KHARBET MOUNTAR.

A cinq heures quinze minutes, nous repartons, dans la direction de l'ouest. A notre droite serpente, à une assez grande profondeur, l'*Oued A'liata*, واد علياتا.

A cinq heures vingt-cinq minutes, nous descendons vers l'ouest-sud-ouest et, après avoir traversé l'un des affluents de l'oued précédent, nous remontons vers l'ouest, à cinq heures trente-cinq minutes.

A cinq heures cinquante minutes, nous laissons à notre gauche des ruines peu considérables, appelées *Kharbet Mountar*, خربة مونتار.

KHARBET A²LIATA.

A notre droite s'élève une colline qui surplombe, vers l'ouest, des ravins très-profonds. Elle est actuellement cultivée en blé jusqu'au sommet. Jadis elle servait d'assiette à une bourgade, dont il ne subsiste plus que les arasements de nombreuses petites maisons, les débris d'un bordj sur le point culminant, une trentaine de citernes pratiquées dans le roc et plusieurs excavations sépulcrales. Une de ces excavations renferme trois arceaux cintrés, surmontant chacun une auge funéraire; d'autres consistent en de simples auges ou fosses taillées au niveau même du sol.

Ces ruines sont connues sous le nom de *Kharbet A²liata*, خربة علياتا.

DJILDJILIA.

A six heures vingt minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest-nord-ouest, puis vers l'ouest.

A six heures quarante-quatre minutes, nous arrivons à *Djildjilia*, جلدجليا, village situé sur une haute colline, escarpée de trois côtés. Il contient deux cents habitants. Plusieurs citernes creusées dans le roc sont assez bien conservées; en outre, une source, dans le voisinage, jaillit de dessous un rocher.

Le nom arabe de *Djildjilia* rappelle celui de *Gilgal*, en hébreu גלגל, en grec Γάλγαλα, en latin *Galgala*; et je partage volontiers l'opinion de ceux qui placent en cet endroit la Gilgal dont il est question dans le IV^e livre des Rois :

1. Factum est autem, cum levare vellet Dominus Eliam per turbinem in cælum, ibant Elias et Elisæus de Galgalis.

2. Dixitque Elias ad Elisæum : Sede hic, quia Dominus misit me usque in Bethel. Cui ait Elisæus : Vivit Dominus, et vivit anima tua, quia non derelinquam te. Cumque descendissent Bethel¹.

¹ *Rois*, l. IV, c. ii, v. 1 et 2.

Ces derniers mots, *lorsqu'ils étaient descendus à Bethel*, prouvent qu'il s'agit, dans ce passage, non de la localité appelée *Gilgal* qui était située près du Jourdain, et d'où Élie et Élisée auraient eu à monter et non à descendre pour se rendre à Bethel, mais d'une autre *Gilgal* occupant un site supérieur à celui de Bethel. Or telle est la position de *Djildjilia* par rapport à *Beitin*, l'antique *Bethel*, village séparé du précédent par une distance d'environ trois heures de marche vers le sud-sud-est. C'est probablement aussi dans cette même localité de *Gilgal* et, par conséquent, selon toute apparence, sur l'emplacement du village actuel de *Djildjilia*, qu'eut lieu le miracle opéré par Élisée et raconté dans les versets qui suivent :

38. Et Élisée retourna à *Gilgal*. Or il y avait une famine en ce pays-là, et les fils des prophètes étaient assis devant Élisée; et il dit à l'un de ses serviteurs : Prends un grand vase, et prépare à manger pour les fils des prophètes.

39. Et l'un d'eux, étant sorti pour cueillir des herbes des champs, trouva une espèce de vigne sauvage, et il cueillit des coloquintes sauvages plein son manteau. De retour, il les coupa par morceaux et les mit cuire dans le vase, car il ne savait ce que c'était.

40. Ils servirent ensuite à manger aux disciples d'Élisée, qui, en ayant goûté, s'écrièrent : Homme de Dieu, il y a la mort dans ce vase, et ils n'en purent manger.

41. Élisée leur dit : Apportez-moi de la farine. Ils lui en apportèrent; il la mit dans le vase et leur dit : Servez-en maintenant à tout le monde, afin que chacun en mange; et il n'y eut plus ensuite aucune amertume dans le vase¹.

Les premiers mots du verset 38 : *Et Élisée retourna à Gilgal*, semblent indiquer que ce prophète résidait habituellement dans cette localité, où était alors une école des fils des prophètes, et tout porte à croire que c'était la même *Gilgal* d'où Élie, peu de temps avant son enlèvement au ciel, était parti pour se diriger vers *Bethel* et de là à *Jéricho*. Or je viens d'identifier cet endroit avec le village de *Djildjilia*.

¹ *Rois*, l. IV, c. IV, v. 38-41.

A²THARA.

Au sud-ouest de Djildjilia, sur une hauteur voisine, au delà d'un ravin, j'aperçois *A'thara*, عطارا, village dont la population peut être évaluée à trois cents habitants. Ce doit être l'une des *A'taroth*, en hébreu עֲטָרוֹת, en grec Ἀταρώθ, en latin *Ataroth* et *Atharoth*, mentionnées dans la Bible parmi les villes de la Palestine. C'est probablement celle que signalent le livre de Josué et l'*Onomasticon* d'Eusèbe comme appartenant à la tribu d'Éphraïm, et qu'il faut distinguer d'une autre *A'taroth*, surnommée *Adar* ou *Addar*, située plus au sud et faisant partie de la tribu de Benjamin.

Et egreditur (terminus) de Bethel Luza; transitque terminum Archi, Atharoth¹.

A²YOU EIN.

A sept heures, nous poursuivons notre marche vers l'ouest-nord-ouest sur un plateau élevé, longeant, à notre gauche, un oued profondément encaissé.

A sept heures trente minutes, nous passons auprès d'*A'youeïn*, عيوين, village de trois cents habitants. Une source abondante entourée d'un bouquet de beaux noyers est recueillie dans un birket, d'où ses eaux arrosent ensuite des jardins plantés de figuiers, d'oliviers et de grenadiers. Une autre source voisine contribue également à les fertiliser.

A²DJOUL.

A huit heures, nous descendons vers le sud-sud-ouest par des pentes très-rapides, parsemées de figuiers et de grenadiers ou couvertes de broussailles.

A huit heures vingt-cinq minutes, nous atteignons le fond de l'*Oued A'djoul*, واد عـجـول, puis, gravissant, dans la même direction,

¹ *Josué*, c. XVI, v. 2.

les pentes opposées de l'oued, nous arrivons à A'djoul à huit heures quarante minutes. Ce village a une population de trois cents habitants.

À huit heures cinquante-cinq minutes, nous en redescendons vers le nord-ouest.

À neuf heures, nous rencontrons, sur les flancs de la colline, une source considérable, appelée *A'in A'djoul*, عيني عجلول; elle est recueillie sous une construction voûtée et arrose des jardins plantés de figuiers, de grenadiers, de mûriers et d'abricotiers; elle-même est ombragée par un bouquet de figuiers et de caroubiers gigantesques.

A'ROURA.

À neuf heures dix minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest-nord-ouest, puis, à neuf heures vingt minutes, nous commençons à monter vers le nord.

À neuf heures cinquante-cinq minutes, après une ascension très-roide par un sentier qui est, par intervalle, taillé en escalier, nous atteignons *A'roura*, عرورا. Ce village, qui ne renferme plus actuellement que trois cent cinquante ou quatre cents habitants au plus, a succédé à une petite ville antique, dont il subsiste seulement quelques tronçons de colonnes, que l'on retrouve maintenant dans le medhafeh et dans une mosquée. Plusieurs aires doivent également être fort anciennes. Un grand nombre de maisons renversées, d'apparence arabe, attestent la décadence de cette localité, même depuis l'occupation musulmane.

EL-MEZARA'.

À dix heures six minutes, nous redescendons vers le nord-est.

À dix heures dix minutes, nous laissons à notre gauche le village d'*El-Mezara'*, المزارع, dont la population est d'environ six cents âmes.

Notre direction est alors celle de l'est.

A dix heures vingt minutes, nous faisons halte près de l'Aïn A'roura, qu'environnent des vergers fertiles.

Les femmes du village de ce nom et de celui d'El-Mezara' sont contraintes, les unes et les autres, de venir s'approvisionner d'eau jusque-là, les autres sources plus rapprochées de ces deux villages étant en ce moment taries.

KHARBET KIS.

A midi trente minutes, nous entreprenons une nouvelle montée vers le sud-sud-est, puis vers l'est-sud-est.

A midi cinquante-cinq minutes, nous parvenons sur un plateau, où nous cheminons vers l'est.

A une heure quinze minutes, nous descendons dans la même direction, puis vers le sud-sud-est.

A une heure quarante minutes, nous traversons le village d'A'youeïn, que nous quittons, à une heure cinquante minutes, pour continuer à descendre vers l'est.

A deux heures dix minutes, après avoir atteint le fond de l'Oued A'youeïn, nous gravissons des pentes très-roides vers le nord-nord-est. Devant nous j'aperçois le *Kharbet Kis*, خربة كيس, village ruiné, sur une colline.

A deux heures cinquante minutes, nous descendons dans l'Oued el-Lebben.

Notre direction est celle du nord-est, puis de l'est.

A trois heures douze minutes, nous sommes de retour au lieu de mon petit campement, près de l'Aïn el-Lebben.

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

DJEMMA²ÏN. — ZEITA. — KIREH. — DEIR ISTIA. — KERAOUA IBN-HASSAN. —
 KHARBET ES-SOMERA. — KHARBET EL-MEZIRA². — SANNIRIEH. — KHARBET
 KEFR TSELETS. — A²ÏN KOUZA.

 DJEMMA²ÏN.

Le 10 juin, à trois heures cinquante minutes du matin, nous partons dans la direction de l'ouest, puis du nord-ouest.

A quatre heures cinq minutes, nous laissons à notre gauche El-Lebben, avec son antique nécropole.

A quatre heures trente-cinq minutes, après une ascension de quatorze minutes vers le nord-ouest, nous traversons Saouïeh, puis nous descendons vers le nord-nord-ouest.

A cinq heures cinq minutes, nous commençons, vers le nord, une nouvelle montée, qui nous amène, à cinq heures trente minutes, à Yasouf, village dont j'ai déjà parlé, ainsi que de Saouïch.

A cinq heures trente-sept minutes, nous suivons l'oued Yasouf vers l'ouest.

A cinq heures cinquante minutes, notre direction incline vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord-ouest.

A six heures, nous montons à travers un bois d'oliviers, auquel succèdent de belles plantations de figuiers.

A six heures trente-cinq minutes, nous atteignons *Djemma'ïn*, جتماعين, grand village de quatorze cents âmes. Les maisons y sont mieux bâties que dans beaucoup d'autres localités de la Palestine. Quelques-unes paraissent nouvellement reconstruites et attestent l'aisance relative des habitants.

Presque en face de Djemma'ïn, au sud, j'aperçois, au delà d'une

vallée, sur un point bien moins élevé, le village de Merda, déjà signalé précédemment.

ZEITA.

A six heures quarante-quatre minutes, nous descendons vers l'ouest-sud-ouest et bientôt vers l'ouest.

A sept heures, nous laissons à notre droite, au nord, le village de *Zeita*, زيتا; situé sur une colline moins haute que celle de Djemmaïn, il est également environné de plantations d'oliviers et de figuiers. Il contient huit cents habitants.

KIREH.

A sept heures dix minutes, nous avons à notre gauche, au sud, sur une autre colline en partie couverte d'oliviers, le village de *Kireh*, كيرة; il compte à peine cent quarante habitants.

DEIR ISTIA.

A sept heures vingt-cinq minutes, nous montons vers l'ouest-nord-ouest, puis vers l'ouest, pour redescendre bientôt après.

A sept heures trente-deux minutes, à notre gauche, se montre, sur une colline voisine, le village de Kefil Hares, que d'autres prononcent *Kefr Hares*; mais mon guide m'a plusieurs fois répété que la première prononciation est plus usitée; avait-il raison? Je l'ignore.

Poursuivant notre route tantôt vers l'ouest-nord-ouest, tantôt principalement vers l'ouest, nous montons à Deir Istia, où nous parvenons à huit heures quinze minutes. Je jette un nouveau coup d'œil sur ce village, que j'ai déjà décrit en peu de mots.

KERAOUA IBN-HASSAN.

A huit heures cinquante-sept minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest, par un sentier très-accidenté.

A neuf heures quarante minutes, nous passons à côté d'une ancienne tour de garde en gros blocs non cimentés; elle est assez bien conservée.

A dix heures, après une ascension très-voide, nous faisons halte à *Keraoua ibn-Hassan*, كراوا ابن حسان, village ainsi surnommé pour le distinguer de *Keraoua Beni Zid*, كراوا بنى زيد, mentionné précédemment. Ce village a succédé à une ancienne ville dont il subsiste encore un certain nombre de maisons construites avec de gros blocs plus ou moins bien aplanis; voûtées en plein cintre, elles sont surmontées extérieurement d'une terrasse plate. L'une d'entre elles, plus considérable que les autres et actuellement changée en étable à bœufs, offre, par sa solidité et l'épaisseur des murs, l'apparence d'un bordj ou grande tour de défense. On y entre par une porte bâtie en belles pierres de taille et affectant la forme d'une arcade cintrée. Au-dessus de cette arcade règne un superbe linteau monolithe, au centre duquel on remarque, gravée entre deux rosaces, une croix pattée, qui a été martelée à dessein par les musulmans. Une vingtaine de citernes creusées dans le roc remontent peut-être à une époque encore plus reculée. Une mosquée, bâtie avec des pierres de taille et tournée de l'ouest à l'est, semble avoir succédé à une ancienne église chrétienne. Le narthex est actuellement séparé par un mur du reste de l'édifice. Sur le linteau qui surmonte la porte d'entrée, je remarque les traces d'une croix pattée, presque entièrement effacée par le martelage. A côté de cette mosquée, un ancien birket, long de 20 pas sur 17 de large et construit avec de beaux blocs d'un appareil très-régulier, est aujourd'hui en partie comblé; plusieurs arbres y ont pris racine.

Cette localité, qui a dû être autrefois florissante, est depuis longtemps en pleine décadence. C'est à peine si elle renferme maintenant cent cinquante habitants. Au moment où j'arrivais, une forte escouade de bachibouzouks venait de saisir et de garrotter avec des cordes trente-cinq d'entre eux, comme n'ayant pas payé l'impôt, afin de les conduire à Naplouse devant le gouverneur. Tous les

autres habitants, épouvantés, avaient pu s'échapper; quelques vieilles femmes seules étaient restées, cachées au fond de leurs demeures.

Du plateau élevé de Keraoua, j'aperçois Mesha à l'ouest-sud-ouest, Mahfour au nord-nord-ouest, et le Kharbet Kefr Tell à l'ouest-nord-ouest.

KHARBET ES-SOMERA.

A midi dix minutes, nous reprenons la route de l'ouest, puis de l'ouest-nord-ouest.

A midi trente minutes, descendus dans le lit d'un oued, nous le suivons vers l'ouest; il est bordé de lentisques et de chênes verts nains.

A midi cinquante minutes, nous montons vers l'ouest-sud-ouest.

A une heure, nous arrivons au *Kharbet es-Somera*, خربة السمرا, village entièrement renversé, sur le haut d'une colline toute hérissée de lentisques et parsemée de vieux chênes verts.

KHARBET EL-MEZIRA'.

Un peu plus au nord, un autre village également détruit porte le nom de *Kharbet el-Mezira'*, خربة المزيرعا.

SANNIRIEH.

A une heure cinq minutes, poursuivant notre marche vers l'ouest, nous rencontrons une antique tour de garde, encore debout en partie et bâtie avec de gros blocs mal équarris.

A une heure vingt minutes, nous traversons, en descendant vers l'ouest-sud-ouest, les premiers jardins de *Sannirieh*, سنّيرية, et bientôt ensuite nous montons à ce village, où nous parvenons à une heure trente minutes. Assis sur le sommet d'une colline élevée, il contient sept cents habitants. Beaucoup de maisons paraissent nouvellement reconstruites. Quelques citernes seules sont antiques.

Une petite mosquée occupe le point culminant de la colline. De là on jouit d'une vue très-étendue.

KHARBET KEFR TSELETS.

A deux heures quarante minutes, en descendant de Saunirieh vers l'est-nord-est, je remarque, à ma gauche, un amas confus de ruines, dont je ne suis séparé que par un ravin; on les appelle *Kharbet Kefr Tselets*, خربة كفر ثلث.

A'ÏN KOUZA.

De retour à Keraoua ibn-Hassan à quatre heures, nous reprenons vers l'ouest la route de Deir Istia, où nous arrivons à cinq heures dix minutes.

A six heures, nous laissons à notre droite Kefil Hares.

A six heures cinquante minutes, nous passons au pied méridional de la haute et belle colline de Djemma'ïn.

Notre direction, qui jusque-là avait été principalement celle de l'ouest, incline, à sept heures dix minutes, vers le nord-nord-ouest, puis vers le nord.

A huit heures, enfin, nous faisons halte auprès de l'*A'ïn Kouza*, عين كوزا, à côté de laquelle nous dressons nos tentes pour la nuit. Des plantations de figuiers et d'oliviers l'environnent.

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIÈME.

A'ÏN ABOUZ. — A'OURIF. — A'SIRAH. — KHARBET A'SIRAH. — ET-TELL.
 — EL-À'RAK. — KHARBET KEFROUR. — FERA'TA. — KIRIET DJITT. —
 SERRA. — KHARBET DJOUNEÏD. — RAFIDIA. — NAPLOUSE.

A'ÏN ABOUZ.

Le 4 juin, à quatre heures du matin, nous nous mettons en marche vers le nord-ouest.

A quatre heures vingt-deux minutes, nous arrivons à une source appelée *A'ïn Abouz*, عین ابوز; d'autres prononcent *Abous*, ابوس. Elle avoisine un village de ce nom, qui peut avoir quatre cents habitants, et au bas duquel s'étend une vallée plantée d'oliviers.

A'OURIF.

Nous continuons à nous avancer dans la même direction, puis, à cinq heures, nous inclinons vers le nord-nord-ouest et ensuite vers le nord. Nous côtoyons alors l'*Oued A'ourif*, واد عوريف.

A cinq heures quinze minutes, nous parvenons au village ainsi appelé. Il occupe le sommet d'une colline et compte quatre cent cinquante habitants.

A'SIRAH.

A cinq heures vingt minutes, nous redescendons vers le sud-sud-est.

A cinq heures vingt-cinq minutes, nous commençons une nouvelle montée en suivant, vers le nord-nord-ouest, les contours supérieurs de l'*Oued A'ourif*, qui s'encaisse de plus en plus profondément; il est en partie planté de figuiers et d'oliviers.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, nous descendons vers le nord-nord-est.

A six heures, nous montons vers le nord-nord-ouest.

A six heures sept minutes, nous arrivons à A'sirah, *عصيرة*, village de trois cents habitants, sur une colline. Le medhaseh, percé de meurtrières, en occupe le point culminant.

KHARBET A'SIRAH.

A une faible distance au sud de la colline précédente, et sur une éminence qui n'en est séparée que par un ravin, les ruines d'un village renversé sont connues sous le nom de *Kharbet A'sirah*, *خربة عصيرة*.

ET-TELL.

A six heures trente minutes, nous gravissons très-péniblement, vers le nord-nord-ouest, des pentes assez roides, mais néanmoins cultivées en blé.

A six heures cinquante minutes, nous inclinons vers l'ouest-nord-ouest.

A sept heures quatre minutes, nous laissons à notre droite, sur une hauteur, le village appelé *Et-Tell*, *التلّ*, que j'avais visité en 1863; il a une population de mille habitants et est divisé en plusieurs quartiers, administrés chacun par un cheikh différent. Quelques maisons sont grandes et assez bien bâties. Autour du village croissent, dans des enclos, de belles plantations de figuiers et de grenadiers.

EL-A'RAK.

A vingt-cinq minutes à l'est-nord-est d'Et-Tell, j'aperçois le petit village d'*El-A'arak*, *العراق*, perché comme un nid d'aigle sur le sommet d'une colline rocheuse très-escarpée.

KHARBET KEFROUR.

Nous continuons à monter, mais directement vers l'ouest.

A sept heures vingt minutes, nous descendons dans la même direction.

A sept heures vingt-deux minutes, nous traversons des ruines assez étendues, appelées *Kharbet Kefrour*, خربة كفرور. C'est un assemblage confus de nombreuses petites maisons dont les voûtes sont effondrées et qui sont en partie démolies. Beaucoup d'entre elles renferment intérieurement des citernes pratiquées dans le roc et bien antérieures aux habitations, d'apparence arabe, qui les recouvraient autrefois.

FERA'TA.

A sept heures quarante minutes, nous descendons vers l'ouest.

A huit heures vingt-cinq minutes, nous passons à côté d'un oualy, vénéré sous le nom de *Oualy Abou Djouz*, ولي أبو جوز.

A huit heures trente minutes, nous gravissons les pentes septentrionales de la haute colline que couronne le village de *Fera'ta*, فرعتا. Il ne contient maintenant qu'un fort petit nombre d'habitants. Quelques citernes et les débris d'un sarcophage en pierre sont les seuls restes de l'antique Pirathon qui attirent mon regard. Ainsi, en effet, s'appelait jadis cette localité, en hébreu פִּרְצָתוֹן, en grec Φαραθών ou Φραθών, en latin *Pharathon*. Elle est mentionnée dans le livre des Juges, comme étant le lieu de naissance de Abdon, fils de Hillel, qui jugea Israël pendant huit ans et fut enseveli, après sa mort, dans la ville où il avait vu le jour.

13. Post hunc judicavit Israel Abdon, filius Illel, Pharathonites.

14. Qui habuit quadraginta filios et triginta ex eis nepotes, ascendentes super septuaginta pullos asinarum; et judicavit Israel octo annis.

15. Mortuusque est, ac sepultus in Pharathon terræ Ephraim, in monte Amalec¹.

Ce dernier verset nous apprend que Pirathon, en latin *Pharathon*, était située dans la terre d'Éphraïm, c'est-à-dire en Samarie

¹ *Juges*, c. XII, v. 13-15.

et sur une montagne. Celle-ci, pour une raison que la Bible ne nous indique point, est désignée sous le nom de montagne d'Amalek, sans doute parce que les Amalékites avaient jadis eu un établissement en cet endroit.

Il faut peut-être distinguer cette ville d'une autre place du même nom qui semble avoir appartenu à la Judée, et qui fut fortifiée par Bacchidès, l'an 160 avant Jésus-Christ.

49. Et ceciderunt de parte Bacchidis die illa mille viri. Et reversi sunt in Jerusalem.

50. Et ædificaverunt civitates munitas in Judæa, munitionem quæ erat in Jericho, et in Ammaum, et in Bethoron, et in Bethel, et Thamnata, et Phara, et Thopo, muris excelsis et portis et seris.

51. Et posuit custodiam in eis, ut inimicitias exercerent in Israel¹.

La ville de Phara signalée dans ce passage est mentionnée par Josèphe sous le nom de Φαραθῶ :

Πολλὰς δὲ τῆς Ἰουδαίας καταβαλλομένας πόλεις ἀχύρωσε (Βακχίδης), καὶ τὴν Ἰεριχοῦντα καὶ Ἐμμαοῦν καὶ Βεθωρὸν καὶ Βεθὴλαν καὶ Θαμναθὰ καὶ Φαραθῶν καὶ Τοχόαν καὶ Γάζαρα².

De la hauteur de Fera'ta, je distingue, au bas dans la plaine, à l'ouest, le village de *Oumm el-Matein*, اُمّ الماتيين; à l'ouest-nord-ouest, à des distances de plus en plus grandes, *El-Fondouk*, الفندوق, *Kiriet Hadja*, قريّة حجا, et *Deir Kaddoum*, دير كدّوم; au sud-ouest, *Djins Safout*, جنس صافوت; au sud, le *Kharbet Thabsa*, خربة طبسا; au sud-est, le *Kharbet Efkas*, خربة افكاس, et plus loin, dans la même direction, le *Kharbet Djerraha*, خربة جرّاحا.

D'autres localités, vers le nord, attirent mes regards; mais il est inutile de les mentionner maintenant, car je vais en parler tout à l'heure.

KIRIET DJITT.

A neuf heures trente minutes, je descends de la hauteur de Fera'ta vers le nord-est.

¹ *Machabées*, l. I, c. IX, v. 49-51. — ² *Antiquités judaïques*, l. XIII, c. I, § 3.

Parvenu, à neuf heures cinquante-cinq minutes, au pied de cette colline, je gravis, vers le nord, les pentes assez escarpées d'une autre petite montagne, consistant en un calcaire très-tendre, qui renferme çà et là d'innombrables pierres à feu et de gros silex ferrugineux. Le sommet est occupé par un village que j'atteins à dix heures vingt minutes. Il s'appelle *Kiriet Djitt*, قرية جت. Sa population est de sept cent cinquante à huit cents habitants. Je remarque, dans la construction de quelques maisons, un certain nombre de pierres de taille d'apparence antique. Beaucoup de ces habitations sont très-délabrées, d'autres sont complètement détruites. A mi-côte de la montagne, vers le nord-ouest, est un grand puits où l'on descend par une quinzaine de marches, actuellement très-dégradées, et qu'ombrage un bouquet de divers arbres. Une source intarissable y est emmagasinée; cette année, elle est peu abondante, à cause de l'extrême sécheresse qui règne depuis longtemps.

Kiriet Djitt est très-probablement, pour ne pas dire certainement, l'ancienne ville ou bourgade de *Gitta*, dont il est question dans Justin le Martyr, dans Eusèbe, dans Épiphanie et dans d'autres écrivains encore cités par le savant Reland¹. Elle appartenait à la Samarie et était la patrie de Simon le Magicien. Elle devait s'appeler en hébreu *Gath*, גת, comme la métropole du pays des Philistins, qui, en grec, s'appelait Γέθ et Γίττα, et en latin *Geth*. Du reste, elle n'est mentionnée elle-même ni dans la Bible, ni dans Josèphe.

SERRA.

A midi dix minutes, nous descendons vers le nord-est de *Kiriet Djitt*, en laissant à notre droite, à quarante minutes de distance vers l'est, le village de *Serra*, صرّا, que j'avais visité en 1863. Il est situé sur les pentes supérieures, mais non sur le point culminant d'une haute colline; sa population est de cinq cents âmes.

¹ Reland, *Palestina*, p. 813 et 814.

KHARBET DJOUNEÏD.

A une heure, nous inclinons vers l'est-nord-est, puis vers l'est, par un sentier très-accidenté.

A une heure quarante-cinq minutes, nous gravissons les pentes d'une petite montagne, dont nous atteignons le sommet à deux heures. J'y trouve les restes d'une forteresse dont tout le revêtement a été enlevé; le blocage intérieur est seul demeuré en place. Au centre de ce château fort, qui peut-être n'est pas très-ancien, un petit oualy est consacré au *Cheikh Djouneïd*, شيخ جنيد; quelques jardins l'environnent.

RAFIDIA.

A deux heures quinze minutes, nous descendons vers l'ouest; puis, à deux heures trente minutes, nous poursuivons notre route vers le nord-nord-est et, à deux heures quarante minutes, vers l'est.

A trois heures huit minutes, après une descente très-rapide vers l'est-nord-est, nous faisons halte un instant à *Rafidia*, رافيديا. Ce village, situé dans une riche et riante vallée, renferme trois cent cinquante habitants, presque tous grecs schismatiques; une quarantaine sont catholiques, d'autres musulmans, et une dizaine ont embrassé la religion protestante. On observe en cet endroit les débris d'une ancienne église, aujourd'hui divisée en une dizaine de chambres, les unes basses, les autres hautes, habitées par plusieurs familles. Cette église, orientée de l'ouest à l'est et consacrée jadis à saint Georges, avait des voûtes légèrement ogivales. Les matériaux employés à sa construction sont généralement assez réguliers; quelques blocs sont taillés en bossage. Un long magasin voûté en plein cintre, et appartenant actuellement à cinq propriétaires, qui en occupent chacun une partie, m'offre un appareil plus régulier encore et date, selon toute apparence, d'une époque antérieure à l'église dont je viens de parler.

A une faible distance du village coule une source abondante, l'*A'in Rafidia*, عين رافيديا. La fontaine d'où elle sort est construite avec des pierres de taille qui paraissent antiques; mais elle-même est vraisemblablement arabe. Un petit oualy l'avoisine, ainsi qu'un birket, d'où l'eau se répand dans des jardins, qu'elle fertilise, et qui sont plantés de grenadiers et d'oliviers.

NAPLOUSE.

A trois heures quarante minutes, nous poursuivons notre marche vers l'est, et, à quatre heures, nous dressons nos tentes près de l'*A'in el-Kassab*, عين القصب, au milieu des verdoyants jardins de Naplouse.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

A^{ÏN} BEIT EL-MA. — RAFIDIA. — BEIT-OUZEN. — ZAOUATA. — A^{ÏN} BEIT-IBA. — DEIR ECH-CHERAF. — EN-NAKOURA. — KHARBET CHEIKH CHA'LEH. — A^{ÏN} EN-NAKOURA.

A^{ÏN} BEIT EL-MA.

Le 12 juin, à huit heures cinquante minutes du matin, nous quittons Naplouse, dont il est inutile de parler de nouveau, après la description que j'ai déjà donnée de cette ville précédemment. Nous suivons, vers l'ouest, puis vers l'ouest-nord-ouest, une vallée fertile couverte de différents arbres; à notre droite, se dresse la masse imposante du *Djebel Setti es-Selamieh*, جبل ستي السلامية, le mont *E'bal* des Livres saints.

A neuf heures cinq minutes, nous passons à côté de l'*A'ïn Beit el-Ma*, عين بيت الماء (source de la maison de l'eau). Cette fontaine doit son appellation à la chambre, voûtée en plein cintre et bâtie en belles pierres de taille, dans laquelle elle est renfermée. C'est une sorte de petite tour carrée, bien construite et d'origine antique.

RAFIDIA.

A neuf heures dix minutes, nous poursuivons notre marche vers l'ouest à travers de fertiles jardins.

A neuf heures quinze minutes, nous laissons à notre gauche Rafidia, village dont il a été question plus haut.

A neuf heures vingt minutes, nous inclinons vers le nord-ouest; des bouquets d'oliviers succèdent alors, dans la vallée où nous cheminons, aux jardins qui, depuis Naplouse, la remplissent tout entière.

BEIT-OUZEN.

Devant nous, au sud, sur une colline voisine, s'élève le village de *Beit-Ouzen*, بيت وزن ; il est peu considérable. A côté de la maison du cheikh, qui est très-grande, on observe les vestiges d'une ancienne tour.

ZAOUATA.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous avons à notre droite, sur une haute colline d'un calcaire blanchâtre, dont les flancs ont été jadis, sur certains points, exploités comme carrière, un village qui compte environ trois cents âmes. Au bas de la colline, coule une source abondante, appelée *A'in Zaouata*, عين زوانا. Non-seulement elle pourvoit aux besoins des habitants du village de ce nom, mais encore elle arrose et fertilise, par le ruisseau qu'elle forme, un agréable vallon. De nombreux troupeaux sont en ce moment pressés autour de cette source. Notre direction est alors celle de l'ouest-sud-ouest, puis de l'ouest.

A'ÏN BEIT-IBA.

A dix heures, nous parvenons à l'*A'in Beit-Iba*, عين بيت ايبا, fontaine de construction musulmane ; à côté, je remarque un sarcophage antique, servant actuellement d'abreuvoir. De là, après une montée assez douce vers le sud-ouest, nous passons, à dix heures huit minutes, auprès d'une autre source, appelée *A'in Beit-Iba el-Fouka*, puis nous arrivons au village de ce nom, qui renferme sept cents habitants. La cour du medhafeh est pavée de dalles qui sont probablement antiques.

DEIR ECH-CHERAF.

A dix heures trente minutes, nous descendons vers le nord-ouest.

A dix heures cinquante minutes, nous remontons ensuite vers le nord et, à onze heures, nous atteignons *Deir ech-Cheraf*, دير الشرف. Une petite plate-forme, qui précède la mosquée, est pavée de dalles antiques.

EN-NAKOURA.

A onze heures dix minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord, puis, à onze heures vingt minutes, vers le nord-est.

A onze heures quarante minutes, nous nous reposons un instant à *En-Nakoura*, الناقورا, village de trois cents habitants, sur une colline.

Un certain nombre de pierres de taille antiques sont engagées dans plusieurs habitations comme matériaux de construction.

KHARBET CHEIKH CHA'LEH.

A midi, nous descendons d'En-Nakoura pour gravir, aussitôt après, à l'est-sud-est, les pentes très-roides d'une autre colline plus élevée, dont nous atteignons le sommet à midi vingt minutes. Elles sont couronnées par les restes d'un château fort d'origine musulmane, appelés *Kharbet Cheikh Cha'leh*, شبيح شعلة. Au-dessus de la porte d'entrée, on remarque un magnifique linteau antique, provenant probablement des ruines de Sebastieh. Trois lignes en beaux caractères grecs y ont été jadis gravées; mais plusieurs de ces caractères ont été martelés, d'autres sont très-effacés et à peine visibles, en sorte que je n'ai pu saisir le sens de cette inscription, dont je n'ai déchiffré nettement qu'un petit nombre de mots. Deux tronçons de colonnes gisent à terre non loin de là.

AÏN EN-NAKOURA.

A une heure quinze minutes, une descente très-rapide, vers l'ouest-nord-ouest, nous amène, au bout de dix-sept minutes de marche, auprès de l'*Aïn en-Nakoura*, عين الناقورا. La construction

qui renfermait cette source est détruite ; quelques blocs antiques seulement sont épars sur le sol, à l'endroit d'où elle sort. Je fais dresser ma tente à quelques pas de là et je vais aussitôt, avec un guide, explorer les ruines de Sebastieh, situées à dix minutes à l'ouest-nord-ouest de cette source.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

DESCRIPTION DES RUINES DE SEBASTIEH, JADIS SÉBASTE OU SAMARIE. —
HISTOIRE DE SÉBASTE. — RETOUR À L'A'ÏN EN-NAKOURA.

DESCRIPTION DES RUINES DE SEBASTIEH.

Sebastieh, صِبْسِيَّة, dont la population n'atteint pas aujourd'hui mille habitants, n'occupe qu'une faible partie des quartiers bas de l'ancienne Sébaste, dont ce village a conservé le nom. La ville haute, en effet, couvrait le plateau supérieur de la montagne et les magnifiques rampes qui y conduisent. Je commence par jeter un coup d'œil sur les ruines remarquables de l'église Saint-Jean-Baptiste.

Ce beau monument, tourné de l'ouest à l'est, forme un grand rectangle, large d'environ 27 mètres sur 47 de long; il est divisé en trois nefs, que coupe un transept terminé lui-même à l'orient par trois absides. Les murs sont en appareil très-régulier et d'assez grandes dimensions; la plupart des pierres doivent provenir d'édifices plus anciens. On descend à l'église par un escalier de quelques marches. La façade occidentale ou façade principale est des plus simples. Toute la partie supérieure est détruite, mais ce qui subsiste contraste, par le manque absolu d'ornementation, avec l'élégance qui éclate encore à l'intérieur de l'édifice, malgré l'extrême dégradation qu'il a subie. Ainsi la porte ogivale dont cette façade est percée au centre n'est décorée d'aucune sculpture et n'annonce en rien, par l'austérité de sa forme, la grandeur et la magnificence du monument dans lequel elle donnait entrée. Celui-ci compte dans la nef trois travées, plus une quatrième à l'occident, près de la porte, un peu plus étroite que les autres et formant narthex;

une cinquième travée, à l'orient, entre le transept et l'abside, constitue le chœur. La nef centrale, plus haute que les deux nefs latérales, est séparée de celles-ci par des piliers carrés, que flanquent de jolies colonnettes engagées, dont les chapiteaux, exécutés avec soin, imitent le corinthien.

Les voûtes, en grande partie écroulées, sauf celles du collatéral méridional, étaient ogivales. Il en était de même des fenêtres, à la fois très-étroites et très-ébrasées. Les dalles qui servaient de pavé ont depuis longtemps disparu, et sur le sol de cette enceinte sacrée, principalement dans la partie qui composait le transept et le chœur, croissent actuellement de vieux figuiers et de gigantesques cactus.

Vers l'extrémité occidentale du monument s'élève un sanctuaire musulman, couronné d'une petite coupole percée d'étroites fenêtres qui laissent tomber un faible jour dans le crypte qu'elle recouvre. Cette crypte appartient très-probablement à la basilique primitive, remplacée plus tard par l'église dont je viens de décrire sommairement le plan et les ruines. On y descend par un escalier d'une quinzaine de marches, puis, après avoir franchi un palier fermé jadis par une porte monolithe, on descend deux autres degrés et l'on se trouve dans une crypte autrefois pavée avec de petites dalles de marbres divers de différentes couleurs, formant une sorte de mosaïque. C'est là que gît actuellement la porte monolithe dont je viens de parler; des moulures la divisent en plusieurs compartiments; elle est munie de ses gonds, ménagés dans l'épaisseur du seul et unique bloc qui la compose. Cette crypte, de dimensions assez restreintes du reste, contient une chambre sépulcrale partagée en trois caveaux cintrés et contigus, construits parallèlement les uns aux autres, avec des pierres de taille très-régulièrement agencées entre elles. On ne les voit qu'en introduisant une lumière à travers trois petites ouvertures pratiquées dans l'un des murs de la chambre. D'après une fort ancienne tradition, l'un de ces compartiments aurait jadis renfermé le corps de saint Jean-Baptiste, et les deux autres, ceux des prophètes Abdias et Élisée. Saint Jérôme,

en nous racontant les pèlerinages de sainte Paule, nous apprend que cette pieuse Romaine visita Sébaste, « où, dit-il, sont enterrés les prophètes Élisée et Abdias, ainsi que saint Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes. »

Et Sebastem (vidit) id est Samariam, quæ in honorem Augusti ab Herode græco sermone Augusta est nominata. Ibi siti sunt Elisæus et Abdias prophetæ, et (quo major inter natos mulierum non fuit) Joannes Baptista¹.

Ailleurs, ce Père de l'Église, en reproduisant une lettre de Paule et d'Eustochie, sa fille, à Marcella, lettre dans laquelle elles l'engagent à quitter Rome pour les rejoindre en Palestine, met dans leur bouche ces paroles :

« Quand donc viendra le jour où nous pourrons avec vous nous rendre à Samarie et y vénérer ensemble les cendres de Jean-Baptiste, d'Élisée et d'Abdias ! »

Ergone erit illa dies, quando nobis liceat. . . . Samariam pergere, et Joannis Baptistæ, Elisæi quoque et Abdiæ pariter cineres adorare² !

Dans son Commentaire sur Abdias, chap. 1, il affirme également que de son temps on vénérât encore à Sébaste le tombeau de ce prophète, d'Élisée et de saint Jean-Baptiste.

Sepulcrum ejus (Abdiæ) usque hodie cum mausoleo Elisæi prophetæ et Baptistæ Joannis in Sebaste venerationi habetur, quæ olim Samaria dicebatur.

Enfin dans l'*Onomasticon*, au mot *Semeron*, et dans son Commentaire sur Osée, chap. 1, sans mentionner les tombeaux d'Élisée et d'Abdias, il n'oublie pas de nous dire que saint Jean-Baptiste avait été enterré à Sébaste.

Semeron, et hanc cepit Jesus, rege illius interfecto. Dicunt autem nunc pro ea Sebasten vocari, oppidum Palæstinæ, ubi S. Joannis Baptistæ reliquiæ conditæ sunt.

Samaria, quæ et ipsa altera urbs fuit metropolis decem tribuum, quæ postea ab Augusto Cæsare appellata est Augusta, id est Σεβαστή, in qua ossa Joannis Baptistæ condita sunt.

¹ *S. Hieronymi opera*, t. I, p. 889, édit. Migne.

² *S. Hieronymi opera*, t. I, p. 491, édit. Migne.

D'après un autre passage, que j'emprunte à Théodoret, les païens, sous le règne de Julien l'Apostat, violèrent à Sébaste le tombeau du saint précurseur, consumèrent par le feu ses ossements et jetèrent ses cendres au vent.

Ἐν Σεβαστῆ δὲ (ἢ καὶ αὐτῇ) εἰς τὸ προειρημένον ἔθνος τελεῖ) Ἰωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ τὴν θήκην ἀνέωξαν, πυρί τε παρέδοσαν τὰ ὀστέα καὶ τὴν κόμην ἐσκέδασαν¹.

La Chronique Pascale rapporte le même fait, qui eut lieu l'an 361.

Ἐν Παλαιστίνῃ τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ λείψανα ἐν Σεβαστῆ τῇ πόλει κείμενα ἀνορύξαντες διεσκόρπισαν².

Si ces deux derniers témoignages sont fondés, à l'époque de saint Jérôme et des pèlerinages de sainte Paule, le corps de saint Jean-Baptiste aurait été violemment enlevé à la vénération des fidèles et ses cendres dispersées au vent. Comment alors expliquer les passages mentionnés plus haut de ce Père de l'Église, où ces précieuses reliques, une quarantaine d'années postérieurement à la date de 361, sont indiquées comme se trouvant encore à Sébaste? Peut-être les chrétiens avaient-ils pu soustraire à la fureur des païens quelques-uns des ossements du saint ou recueillir une partie de ses cendres. Dans tous les cas, la tradition actuelle qui place à Sébaste les trois tombeaux de saint Jean-Baptiste, d'Élisée et d'Abdias, remonte jusqu'aux premiers siècles du christianisme, puisque saint Jérôme en parle, sans mêler aucun doute à son affirmation, ce qui semble prouver que, de son temps, elle était parfaitement établie, et, par conséquent, son origine était plus ancienne. Ces trois tombeaux étaient-ils enfermés déjà dans un sanctuaire, au fond de la crypte qui nous occupe maintenant? La chose est très-possible, car cette crypte, à part la coupole musulmane qui la recouvre, est bien certainement antérieure au moyen âge. Mais saint Jérôme ne la mentionne point, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existait pas

¹ Théodoret, *Hist. ecclésiastique*, l. III, c. VII. — ² *Chronique Pascale*, ad annum 361.

encore. Toujours est-il qu'au vi^e siècle une basilique s'élevait au-dessus de cet emplacement, comme l'atteste Antonin de Plaisance : *Et ibi basilica est S. Johannis Baptistæ*. Quant à l'opinion, déjà répandue au viii^e siècle et qui depuis a été souvent répétée, à savoir que cette crypte funéraire était l'endroit même où saint Jean-Baptiste avait été enfermé, puis décapité et enfin enseveli, elle est en contradiction formelle avec un passage de Josèphe, dans lequel cet historien nous apprend que Jean fut emprisonné et mis à mort à Machéronte, château fort situé au delà du Jourdain, par les ordres d'Hérode Antipas, qui redoutait l'audace et l'indépendance de ses discours.

Καὶ τῶν ἄλλων συσπρεφομένων (καὶ γὰρ ἤρθησαν ἐπὶ πλεῖστον τῇ ἀκράσει τῶν λόγων) δείσας Ἡρώδης τὸ ἐπὶ τοσούδε πιθανὸν αὐτοῦ τοῖς ἀνθρώποις μὴ ἐπὶ ἀποσίᾳσει τινὶ φέροι (πάντα γὰρ ἐώκεσαν συμβουλῇ τῇ ἐκείνου πράξοντες), πολὺ κρεῖττον ἠγεῖται, πρὶν τι νεώτερον ἐξ αὐτοῦ γενέσθαι, προλαβὼν ἀναιρεῖν, ἢ μεταβολῆς γενομένης εἰς τὰ πράγματα ἐμπεσῶν μετανοεῖν. Καὶ ὁ μὲν ὑποψία τῇ Ἡρώδου δέσμιος εἰς τὸν Μαχαιροῦντα πεμφθεὶς, τὸ προειρημένον Φρούριον, ταύτῃ κτίννυται¹.

« Comme une foule considérable accourait autour de lui (de Jean), surexcitée par l'intempérance de sa parole, Hérode, craignant que la force persuasive de ses discours ne poussât ses sujets à quelque révolte, car ils paraissaient devoir tout faire d'après ses conseils, jugea qu'il valait beaucoup mieux s'en débarrasser préalablement par la mort, avant qu'il eût rien entrepris contre son autorité, que d'avoir à se repentir, une sédition ayant une fois éclaté. Jean, par suite des soupçons d'Hérode, fut envoyé enchaîné à Machéronte, citadelle dont il a été parlé plus haut, et là il fut mis à mort. »

Saint Matthieu raconte la décollation de saint Jean-Baptiste avec des détails différents :

3. Hérode, ayant fait prendre Jean, l'avait fait lier et mettre en prison, à cause d'Hérodiade, femme de son frère.

4. Parce que Jean lui avait dit : Il ne vous est point permis d'avoir cette femme.

5. Hérode voulait donc le faire mourir, mais il appréhendait le peuple, parce que Jean en était regardé comme un prophète.

¹ *Antiquités judaïques*, l. XVIII, c. v, § 2.

6. Or, comme Hérode célébrait le jour de sa naissance, la fille d'Hérodiade dansa devant tous les convives, et elle plut tellement à Hérode,

7. Qu'il lui promit avec serment de lui donner tout ce qu'elle demanderait.

8. Elle, ayant été instruite auparavant par sa mère, lui dit : Donnez-moi présentement, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste.

9. Le roi fut affligé de cette demande ; néanmoins, à cause du serment qu'il avait fait et de ceux qui étaient à table avec lui, il commanda qu'on lui donnât ce qu'elle demandait.

10. Il envoya en même temps couper la tête à Jean dans la prison.

11. Et sa tête fut apportée dans un bassin et donnée à cette fille, qui la porta à sa mère.

12. Après cela, ses disciples vinrent prendre son corps et l'ensevelirent¹.

Saint Marc² reproduit en des termes presque identiques les circonstances relatives à la mort du saint précurseur ; mais aucun de ces deux évangélistes ne nous renseigne sur le lieu où il fut décapité et sur celui où ses disciples enterrèrent son corps. Fut-il immédiatement transporté par eux à Sébaste, ou d'abord enseveli ailleurs ? C'est sur quoi nous manquons de renseignements positifs. Ce qui est incontestable, c'est qu'à l'époque de saint Jérôme on montrait à Sébaste son tombeau avec celui des prophètes Abdias et Élisée, tombeau déjà sans doute consacré par un sanctuaire chrétien, à cause de la vénération dont il était entouré. Dans tous les cas, il était, au vi^e siècle, renfermé dans une basilique, comme cela résulte du passage d'Antonin de Plaisance.

Saint Willibald, au viii^e siècle, mentionne seulement à Sébaste les tombeaux de saint Jean-Baptiste, d'Élisée et d'Abdias.

*Ibi sunt sepulera sancti Johannis Baptistæ, Abdiæ et Elisei prophetæ*³.

M. le comte de Vogüé conclut de son silence au sujet de la basilique signalée par Antonin de Plaisance que ce monument n'existait peut-être plus alors, détruit sans doute par les Persans⁴. Ce n'est là qu'une simple hypothèse, qu'on ne peut ni prouver, ni réfuter. A l'époque des Croisades, le moine Phocas⁵ fait mention de

¹ *Saint Matthieu*, c. xiv, v. 3-12.

² *Saint Marc*, c. vi, v. 17-29.

³ *Hodarp.* p. 378, édit. Mabillon.

⁴ *Les Églises de la Terre sainte*, p. 361.

⁵ *De locis sanctis*, § 12.

l'église de Saint-Jean-Baptiste, qu'il visita en 1185 ; il parle de l'autel entouré d'urnes et de châsses contenant des reliques ; il parle aussi d'un escalier de vingt marches conduisant à une crypte qui renfermait les restes de saint Jean-Baptiste, et que, par erreur, mais conformément à une tradition assez ancienne, il regarde comme étant la prison où il fut décapité. Il ne s'agit plus ici évidemment de la basilique primitive vue par Antonin de Plaisance, mais d'un édifice plus récent, qui n'est autre que celui dont les ruines attirent encore l'attention des voyageurs et dont la date, selon M. de Vogüé, doit se chercher dans la seconde moitié du XII^e siècle. Bien que les documents nous fassent complètement défaut sur ce point, il semble, à cause des caractères que présente son architecture, être l'ouvrage des croisés latins. Telle est l'opinion de M. de Vogüé, juge très-compétent en cette matière. Je me permettrai néanmoins d'ajouter à ce qu'il dit que les croisés n'ont peut-être fait que relever, dans les mêmes proportions et sur le plan primitif, la basilique renversée ; la forme de l'église actuelle est, en effet, celle d'une ancienne basilique chrétienne. Seulement la présence de l'ogive dans les voûtes, dans les arcades et dans les fenêtres, paraît accuser l'époque des Croisades.

Une tour, portant probablement jadis une cloche, s'élevait à l'angle nord-ouest de l'église. Il n'en subsiste plus maintenant que la partie inférieure, laquelle fait saillie sur la façade et a été bâtie avec de gros blocs antiques, des fragments de colonnes, et même des débris de bas-reliefs. L'un de ces bas-reliefs mutilés représente un taurobole ou sacrifice de plusieurs taureaux conduits devant un autel pour y être immolés. De ce même côté septentrional, les murs de l'église sont également construits avec d'anciens blocs, la plupart taillés en bossage, et sont munis au centre d'une seconde tour dont quelques pierres de taille affectent des dimensions considérables. Au sud de cet édifice s'étendent de vastes citernes et des bâtiments importants qu'environnait un mur d'enceinte très-épais construit en belles pierres de taille. Ils sont aux trois quarts renversés actuellement. Ce sont probablement les restes d'un ancien monas-

tère attenant à l'église; peut-être aussi servaient-ils de résidence à l'évêque de Sébaste. Aujourd'hui plusieurs familles arabes ont élu domicile au milieu de ces ruines.

A l'est et au-dessous de la plate-forme où s'élevaient l'église et les grands bâtiments dont je viens de parler, on remarque, en descendant, de grandes galeries construites en pierres de taille et dont les voûtes sont très-légèrement ogivales; elles sont maintenant divisées, par de petits murs modernes, en de nombreux compartiments, qui servent d'asile à autant de familles.

De ce même côté, on rencontre les vestiges de puissantes murailles en blocs d'un très-bel appareil et les arasements d'une tour qui défendait, vers l'est, l'entrée de la ville antique.

Je remonte de là pour visiter, à l'ouest-sud-ouest de l'église, le village de Sebastieh. C'est un amas confus d'habitations assez mal bâties avec des matériaux de toutes sortes provenant de l'ancienne Sébaste. Devant l'une de ces maisons, j'observe les restes d'une plate-forme pavée avec de superbes dalles sur lesquelles gisent plusieurs tronçons de colonnes.

En continuant à m'avancer vers l'ouest, j'arrive bientôt à la majestueuse avenue de colonnes mentionnée par plusieurs voyageurs, et, entre autres, par M. de Saulcy. Elles sont monolithes, en calcaire dur, les unes debout, les autres renversées, et toutes découronnées de leurs chapiteaux. Elles ont 1^m,95 de diamètre, et leur distance, d'axe en axe, est de 3^m,40. Une soixantaine au moins sont encore en place, mais beaucoup d'autres sont couchées à terre, soit près de leurs bases respectives, soit à une distance plus ou moins grande de celles-ci. La longueur de cette double colonnade est d'environ 900 mètres, et sa largeur, de 15. La direction qu'elle suit est de l'est à l'ouest. Elle aboutit, de ce dernier côté, à une porte monumentale, aujourd'hui détruite, que défendaient, à droite et à gauche, deux tours rondes bâties en belles pierres de taille, ainsi que l'indiquent les arasements qui existent encore. On ne peut guère imaginer rien de plus gracieux et de plus imposant à la fois que cette espèce de ceinture de colonnes sur deux rangées

qui environnait vers le sud le bas de l'acropole de Sébaste. Cette acropole, qui constituait probablement l'antique Samarie, s'élève, comme par étages successifs, avec des rampes doucement ménagées, jusqu'à un plateau supérieur d'où la vue est très-étendue. De là, en effet, on aperçoit, à l'ouest, la Méditerranée; à l'est, un vaste horizon de montagnes se déploie devant les regards. Ce plateau et les diverses terrasses qui y conduisent sont depuis longtemps livrés à la culture. Les palais, les temples et les maisons qui s'y élevaient jadis ont fait place à des champs de blé ou à des plantations de figuiers et d'oliviers. Çà et là seulement quelques restes de constructions ou des pierres, soit amoncelées, soit dispersées, annoncent que cette montagne, sur laquelle la nature semble avoir repris ses droits, par la riche végétation dont elle est revêtue, était autrefois couverte d'édifices publics et privés. J'ai retrouvé en cet endroit les trois énormes tambours de colonnes en pierre signalés par M. de Sauley, et mesurant 1^m,28 de diamètre. Ce savant pense que de pareilles colonnes et en pareille matière sont plus antiques que celles de la colonnade, qui, selon toute vraisemblance, ne date que d'Hérode.

En descendant du plateau vers l'est-nord-est, on observe, au milieu d'un verger, quinze colonnes monolithes de pierre calcaire encore debout; deux autres gisent à terre; elles appartiennent à la même époque que celles de la grande avenue. Quant à l'édifice, temple ou portique, qu'elles ornaient et qui paraît avoir mesuré 57 pas de long sur 37 de large, il a été entièrement détruit; les fondations mêmes n'en sont plus visibles.

Si l'on continue à descendre vers le nord, on aperçoit à ses pieds, à gauche, un vallon, actuellement cultivé et en forme de fer à cheval, auquel aboutissent, à droite et à gauche, des rampes parallèles pratiquées sur les pentes de la montagne. Ce vallon était entouré d'un portique qu'ornaient des colonnes monolithes, dont quinze sont encore en place, d'autres sont renversées, et le plus grand nombre a été transporté ailleurs.

HISTOIRE DE SÉBASTE.

Analysons maintenant l'histoire de la ville dont les ruines de Sebastieh attestent encore l'antique splendeur. Nous lisons dans le livre III des Rois qu'Omri, le sixième des rois d'Israël, après avoir régné six ans à Tirzah, comme ses prédécesseurs, acheta la montagne de Chomerôn, pour deux kikars d'argent, de Chemer, à qui elle appartenait, et qu'il y bâtit une ville à laquelle il donna le nom de Chomerôn, du nom du propriétaire de la montagne.

23. Anno trigesimo primo Asa regis Juda, regnavit Amri super Israel, duodecim annis; in Thersa regnavit sex annis.

24. Emitque montem Samariæ a Somer duobus talentis argenti; et ædificavit eum, et vocavit nomen civitatis quam extruxerat, nomine Somer domini montis, Samariam¹.

Cette fondation eut lieu l'an 925 avant Jésus-Christ.

Le nom de cette ville est en hébreu *חֲמוֹרֹן*, *Chomerôn*, en grec *Σαμάρεια*, *Σεμηρών*, *Σομόρων*, *Σεμαρεών*, en latin *Samaria*.

Le dernier verset que je viens de citer nous indique pourquoi elle fut ainsi appelée; il ne faut donc pas chercher dans la signification même du mot *Chomerôn*, qui, en hébreu, a le sens de *garde*, *montagne d'où l'on observe*, *mons excubitorius*, l'étymologie d'une semblable dénomination, bien que cette étymologie convienne parfaitement à la position de la montagne de Sebastieh, qui s'élève isolée au milieu de plusieurs vallées et du sommet de laquelle, comme je l'ai dit, l'œil embrasse un immense horizon.

Dans l'*Onomasticon*, au mot *Σομερών*, Eusèbe s'exprime ainsi :

Σομερών· καὶ ταύτην εἶλεν Ἰησοῦς, τὸν βασιλέα αὐτῆς ἀνελὼν. Ταύτην λέγουσιν εἶναι Σεβασίην τὴν νῦν πολίχνην τῆς Παλαιστίνης. Λέγεται δὲ ἐν Βασιλείαις Ἀμβρὶ βασιλέα Ἰσραὴλ ἐωνήσασθαι τὸ ἔρος τὸ Σεμηρών παρὰ Σεμήρ, κτίσαι τε ἐπ' αὐτοῦ πόλιν καὶ ἐπονομάσαι Σεμηρών παρὰ τοῦ Σεμήρ.

« Someron; Josué s'empara aussi de cette ville, après en avoir tué le roi. On

¹ *Rois*, I. III, c. XVI, v. 23 et 24.

dit que c'est actuellement la ville de Sébaste en Palestine. Il est raconté, dans les livres des Rois, qu'Amri, roi d'Israël, acheta la montagne de Someron de Semer, et qu'il y fonda une ville, à laquelle il donna le nom de Semeron, de Semer. »

Saint Jérôme traduit en latin ce passage sans le modifier; par conséquent, il semble adopter l'identification faite par Eusèbe de la ville de Sébaste, jadis Chomerôn, en grec ici Σεμηρών, avec la ville de Chimrôn, en hébreu שִׁמְרוֹן, en grec Σομερών, qui fut conquise par Josué. Mais c'est là une confusion échappée à la sagacité de ces deux écrivains, à cause de l'extrême ressemblance des noms, qui ne diffèrent entre eux que par un point-voyelle. Il faut distinguer néanmoins ces deux localités, car l'une, celle qui nous occupe en ce moment, appartenait à la tribu d'Éphraïm, sur les confins de la demi-tribu de Manassé ou de Manassé occidental. Dans Isaïe, Samarie est appelée *caput Ephraim*¹, la tête, la ville principale d'Éphraïm. L'autre localité, au contraire, c'est-à-dire Chimrôn, était située plus au nord, dans la tribu de Zabulon².

Une fois fondée par Omri, Chomerôn, ou, si l'on aime mieux, Samarie, pour me servir de l'appellation que les Septante et la Vulgate ont rendue plus familière, devint aussitôt la capitale des dix tribus, grâce à son heureuse situation et à la fertilité de son territoire, et Tirzah, qui avait elle-même succédé, comme siège du gouvernement, à Sichem, retomba dans l'obscurité.

Ahab, fils d'Omri (Amri, dans la Vulgate), éleva à Samarie un temple et un autel en l'honneur de Baal, et il entourra ce sanctuaire d'un bois sacré :

32. Et posuit aram Baal in templo Baal, quod ædificaverat in Samaria.

33. Et plantavit lucum, et addidit Ahab in opere suo, irritans Dominum Deum Israel super omnes reges Israel qui fuerunt ante eum³.

L'an 901 avant Jésus-Christ, Ben-Hadad, roi de Syrie, envahit le royaume d'Israël à la tête d'une nombreuse armée et, accompagné de trente-deux petits souverains, il vint mettre le siège devant Samarie.

¹ Isaïe, c. VII, v. 9. — ² Josué, c. XIX, v. 15. — ³ Rois, l. III, c. XVI, v. 32 et 33.

Porro Benadad, rex Syriæ, congregavit omnem exercitum suum, et triginta duos reges secum, et equos, et currus, et ascendens pugnabat contra Samariam, et obsidebat eam¹.

Les versets suivants nous racontent les sommations orgueilleuses de ce prince, la réponse d'abord soumise, puis fièrement énergique d'Achab, encouragé à la résistance par les vieillards et par tout le peuple, et la victoire éclatante qu'il remporta sur les assiégeants dans une sortie qu'il fit, d'après les conseils d'un prophète. Il surprit Ben-Hadad au moment où celui-ci s'enivrait sous sa tente avec les petits princes ses vassaux, et le roi de Syrie, pour ne pas tomber entre les mains des Israélites, dut chercher son salut dans une fuite précipitée.

Pendant l'année 897 avant Jésus-Christ, Josaphat, roi de Juda, étant venu voir Achab, ce dernier, qui se préparait à marcher pour reconquérir la ville de Ramoth, l'une des plus importantes du pays de Galaad, que Ben-Hadad avait promis de lui rendre et qu'il gardait toujours, engagea ce prince à l'accompagner dans cette expédition. Josaphat accéda à son désir en lui assurant son concours et celui de ses troupes; mais auparavant il le pria d'interroger le Seigneur par l'organe de ses prophètes.

Achab convoqua donc une assemblée générale des prophètes. Ceux-ci se réunirent au nombre de 400 sur une aire à la porte de Samarie. Les deux rois y étaient assis sur des trônes dans toute la pompe royale, et les prophètes prophétisaient devant eux.

Rex autem Israel et Josaphat rex Juda sedebant unusquisque in solio suo, vestiti cultu regio, in area juxta ostium portæ Samariæ, et universi prophetæ prophetabant in conspectu eorum².

Tous prédisaient la victoire à Achab; mais Josaphat, n'ayant qu'une médiocre confiance dans leurs fallacieuses promesses, demanda s'il n'y avait pas quelque autre prophète du Seigneur. Il y en a encore un, dit Achab; mais je le hais, car il ne m'annonce

¹ *Rois*, I. III, c. XX, v. 4. — ² *Rois*, I. III, c. XXII, v. 10.

que des malheurs; c'est Michée, fils de Jemla. A la prière de Josaphat cependant, il expédia vers lui un eunuque pour le faire venir.

15. Michée se présenta donc devant le roi, qui lui dit: Michée, devons-nous aller à la guerre pour prendre Ramoth en Galaad, ou demeurer en paix? Michée lui répondit: Allez, marchez heureusement, et le Seigneur la livrera entre vos mains.

16. Le roi ajouta: Je vous conjure, au nom du Seigneur, de ne me parler que selon la vérité.

17. Michée lui dit: J'ai vu tout Israël dispersé dans les montagnes comme des brebis sans pasteur, et le Seigneur m'a dit: Ils n'ont pas de chef, que chacun retourne en paix dans sa maison.

18. Aussitôt le roi d'Israël dit à Josaphat: Ne vous avais-je pas bien dit que cet homme ne me prophétise jamais rien de bon, mais qu'il me prédit toujours du mal?

19. Et Michée ajouta: Écoutez la parole du Seigneur: J'ai vu le Seigneur assis sur son trône et toute l'armée du ciel autour de lui, à droite et à gauche.

20. Et le Seigneur a dit: Qui séduira Achab, roi d'Israël, afin qu'il marche contre Ramoth en Galaad et qu'il y périsse? Et l'un dit une chose et l'autre une autre.

21. Alors un esprit s'avança et, se présentant au Seigneur, dit: C'est moi qui séduirai Achab. Le Seigneur lui dit: Et comment?

22. Il répondit: J'irai et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. Va, dit le Seigneur, tu y réussiras.

23. C'est ainsi que le Seigneur a envoyé un esprit de mensonge dans la bouche de tous vos prophètes et décrété votre malheur¹.

Achab ordonna aussitôt l'arrestation de Michée, qui fut mis en prison. « Qu'il y soit nourri, dit le roi, du pain de la douleur et de l'eau de l'affliction jusqu'à ce que je revienne en paix. — Si vous revenez en paix, dit Michée, le Seigneur n'a pas parlé par moi, » et il ajouta: « Peuples, tous tant que vous êtes, soyez-en témoins. »

Ou sait comment, malgré cette prédiction, Achab persista à marcher contre Ramoth. Pour déjouer les ordres du roi de Syrie, qui avait commandé à ses officiers de diriger l'attaque contre lui

¹ *Rois*, I. III, c. XVII, v. 15-23.

personnellement, il s'était déguisé, tandis que Josaphat avait conservé ses vêtements royaux. Ce prince fut donc d'abord en butte aux efforts des Syriens, qui le prirent pour le roi d'Israël; mais ensuite, ayant été reconnu, il ne fut pas pressé davantage. Cependant un soldat, ayant tendu son arc, tira une flèche au hasard, et elle vint percer Achab entre le poumon et l'estomac. Se sentant blessé à mort, le roi d'Israël ordonna à son cocher de se retirer de la mêlée; toutefois, il demeura sur son char jusqu'au soir, contemplant de ses regards mourants les divers mouvements de la bataille. Vers le coucher du soleil, il expira, et les Israélites battirent en retraite. Achab fut ramené à Samarie, où il fut enseveli.

Parmi les monuments élevés par Achab, sans doute à Samarie, sa capitale, les annales du royaume d'Israël signalaient particulièrement un palais d'ivoire, c'est-à-dire probablement orné de travaux en ivoire.

Reliqua autem sermonum Achab, et universa quæ fecit, et domus eburnea quam ædificavit, cunectarumque urbium quas exstruxit, nonne hæc scripta sunt in libro sermonum dierum regum Israël¹?

Un jour que Ochozias, son fils et son successeur, était sur la partie supérieure de son palais de Samarie, il tomba à travers le grillage de la plate-forme. Très-souffrant de cette chute, il dépêcha des messagers au célèbre oracle de Baalzeboub à Ekron, ville des Philistins, pour savoir s'il pourrait se relever de sa maladie. Élie se rendit alors au-devant des gens du roi de Samarie et leur dit : « Est-ce qu'il n'y a point un Dieu dans Israël, que vous alliez consulter ainsi Baalzeboub, le dieu d'Ekron? C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur : Tu ne descendras plus du lit sur lequel tu es étendu; mais tu mourras. » Ochozias mourut, en effet, des suites de sa chute.

L'an 892 avant Jésus-Christ, Ben-Hadad, roi de Syrie, vint mettre de nouveau le siège devant Samarie. Cette ville fut bientôt affligée

¹ *Rois*, I, III, c. XXII, v. 39.

par une effroyable famine, et le peuple fut réduit aux dernières extrémités. Un jour que le roi d'Israël passait le long des remparts, une femme vint se plaindre à lui qu'une de ses voisines, qui l'avait engagée à tuer son enfant pour se nourrir ensemble de sa chair, ne voulait plus maintenant livrer le sien, ainsi qu'elle l'avait promis. En apprenant ces horribles détails, le roi déchira ses vêtements et s'écria : « Que Dieu me traite dans toute sa sévérité si la tête d'Élisée, fils de Saphat, reste aujourd'hui sur ses épaules ! » Il s'imaginait sans doute que ce prophète aurait pu sauver la ville. « Cependant Élisée était assis dans sa maison, et des vieillards étaient réunis autour de lui. Le roi envoya donc un homme pour le tuer, et, avant que cet homme fût arrivé, Élisée dit à ces vieillards : Savez-vous que ce prince, fils d'un meurtrier, a envoyé ici un homme pour me couper la tête ? Prenez donc garde ; lorsqu'il arrivera, fermez-lui la porte, et ne le laissez point entrer ; car j'entends le bruit des pieds de son seigneur, qui vient après lui. » Bientôt le roi arriva lui-même, et Élisée affirma que, le lendemain, il y aurait une telle abondance de vivres, que la mesure de pure farine se donnerait pour un sicle à la porte de Samarie, et qu'on aurait pour un sicle deux mesures d'orge. Une pareille promesse ayant paru invraisemblable à l'un des officiers du roi : « Vous le verrez de vos yeux, lui dit le prophète, mais vous n'en jouirez pas. »

En effet, pendant la nuit, les Syriens crurent entendre un grand bruit, comme de chariots, de chevaux et d'une armée innombrable ; ils se dirent alors les uns aux autres : Le roi d'Israël a fait venir à son secours contre nous les rois des Héthéens et des Égyptiens, et les voilà qui viennent tous fondre sur nous. Saisis d'une terreur panique, ils s'enfuirent donc à la hâte, abandonnant dans leur camp leurs tentes, leurs chevaux et leurs ânes. Quatre lépreux qui demeuraient à la porte de la ville s'aperçurent les premiers du départ des Syriens et en répandirent la nouvelle dans Samarie. Le roi vit d'abord un piège dans cette retraite de la part de l'ennemi ; mais ensuite il fut rassuré par le témoignage de quelques cavaliers qu'il avait envoyés en reconnaissance, et tout le peuple de Samarie sortit

aussitôt de la ville pour aller piller le camp des Syriens. L'affluence de la multitude à la porte de la capitale fut telle que l'officier qui avait douté de la parole d'Élisée fut écrasé à cette porte, que le roi avait confiée à sa garde.

Jéhu, ayant été sacré roi d'Israël par l'un des disciples d'Élisée, extermina tous les membres de la famille d'Achab, et, arrivé dans Samarie, il usa du stratagème suivant pour frapper d'un seul coup tous les prêtres de Baal. Il fit publier une fête solennelle en l'honneur du dieu et annonça un grand sacrifice, auquel devaient assister, sous peine de mort, tous les ministres et prophètes de Baal. Ceux-ci s'empressèrent d'accourir de toutes parts au temple de cette divinité. Quand ils y furent réunis pour offrir leurs victimes et leurs holocaustes, Jéhu donna l'ordre à ses soldats de les passer au fil de l'épée. En même temps, la statue de Baal fut brisée et livrée aux flammes, et le temple, détruit de fond en comble, fut transformé en latrines publiques.

Destruerunt quoque ædem Baal, et fecerunt pro ea latrinas usque in diem hanc¹.

M^{sr} Mislin, en citant ce verset, fait observer que cet usage s'est encore renouvelé en Asie, l'an 1729 de notre ère. Les Persans, après avoir renversé le tombeau du sultan afghan Mahmoud, le condamnèrent à une pareille profanation².

L'an 856 avant Jésus-Christ, Élisée mourut à Samarie et y fut enseveli. Cette même année, des voleurs de Moab se répandirent sur les terres d'Israël. Or des habitants de la ville, enterrant un homme, aperçurent ces voleurs, et, dans leur effroi, ils jetèrent le cadavre dans le sépulcre d'Élisée; le mort, en touchant les os du prophète, ressuscita et se leva sur ses pieds.

20. Mortuus est ergo Elisæus et sepelierunt eum. Latrunculi autem de Moab venerunt in terram in ipso anno.

21. Quidam autem sepelientes hominem viderunt latrunculos et projece-

¹ *Rois*, l. IV, c. x, v. 27. — ² M^{sr} Mislin, *Les Saints Lieux*, t. III, p. 346.

runt cadaver in sepulcro Elisæi. Quod cum tetigisset ossa Elisæi, revixit homo et stetit super pedes suos¹.

La Bible ne nous dit pas, à la vérité, d'une manière formelle que ce prophète fut enseveli à Samarie; mais comme il vécut de longues années dans cette ville, qu'il y avait une habitation² et que, en outre, au moment où il allait expirer, Joas, roi d'Israël, dont la résidence était à Samarie, vint le visiter dans ses derniers instants, tout porte à croire qu'il mourut dans cette capitale du royaume d'Israël. Selon l'historien Josèphe, on lui fit de magnifiques funérailles.

Ἐτυχε δὲ καὶ ταφῆς μεγαλοπρεποῦς καὶ οἴας εἰκὸς ἦν τὸν οὕτω Θεοφιλῆ μεταλαβεῖν.

A l'époque de saint Jérôme, comme je l'ai dit précédemment, on montrait son tombeau à Sébaste, l'ancienne Samarie, avec ceux d'Abdias et de saint Jean-Baptiste. Maintenant encore, le lieu où reposaient ses cendres est indiqué par les musulmans aux voyageurs dans la crypte consacrée à saint Jean-Baptiste, qu'ils appellent *Neby Iahya*. Peut-être n'est-ce pas l'emplacement primitif de son sépulcre, et ses cendres y furent-elles seulement transportées plus tard, à l'époque chrétienne, pour être rapprochées de celles de saint Jean-Baptiste et du prophète Abdias et être renfermées dans le même sanctuaire. En tous cas, les trois chambres sépulcrales contiguës et parallèles, telles qu'on les voit actuellement, ne paraissent pas remonter au delà des premiers âges de l'époque chrétienne, et si elles sont antiques, elles ont dû être remaniées à cette époque.

La neuvième année du règne d'Osée, l'an 721 avant Jésus-Christ, Salmanasar, roi d'Assyrie, s'empara de Samarie, après un siège de trois ans, et en transporta les habitants dans ses États, avec ceux des autres villes du royaume d'Israël, qui cessa dès lors d'exister.

9. Anno quarto regis Ezechiae, qui erat annus septimus Osee filii Ela regis Israel, ascendit Salmanasar rex Assyriorum in Samariam et oppugnavit eam,

¹ *Rois*, l. IV, c. XIII, v. 20 et 21. — ² *Rois*, l. IV, c. VI, v. 32.

10. Et cepit. Nam post annos tres, anno sexto Ezechiae, id est nono anno Osee regis Israel, capta est Samaria.

11. Et transtulit rex Assyriorum Israel in Assyrios¹.

Quelques années plus tard, la contrée dont Samarie était le centre fut repeuplée par Hasar-Haddon.

L'année 331 avant Jésus-Christ, Samarie se révolta contre Andromaque, qu'Alexandre le Grand, en partant pour l'Égypte, avait nommé gouverneur de la Syrie et de la Palestine. Andromaque fut même brûlé vif dans une maison de cette ville, où il avait fixé sa résidence. A son retour d'Égypte, Alexandre punit sévèrement les habitants de Samarie, qui furent, les uns tués, les autres expulsés, et remplacés par une colonie de Syro-Macédoniens.

L'an 110 avant Jésus-Christ, Jean Hyrcan, profitant des troubles qui agitaient le royaume de Syrie, voulut s'emparer de la ville de Samarie, dont les habitants, étrangers à la nation juive, avaient commis des hostilités contre ceux de Marissa, colons et alliés des Juifs. Cette place étant très-forte, comme nous l'apprenons par Joseph, qui nous donne des détails précieux sur ce siège, il chargea ses deux fils, Aristobule et Antigone, de l'attaquer et la fit environner d'un fossé et d'un double mur dont le développement était de 80 stades.

Καὶ στρατεύει μὲν ἐπὶ Σαμάρειαν πόλιν ὀχυρωτάτην. . . . Περιβαλὼν οὖν τάφρον πανταχόθεν τῇ πόλει καὶ διπλοῦν τεῖχος ἀπὸ σταδίων ὀγδοήκοντα, τοὺς υἱοὺς ἐφίστησιν, Ἀντίγονον καὶ Ἀριστόβουλον².

Les Samaritains, serrés de très-près, furent bientôt réduits à une affreuse famine et implorèrent alors le secours d'Antiochus de Cyzique, qui régnait sur la Cœlésyrie et la Phénicie. Ce prince accourut avec ses troupes pour essayer de les délivrer; mais il fut vaincu par Aristobule et poursuivi jusqu'à Scythopolis. Le siège de Samarie fut repris avec une nouvelle vigueur. Les habitants sollicitèrent de nouveau l'intervention d'Antiochus de Cyzique, qui,

¹ *Rois*, l. IV, c. XVIII, v. 9-11. — ² *Antiquités judaïques*, l. XIII, c. X, § 2.

ayant reçu lui-même de Ptolémée Lathyre, roi d'Égypte, un renfort de 6,000 hommes, répondit une seconde fois à l'appel des Samaritains. Néanmoins, il n'osa pas en venir aux prises directement avec les Juifs; mais, pour les arracher au siège de Samarie, il se contenta de ravager leur pays sur divers points. Après plusieurs échecs, il se retira à Tripolis, laissant à ses deux généraux, Callimandre et Épicrate, le soin de continuer la lutte. Callimandre fut complètement défait, et Épicrate, avide d'argent, vendit aux Juifs Scythopolis et d'autres villes voisines qui étaient au pouvoir des Syriens. Samarie, pressée plus vivement que jamais, succomba après une année de siège, et Hyrcan la détruisit de fond en comble, en la sapant jusque dans ses fondements et en bouleversant son sol par de nombreuses excavations.

Suivant l'historien Josèphe, il y fit passer également des torrents qui l'inondèrent.

Ἵρκανὸς μὲν οὖν τὴν πόλιν ἐλὼν ἐνιαυτῷ πολιορκήσας οὐκ ἠρκέσθη μόνῳ τούτῳ, ἀλλὰ καὶ πᾶσαν αὐτὴν ἠφάνισεν, ἐπίκλυσιν τοῖς χειμάρροις ποιήσας· διασκάψας γὰρ αὐτὴν ὥστε εἰς χαράδρας μεταπεσεῖν, τὰ σημεῖα τοῦ γενέσθαι ποτὲ πόλιν αὐτὴν ἀφείλετο¹.

Il est difficile de comprendre l'expression de *ἐπίκλυσιν τοῖς χειμάρροις ποιήσας*, ayant inondé la ville par des torrents. Samarie était, en effet, située sur les plateaux et sur les pentes du Chome-rôn, et sur cette montagne ne coule aucun torrent qu'on aurait pu faire déborder pour l'inonder. Ces mots ne s'appliquent probablement qu'aux quartiers bas de la ville, sur lesquels pouvaient être dérivés les ruisseaux tombant, à l'époque des pluies, du sommet et des flancs de la montagne.

Samarie se releva bientôt de ses ruines; car Josèphe nous apprend que, à l'époque d'Alexandre Jannée, elle était occupée par les Juifs². Pompée la rendit ensuite à ses anciens habitants³. Gabinus la rebâtit⁴. Plus tard, elle fut magnifiquement restaurée

¹ *Antiquités judaïques*, l. XIII, c. v, § 3.

² *Ibid.* l. XIII, c. xv, § 4.

³ *Ibid.* l. XIV, c. iv, § 4.

⁴ *Ibid.* l. XIV, c. v, § 3.

par Hérode le Grand, qui la fortifia, l'environna d'une superbe muraille de vingt stades de circonférence et y établit 6,000 colons, auxquels il distribua des terres très-fertiles. Au milieu de la ville, il fit construire, en l'honneur d'Auguste, son patron, un temple très-vaste qu'entourait une enceinte sacrée d'un stade et demi de développement. La cité reçut elle-même alors le nom de Sébaste, Σεβάση, traduction du mot latin *Augusta*, par flatterie pour l'empereur.

Ἐν μὲν γε τῇ Σαμαρείτιδι πόλιν καλλίστῳ περιβόλῳ τειχισάμενος ἐπὶ σταδίου εἴκοσι, καὶ καταγαγὼν ἑξακισχιλίους εἰς αὐτὴν οἰκήτορας, γῆν τε τούτοις προσνείμας λιπαρωτάτην καὶ ἐν μέσῳ τῷ κτίσματι ναόν τε ἐνιδρυσάμενος τῷ Καίσαρι μέγιστον, καὶ περὶ αὐτὸν τέμενος ἀπόδειξας τριῶν ἡμισταδίων, τὸ ἄστυ Σεβασίην ἐκάλεσεν¹.

A l'avènement du christianisme, l'an 33 de notre ère, le diacre Philippe alla prêcher l'Évangile à Samarie. Il y convertit un grand nombre d'habitants, gagnés à la foi du Christ par ses paroles et par ses actes; car il accomplissait beaucoup de miracles, chassant les esprits impurs, guérissant les paralytiques et les boiteux. Simon le Magicien, qui, auparavant, avait séduit la multitude par les choses extraordinaires dont il avait été l'auteur et qui se laissait appeler *la grande vertu de Dieu*, céda également à la force persuasive de ses discours et des prodiges plus étonnants que les siens dont il était témoin. Il reçut lui-même le baptême. Lorsque les apôtres, qui étaient à Jérusalem, eurent appris que les habitants de Samarie avaient cru à la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean, qui imposèrent les mains aux nouveaux baptisés, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit².

Quelques critiques pensent que, dans le passage des Actes des apôtres auquel j'emprunte ces détails, il est question, non pas de la ville de Samarie, mais d'une ville de la province de Samarie qui ne se trouve pas désignée nominativement par l'écrivain sacré.

¹ *Guerre des Juifs*, l. I. c. xxi, § 2. — ² *Actes des apôtres*, c. viii, v. 5-17.

En effet, disent-ils, on lit dans le texte grec, au verset 5 :

Φίλιππος δὲ κατελθὼν εἰς πόλιν τῆς Σαμαρείας ἐκήρυσσεν αὐτοῖς τὸν Χριστόν,

verset qu'ils traduisent ainsi :

Philippe, s'étant rendu dans une ville de Samarie, y annonça le Christ.

L'article manque effectivement devant le mot *πόλιν*.

Quant au texte latin,

Philippus autem, descendens in civitatem Samariæ, prædicabat illis Christum,

il peut être entendu des deux manières suivantes : soit

Philippe descendant dans la ville de Samarie,

soit

Philippe descendant dans une ville de Samarie,

puisque la langue latine ne possède pas d'article.

J'avouerai très-volontiers qu'en bon grec, pour dire *dans la ville de Samarie*, il aurait fallu préposer l'article devant les mots *πόλιν τῆς Σαμαρείας*.

D'un autre côté, il me semble aussi que, pour signifier *une ville de Samarie*, un écrivain grec de la bonne époque aurait ajouté le pronom indéfini *τινά* à ces mêmes mots. En latin pareillement, si les mots *in civitatem Samariæ* eussent signifié *dans une ville de Samarie* et non *dans la ville de Samarie*, n'aurait-il pas fallu ajouter le pronom *quandam*, afin de rendre indéterminé le nom *civitatem*? J'incline donc pour le sens généralement adopté, en vertu duquel il s'agit ici de la ville qui nous occupe en ce moment.

Vers le commencement du III^e siècle, Septimius Severus paraît avoir établi une colonie romaine à Sébaste¹.

¹ Ulpien, *leg. I de Censibus*.

Cette ville, à cause de son importance et des progrès que l'Évangile y avait faits dès les commencements de l'Église, eut sans doute de bonne heure un siège épiscopal. Le premier de ses évêques dont le nom nous ait été conservé s'appelait Marinus; d'autres écrivent Marius; il assista au concile de Nicée en 325.

Six autres nous sont également connus par les signatures apposées au bas des actes de différents conciles. Le dernier est Pélagius, qui souscrivit au concile de Jérusalem tenu en l'année 536.

Lors de l'invasion musulmane, Sébaste, au lieu de recouvrer son ancien nom, comme la plupart des autres villes ou villages de la Palestine, garda, sous la forme arabe *Sebastieh*, celui qu'Hérode lui avait imposé.

A l'époque des Croisades, elle redevient le siège d'un évêché, et c'est alors que sa belle église de Saint-Jean-Baptiste a été, soit entièrement relevée de ses ruines, soit seulement restaurée sur le même plan, mais avec de nombreuses modifications, dues sans doute à l'introduction de l'ogive.

Trois de ses évêques latins sont mentionnés par les auteurs contemporains; ce sont : Baudouin en 1120, Raynier de 1138 à 1168 et Raoul en 1175.

De nos jours, cette ancienne capitale de la Samarie, à laquelle elle avait donné son nom, n'est plus qu'un simple village sans aucune importance, mais qui, par les ruines de ses magnifiques colonnades et par celles de sa belle église, non moins que par ses souvenirs, mérite encore une attention toute particulière de la part du voyageur.

Après avoir étudié jusqu'au soir les débris de cette antique cité, je regagne, après le coucher du soleil, mon petit campement, établi à côté de l'Aïn en-Nakoura.

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIÈME.

DJINSINIEH. — NOUSS DJEBEIL. — BEIT-IMRIN. — KHARBET KOUSIN ES-SAHÉL. — RAMIN. — BEIT-LID. — SEFARIN. — CHOUFÉH. — KHARBET KEFR LEBED. — A'NEBTA. — KEFR REMMAN. — BEZZARIEH. — ES-SILEH. — BOURKA. — A'TARA. — RAMEH. — KEFR RA'Y. — FENDAKOUMIEH. — A'DJÉH. — A'NZÀ. — KHARBET EN-NEKHAÏL. — ZAOUÏEH. — A'RBABEH. — TELL DOUTHAN, JADIS DOTHAN.

DJINSINIEH.

Le 13 juin, à cinq heures quinze minutes, nous nous mettons en marche dans la direction de l'ouest; à notre gauche, à une faible distance vers le nord-est, est le petit village de *Djinsinieh*, جنسينية, composé à la fois de musulmans et de grecs schismatiques.

NOUSS DJEBEIL.

A un kilomètre au nord-nord-est de ce village s'en élève un autre, que je ne visite pas non plus l'ayant examiné en 1863. On l'appelle *Nouss Djebeil*, نوص جبيل. Il contient 300 habitants, dont les trois quarts sont grecs schismatiques. Au pied du monticule dont il couvre les pentes coulent deux sources; près de l'une d'elles, on a placé un sarcophage antique, qui sert actuellement d'auge et qu'avoisine son couvercle monolithe en dos d'âne, gisant à terre.

BEIT-IMRIN.

A un kilomètre plus loin vers le nord, est le village de *Beit-Imrin*, بيت امرين, qui renferme 700 habitants. Les maisons sont petites et grossièrement bâties, à l'exception de celle du cheikh, qui est

grande et bien construite. Au bas du village, vers l'ouest, s'étend une vallée fertile, arrosée par une source appelée *A'in Delbeh*, عين دلبة.

KHARBET KOUSIN ES-SAHEL.

Laissant donc derrière nous ces trois villages, que j'avais explorés sept ans auparavant, nous cheminons vers l'ouest.

A cinq heures vingt minutes, nous commençons à longer au sud les dernières pentes de la montagne de Sebastieh. J'admire de nouveau la beauté incomparable de cette hauteur isolée, ses diverses plates-formes, les superbes rampes qui y conduisent et la végétation luxuriante qui la décore maintenant. Il était impossible aux rois d'Israël de choisir un site plus remarquable pour l'emplacement de leur capitale.

A cinq heures cinquante minutes, nous rencontrons plusieurs débris de sarcophages antiques.

A six heures cinq minutes, notre direction devient celle de l'ouest-nord-ouest.

A six heures vingt minutes, des ruines peu considérables éparses sur une colline qui s'élève à notre gauche me sont désignées sous le nom de *Kharbet Kousin es-Sahel*, خربة كوسين السهل.

RAMIN.

A six heures vingt-cinq minutes, nous montons vers le nord-nord-ouest.

A six heures quarante minutes, nous arrivons à *Ramin*, رامين, village situé sur une haute colline et qui compte 700 âmes. La petite cour qui précède le medhafeh est pavée de grandes dalles qui semblent antiques.

BEIT-LID.

De là j'aperçois plusieurs villages que je me dispense d'aller visiter, les ayant déjà traversés en 1863. L'un d'entre eux est *Beit-Lid*, بيت

لید, au sud-ouest. Ce village considérable occupe le sommet d'une colline élevée; il renferme un millier d'habitants. Les maisons sont très-grossièrement bâties.

SEFARIN.

A trois kilomètres à l'ouest de Beit-Lid, sur le haut d'une colline rocheuse où l'on ne parvient que par un sentier étroit et difficile, *Sefarin*, سفارين, a une population de 600 âmes, qui passe pour très-fanatique. Le village est environné d'un mur d'enceinte.

CHOUFEH.

A l'ouest-nord-ouest de Sefarin, une colline voisine est couronnée par le village de *Choufeh*, شوفة, de la même importance que le précédent.

KHARBET KEFR LEBED.

A vingt minutes au nord de Sefarin, des ruines assez considérables couvrent le plateau supérieur d'une autre colline; elles portent le nom de *Kharbet Kefr Lebed*, خربة كفر لبد. Ces ruines sont celles d'une ville antique qui ne se trouve nulle part mentionnée, du moins sous ce nom, dans les Livres saints. Il en subsiste encore néanmoins des débris importants, tels que les assises inférieures de plusieurs édifices construits en belles pierres de taille, lesquelles reposent sans ciment et avec beaucoup de régularité les unes au-dessus des autres. L'un de ces édifices, de forme rectangulaire et tourné de l'ouest à l'est, mesure 22 pas de long sur 15 de large. La porte était ornée de pilastres monolithes, qui sont encore debout. Un autre édifice analogue, attenant à celui-ci, est un peu moins étendu; mais, à quelque distance de là, un troisième, plus considérable et dirigé du nord au sud, a 50 pas de long sur 25 de large. On y entre par deux portes, l'une au nord, affectant la forme d'un arc cintré, l'autre au sud, de forme rectangulaire. Au dedans de

cette enceinte, tout entière construite avec des pierres de taille d'un très-bel appareil et non cimentées, règne une longue cour et ont été bâties plusieurs salles parallèles, dont les murs de refend offrent dans leur construction le même caractère que le mur de l'enceinte extérieure. D'autres édifices, également en pierres de taille et plus ou moins renversés, jonchent le sol de leurs matériaux épars ou pêle-mêle entassés. Çà et là, on observe des citernes pratiquées dans le roc.

A'NEBTA.

A cinq kilomètres au nord-ouest du Kharbet Kefr Lebed, un grand village, occupant à la fois un vallon et un monticule, compte 1,800 habitants; il se nomme *A'nebta*, عنبتا. Plusieurs citernes et quelques tombeaux antiques creusés dans le roc attestent qu'il a succédé à une ancienne ville, dont la Bible ne parle pas.

KEFR REMMAN.

A trente minutes à l'est d'A'nebta, *Kefr Remman*, كفر رمتان, doit être l'une des Rimmon d'autrefois, en hébreu רִמּוֹן, en grec Ρεμμάν, en latin *Remmon*. La position de Kefr Remman ne répond, à la vérité, au site d'aucune des trois localités mentionnées sous ce nom dont la Bible nous révèle l'existence et l'emplacement; mais cette appellation seule suffit pour prouver l'antiquité de la ville ou bourgade à laquelle elle avait été donnée, soit à cause des grenadiers qui y croissaient, le mot *Rimmon* en hébreu, de même que le mot *Remman* en arabe, signifiant *grenade*, soit à cause du culte rendu en cet endroit à la divinité ainsi appelée, qui était principalement vénérée à Damas, où on lui avait élevé un temple¹.

Tels sont les villages que j'aperçois du haut de la colline de Rammin.

¹ *Rois*, I. IV, c. v, v. 18.

BEZZARIEU.

A sept heures, nous poursuivons notre marche vers le nord-est, puis vers le nord.

A sept heures trente-cinq minutes, nous arrivons à *Bezzariéh*, بزازية, village d'une centaine d'habitants, sur une colline. Il est environné de quelques jardins plantés de grenadiers et de figuiers.

ES-SILEU.

Après avoir traversé ce village, nous continuons à nous avancer vers le nord en franchissant successivement plusieurs collines hérissées d'herbes épineuses.

A huit heures, nous descendons vers l'est-nord-est.

A huit heures trente-cinq minutes, nous parvenons à *Es-Sileh*, السيلة, grand village divisé en plusieurs quartiers et dont la population atteint un chiffre de dix-huit cents âmes. Il est situé sur une colline dominée elle-même, vers le nord, par des hauteurs plus considérables, dont les pentes méridionales sont couvertes de magnifiques oliviers. Une source abondante suffit aux besoins des habitants.

BOURKA.

Laissant derrière nous au sud-est, à la distance d'une demi-heure environ, le village de *Bourka*, برقا, que j'avais visité en 1863, et qui renferme un millier d'habitants, nous nous remettons en marche, à huit heures quarante-cinq minutes, vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord.

A'TARA.

A neuf heures dix minutes, nous gravissons la colline où s'élève *A'tara*, عتارا, village misérable, qui a dû succéder à une localité antique, appelée jadis *A'taroth*, en hébreu אַטְרוֹת, en grec Ἀταρώθ,

en latin *Ataroth* et *Atharoth*. Plusieurs villes ou bourgades de ce nom nous sont signalées par la Bible ; mais l'emplacement qu'elles occupaient ne répond pas à celui du village dont nous parlons en ce moment. Par contre, le site de ce dernier convient très-bien à la position du village d'Ἀταρώθ signalé par Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, comme étant à 4 milles de Sébaste.

Ἀταρώθ, φυλῆς Ἐφραΐμ· καὶ νῦν ἐστὶ κώμη Ἀταρώθ ἐν ὁρίοις Σεβαστῆς, ὡς ἀπὸ δ' ἑταλίων.

« Ataroth, de la tribu d'Éphraïm ; il existe encore maintenant un village nommé Ataroth sur les confins du territoire de Sébaste, à environ 4 milles de cette ville. »

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, y ajoute un détail précieux :

Atharoth, civitas tribus Ephraim; nunc vicus ad aquilonem Sebastæ, in quarto ejus milliario, Atharus dicitur.

C'est donc à 4 milles au nord de Sébaste que nous devons chercher cet Ataroth. Or A'tara se trouve à 5 milles au nord de Sébaste. Il est, par conséquent, permis de penser, à cause de la ressemblance du nom et malgré cette faible différence d'un mille d'intervalle, que ces deux localités doivent être identifiées ensemble.

RAMEH.

À neuf heures vingt minutes, descendus de la colline d'A'tara, nous nous avançons vers le nord-est, à travers une plaine couverte de dourah.

À neuf heures trente-cinq minutes, nous suivons, en montant vers le nord, une gorge étroite resserrée entre des collines rocheuses, qui la bordent à droite et à gauche.

À dix heures dix minutes, nous atteignons *Rameh*, رماح, petit village situé sur une colline tulleuse. J'y remarque plusieurs aires et citernes antiques. Il contient à peine actuellement cent vingt

habitants. Ce nom de Rameh, dû à la position élevée qu'il occupe, prouve qu'il a conservé depuis l'antiquité l'appellation qu'il portait jadis. Cette localité n'est d'ailleurs signalée nulle part dans la Bible, car je doute qu'il faille l'identifier, ainsi que plusieurs critiques l'ont fait, avec la ville appelée en hébreu *Remeth*, רִמְתָּה, en grec Περμύς et Περμύθ, en latin *Rameth*, mentionnée, dans le livre de Josué, comme appartenant à la tribu d'Issachar.

Et Rameth, et Engannim, et Enhadda et Bethpheses¹.

En effet, cette tribu, selon toute vraisemblance, ne devait pas s'étendre autant vers le sud, de manière à comprendre dans son territoire l'emplacement de Rameh, et Remeth était probablement plus voisine de E'n-Gannim, aujourd'hui Djenin, à côté de laquelle elle est mentionnée dans le verset précédent.

KEFR RA'Y.

Au nord-nord-ouest de Rameh, sur une colline voisine, j'aperçois le village de *Kefer Ra'y*, كَفر راعي.

FENDAKOUMIEH.

A dix heures quinze minutes, nous descendons vers le nord-est, en laissant derrière nous, au sud-est, à la distance de trois quarts d'heure de marche, le village de *Fendakoumieh*, فنداقومية, que j'ai visité en 1863. Il compte cinq cents habitants et est situé sur les pentes d'une haute colline cultivée d'étage en étage. Une source intarissable y arrose des jardins fertiles, où croissent de magnifiques oliviers, des figuiers et des grenadiers. Fendakoumieh a dû succéder à une ville antique appelée jadis *Pentacomia*, Πεντακομία, dont le nom actuel de Fendakoumieh semble être une altération; mais cette ville n'est mentionnée nulle part; il ne faut pas la con-

¹ *Josué*, c. XIX, v. 21.

fondre, en effet, avec une ville du même nom qui, à l'époque chrétienne, appartenait à la Palestine III^e ou Salutaire, et que nous connaissons par d'anciennes notices ecclésiastiques¹.

A'DJEH.

A dix heures trente-cinq minutes, nous cheminons au milieu d'une vallée fertile dans la direction de l'est-nord-est.

A dix heures cinquante-cinq minutes, nous longeons, à notre gauche, le pied de la colline de *A'djeh*, أدجه; un village de ce nom en couvre le sommet et les pentes et peut contenir cinq cents habitants. Des plantations d'oliviers l'environnent.

Notre direction devient ensuite celle de l'est.

A'NZÄ.

A onze heures dix minutes, nous faisons halte auprès de l'*A'in A'nza*, عين عنزا. Cette source est recueillie au fond d'un puits. Le village du même nom est situé sur une colline et compte à peine aujourd'hui cent habitants. Une ceinture d'oliviers l'entoure.

KHARBET EN-NEKHAÏL.

A midi quinze minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord.

A midi vingt-cinq minutes, nous passons à côté d'un hameau à moitié abandonné, appelé *Kharbet en-Nekhail*, خربة النخيل.

ZAOUÏEH.

A quelque distance de là, à l'est, sur un autre monticule voisin, un groupe d'un petit nombre de maisons porte le nom de *Zaouïeh*, زاوية.

¹ Reland, *Palestine*, p. 215, 218, 223, 237, 925.

A'RRABEH.

A midi cinquante minutes, nous traversons, dans la direction du nord-nord-ouest, une suite de plusieurs collines entrecoupées de ravins.

A une heure, nous parvenons à *A'rrabeh*, عرابة. Ce bourg est situé sur un plateau au bas duquel s'étend une vallée assez bien cultivée. Il compte au moins trois mille habitants, et est divisé en trois quartiers, dont l'un était environné d'un mur d'enceinte flanqué de petites tours. Ce mur est aujourd'hui en grande partie renversé, à la suite d'un siège que les habitants soutinrent, il y a une douzaine d'années, contre le kaimakan de Naplouse, dont ils avaient secoué l'autorité.

Un grand nombre de maisons furent aussi alors à moitié détruites; elles sont maintenant réparées pour la plupart.

A'rrabeh a remplacé très-certainement une ville antique qui n'est mentionnée nulle part, mais qui, selon toute apparence, portait autrefois le même nom que le bourg actuel. Il en subsiste encore de nombreuses citernes pratiquées dans le roc et beaucoup de pierres de taille encastrées comme matériaux de construction dans des habitations modernes. A l'époque chrétienne et antérieurement à la conquête musulmane, une église s'élevait en cet endroit. Elle a été remplacée par une mosquée, qui tombe elle-même en ruine, et qui a été bâtie avec les débris de l'église. On remarque, au-dessus de la porte d'entrée, un beau linteau monolithique en marbre blanc, au centre duquel avait été jadis gravée une croix à branches égales, que les musulmans ont martelée et qui occupait le milieu d'un rectangle flanqué de deux triangles, l'un à droite, l'autre à gauche, encadrés tous les trois dans une sorte de cartouche rectangulaire. Ce linteau à lui seul suffit pour faire remonter l'âge de l'église dont il surmontait l'une des portes à la date que je lui assigne. Cette église était décorée intérieurement de colonnes à chapiteaux corinthiens et à cannelures moitié en spirale,

moitié droites et verticales. Il en subsiste encore quelques tronçons mutilés dans la mosquée, ainsi qu'un joli fragment de frise où avaient été élégamment sculptés des chaînons entrelacés.

TELL DOUTHAN.

A deux heures trente minutes, nous quittons A'rrabeli pour prendre la direction de l'est, puis de l'est-nord-est.

A deux heures trente-cinq minutes, nous cheminons dans une belle plaine cultivée en dourah.

A trois heures, nous faisons halte au pied de *Tell Douthan*, تَلّ دوطان, près d'un ancien puits. Un autre puits, nouvellement construit, servait encore, il y a quelques années, à arroser des jardins plantés de citronniers, de grenadiers et d'orangers; ces vergers ont été détruits, lors de la prise d'A'rrabeli par les troupes du kaïmakan de Naplouse, et la ceinture de cactus qui les entourait a seule échappé en partie à la dévastation complète à laquelle ils ont été en proie.

Quant au tell, il est soit cultivé, soit hérissé de broussailles. Les pentes et principalement le sommet sont, en outre, jonchés de matériaux divers et de nombreux fragments de poterie, seuls restes d'une ancienne ville entièrement rasée, sur l'emplacement de laquelle la charrue a souvent passé. Çà et là, au milieu de champs de dourah, s'élèvent quelques caroubiers, et un bouquet de térébinthes avoisine un oualy à moitié renversé.

Tell Douthan est regardé avec raison comme étant le site de l'antique *Dothan*, en hébreu דוֹתָן, ou, avec la forme du duel, דוֹתָיִן, en grec Δωθαίμ et Δωθαίμ, en latin *Dothain*, mentionnée pour la première fois dans la Bible, à l'occasion de la tournée accomplie par Joseph à la recherche de ses frères et de la vente qu'ils firent de lui dans cette localité à des marchands ismaélites.

D'après Gésenius, דוֹתָן signifie *deux citernes, deux puits*. Chose digne de remarque, au bas de Tell Douthan, on observe encore, comme je l'ai dit, deux puits, dont l'un est antique et dont le se-

cond est, il est vrai, moderne, mais a pu en remplacer un autre plus ancien.

Quoi qu'il en soit, voici le passage de la Genèse où il est, pour la première fois, question de Dothaïn :

14. Ayant donc été envoyé de la vallée d'Hébron, Joseph vint à Sichem.

15. Et un homme, l'ayant trouvé errant dans la campagne, lui demanda ce qu'il cherchait.

16. Il lui répondit : Je cherche mes frères ; dites-moi, je vous prie, où ils font paître leurs troupeaux.

17. Cet homme lui dit : Ils se sont retirés d'ici, et j'ai entendu qu'ils disaient : Allons à Dothaïn. Joseph alla donc après ses frères, et il les retrouva à Dothaïn.

23. Aussitôt qu'il fut arrivé près de ses frères, ils lui ôtèrent sa robe de plusieurs couleurs qui descendait jusqu'en bas,

24. Et le jetèrent dans une vieille citerne qui était sans eau¹.

Ce passage de la Genèse nous apprend que Dothaïn était probablement au nord de Sichem. En effet, Joseph, parti d'Hébron pour aller visiter ses frères, que Jacob croyait à Sichem, est informé, en arrivant en cet endroit, qu'ils s'étaient transportés à Dothaïn avec leurs troupeaux. Joseph poursuit donc sa route et les trouve au lieu qui lui avait été indiqué, par conséquent, selon toute vraisemblance, au nord de Sichem.

Cette induction, que l'on peut tirer d'une manière indirecte et un peu vague, je l'avoue, des précédents versets de la Genèse, est pleinement confirmée par un passage très-précis de l'*Onomasticon*, où la ville qui nous occupe en ce moment est marquée comme étant à 12 milles au nord de Sébaste.

Δωθαίμ, ἔνθα εὔρεν Ἰωσήφ τοὺς ἀδελφοὺς νέμοντας· διαμένει ἐν ὄρεισι Σεβαστῆς· ἀπέχει δὲ αὐτῆς σημείοις ἰβ' ἐπὶ τὰ βόρεια μέρη.

«Dothaïn; c'est là que Joseph trouva ses frères qui faisaient paître leurs troupeaux. Cette localité est sur les confins du territoire de Sébaste et à la distance de 12 milles de cette ville vers le nord.»

¹ Genèse, c. xxxvii, v. 14, 15, 16, 17, 23 et 24.

Cette indication nous mène directement à Tell Douthan, dont le nom d'ailleurs a perpétué jusqu'à nos jours l'appellation antique de Dothan ou Dothain, nouvelle preuve en faveur de l'identification précédente.

Dans le IV^e livre des Rois, nous lisons que le prophète Élisée résidait à Dothan, lorsque Ben-Hadad, roi de Syrie, alors en guerre avec le royaume d'Israël, envoya, de nuit, des troupes pour s'emparer de ce prophète, qui éventait ses desseins les plus secrets.

15. Le serviteur de l'homme de Dieu, s'étant levé au point du jour, sortit, et ayant vu l'armée autour de la ville, les chevaux et les chariots, il en avertit aussitôt son maître et lui dit : Hélas! hélas! que ferons-nous?

16. Élisée lui répondit : Ne craignez point, car il y a plus de monde avec nous qu'il n'y en a avec eux.

17. En même temps Élisée, faisant sa prière, dit à Dieu : Seigneur, ouvrez-lui les yeux, afin qu'il voie. Le Seigneur ouvrit les yeux à ce serviteur, et il vit que la montagne était pleine de chevaux et de chariots de feu autour d'Élisée.

18. Cependant les ennemis vinrent à lui; et Élisée fit sa prière au Seigneur, et lui dit : Frappez, je vous prie, toute cette multitude d'aveuglement. Et soudain le Seigneur les frappa d'aveuglement, selon la prière d'Élisée.

19. Alors Élisée leur dit : Ce n'est ici ni le chemin ni la ville; suivez-moi et je vous montrerai l'homme que vous cherchez. Il les mena donc dans Samarie¹.

Sans citer les autres versets qui suivent, ceux que je viens de reproduire nous montrent que Dothan était sur une montagne isolée pouvant être environnée de tous côtés par une armée assiégeante : *vidit exercitum in circuitu civitatis. . . . vidit, et ecce mons plenus equorum. . . .* Cette particularité s'accorde très-bien avec la position de Tell Douthan.

De deux passages du livre de Judith, il résulte que Dothan était située au sud et dans le voisinage de la plaine d'Esdreton, ce qui convient de même parfaitement à Tell Douthan.

Sacerdos etiam Eliachim scripsit ad universos qui erant contra Esdreton,

¹ Rois, l. IV, c. vi, v. 15-19.

quæ est contra faciem campi magni juxta Dothaim, et universos per quos via transitus esse poterat¹.

Omnes paraverunt se pariter ad pugnam contra filios Israel, et venerunt per crepidinem montis usque ad apicem qui respicit super Dothaim, a loco qui dicitur Belma, usque ad Chelmon, qui est contra Esdrelon².

En parlant de Sanour, j'ai essayé de montrer que la proximité de Tell Douthan considéré comme étant l'ancienne Dothain était l'une des plus grandes preuves en faveur de l'opinion qui identifie Sanour avec Béthulie.

¹ *Judith*, c. IV, v. 5. — ² *Ibid.* c. VII, v. 3.

CHAPITRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

YA²BED. — KEFIREH. — BOURKIN. — KEFR KOUD. — EL-BARED. — EL-A²RAKA. — KEFR ADAN. — YAMOUN. — SILEH. — TA²ANNAK. — ROUM-MANEH. — ZBOUBA. — SALEM. — ZELAFEH. — EL-MARTEFAH. — KHARBET LEDJOUN. — MECHMACH. — OUMM EL-FAHM. — KOUBEIZEH. — ABOU-CHOUCHEH.

YA²BED.

Le 14 juin, à quatre heures du matin, nous nous mettons en marche dans la direction du nord-nord-ouest, à travers de beaux champs de dourah.

A quatre heures vingt minutes, nous apercevons, à l'ouest-nord-ouest, sur une colline, à la distance de cinq kilomètres environ, le village de *Ya'bed*, يعبد.

KEFIREH.

A l'est-sud-est de *Ya'bed*, sur une autre colline voisine de cette localité, un village moins considérable m'est désigné sous le nom de *Kefireh*, كفيرة.

BOURKIN.

Notre direction devient ensuite celle du nord.

A cinq heures, nous passons près d'un puits appelé *Bir Hasan*, بئر حسن. On y descend par un escalier de huit marches.

A notre droite, à 3 kilomètres de distance vers l'est-nord-est, s'élève le village de *Bourkin*, بركين, que je me dispense d'aller visiter, l'ayant examiné en 1863. Il renferme 1,000 habitants, presque tous musulmans, à l'exception de 90 grecs schismatiques. Ceux-ci possèdent une petite église assez bien tenue. Une trentaine

de citernes creusées dans le roc indiquent que ce village a succédé à une bourgade antique.

KEFR KOUD.

A cinq heures dix minutes, nous gravissons un sentier pratiqué en escalier à travers une colline rocheuse, et, à cinq heures quinze minutes, nous arrivons à *Kefr Koud*, كفر كود, village qui est comme caché dans un enfoncement de montagne. Des plantations de figuiers et d'oliviers le précèdent. Sa population est de 300 âmes. Kefr Koud est très-probablement l'ancienne *Caparcotia* de Ptolémée et de la Table de Peutinger.

Dans Ptolémée, cette bourgade est marquée comme appartenant à la Galilée sous le nom de Καπαρχότια.

Dans la Table de Peutinger, cette même localité est appelée *Caparcotani*; d'autres éditions portent *Caparcotia* ou *Capharcotia*; et elle est mentionnée entre Césarée et Scythopolis, à 28 milles de la première et à 24 milles de la seconde, chiffres, à la vérité, un peu trop forts, mais qui se rapportent suffisamment bien à la position de Kefr Koud, relativement à Kaisariéh (Césarée) et à Bey-san (Scythopolis).

EL-BARED.

A cinq heures trente minutes, nous traversons successivement, vers le nord, puis vers le nord-ouest et ensuite vers le nord-nord-ouest, plusieurs collines rocheuses dont les flancs sont hérissés de lentisques.

A six heures, nous parvenons à *El-Bared*, البارد, village actuellement très-peu important.

EL-A'RAKA.

Au nord-ouest et près d'El-Bared, un autre petit village, divisé en deux quartiers, situés chacun sur un monticule distinct, s'appelle *El-A'ra*ka, العرقا.

KEFR ADAN.

De là, nous prenons la direction de l'est-nord-est.

A six heures cinquante-deux minutes, nous arrivons aux jardins de *Kefr Adan*, كفر اذان; ils sont plantés principalement de figuiers et d'oliviers et entourés d'une ceinture de gigantesques cactus. Le village de ce nom s'élève sur une colline et contient 300 habitants. J'y remarque un tronçon de colonne et un certain nombre de pierres de taille d'apparence antique.

YAMOUN.

A sept heures dix minutes, nous descendons vers le nord-ouest, puis nous montons à travers des plantations d'oliviers.

A sept heures vingt minutes, nous passons près d'un puits appelé *Bir es-Seba'*, بئر السبع, nom qui doit être antique et qui rappelle celui qu'Abraham donna à l'un des puits qu'il creusa à l'extrémité méridionale de la Palestine. J'ai décrit ce puits célèbre, qui fut témoin du traité d'alliance conclu entre ce patriarche et Abimélech, et qu'avoisinent les ruines de la ville de Bersabée, en hébreu *Beer Cheba'*.

Nous suivons alors, vers le nord-nord-ouest, puis vers le nord-ouest, une vallée fertile plantée de superbes oliviers, auxquels se mêlent, un peu plus loin, de vieux figuiers.

A sept heures trente-cinq minutes, nous arrivons à *Yamoun*, يامون, village de 500 habitants et partagé en deux quartiers, placés chacun sous la juridiction d'un cheikh.

SILEH.

A sept heures quarante minutes, nous rencontrons, chemin faisant, plusieurs anciens tombeaux pratiqués dans le roc. Notre direction est celle du nord, puis du nord-ouest.

A huit heures douze minutes, après avoir franchi plusieurs collines couvertes d'oliviers ou de touffes de lentisques, nous atteignons *Sileh*, سيلة, grand village de 1,000 habitants; il est environné de jardins plantés de figuiers, d'oliviers, de grenadiers et de quelques vignes. Dans la vallée qui sépare les deux quartiers dont il se compose, s'élève un oualy consacré au cheikh Hasan et précédé de trois palmiers.

TA'ANNAK.

A huit heures trente minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest-nord-ouest; plusieurs aires antiques et cinq tombeaux pratiqués dans le roc attirent mon attention.

A huit heures trente-huit minutes, nous suivons l'*Oued el-Djammous*, واد الجاموس, dans la direction du nord. Il est bordé de touffes d'agnus-castus.

A huit heures cinquante minutes, nous parvenons à *Ta'annak*, تَعَنَّق. Ce village est aujourd'hui réduit à une dizaine de misérables habitations, sur les pentes d'une colline oblongue. Jadis les flancs méridionaux de cette éminence et son plateau supérieur tout entier étaient occupés par des constructions, comme le prouvent les innombrables fragments de poterie épars sur le sol et les matériaux de toutes sortes que l'on y rencontre à chaque pas; les pierres les plus considérables ont dû être transportées ailleurs. Au bas du village est une petite mosquée, qui passe pour avoir été une ancienne église chrétienne; elle est, en effet, orientée de l'ouest à l'est, et les pierres avec lesquelles elle a été bâtie proviennent toutes de constructions antérieures; quelques-unes, comme celles qui forment les pieds-droits de la porte, sont décorées de sculptures. Plus loin dans la plaine, plusieurs citernes creusées dans le roc et un puits appelé *Bir Ta'annak* datent également de l'antiquité.

Ta'annak, que d'autres prononcent *Ta'anak*, est l'ancienne Ta'anak, dont ce hameau a conservé fidèlement le nom sans la moindre altération.

Ta'anak, en hébreu תענאק, en grec Θαναάχ. Θανάχ. Θαανάχ,

Θεννάχ, en latin *Thanac*, *Thenac*, *Thanach*, est mentionnée pour la première fois dans le livre de Josué au nombre des villes kananéennes gouvernées par autant de petits rois distincts, et qui tombèrent au pouvoir des Hébreux.

Rex Thenac unus, rex Mageddo unus¹.

Lors du partage de la Terre promise, cette ville fut assignée à la demi-tribu de Manassé.

Fuitque hæreditas Manasse in Issachar et in Aser, Bethsan et viculi ejus, et Jeblaam cum viculis suis, et habitatores Dor cum oppidis suis, habitatores quoque Endor cum viculis suis, similiterque habitatores Thenac cum viculis suis, et habitatores Mageddo cum viculis suis, et tertia pars urbis Nopheth².

Ce fait est confirmé par un autre verset du livre de Josué, qui nous apprend, en outre, qu'elle fut concédée aux Lévites de la famille de Caath.

25. Porro de dimidia tribu Manasse, Thanach et Gethremmon, cum suburbanis suis, civitates duæ.

26. Omnes civitates decem, et suburbana earum, datæ filiis Caath inferioris gradus³.

Nous lisons de même dans les Paralipomènes :

Juxta filios quoque Manasse, Bethsan et filias ejus, Thanach et filias ejus, Mageddo et filias ejus, Dor et filias ejus; in his habitaverunt filii Joseph, filii Israel⁴.

Les descendants de Manassé n'en expulsèrent pas néanmoins les anciens habitants, qui continuèrent à y séjourner et furent seulement ensuite soumis à un tribut.

27. Manasses quoque non delevit Bethsan, et Thanac cum viculis suis, et habitatores Dor, et Jeblaam, et Mageddo cum viculis suis, cœpitque Chananæus habitare cum eis.

¹ *Josué*, c. XII, v. 21.

² *Josué*, c. XVII, v. 11.

³ *Josué*, c. XVI, v. 25 et 26.

⁴ *Paralipomènes*, l. I, c. VII, v. 29.

28. Postquam autem confortatus est Israel, fecit eos tributarios et delere noluit¹.

Lorsque les Kananéens, sous la conduite de Sisara, se soulevèrent contre les enfants d'Israël, que commandaient Barak et la célèbre prophétesse Debbora, la bataille dans laquelle ils furent défaits eut lieu entre Ta'anak et Mageddo.

Venerunt reges et pugnauerunt, pugnauerunt reges Chanaan in Thanach iuxta aquas Mageddo, et tamen nihil tulere prædantes².

Sous le règne de Salomon, Ta'anak avec d'autres villes voisines avait pour gouverneur Baana, fils d'Ahilud.

Bana filius Ahilud regebat Thanac et Mageddo et universam Bethsan³.

Dans ces divers passages, on voit que Ta'anak est presque toujours citée en compagnie avec Mageddo, en hébreu *Megiddo*, dont je parlerai bientôt et qui, effectivement, en était peu éloignée vers le nord.

A l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, c'était encore un bourg important, à trois milles de Legio, l'ancienne Mageddo très-probablement.

Θαανάχ· οὐχ εἶλεν ταύτην ἡ φυλὴ Μανασσῆ, ὅτι μὴ τοὺς ἀλλοφύλους μετέσκησεν ἐξ αὐτῆς· ἐνταῦθα δὲ τὸν Σισαρά Δέβορρα ἐκπολεμεῖ· ἦν δὲ καὶ αὐτὴ ἀφωρισμένη Λευίταις· καὶ νῦν ἐστὶ κώμη μεγίστη ἀπέχουσα τῆς Λεγεῶνος σημεῖα γ'.

«Thaanach, ville dont la tribu de Manassé ne put s'emparer, parce qu'elle ne parvint pas à en expulser les anciens habitants. C'est là que Debbora vainquit Sisara. Cette ville était réservée aux Léuites; c'est maintenant un très-grand village, séparé de Legio par un intervalle de trois milles.»

ROUMMANEH.

A neuf heures trente minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord.

¹ *Juges*, c. 1, v. 27 et 28. — ² *Juges*, c. 5, v. 19. — ³ *Rois*, l. III, c. IV, v. 12.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous laissons à notre gauche, à un kilomètre au plus de distance, le petit village de *Roummaneh*, رومانة, que j'avais visité en 1863. Il se réduit actuellement à une vingtaine de misérables habitations. Sauf quelques citernes pratiquées dans le roc et un puits, je n'y avais remarqué aucune trace d'antiquité.

Dans la carte de Van de Velde, Roummaneh a été identifié avec l'ancienne ville de Hadad-Rimmon, nom composé dont ce village a conservé la dernière partie, qui, en hébreu comme en arabe, signifie *grenade*. Cette identification me paraît très-légitime et s'appuie non-seulement sur le rapprochement ou plutôt sur l'identité des mots *Rimmon*, en hébreu רמון, et *Roummaneh*, en arabe رومانة, mais encore sur la raison suivante :

Un passage du prophète Zacharie nous apprend que Hadad-Rimmon, en hébreu הַדָּד רַמּוֹן, chez les Septante Κοπετός Ροώνος, dans la Vulgate *Adadremmon*, était voisine de Mageddo.

In die illa magnus erit planctus in Jerusalem, sicut planctus Adadremmon in campo Mageddon¹.

Le deuil auquel le prophète fait ici allusion est celui qui eut lieu à Hadad-Rimmon, lors de la défaite, dans la plaine de Mageddo, du roi de Jérusalem Josias par le roi d'Égypte Néchao.

22. Noluit Josias reverti, sed præparavit contra eum bellum, nec acquievit sermonibus Nechao ex ore Dei; verum perrexit ut dimicaret in campo Mageddo.

23. Ibique vulneratus a sagittariis, dixit pueris suis: Educite me de prælio, quia oppido vulneratus sum².

Quant au mot composé *Hadad-Rimmon*, il paraît provenir du culte rendu sans doute jadis dans le lieu ainsi appelé aux deux divinités syriennes Hadad et Rimmon, Hadad représentant le soleil, et Rimmon, autre divinité, ayant peut-être pour symbole une grenade, emblème

¹ *Zacharie*, c. xii, v. 11. — ² *Paralipomènes*, l. II, c. xxxv, v. 22 et 23.

de la fécondité. Or Roummaneh est à 6 kilomètres au plus de distance au sud de Ledjoun, l'ancienne Mageddo.

A l'époque de saint Jérôme, Hadad-Rimmon s'appelait *Maximianopolis*, comme cela résulte d'un passage de ce savant docteur :

Adadremmon, pro quo LXX transtulerunt *Ποῶνος*, urbs est juxta Jezraelem, quæ hoc olim vocabulo nuncupata est, et hodie vocatur Maximianopolis in campo Mageddon¹.

Il est déjà question de cette même ville de Maximianopolis dans l'Itinéraire de Bordeaux, qui la marque à 17 milles de Césarée et à 10 milles de Stradela, jadis Jezre'el, aujourd'hui Zeri'n.

En réalité, entre Césarée et Roummaneh, la distance est de 21 milles, et de 9 seulement entre ce dernier hameau et Zeri'n, l'intervalle entier qui sépare Césarée de Zeri'n (Jezre'el) étant de 30 milles, et non de 27, ainsi que cela est indiqué dans l'Itinéraire de Bordeaux.

D'anciennes notices ecclésiastiques reproduites par Reland² mentionnent Maximianopolis parmi les villes épiscopales de la Palestine seconde, dont la métropole était Scythopolis. Deux de ses évêques assistèrent, l'un au concile de Nicée en 325, l'autre à celui de Jérusalem en 536. Depuis lors, le nom de cette petite ville disparaît complètement de l'histoire.

ZBOUBA.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous avons à notre droite, à dix minutes de distance, le petit village de *Zbouba*, زبوبا, assis sur un monticule oblong.

SALEM.

Inclinant alors vers le nord-ouest, nous gravissons une colline couverte de chênes verts nains, de caroubiers et de lentisques.

¹ Hieronymi. *ad c. xii Zacharie*. — ² Reland, *Palestine*, p. 214 et suiv.

A dix heures quinze minutes, nous traversons *Salem*, سلم. Ce village, comme son nom l'indique, doit avoir succédé à une localité antique appelée en hébreu צלם, *Chalem*, en grec Σαλήμ, en latin *Salem*. Il contient à peine actuellement 150 habitants, et est situé sur une hauteur que domine un plateau du sommet duquel on embrasse la plus grande partie de la plaine d'Esdremon.

Quant à l'ancienne Salem dont le village qui nous occupe a gardé le nom, il n'en est, que je sache, question nulle part, ni dans la Bible, ni dans les écrivains profanes, à moins, par hasard, que ce ne soit la ville que mentionne le livre de Judith au nombre des places qui furent fortifiées par les Juifs à l'approche d'Holopherne, pour empêcher ce général de marcher contre Jérusalem.

4. Καὶ ἀπέστειλαν εἰς πᾶν ὄριον Σαμαρείας, καὶ Κωνὰς, καὶ Βαιθωρῶν, καὶ Βελμὲν, καὶ Ἰεριχῶν, καὶ εἰς Χωβὰ, καὶ Αἰσωρὰ, καὶ τὸν αὐλῶνα Σαλήμ.

5. Καὶ προκατελάβοντο πάσας τὰς κορυφὰς τῶν ὄρέων τῶν ὑψηλῶν, καὶ ἐτειχίσαντο τὰς ἐν αὐτοῖς κώμας, καὶ παρέθεντο εἰς ἐπισιτισμὸν εἰς παρασκευὴν πολέμου, ὅτι προσφάτως ἦν τὰ πεδία αὐτῶν τεθερισμένα ¹.

«Les Israélites envoyèrent vers toutes les frontières de la Samarie, ainsi qu'à Cona, à Bethoron, à Belmen, à Jéricho, à Choba, à Asor et dans la vallée de Salem.

«Ils s'emparèrent de tous les sommets des montagnes les plus élevées, entourèrent de murailles les villages qui s'y trouvaient, et, pour se préparer à la guerre, y amassèrent des provisions de blé; car ils venaient d'achever de moissonner les plaines.»

Par ces mots τὸν αὐλῶνα Σαλήμ (la vallée de Salem) faut-il entendre la grande plaine d'Esdremon, qui domine, vers l'ouest, la colline sur laquelle s'élevait la petite ville de Salem, remplacée aujourd'hui par le village du même nom? La chose est possible. Toutefois, je dois faire observer que deux autres Salem, l'une placée par Eusèbe et par saint Jérôme à 8 milles au sud de Scythopolis, dans la vallée du Jourdain, près d'Ænon, où saint Jean baptisait, l'autre voisine à l'est de Sichem et encore subsistante de nos jours, au nord-

¹ *Judith*, c. iv, v. 4 et 5.

est de la vallée de la Makhna, peuvent également être considérées, soit la première, soit la seconde, comme étant la localité qui se trouve marquée dans le passage précédent, du reste assez vague, du livre de Judith.

ZELAFEH.

A dix heures dix-sept minutes, en descendant dans la direction du nord de la colline sur laquelle est situé le village de Salem, je remarque, sur les pentes de cette colline, des traces très-distinctes de constructions antiques.

A dix heures vingt-cinq minutes, nous franchissons un petit oued, appelé *Oued Zelafeh*, واد زلفه, en laissant à notre gauche un faible village du même nom, actuellement presque entièrement abandonné.

EL-MARTEFAH.

A dix heures trente minutes, j'aperçois de même à notre gauche, à une distance très-rapprochée, un autre village peu important, appelé *El-Martefah*, المرتفة.

KHARBET LEDJOUN.

A onze heures cinq minutes, nous faisons halte un instant près de l'une des sources de l'*Oued Ledjoun*, واد لجون. Elle est commandée par un monticule appelé *Tell Iskander*, تل اسكندر, sur le sommet duquel je n'observe pas de ruines.

A quelques centaines de mètres au nord-est de ce tell, et sur la rive droite de l'oued, s'élève une autre colline beaucoup plus considérable que la précédente et appelée *Tell Moutsellim*, تل متسلم, dont le plateau supérieur et les pentes, aujourd'hui hérissés de ronces ou livrés à la culture, servaient jadis d'assiette à une ville depuis longtemps renversée de fond en comble. Il en subsiste seulement des tas de matériaux confusément épars, une vingtaine de tronçons de colonnes en granit, en pierre ou en marbre, restes d'édifices

rasés, et d'innombrables débris de poterie, qui couvrent le sol. L'un de ces édifices paraît avoir été tourné de l'ouest à l'est, comme cela semble résulter de quelques assises inférieures encore en place. Était-ce, à l'époque chrétienne, une église? La chose est possible; mais il faudrait faire des fouilles pour vérifier cette conjecture. Un autre édifice, également orné de colonnes, s'élevait à l'extrémité occidentale de la ville, sur un petit tertre qui domine l'Oued Ledjoun et dans les flancs duquel s'ouvre une grotte cintrée, où coule une source et qu'habite une famille musulmane.

L'Oued Ledjoun est l'un des affluents les plus importants de l'ancien Kison, dont j'aurai l'occasion de parler ailleurs. Le lit de cet oued paraît avoir été jadis canalisé en cet endroit. Actuellement, les bords en sont couverts de broussailles et de roseaux. Même en été, l'eau qui y coule est assez abondante pour faire tourner plusieurs moulins.

Au sud et à une faible distance, on voit les vestiges d'un vaste khan, d'origine arabe très-probablement, et presque entièrement démoli.

On identifie généralement le Kharbet Ledjoun avec l'ancienne ville de Legio. Cette opinion me semble, en effet, incontestable, et elle a pour elle non-seulement la ressemblance frappante des noms, avec la légère modification résultant du passage dans la langue arabe du mot latin *Legio*, en grec *Λεγεών*, mais encore plusieurs indications très-précieuses que nous fournit l'*Onomasticon*, et qui fixent l'emplacement de la ville appelée *Legio* au point occupé par le Kharbet Ledjoun.

Ἀφραΐμ, πόλις κλήρου Ἰσάχαρ, καὶ ἐστὶ κώμη Ἀφραία νῦν καλουμένη ἀπέχουσα Λεγεῶνος ἐν βορείοις μιλίοις ἕξ.

«Aphraïm, ville de la tribu d'Issachar; c'est maintenant un village du nom d'Aphraëa, à 6 milles de Legio vers le nord.»

Ἄρβηλὰ, ὄριον ἀνατολικὸν τῆς Ἰουδαίας. . . . καὶ ἄλλη δὲ Ἄρβηλὰ κεῖται ἐν τῷ μεγάλῳ πεδίῳ, τῆς Λεγεῶνος διεστῶσα σημείοις θ'.

«Arbela, frontière de la Judée vers l'orient. . . . Il y a une autre Arbela dans la grande plaine, à 9 milles de Legio.»

Βαιθακάθ, τῆς Σαμαρείας· ἔνθα ἦλθεν Ἰοῦ· ἐστὶ κώμη τῆς Λεγεῶνος ἀπέχουσα σημείοις ιε' ἐν τῷ μεγάλῳ πεδίῳ.

«Bethacath, en Samarie; c'est là que vint Jéhu. C'est un village dans la grande plaine, éloigné de 15 milles de Legio.»

Γαβαθὼν, κλήρου Δάν καὶ ἐστὶ πολίχνη Γαβὲ καλουμένη, ὡς ἀπὸ σημείων ις' τῆς Καισαρείας, παρακειμένη τῷ μεγάλῳ πεδίῳ τῆς Λεγεῶνος.

«Gabathon, de la tribu de Dan. Il existe aussi une petite ville du nom de Gabe, à 16 milles environ de Césarée, près de la grande plaine de Legio.»

Θανάκ, πόλις ἣν ἐπολιόρησεν Ἰησοῦς, τὸν βασιλέα αὐτῆς ἀνελῶν, ἢ γέγονε Φυλῆς Μανασσῆ καὶ νῦν ἐστὶ ἀπὸ δ' σημείου τῆς Λεγεῶνος.

«Thanac, ville qui tomba au pouvoir de Josué, après qu'il en eut tué le roi; elle échut à la tribu de Manassé; elle existe encore maintenant au 4^e mille de Legio.»

Ἰανοῦν, Φυλῆς Ἰούδα· κώμη νῦν ἐστὶν Ἰανουὰ τῆς Λεγεῶνος ἀπὸ σημείων τριῶν κατὰ νότον.

«Janoun, de la tribu de Juda. Il existe aussi maintenant un village appelé Janoua, à 3 milles au sud de Legio.»

Ἰεζραὲλ, Φυλῆς Μανασσῆ· ἄλλη ἐστὶν εἰς ἔτι νῦν ἐπισημοτάτη Ἐσδραηλὰ κώμη ἐν τῷ μεγάλῳ πεδίῳ κειμένη μεταξὺ Σκυθοπόλεως καὶ τῆς Λεγεῶνος· ἦν δὲ καὶ ὄριον Ἰσσάχαρ.

«Jezraël, de la tribu de Manassé; il existe encore aujourd'hui un autre village très-célèbre appelé Esdraela; il est situé dans la grande plaine entre Scythopolis et Legio, sur la frontière d'Issachar.»

Ναζαρέθ καὶ εἰς ἔτι νῦν ἐστὶν ἐν τῇ Γαλιλαίᾳ ἀντικρὺ τῆς Λεγεῶνος ὡς ἀπὸ σημείων ιε' πρὸς ἀνατολὰς, πλησίον τοῦ ὄρους Θαβώρ.

«Nazareth Cette ville existe encore maintenant en Galilée, vis-à-vis de Legio, à 15 milles de cette ville vers l'orient, dans le voisinage du mont Thabor.»

Καμὼν, πόλις Ἰαεὶρ καὶ ἐστὶ νῦν Καμμωνὰ κώμη ἐν τῷ μεγάλῳ πεδίῳ, ἀπέχουσα Λεγεῶνος σημείοις ε' ἐν βορείοις ἀπιόντων εἰς Πτολεμαῖδα.

«Camon, ville de Jaïr Il existe encore aujourd'hui un village du nom

de Cammona dans la grande plaine, à 6 milles de Legio vers le nord en se rendant à Ptolémaïs. »

On voit par ces diverses citations que Legio devait être une ville de quelque importance, puisque Eusèbe part d'elle comme d'un point central et bien connu pour nous apprendre la position ou la distance d'un certain nombre d'autres localités.

Parmi celles-ci, plusieurs n'ont point encore été retrouvées ou sont fort douteuses; mais d'autres nous sont parfaitement connues, comme Θανάκ (jadis Ta'anak), Ίεζραέλ (Jezre'el), Ναζαρέθ (Nazareth), Καμών (Cyamon).

La première est marquée par Eusèbe comme étant à 4 milles de Legio, la seconde comme étant située entre Legio et Scythopolis, la troisième comme étant à 15 milles à l'est (il serait plus exact de dire au nord-est) de Legio, la quatrième, enfin, comme se trouvant à 6 milles au nord de cette même ville, sur la route de Ptolémaïs. Or, toutes ces indications sont suffisamment exactes, si l'on identifie Legio avec Ledjoun.

Quant à ce nom de *Legio*, en grec *Λεγεών*, il est évidemment de date romaine et atteste sans doute que, à une certaine époque, les Romains avaient établi en cet endroit un camp pour une légion.

Antérieurement, cette même ville, ainsi que Robinson l'a supposé avec beaucoup de vraisemblance¹, s'appelait probablement Megiddo. Déjà, dès le xiv^e siècle, le rabbin Parchi avait émis cette conjecture; mais Robinson la prouve, en se fondant principalement sur ce que, dans la Bible, le nom de la ville de Ta'anak est presque toujours associé à celui de Megiddo, ce qui montre qu'elles devaient être assez voisines l'une de l'autre. Or, le Kharbet Ledjoun n'est séparé que par 4 milles au plus de Ta'annak, l'ancienne Ta'anak. Ensuite, le livre des Juges nous apprend que le fameux combat où Sisara fut vaincu par Debhora et Barak eut lieu près de Ta'anak et des eaux de Megiddo, dans la proximité aussi du fleuve Kison.

¹ *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 330.

19. Venerunt reges et pugnauerunt, pugnauerunt reges Chanaan in Thanaach juxta aquas Mageddo, et tamen nihil tulere prædantes.

21. Torrens Cison traxit cadavera eorum, torrens Cadumim, torrens Cison¹.

Ces eaux de Megiddo, en latin *Mageddo*, dont il est question ici, paraissent être les eaux de l'Oued Ledjoun, l'un des bras les plus considérables du Kison. Legio et Megiddo sont donc deux noms différents d'une même localité.

Noluit Josias reverti, sed præparavit contra eum bellum, nec acquievit sermonibus Nechao ex ore Dei; verum perrexit ut dimicaret in campo Mageddo².

In die illa magnus erit planctus Adadremmon in campo Mageddon³.

L'*Onomasticon* mentionne de la même manière et dans le même district la plaine de Legio⁴.

Telles sont les raisons que l'on peut alléguer pour prouver l'identité de Legio et de Megiddo.

Megiddo, en hébreu מְגִדּוֹ ou מְגִדָּו, en grec Μαγεδδῶ, Μαγεδδῶν et Μαγδῶ, en latin *Mageddo* et *Mageddon*, est mentionnée pour la première fois dans le livre de Josué, à propos de l'énumération des trente et un rois qui furent subjugués par les Hébreux à l'ouest du Jourdain.

Rex Thenac unus, rex Mageddo unus⁵.

Bien que renfermée dans les limites de la tribu d'Issachar, Megiddo fut assignée, avec d'autres villes de cette tribu, à Manassé occidental; mais cette dernière tribu ne parvint pas à en expulser le Kananéens, qui continuèrent à y habiter; elle se contenta plus tard de les rendre tributaires.

11. Fuitque hæreditas Manasse in Issachar et in Aser, Bethsan et viculi ejus, et Jeblaam cum viculis suis, et habitatores Dor cum oppidis suis, habitatores quoque Endor cum viculis suis, similiterque habitatores Thenac cum

¹ *Juges*, c. v, v. 19 et 21.

² *Paralipomènes*, I. II, c. XXV, v. 22.

³ *Zacharie*, c. XII, v. 11.

⁴ Article *Gabathon*.

⁵ *Josué*, c. XII, v. 21.

viculis suis, et habitatores Mageddo cum viculis suis, et tertia pars urbis Nopheth.

12. Nec potuerunt filii Manasse has civitates subvertere, sed cœpit Chananæus habitare in terra sua.

13. Postquam autem convaluerunt filii Israel, subjecerunt Chananæos et fecerunt sibi tributarios, nec interfecerunt eos¹.

Le même fait est rapporté dans le livre des Juges².

J'ai déjà reproduit plus haut le passage du célèbre cantique de Debhora où cette prophétesse chante la défaite de Sisara, près de Ta'anak et des eaux de Megiddo.

A l'époque de Salomon, cette ville avait pour gouverneur un officier royal nommé Baana, en latin *Bana*.

Bana filius Ahilud regebat Thanac et Mageddo, et universam Bethsan, quæ est juxta Sarthana³.

Chose singulière, la partie culminante du plateau que couvrent les ruines du Kharbet Ledjoun s'appelle encore aujourd'hui *Tell Moutsellim* (la colline du gouverneur). Serait-ce un souvenir de la résidence en ce lieu de l'officier royal envoyé par Salomon?

Sous le règne de ce monarque, Megiddo fut rebâtie et probablement fortifiée (992 avant J. C.).

Hæc est summa expensarum quam obtulit rex Salomon ad ædificandam domum Domini et domum suam, et Mello, et murum Jerusalem, et Heser, et Mageddo, et Gazer⁴.

Ochozias, roi de Juda, blessé par Jéhu pendant qu'il fuyait sur son char, parvint à entrer dans Megiddo, où il mourut (884 avant J. C.).

Ochozias autem rex Juda videns hoc fugit per viam domus horti; persecutusque est eum Jehu et ait: Etiam hunc percutite in curru suo. Et percusserunt eum in ascensu Gaver, qui est juxta Jeblaam; qui fugit in Mageddo, et mortuus est ibi⁵.

¹ *Josué*, c. xvii, v. 11-13.

² *Juges*, c. i, v. 27 et 28.

Rois, l. iii, c. iv, v. 12.

⁴ *Rois*, l. iii, c. ix, v. 15.

⁵ *Ibid.* l. iv, c. ix, v. 27.

Plus tard, l'an 610 avant Jésus-Christ, Néchao, roi d'Égypte, traversant la Palestine pour aller attaquer le roi d'Assyrie, Josias, roi de Juda, marcha à sa rencontre et fut vaincu et tué à Megiddo. De là son corps fut ramené à Jérusalem.

29. In diebus ejus ascendit Pharaon Necho, rex Ægypti, contra regem Assyriorum, ad flumen Euphraten; et abiit Josias rex in occursum ejus; et occisus est in Mageddo, cum vidisset eum.

30. Et portaverunt eum servi sui mortuum de Mageddo, et pertulerunt in Jerusalem, et sepelierunt eum in sepulchro suo ¹.

Le même fait est raconté avec plus de détails dans le livre II des Paralipomènes ².

Hérodote, en parlant de la victoire de Néchao, a confondu la ville de Megiddo, en Palestine, avec celle de Magdole, dans la basse Égypte.

A l'époque romaine, cette ville, d'après l'hypothèse que j'ai adoptée, échangea son nom de Megiddo contre celui de Legio, et elle paraît avoir eu alors une grande importance, comme le prouvent les divers passages où elle est mentionnée dans l'*Onomasticon*.

Il résulte d'une notice ecclésiastique ajoutée à l'Histoire de Guillaume de Tyr, qu'un évêque suffragant, soit à l'époque des Croisades, soit peut-être à une époque antérieure, avait sa résidence à *Legionum*; tel est, en effet, le nom que donne cet écrivain à la ville qui nous occupe en ce moment. Aujourd'hui, sauf quelques débris informes, elle est comme effacée du sol, et ne survit plus que dans la dénomination arabe de *Ledjoun*, reproduction incontestable du mot latin *Legio*.

MECHMACH.

J'intercale ici quelques localités que j'avais visitées en 1863 et que j'ai laissées derrière moi en 1870, lors de mon passage au Kharbet Ledjoun.

Quand on quitte ces ruines pour prendre la direction du sud-

¹ *Rois*, l. IV, c. xxiii, v. 29 et 30. — ² *Paralipomènes*, l. II, c. xxxv, v. 20-24.

ouest, on remarque, le long de l'Oued Ledjoun, que l'on côtoie quelque temps, d'anciennes carrières où ont été puisés les matériaux qui ont servi à bâtir Megiddo, remplacée plus tard par Legio.

Puis, après avoir suivi une vallée étroite plantée de superbes chênes verts, et qui serpente entre des collines boisées, on passe, en inclinant vers l'ouest-sud-ouest, auprès d'un hameau peu considérable, appelé *Mechmach*, مشمش. Des vergers l'entourent.

OUMM EL-FAHM.

A quarante minutes au sud de Mechmach, s'élève, sur une haute colline, un grand village appelé *Oumm el-Fahm*, أم الفحم. Mal bâti, il a dû succéder à une ville antique dont le nom est perdu, car la dénomination actuelle de *Oumm el-Fahm* (la mère du charbon) est évidemment d'origine arabe. Quelques citernes datent très-probablement de l'antiquité.

La population est d'environ dix-huit cents habitants. Ils cultivent, sur les pentes de la colline dont leurs maisons occupent le plateau, de beaux jardins, arrosés par des sources intarissables et remplis de figuiers, de citronniers, de grenadiers et d'oliviers.

KOUBEIZEH.

A deux heures et demie de marche à l'ouest de Oumm el-Fahm, et en inclinant de temps à autre vers l'ouest-nord-ouest, on rencontre le village de *Koubeizeh*, كبيزة. Il contient quatre cents habitants.

Revenons maintenant au Kharbet Ledjoun, d'où m'a écarté cette petite digression.

ABOU-CHOUCHEH.

A une heure trente minutes, nous nous remettons en marche vers le nord-ouest, puis vers le nord.

A une heure cinquante-cinq minutes, nous passons près d'une source appelée *A'in er-Rouz*, عيني الروز; elle forme un petit ruisseau.

A deux heures, nous rencontrons une autre source, formant pareillement un ruisseau, et qu'on me désigne sous le nom de *A'in el-Mensy*, عيني المنسى.

A deux heures vingt minutes, nous parvenons à l'*Oued el-Mekattha es-Safa*, المقطة الصفا. Une source y coule en cet endroit; elle se nomme *A'in ed-Dekkal*, عيني الدقاق.

A deux heures cinquante minutes, nous montons vers l'ouest-nord-ouest.

A deux heures cinquante-cinq minutes, nous atteignons le sommet d'une colline que couronne un petit village appelé *Abou-Chouchéh*, ابو شوشة. Les pentes de cette colline sont couvertes de nombreux tas de matériaux provenant de constructions renversées, et le point culminant est occupé par les arasements d'une ancienne tour dont il ne subsiste plus que de faibles vestiges.

Au bas, dans la plaine, coule une source, appelée *A'in Abou-Chouchéh*, près de laquelle nous dressons nos tentes pour la nuit.

Abou-Chouchéh a dû remplacer un village antique dont le nom s'est perdu.

CHAPITRE CINQUANTE-HUITIÈME.

TELL EL-KAIMOUN. — EL-MANSOURA. — OUMM EZ-ZEINAT. — ZEINEH. —
 EL-MAHARKA. — KHARBET EL-KERAK. — KHARBET DAOUABEH. — DALIEH.
 — ASFIEH. — KHARBET EL-KHOUREIBEH. — KHARBET ROUCHMIA. —
 ARRIVÉE À HEÏFA.

TELL EL-KAIMOUN.

Le 15 juin, à trois heures cinquante-cinq minutes du matin, nous prenons la direction du nord.

A quatre heures sept minutes, nous traversons l'*Oued Kireh*, واد قيرة, dont le lit, bordé de lauriers-roses, est actuellement à sec.

A quatre heures vingt minutes, nous passons près d'une source formant un ruisseau et appelée *A'in Abou Deradj*, عيني ابو درج.

A notre gauche, nous longeons des collines dont les flancs sont percés çà et là de cavernes qui sont habitées par des Bédouins.

A quatre heures trente-cinq minutes, nous franchissons l'*Oued el-Merhara*, واد المغارا. Notre direction est celle du nord-ouest.

A cinq heures cinq minutes, une autre source, environnée de joncs et de roseaux, m'est désignée sous le nom de *A'in el-Beidha*, عيني البيضاء.

A cinq heures dix minutes, nous arrivons au *Tell el-Kaimoun*, تل الكيمون. Il s'élève de 45 mètres au-dessus du sol environnant et est très-escarpé vers l'ouest. Les pentes sont parsemées de nombreux amas de matériaux, restes de maisons renversées. Sur le sommet, je remarque les arasements d'une petite tour, qui mesurait 13 pas de long sur 6 de large; quelques blocs encore en place sont bien taillés et de grandes dimensions. Plusieurs citernes pra-

tiquées dans le roc sont cachées au milieu de hautes herbes et de chardons gigantesques.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Καμών, nous lisons :

Καμών, πόλις Ιαεὶρ, ἔνθα ἐτάφη κρίνας τὸν Ἰσραήλ, καὶ ἐστὶ νῦν Καμμωνά κώμη ἐν τῷ μεγάλῳ πεδίῳ, ἀπέχουσα Λεγεῶνος σημείοις 5' ἐν βορείοις ἀπιόντων εἰς Πτολεμαΐδα.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, change Καμμωνά en *Cimona* :

Camon, civitas Jair, in qua et sepultus est cum primum judicasset populum Israel. Appellatur autem hodieque vicus Cimona in campo latissimo, sex milibus a Legione ad septentrionalem plagam, pergentibus Ptolemaidem.

La ville de Camon dont il est question ici, en hébreu יַיִר, en grec Ῥαμμών, Ῥαμμώ et Καμών, en latin *Camon*, appartenait au pays de Galaad et était, par conséquent, située au delà du Jourdain, à l'est de ce fleuve. Cela ressort, en effet, des versets suivants du livre des Juges :

3. Huic successit Jair Galaadites, qui judicavit Israelem per viginti et duos annos,

4. Habens triginta filios sedentes super triginta pullos asinarum, et principes triginta civitatum, quæ ex nomine ejus sunt appellatæ Haroth Jair, id est oppida Jair, usque in præsentem diem, in terra Galaad.

5. Mortuusque est Jair, ac sepultus in loco cui est vocabulum Camon¹.

L'historien Josèphe, en rapportant également la mort de Jair, nous dit de même qu'il fut enterré à Camon, ville, ajoute-t-il, du pays de Galaad.

Οὗτος δύο καὶ εἴκοσι ἔτη τὴν ἀρχὴν κατασχὼν τελευτᾷ γηραιὸς, καὶ ταφῆς ἐν Καμῶνι πόλει τῆς Γαλαδηνῆς ἀξιοῦται².

Il faut donc se garder d'identifier cette ville de Camon, où Jair eut son tombeau, avec le village appelé *Kammona* par Eusèbe et *Cimona* par saint Jérôme, et que tous deux placent dans la grande

¹ *Juges*, c. x, v. 3-5. — ² *Antiquités judaïques*, l. V, c. vii, § 6.

plaine, c'est-à-dire dans la plaine d'Esdreton, à 6 milles au nord de Legio, sur la route conduisant à Ptolémaïs.

En réalité, le Tell Kaimoun est à 7 milles au nord du Kharbet Ledjoun, et répond très-bien, sauf une légère différence d'un mille, à la position assignée dans l'*Onomasticon* au village de Kammona ou Cimona, qui paraît être, comme je viens de le montrer, non pas la ville de Kamon du livre des Juges, mais celle de Cyamon du livre de Judith, en grec *Κυάμων*, en latin *Chelmon*, mentionnée dans le verset que voici :

Omnes paraverunt se pariter ad pugnam contra filios Israel, et venerunt per crepidinem montis usque ad apicem qui respicit super Dothain, a loco qui dicitur Belma usque ad Chelmon, qui est contra Esdreton.

Le Tell Kaimoun, effectivement, domine la plaine d'Esdreton et fait vis-à-vis, vers le nord-ouest de cette plaine, à Zera'in, l'antique Jezre'el, située à peu près au centre de cette même plaine.

Robinson incline à voir dans ce même Tell Kaimoun la ville de Ioknea'm du Carmel, en hébreu *יֹכְנָאִים*, en grec *Ἰεκμάν, ἡ Μαάν, Ἰεχονάμ, Ἰεχνάμ, ἡ Ἐχνάμ*, en latin *Jachanan, Jeconam, Jecnam*, dont il est question, pour la première fois, dans l'énumération des rois qui furent subjugués par Josué :

Rex Cades unus, rex Jachanan unus¹.

Dans un autre passage, la Bible nous apprend qu'elle fut adjugée à la tribu de Zabulon et assignée aux Lévites de la famille de Merari :

Filiis autem Merari Levitis inferioris gradus per familias suas data est de tribu Zabulon, Jecnam, et Cartha².

Dans un troisième passage du livre de Josué, à l'occasion des limites de la tribu de Zabulon, il est fait mention d'un torrent coulant devant cette même ville :

Ascenditque (terminus) de mari et Merala, et pervenit in Debbaseth usque in torrentem qui est contra Jeconam³.

¹ *Josué*, c. XII, v. 22. — ² *Ibid.* c. XXI, v. 34. — ³ *Ibid.* c. XIX, v. 11.

Comme le Tell Kaimoun s'élève au bas du Carmel, vers le sud-est; comme, en outre, le Nahr el-Mekattha, le Kison d'autrefois, coule à une faible distance au nord de ce tell, Robinson¹ y reconnaît volontiers le site de la ville précédente, qui devait être à la fois voisine du Carmel et d'un torrent. Il voit même dans le mot arabe Kaimoun une corruption du nom hébraïque ou plutôt kananéen Ioknea'm. Sans combattre précisément cette hypothèse, je ne l'admets toutefois qu'avec réserve, et je préfère m'en tenir purement et simplement à l'identification du Tell Kaimoun avec la localité appelée Cyamon dans le livre de Judith, d'après la version des Septante.

EL-MANSOURA.

A cinq heures trente-cinq minutes, nous descendons de cette hauteur, en prenant la direction de l'ouest.

Devant moi, au nord, j'aperçois, sur les flancs du Carmel, le petit village d'*El-Mansoura*, المنصورة; il est habité par des Druses.

Nous suivons, vers l'ouest-sud-ouest, une vallée fertile, appelée *Oued el-Melah*, واد الملح. Çà et là s'élèvent de beaux chênes appartenant à l'espèce de ceux que les Arabes appellent *ballouth* (*quercus agrifolia*).

A six heures vingt minutes, nous ne voyons plus de ces arbres.

OUMM EZ-ZEINAT.

A six heures trente minutes, nous gravissons vers le nord-ouest, par un sentier roide et rocheux, les pentes inférieures du Carmel.

A six heures quarante minutes, nous rencontrons des oliviers nouvellement plantés, annonçant l'approche d'un village.

A six heures cinquante-deux minutes, nous arrivons à *Oumm ez-Zeinat*, أم الزينات, petit village de quatre cent cinquante habitants. Les maisons sont bâties, pour la plupart, avec de menus maté-

¹ *Biblical Researches*, t. III, p. 115.

riaux et en pisé. Quelques jardins environnés d'une ceinture de cactus l'avoisinent. Le medhafch sert en même temps de mosquée.

ZEINEH.

A l'ouest de Oumm ez-Zeinat, on me signale un village renversé, appelé *Zeineh*, زينة.

EL-MAHARKA.

A sept heures quinze minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord-nord-est.

A sept heures vingt-cinq minutes, nous descendons vers le nord-est par une pente très-rapide, à travers un fourré de *ballouth* et de chênes verts.

A sept heures quarante minutes, nous atteignons le fond d'un ravin appelé *Oued Bir en-Natfeh*, واد بئر النطف. Après l'avoir franchi, nous commençons vers l'est, puis vers le nord-est, une ascension pénible par un sentier étroit et obstrué de rochers, qui serpente au milieu d'un bois épais de chênes verts, de *ballouth*, de caroubiers et de lentisques.

A huit heures cinquante minutes, nous parvenons enfin à l'endroit célèbre connu sous le nom de *El-Maharka*, المحرقا (le sacrifice, l'holocauste), en souvenir du sacrifice qui y fut jadis offert par Élie. Une petite chapelle, de date récente, a été bâtie par les religieux latins du Mont-Carmel sur l'emplacement présumé de cet holocauste. Autour, on remarque quelques restes de misérables habitations. De ce point élevé, le regard plonge, à l'est, sur l'immense plaine d'Esdreton, et au bas des pentes abruptes de la montagne coule, à une profondeur d'environ 340 mètres, le Nahr el-Mekattha, le Kison de la Bible, qui rase de près les flancs inférieurs du Carmel.

Le sacrifice dont la mémoire est consacrée ici par le nom même de *El-Maharka* est rapporté dans les versets suivants des Livres saints :

19. Envoyez maintenant vers Israël, dit Élie à Achab, et faites assembler tout le peuple sur le mont Carmel et les quatre cent cinquante prophètes de Baal avec les quatre cents prophètes des bocages sacrés que Jézabel nourrit de sa table.

20. Achab envoya donc quérir tous les enfants d'Israël, et il assembla les prophètes sur le mont Carmel.

21. Élie, s'approchant de tout le peuple, lui dit : Jusqu'à quand serez-vous comme un homme qui boite des deux côtés ? Si le Seigneur est Dieu, suivez-le ; si c'est au contraire Baal, c'est lui que vous devez suivre. Et le peuple ne répondit pas un seul mot.

22. Élie dit encore au peuple : Je suis demeuré tout seul d'entre les prophètes du Seigneur, au lieu que les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante.

23. Qu'on nous donne deux bœufs ; qu'ils en choisissent un pour eux et que, l'ayant coupé par morceaux, ils le mettent sur du bois sans mettre de feu par-dessous ; et moi je prendrai l'autre bœuf et, le mettant aussi sur du bois, je ne mettrai point non plus de feu au-dessous.

24. Invoquez le nom de vos dieux, et moi j'invoquerai le nom de mon Seigneur, et que le dieu qui répondra par le feu soit reconnu pour le vrai Dieu. Tout le peuple dit : La proposition est très-juste.

25. Élie dit donc aux prophètes de Baal : Choisissez un bœuf pour vous, et commencez les premiers, parce que vous êtes en plus grand nombre, et invoquez les noms de vos dieux, sans mettre le feu au bois.

26. Ayant donc pris le bœuf qui leur fut donné, ils préparèrent leur sacrifice, et ils invoquèrent le nom de Baal depuis le matin jusqu'à midi, en disant : Baal, exaucez-nous. Mais Baal ne disait mot, et il n'y avait personne pour leur répondre, tandis qu'ils sautaient par-dessus l'autel qu'ils avaient fait.

27. Il était déjà midi, et Élie se moquait d'eux en leur disant : Criez plus haut, car votre dieu Baal parle peut-être à quelqu'un ; il est en voyage ou dans une hôtellerie ; peut-être aussi dort-il, et il a besoin qu'on le réveille.

28. Ils se mirent donc à crier plus haut, et ils se faisaient des incisions, selon leur coutume, avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de leur sang.

29. Midi étant passé et le temps étant venu auquel on avait coutume d'offrir le sacrifice, les prophètes avaient beau invoquer leur dieu, celui-ci restait sourd, et il n'y avait personne qui leur répondît, ni qui parût entendre leurs prières.

30. Élie dit alors à tout le peuple : Venez près de moi. Et le peuple s'étant approché de lui, il rétablit l'autel du Seigneur, qui avait été détruit.

31. Il prit douze pierres, selon le nombre des tribus des enfants de Jacob, auquel le Seigneur avait adressé sa parole, en lui disant : Israël sera votre nom.

32. Et il bâtit de ces pierres un autel au nom du Seigneur. Il fit alentour une rigole et comme deux petits sillons.

33. Il prépara le bois, coupa le bœuf par morceaux, et le mit sur le bois.

34. Puis il dit : Emplissez d'eau quatre cruches et répandez-les sur l'holocauste et sur le bois. Il ajouta ensuite : Faites encore la même chose une seconde fois. Et quand ils l'eurent fait une seconde fois, il leur dit : Faites encore la même chose pour la troisième fois; et ils le firent pour la troisième fois.

35. En sorte que les eaux couraient autour de l'autel, et que la rigole en était toute pleine.

36. Le temps étant venu d'offrir le sacrifice, le prophète Élie s'approcha et dit : Seigneur Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, et que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que j'ai fait toutes ces choses.

37. Exaucez-moi, Seigneur, exaucez-moi, afin que le peuple apprenne que vous êtes le Seigneur Dieu, et que vous convertissiez de nouveau leur cœur.

38. Soudain le feu du Seigneur tomba et dévora l'holocauste, le bois, les pierres et la poussière même et l'eau qui était dans la rigole autour de l'autel.

39. Ce que tout le peuple ayant vu, il se prosterna le visage contre terre et il dit : C'est le Seigneur qui est le vrai Dieu, c'est le Seigneur qui est le vrai Dieu!

40. Alors Élie leur dit : Saisissez les prophètes de Baal et qu'il n'en échappe pas un seul; et le peuple s'étant saisi d'eux, Élie les fit descendre au torrent de Kison, et les fit mettre à mort en cet endroit¹.

On montre encore aujourd'hui, précisément au bas de la hauteur du Carmel connue sous le nom de *El-Maharka*, un monticule situé sur les bords du Nahr el-Mekattha (le Kison des Livres saints), et que les Arabes appellent *Tell el-Kasis*, تَلِّ الْقَسِيسِ, *la colline des prêtres*; d'autres la désignent également sous la dénomination de *Tell el-Katl*, تَلِّ الْقَتْلِ, *la colline du massacre*, en souvenir des prêtres de Baal qui y furent égorgés par l'ordre d'Élie.

¹ *Rois*, l. III, c. XVIII, v. 19-40.

KHARBET EL-KERAK.

A neuf heures vingt minutes, nous descendons vers le sud-ouest, en laissant à notre gauche, au sud-ouest, quelques ruines indistinctes, appelées *Kharbet el-Kerak*, خربة الكرك.

A neuf heures quarante minutes, nous traversons une petite vallée cultivée en blé.

KHARBET DAOUABEH.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous avons, à notre droite, les ruines d'un village, nommées *Kharbet Daouabeh*, خربة دوابة. Elles occupent un plateau élevé, dont une partie est ensemencée et le reste est envahi par de hautes broussailles ou par des arbres, tels que *ballouth*, chênes verts et caroubiers.

DALIEH.

A dix heures quarante-cinq minutes, après avoir cheminé vers l'ouest-nord-ouest, par un sentier accidenté, qui traverse tantôt des fourrés sauvages, retraite des chacals, des hyènes et même des panthères, tantôt des vallons cultivés par l'homme, nous arrivons à *Dalieh*, دالية, village situé sur l'un des points culminants du Carmel. Il renferme quatre cents habitants, tous Druses. Les maisons sont bâties, pour la plupart, en pisé, et quelques-unes seulement en pierre. Les habitants célèbrent les cérémonies mystérieuses de leur culte au fond d'une caverne creusée dans le roc, dans laquelle je n'ai pu pénétrer.

ASFIEH.

A onze heures cinquante minutes, nous descendons vers l'est-nord-est, à travers des jardins plantés de figuiers, d'oliviers et de grenadiers.

A onze heures cinquante-huit minutes, nous montons vers le nord pour redescendre ensuite. Aux vergers succèdent des fourrés de chênes verts et de lentisques.

A midi quinze minutes, nous traversons un petit vallon cultivé qui paraît très-fertile.

A midi trente-cinq minutes, après avoir franchi, en montant, une gorge étroite bordée également de chênes verts et de lentisques, nous rencontrons une source, appelée *A'in el-A'lak*, عيني العلق. A côté de cette source, une cuve de sarcophage antique sert d'auge. Non loin de là, un vieux ballouth ombrage le tombeau d'un santou nommé *Abou A'bd-Allah*.

Puis une avenue de beaux oliviers, indice d'un village voisin, nous conduit, vers l'est, à *Asfieh*, اسفية; d'autres prononcent *A'sfieh*, عسفية. C'est un village de six cents habitants, presque tous Druses, à l'exception d'une soixantaine, qui appartiennent au rite grec schismatique. Il est situé sur l'un des sommets du Carmel. Quelques maisons paraissent fort anciennes et datent, soit du moyen âge, soit même d'une époque antérieure à celle des croisades. Des jardins sont cultivés autour du village.

KHARBET EL-KHOUREIBEH.

A une heure vingt minutes, nous nous remettons en marche vers le nord-ouest, en cheminant presque constamment au milieu de hautes broussailles, telles que lentisques, genêts épineux et arbousiers. Ça et là aussi s'élèvent quelques petits pins.

A trois heures vingt minutes, j'examine un instant des ruines confuses, mais assez étendues, sur un plateau; elles me sont désignées sous le nom de *Kharbet el-Khourreibeh*, خربة الخريبة.

KHARBET ROUCHMIA.

A quatre heures vingt minutes, une très-longue descente à travers un fourré de broussailles, où les pins deviennent plus nou-

breux, nous amène au *Kharbet Rouchmia*, خربة رشميا, village entièrement renversé et peu considérable. Près de là se trouvent des carrières jadis exploitées.

ARRIVÉE À HEÏFA.

A quatre heures vingt-cinq minutes, nous continuons à descendre dans la direction du nord.

A cinq heures dix minutes, nous atteignons le bas du Carmel; à cinq heures trente minutes, nous dressons nos tentes à l'ouest de Heïfa.

CHAPITRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

DESCRIPTION DE HEÏFA, AUTREMENT DITE KAÏPHA, JADIS HEPHA.

Heïfa, en arabe *حيفا*, vulgairement appelée *Kaïpha* par les Occidentaux, forme, au sud de la baie de Saint-Jean-d'Acre, un parallélogramme d'environ 500 pas de long sur une largeur de 400. Le mur d'enceinte qui l'enferme est flanqué de tours et de bastions. Deux portes donnent entrée dans la ville, l'une vers le sud-est, l'autre vers le nord-ouest. Cette enceinte ne date que d'un siècle. La population actuelle se décompose ainsi : cent quatre-vingts Latins, six cents Grecs unis, trois cents Grecs schismatiques, neuf cents Juifs et douze cents Musulmans. La paroisse catholique est administrée par deux pères et un frère carmes, qui habitent un couvent attenant à cette église, dont la fondation est toute récente. Depuis quelques années, la ville s'agrandit de plus en plus du côté du nord-ouest et déborde bien au delà de la petite enceinte qui l'enserrait auparavant. On remarque tout d'abord, dans ce quartier nouveau, l'établissement français des Dames de Nazareth, qui date de l'année 1860, et à la création duquel a beaucoup contribué M^{sr} Valerga, patriarche latin de Jérusalem. Cet établissement a déjà rendu d'immenses services au pays depuis qu'il a été fondé, grâce à la direction éclairée qui lui a été imprimée dès le commencement. Il est fréquenté par une soixantaine d'enfants, appartenant pour la plupart aux familles catholiques de Kaïpha, soit latines, soit grecques unies. Quelques-unes aussi de ces jeunes filles sont grecques schismatiques ou même musulmanes. Elles y sont toutes élevées à la fois dans les principes d'une éducation foncièrement chrétienne et dans l'amour de la France, et de pareils établisse-

ments contribuent singulièrement à propager en Orient notre influence civilisatrice.

De ce même côté de la ville, une petite colonie allemande, composée d'une trentaine de familles, y a été implantée récemment par la Prusse, chaque famille habitant une maison distincte entourée d'un enclos cultivé, plus ou moins considérable.

A l'est de Kaïpha, on observe quelques arasements d'anciennes constructions le long de la plage. Là aussi, un cimetière musulman et, non loin de ce cimetière, plusieurs tombeaux pratiqués dans le roc ont attiré mon attention. Ces grottes sépulcrales ont été creusées à différentes hauteurs sur les flancs de mamelons qui servent comme de contre-forts au Carmel, et renferment presque toutes trois arceaux cintrés ou *arcosolia*, qui recouvraient jadis autant de sarcophages mobiles ou d'auges funéraires ménagées dans l'épaisseur du roc évidé de la chambre sépulcrale. Cette nécropole et les arasements antiques dont je viens de parler prouvent qu'une cité s'élevait anciennement en cet endroit, à l'extrémité sud-est de la baie actuelle de Kaïpha, et occupait la partie orientale de cette ville et le cimetière musulman que j'ai signalé.

Plus à l'est encore, s'étendent des jardins plantés de vignes, de figuiers et de palmiers.

Vers le sud de la ville, sur une éminence rocheuse qui commande Kaïpha et la rade, on distingue les restes d'un château où résidait autrefois le gouverneur de la place, et qui a subi de grands dégâts lors du bombardement de Kaïpha, en 1840, par les flottes combinées de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Turquie. C'est aujourd'hui une ruine assez pittoresque, et des terrasses qui couronnent encore ce château, l'œil embrasse avec admiration tous les contours de la baie immense dont Saint-Jean-d'Acre et Kaïpha occupent les deux extrémités opposées.

Enfin, à l'ouest et au nord-ouest de la ville, on rencontre d'abord les maisons prussiennes nouvellement construites et espacées les unes des autres, avec les jardins qui les environnent, puis un cimetière réservé aux Juifs et, au delà, le long de la plage, une suite

de jardins plantés de figuiers, de caroubiers, de palmiers, d'oliviers et de sycomores. Dix minutes avant d'atteindre le *Ras Karmel*, *راس كرمند*, on foule sur un sol en partie inculte et en partie labouré des pierres éparses et quelques arasements de maisons renversées. On est alors sur l'emplacement d'une ville détruite et appelée *Heïfa el-A'tika*, *حيفا العتيقا* (Heïfa l'antique). Là, en effet, d'après la tradition, s'élevait jadis la ville de Hepha, dont le nom s'est conservé dans celui de la ville de Heïfa, qui, à une époque peu éloignée, a été rebâtie avec les débris de l'ancienne, à vingt minutes à peine à l'est-sud-est de celle-ci.

Nous lisons dans le pèlerin Burchard que le torrent de Cison se jette dans la mer à une lieue de Kaïpha et à trois lieues de Saint-Jean-d'Acres :

Qui (torrens Cison) etiam ibidem post modicum spacium mare magnum ingreditur unam leucam a civitate Caypha, sed fere tres a civitate Acconensi¹.

Or, entre l'emplacement de Heïfa el-A'tika et l'embouchure du Nahr el-Mekattha, l'ancien Kison, il y a précisément une heure de marche, c'est-à-dire une lieue. Kaïpha, au moyen âge, devait donc être moins rapprochée de cette embouchure qu'elle ne l'est maintenant.

Il ne subsiste plus de la ville antique que les restes d'une tour de forme circulaire, bâtie sur le roc près de la mer et appelée *Bordj ez-Zaouaran*, *برج الزواران*. Elle est dépouillée maintenant de son revêtement extérieur. Elle était accompagnée, à droite et à gauche, d'autres constructions comprises dans une même enceinte, et elles-mêmes à moitié démolies.

D'après le témoignage formel d'Eusèbe, la ville de Hepha s'appelait également *Sycaminos*.

Nous lisons, en effet, dans l'*Onomasticon*, au mot *Ἰάφεθ* :

Ἰάφεθ, κληροῦ Ζαβυλῶν, ἀνάβασις καλεῖται καὶ Ἰώππη. Καὶ ἡ Συκάμιнос δὲ ἀπιόντων εἰς Πτολεμαῖδα ἀπὸ Καισαρείας κώμη πάραλος πηλυσίον τοῦ Καρμηλοῦ Ἰφὰ λέγεται.

¹ C. VI, § 1, édit. Laurent.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, ne le modifie point; par conséquent, il adopte et confirme l'assertion d'Eusèbe :

Sed et oppidum Sycaminum nomine de Cæsarea Ptolemaidem pergentibus super mare, propter montem Carmelum, Epha dicitur.

A l'époque de Strabon, cette ville de Sycaminos, qui devait très-probablement son nom aux sycomores dont son territoire était couvert, n'était déjà plus qu'un souvenir et rien de plus, ὄνομα, πλέον δ' οὐδέν.

Μετὰ δὲ τὴν Ἄκην Στράτωνος Πύργος πρόσορμον ἔχων· μεταξὺ δὲ ὁ τε Κάρμηλος τὸ ὄρος καὶ πολυχνίων ὀνόματα, πλέον δ' οὐδέν, Συκαμίνων πόλις, Βουκόλων καὶ Κροκοδείλων πόλις, καὶ ἄλλα τοιαῦτα¹.

« Après Ace, on trouve la Tour de Straton, qui a un port. Dans l'intervalle, on rencontre le mont Carmel et des noms de villes, pas autre chose, tels que ceux de Sycaminopolis, Boucolopolis, Crocodilopolis et autres semblables. »

Pline s'exprime de la même façon à ce sujet :

Fuit oppidum Crocodilon, est flumen : memoria urbium, Doron, Sycaminon. Promontorium Carmelum².

Dans ces deux passages, la ville de Sycaminos est mentionnée comme touchant, soit au Carmel, soit au cap Carmel, indication qui s'accorde très-bien avec la position de Heïfa el-A'tika par rapport au Ras Carmel et à la chaîne de ce nom.

C'est à Sycaminos que, l'an 104 avant Jésus-Christ, aborda Ptolémée Lathyre. Ce prince, chassé d'Égypte par sa mère Cléopâtre et alors roi de Chypre, avait été appelé au secours des habitants de Ptolémaïs, qu'assiégeait Alexandre Jannée, et qui ensuite se repentirent d'avoir imploré son assistance et ne voulurent pas le recevoir. Il débarqua ses troupes, au nombre de trente mille hommes, à Sycaminos.

Ὁ μὲν οὖν Πτολεμαῖος κατὰ τὴν πορείαν μαθὼν τὴν τῶν Πτολεμαϊέων

¹ Strabon, *Géographie*. l. XVI, c. II, § 25. — ² Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. XVII.

μεταβολὴν οὐδὲν ἤτιον ἔπλευσε, καὶ καταχθεὶς εἰς τὴν λεγομένην Συκάμινον, ἐνταυθοῖ τὴν δυνάμιν ἐξεβίβασεν. Ἦν δὲ ὁ πᾶς σίρατος αὐτοῦ πεζοὶ ἅμα σὺν ἰππεῦσι περὶ τρισμυρίους, οὓς προαγαγὼν πλησίον τῆς Πτολεμαίδος καὶ σίρατοπεδευσάμενος, ἐπεὶ μήτε τοὺς παρ' αὐτοῦ πρέσβεις ἐδέχοντο, μήτε τῶν λόγων ἠκροῶντο, μεγάλως ἐφρόντιζεν¹.

« Ptolémée, au moment de partir, ayant appris le changement qui s'était opéré dans l'esprit des habitants de Ptolémaïs, n'en mit pas moins à la voile, et, ayant abordé à l'endroit appelé Sycaminos, il y débarqua son armée. Celle-ci, en y comprenant en même temps les fantassins et les cavaliers, se montait tout entière à environ 30,000 hommes. Il poussa ses troupes jusqu'auprès de Ptolémaïs et dressa son camp dans le voisinage de cette ville. Mais comme ils refusaient d'introduire dans leurs murs ses députés et de prêter l'oreille à leurs discours, il était dans une grande perplexité. »

Ce passage me semble très-précieux pour déterminer la position de Sycaminos. Dans l'impossibilité où était Ptolémée Lathyre de débarquer à Ptolémaïs même, assiégée par Alexandre Jannée et dont les habitants ne voulaient point le recevoir, il dut chercher pour son armée un autre lieu de débarquement dans le voisinage de cette ville, où il espérait toujours pouvoir être admis. Il prit donc terre avec ses troupes à Sycaminos, puis il les fit avancer vers Ptolémaïs. Or, je le demande, où pouvait-il débarquer plus commodément à proximité de cette place sa nombreuse armée de trente mille hommes que dans la partie méridionale de la baie actuelle de Saint-Jean-d'Acre, et, par conséquent, à l'endroit où l'on prétend que s'élevait jadis Hepha ou Sycaminos?

Lors de la première croisade, Godefroi de Bouillon, comme nous le savons par Guillaume de Tyr, concéda à Tancrede la ville de Tibériade avec toute la principauté de Galilée jusqu'à la ville maritime de Kaïpha, que cet historien appelle également *Porphyria*; mais il fallait d'abord conquérir cette ville, qui ne tomba au pouvoir des chrétiens qu'après un siège qui dura plus de quinze jours et qu'avec les efforts réunis d'une armée de terre et d'une flotte vénitienne.

¹ *Antiquités judaïques*, I. XIII, c. XII, § 3.

Concessit autem et solita liberalitate donavit jure hereditario in perpetuum possidendam urbem Tiberiadensem, super lacum Genesar sitam, cum universo principatu Galileæ, simul et Caypham, quæ alio nomine dicitur Porfyria, urbem maritimam cum suis pertinentiis, prædicto domino Tancredo¹.

Dans un autre passage, Guillaume de Tyr affirme pareillement que Kaïpha s'appelait de son temps *Porphyria* :

Urbes autem quæ infra hanc provinciam continentur sunt hæ : ab austro novissima Porfyria, quæ alio nomine dicitur Hessa, vulgari vero appellatione Caifas, secunda Ptolomaida, quæ alio etiam nomine dicitur Accon².

Jacques de Vitry répète cette même assertion :

Alii ad exemplum et imitationem sancti viri et solitarii Eliæ prophetæ in monte Carmelo, et maxime in parte illa quæ supereminet civitati Porphyriæ, quæ hodie Cayphas appellatur³.

Il faut distinguer cette Porphyria de la *mutatio Porphyrion* signalée par le Pèlerin de Bordeaux à huit milles au nord de Sidon, et identique sans doute avec la Πορφυρέων πόλις de Scylax.

Ne nous étonnons pas si deux villes portant la même appellation se trouvaient sur la même côte; car les coquillages qui fournissaient de la pourpre y étaient très-communs et avaient pu faire donner aux deux endroits principaux où on les recueillait le nom de *Porphyria* ou *Porphyrion*. Un passage des Talmudistes nous atteste que la pêche de la pourpre s'étendait depuis les échelles de Tyr jusqu'à Hephah⁴. Cette pêche se pratiquait également plus au nord encore, puisque Sidon était renommée pour ses fabriques de pourpre, et que la Porphyrion du Pèlerin de Bordeaux était à huit milles au nord de Sidon.

Reland me paraît soupçonner aussi, non sans raison, que ces paroles du Cantique des cantiques :

Caput tuum ut Carmelus, et cincinnus capitis tui ut purpura⁵. . .

¹ Guillaume de Tyr, l. IX, c. XIII.

² *Id.* l. XIII, c. II.

³ Jacques de Vitry, c. I.

⁴ *Gemara Schabbath*, XXVI, I.

⁵ *Cantique des cantiques*, c. VII, v. 5.

semblent indiquer que, au pied du mont Carmel, le rivage abondait en coquillages de pourpre¹.

Le géographe Édrisi, au XII^e siècle, nous dit que de Césarée, قيسارية, à Heïfa, حيفا (d'autres éditions portent كخيفا, Kheïfa), située sur le rivage, il y a deux journées de marche.

Heïfa, ajoute-t-il, est au pied du cap Carmel, qui s'avance dans la mer en formant un port où peuvent mouiller en sûreté de gros navires et autres; c'est le port de Tibériade, ville qui en est éloignée de trois petites journées. De Heïfa jusqu'à A'kka, عكا, il y a par terre trente milles et par mer directement dix-huit milles².

Ces deux chiffres sont fort exagérés, s'il s'agit ici de milles romains; car la largeur de la baie de Saint-Jean-d'Acre, et par conséquent la distance directe entre cette ville et Kaïpha, ne dépasse pas dix milles romains, et l'intervalle qui sépare les deux villes en suivant par terre les contours de la baie est d'environ douze milles; trois heures suffisent pour aller, au pas régulier d'un cheval, d'un point à l'autre.

Pendant le fameux siège de Saint-Jean-d'Acre par Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, Saladin, qui était maître de Kaïpha, profita du port de cette ville pour ravitailler la place assiégée. Celle-ci ayant été emportée de force au mois de juillet de l'année 1191, Saladin se retira, après avoir démantelé et ravagé complètement Kaïpha, pour ne laisser qu'une ruine aux chrétiens. Ces derniers la relevèrent ensuite, et elle reprit peu à peu une certaine importance, qu'elle a toujours conservée depuis sous les musulmans, grâce à sa position avantageuse au fond de la baie où elle est située.

Si, conformément à la tradition, l'ancienne Hephra était plus rapprochée du Ras Carmel que ne l'est la moderne Heïfa, laquelle en est séparée par un intervalle de plus de deux kilomètres, il y a lieu de se demander maintenant, avant de terminer ce chapitre, quelle pouvait être jadis la ville que celle-ci a elle-même remplacée:

¹ Reland, *Palestine*, p. 957. — ² Édrisi, *Géographie*, trad. Jaubert, p. 348.

car j'ai dit plus haut que la partie orientale de Heïfa, et notamment le cimetière musulman qui s'étend, à l'est de la ville, le long de la plage, occupaient le site d'une localité antique dont quelques arasements sont encore visibles, et à laquelle appartenaient les grottes sépulcrales que j'ai mentionnées sur les flancs inférieurs du Carmel.

Pline, énumérant du sud au nord les villes de la côte de la Phénicie, s'exprime ainsi :

Promontorium Carmelum, et in monte oppidum eodem nomine, quondam Ecbatana dictum. Juxta Getta, Jebba : rivus Pagida, sive Belus . . . Juxta colonia Claudii Cæsaris Ptolemais, quæ quondam Ace¹.

On voit par ce passage que Pline, après avoir cité la ville d'Ecbatane, située sur le mont Carmel, et dont je parlerai bientôt, nomme immédiatement après, comme touchant au Carmel, Getta et Jebba. L'une de celles-ci, selon toute apparence Getta, ne serait-elle pas la ville que nous cherchons en ce moment ?

Josèphe signale une ville du nom de *Gaba* comme attenante au Carmel :

Διορίζει δὲ ἀπὸ μὲν δύσεως ἡλίου Πτολεμαῖς τοῖς τῆς χώρας τέρμασι καὶ Κάρμηλος, τὸ πάλαι μὲν Γαλιλαίων, νῦν δὲ Τυρίων ὄρος· ᾧ προσίσχει Γαβὰ, πόλις ἰππέων, οὕτως ἀγορευομένη διὰ τὸ τοὺς ὑφ' Ἡρώδου τοῦ βασιλέως ἀπολυομένους ἰππεῖς ἐν αὐτῇ κατοικεῖν².

«Vers le soleil couchant, les deux Galilées ont pour limites Ptolémaïs et les bornes de son territoire, ainsi que le Carmel, montagne appartenant autrefois aux Galiléens et maintenant dépendant de Tyr. Au Carmel touche Gaba, ville dite *des cavaliers*, parce qu'elle servait de résidence aux cavaliers congédiés par Hérode.»

Est-il permis de reconnaître la Gaba signalée ici dans la Getta de Pline? J'en doute beaucoup; car, dans un autre passage, Josèphe nous dit qu'elle était située à soixante stades de Simonias³.

¹ *Histoire naturelle*, l. V, c. xvii. — ² *Guerre des Juifs*, l. III, c. III, § 1. — ³ *Vie de Josèphe*, § 24.

Or ce dernier village, dont l'identification avec celui qui encore aujourd'hui s'appelle *Samounieh* ne paraît guère contestable, est éloigné de la moderne Heïfa d'un intervalle de cent soixante stades et non de soixante, et, par conséquent, si le chiffre de Josèphe est exact, il faut chercher dans un voisinage plus rapproché de Samounieh la Gaba mentionnée par cet historien.

CHAPITRE SOIXANTIÈME.

COUVENT DE NOTRE-DAME DU CARMEL. — DESCRIPTION GÉNÉRALE DU CARMEL.
 — HISTOIRE DU COUVENT. — CHAPELLE DE SAINT SIMON STOCK. — ÉCOLE
 DES PROPHÈTES.

COUVENT DE NOTRE-DAME DU CARMEL.

Le 16 juin, à six heures du matin, je quitte avec un guide mon petit campement près de Kaïpha pour me diriger vers l'ouest-nord-ouest.

A six heures vingt minutes, nous avons franchi la plaine entrecoupée d'oliviers qui nous sépare du pied du Carmel. Arrivés là, nous commençons à escalader les pentes de la montagne. Un sentier pratiqué par les religieux du couvent sur des flancs assez roides s'élève progressivement, et le plus souvent en forme d'escalier, jusqu'à une hauteur qui peut être évaluée à 180 mètres. Un petit mur servant de garde-fou le borde vers la droite. Une fois parvenus sur la plate-forme supérieure, nous laissons de côté l'ancienne villa d'Abdallah-Pacha, réservée actuellement à la réception des pèlerins arabes et, depuis quelques années, surmontée d'un phare qui éclaire au loin la côte; puis, après avoir traversé une grande cour, sous laquelle règnent plusieurs citernes, nous nous trouvons bientôt en présence du monastère. Il forme un vaste parallélogramme, dont la façade principale, tournée vers la plage, compte seize fenêtres de front à chaque étage. Le second étage est couronné par d'immenses terrasses, d'où l'on jouit d'un coup d'œil très-étendu. A l'ouest, on voit se dérouler indéfiniment devant soi la surface resplendissante d'une mer azurée. Vers le nord, on croirait toucher du doigt la ville de Saint-Jean-d'Acre, qui semble se rapprocher fraternellement de celle de Kaïpha. Au delà, vers l'est et vers le nord-est, les mon-

tagnes de la Galilée apparaissent avec leurs configurations et leurs altitudes diverses. Des villes et des villages disséminés çà et là blanchissent dans le lointain. Au sud, le promontoire d'A'hlit montre ses ruines gigantesques. Il est difficile, devant un pareil spectacle, d'échapper à l'admiration qu'il fait naître dans l'esprit. Quant aux souvenirs qui peuplent le Carmel, et en particulier l'emplacement du couvent, ils sont très-propres également à frapper l'imagination. Ce monastère, en effet, renferme la grotte mystérieuse qui, d'après la tradition, servit autrefois d'asile au prophète Élie, et qui est actuellement comprise dans la chapelle. Celle-ci s'élève au centre des bâtiments, et affecte la forme d'une croix et en même temps d'une rotonde. Sous le maître-autel, auquel on monte par deux escaliers qui se répondent à droite et à gauche, est une petite crypte taillée dans le roc, où l'on descend par quelques degrés. C'est la grotte dite *d'Élie*. On y voit la statue de ce prophète. Cette grotte est en grande vénération, non-seulement parmi les chrétiens, grecs et latins, mais encore parmi les musulmans. La sainte messe y est tous les jours célébrée sur un autel très-simple et en harmonie avec l'austérité de ce sanctuaire souterrain. Sur le maître-autel, on remarque une belle statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. C'est la patronne de la chapelle et du monastère, dédiés, comme on le sait, à Notre-Dame du mont Carmel. Au-dessus de la rotonde s'arrondit une coupole peinte en bleu et constellée d'étoiles dorées; elle est elle-même surmontée d'une lanterne et éclairée par plusieurs fenêtres rondes.

Outre le maître-autel, deux autels latéraux sont placés chacun sous un enfoncement carré qui répond à ceux du vestibule et du chœur, et ces quatre enfoncements disposés autour de la nef circulaire du centre déterminent le plan cruciforme de la chapelle.

Les murs extérieurs du couvent sont fort épais, comme ceux d'une véritable forteresse, afin de pouvoir, en cas de besoin, résister à une attaque de la part des Arabes. Le premier étage est destiné aux étrangers, qui y reçoivent, à quelque nation et religion qu'ils appartiennent, l'hospitalité la plus cordiale et la plus empressée.

Le second étage est réservé aux religieux. Il contient, indépendamment de leurs cellules, une bibliothèque, un oratoire et une salle de chapitre. Le tout est conçu dans un style simple et sévère, et a coûté des sommes très-considérables, tant à cause de la grandeur des constructions qu'à cause surtout des obstacles sans nombre qu'a rencontrés le frère Jean-Baptiste de Frascati pour relever ce monastère de ses ruines. Tel qu'il est, c'est, sans contredit, le plus beau de la Palestine. Le plan gigantesque d'après lequel il a été exécuté fait le plus grand honneur au moine entreprenant qui l'a rebâti et qui, au milieu de circonstances très-difficiles, a traversé plusieurs fois les mers pour aller recueillir les dons de la chrétienté. Il n'a pas craint, en effet, bien qu'il n'eût, dans le principe, à sa disposition qu'une somme insignifiante, de donner tout d'abord à son œuvre des proportions colossales, confiant qu'il était dans la Providence et dans la charité des fidèles.

Dans le jardin des religieux s'élève une petite pyramide, qui rappelle le souvenir des soldats français égorgés par les Turcs sur le mont Carmel. On sait, en effet, qu'après l'échec de Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte laissa, en se retirant, un certain nombre de soldats blessés confiés aux soins des religieux du Carmel. Ces malheureux, ainsi que les dignes moines qui les avaient soignés, furent bientôt cruellement massacrés par les musulmans. Plus tard, leurs ossements blanchis et dispersés furent pieusement recueillis par un Père carme ; la petite pyramide que j'ai mentionnée marque le lieu où ils furent enterrés.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DU CARMEL.

Disons maintenant un mot du Carmel et des traditions qui s'y rattachent.

Le Carmel, en hébreu avec l'article *Ha-Karmel*, הַכַּרְמֶל (jardin, lieu planté d'arbres), en grec *ὁ Κάρμηλος*, en latin *Carmel*, en arabe *كروم*, ou *Djebel Mar Elyás*, *جبل مار الياس*, est une chaîne de montagnes courant du nord-ouest au sud-est, dont la longueur est d'environ 25 kilomètres et dont la largeur varie entre 6 et 8 kilomètres.

Elle consiste en grande partie en une roche calcaire molle et blanche, avec de nombreuses veines de pierres à feu. Vers l'ouest, on trouve de la brèche tertiaire formée de fragments calcaires et siliceux; au nord-est, les roches plutoniques apparaissent. Dans plusieurs endroits, notamment au-dessus du couvent de Saint-Brocard, dont il sera question plus loin, beaucoup de voyageurs ont signalé l'existence de prétendus fruits pétrifiés, qu'ils appellent, soit melons, soit pommes, soit pêches, soit olives, selon leur grosseur et leur forme. Ce sont tout simplement des géodes, pierres qui sont vides à l'intérieur et dont la cavité est tapissée de quartz ou de chalcédoine, qui imitent le dedans de certains fruits, de même que l'extérieur en figure le dehors. On connaît la légende qui se rapporte à cet endroit, appelé le *Jardin d'Élie* ou le *Champ des melons*, le prophète, d'après une tradition, ayant changé en pierres les melons d'un champ qu'il traversait, parce que le jardinier avait refusé de lui en donner un, comme il le demandait. Cette tradition, qui m'a été rapportée très-gravement par un bon frère du Mont-Carmel comme très-authentique, est regardée par d'autres moines plus éclairés du couvent comme purement légendaire et apocryphe. Il ne faut donc pas l'imputer à ces religieux. Ils n'ont fait que recueillir eux-mêmes une croyance populaire, à laquelle quelques-uns seulement ajoutent foi et qu'a fait naître l'apparence de ces géodes jointe au souvenir d'Élie que l'on rencontre partout sur le Carmel. On trouve aussi dans ces dépôts calcaires et crayeux des épines fossiles de l'espèce d'échinites appelée *cidaris glandifera*.

La hauteur du Carmel, vers l'ouest, ne dépasse guère 200 mètres; mais, vers le centre et surtout vers l'est, cette chaîne s'élève davantage, et elle atteint une altitude qui, dans les points culminants, peut être évaluée à 500 mètres. Elle est en grande partie boisée; les chênes surtout y abondent et appartiennent à différentes espèces. D'épais fourrés de lentisques entremêlés de petits pins et de caroubiers sont le refuge d'animaux sauvages. Les chacals y font entendre le soir leurs miaulements plaintifs; les hyènes n'y sont pas rares non plus; quelquefois aussi des panthères ont été aper-

cues dans le voisinage du couvent, comme me l'a affirmé l'un des Pères. Ce même religieux m'a assuré pareillement que les broussailles y recélaient parfois de gros serpents. On sait que les moines du Mont-Carmel savent composer, avec les simples et les herbes odoriférantes qui croissent à profusion sur cette montagne, des eaux et des élixirs renommés, fort utiles dans certaines maladies. Or, en herborisant au milieu des fourrés, plusieurs d'entre eux ont souvent rencontré des reptiles dont quelques-uns mesuraient plus d'un mètre de long.

Le Carmel, aujourd'hui si verdoyant encore presque partout, par suite d'une végétation naturelle et spontanée qui ne doit rien au travail de l'homme, était jadis cultivé, ainsi que nous l'apprenons par un passage de saint Jérôme :

Carmelus mari inninet magno, oleis consitus et arbustis vineisque condensus¹.

Il était, en outre, habité, et plusieurs villes y avaient été construites, témoin le verset suivant de Jérémie :

Aspexi, et ecce Carmelus desertus, et omnes urbes ejus destructæ sunt a facie Domini et a facie iræ furoris ejus².

De nos jours, il n'est plus cultivé que dans le voisinage d'un certain nombre de villages, qui s'y élèvent encore. J'en ai déjà signalé quelques-uns. Quant aux ruines de ces villes, elles gisent au milieu des broussailles; je décrirai plus tard, en leur lieu, celles des deux plus importantes.

Deux montagnes du nom de Carmel sont mentionnées dans la Bible :

Carmelus, dit saint Jérôme, græce dicitur et latine, hebraice autem Chermel, et sunt duo montes qui vocantur hoc nomine : alter in quo fuit Nabal Carmelius, maritus Abigail, ad australem plagam ; alter juxta Ptolemaidem, quæ prius vocabatur Acho, mari inniuens³.

Dans ma Description de la Judée, j'ai parlé, avec quelques détails,

¹ *Commentaire sur Jérémie*, c. IV, v. 26. — ² *Jérémie*, c. IV, v. 26. — ³ *Commentaire sur Amos*, c. I, v. 2.

de la montagne et de la ville connues sous le nom de Carmel et situées au milieu de la tribu de Juda¹.

Au delà du Jourdain, dans le pays de Moab, il est question d'une troisième localité appelée Carmel; car Isaïe et Jérémie, dans leurs prédictions contre Moab, s'écrient :

Et auferetur lætitia et exultatio de Carmelo, et in vineis non exultabit neque jubilabit, vinum in torculari non calcabit qui calcare consueverat; vocem calcantium abstuli .

Ablata est lætitia et exultatio de Carmelo et de terra Moab, et vinum de torcularibus sustuli : nequaquam calcator uvæ solitum celeuma cantabit².

Mais dans ces deux versets le mot hébreu *Karmel* signifie peut-être *un endroit fertile*, ainsi que l'entendent un certain nombre d'interprètes.

En ce qui regarde le Carmel dont nous nous occupons maintenant, il est surnommé, dans le livre de Josué, *Carmelus maris*⁴.

Ce mont touchait à quatre tribus : vers le nord-est, à la tribu d'Aser; vers l'est, à celles de Zabulon et d'Issachar; au sud, à la demi-tribu de Manassé.

Josèphe nous apprend que, de son temps, il était au pouvoir des Tyriens, mais qu'autrefois il appartenait à la Galilée :

Κάρμηλος, τὸ πάλαι μὲν Γαλιλαίων, νῦν δὲ Τυρίων ὄρος⁵.

Dans plusieurs passages de l'Écriture, la beauté du Carmel est justement vantée.

Isaïe, annonçant le Messie futur, s'exprime ainsi :

Gloria Libani data est ei, decor Carmeli et Saron⁶.

Dans le Cantique des cantiques, la tête de l'épouse est comparée au Carmel :

Caput tuum, ut Carmelus⁷.

¹ *Descript. géogr. hist. et archéol. de la Palestine*, 1^{re} partie : *Judée*, t. III, p. 166-170.

² *Isaïe*, c. XVI, v. 10.

³ *Jérémie*, c. XLVIII, v. 33.

⁴ *Josué*, c. XIV, v. 26.

⁵ *Guerre des Juifs*, l. III, c. III, § 1.

⁶ *Isaïe*, c. XXXV, v. 2.

⁷ *Cantique des cantiques*, c. VII, v. 5.

Sans doute, parce qu'elle était parée de sa chevelure comme le Carmel de sa riche végétation.

Jérémie, lorsqu'il console les Israélites captifs qui étaient restés fidèles à Dieu, par l'espérance de retourner dans leur patrie, dit qu'ils feront paître de nouveau leurs troupeaux sur le Carmel et sur les montagnes de Basan.

Et reducam Israel ad habitaculum suum et pascetur Carmelum et Basan¹.

Ailleurs ce même prophète compare Nabuchodonosor, au moment où il va envahir l'Égypte, aux deux des plus remarquables montagnes de la Palestine, au Thabor et au Carmel.

Vivo ego, inquit rex, Dominus exercituum nomen ejus, quoniam sicut Thabor in montibus et sicut Carmelus in mari veniet².

C'est sur le Carmel, comme nous l'avons vu plus haut, que Dieu confondit les prêtres de Baal par le ministère d'Élie³.

Ce prophète était sur le sommet de cette montagne lorsqu'il obtint, par ses prières, la pluie du ciel, après une sécheresse de trois années.

42.Élie monta sur le haut du Carmel et, se penchant vers la terre, il mit son visage entre ses genoux,

43. Et il dit à son serviteur : Allez, et regardez du côté de la mer. Ce serviteur, étant allé regarder, lui vint dire : Il n'y a rien. Élie lui dit encore : Retournez-y par sept fois.

44. Et la septième fois, il parut un petit nuage, qui s'élevait de la mer, grand comme le pied d'un homme. Élie dit à son serviteur : Allez dire à Achab : Faites mettre les chevaux à votre char et allez vite, de peur que la pluie ne vous surprenne⁴.

Plusieurs Pères ont regardé ce petit nuage comme le symbole de la sainte Vierge ; de là vient que, dans le bréviaire romain, il est dit que l'on bâtit une église à la sainte Vierge sur le Carmel, à

¹ *Jérémie*, c. L, v. 19.

² *Id.* c. XLVI, v. 18.

³ *Rois*, I, III, c. XVIII.

⁴ *Rois*, I, III, c. XVIII, v. 42-44.

l'endroit où Élie avait aperçu un petit nuage qui s'élevait de la mer, emblème et figure de la Vierge :

Ubi Elias olim ascendentem nebulam Virginis typo insignem conspexerat¹.

Après la disparition d'Élie, enlevé au ciel sur un char de feu non loin du Jourdain, son disciple Élisée vint au Carmel. Il était sur cette montagne lorsque la Sunamite accourut au-devant de lui pour le supplier de la suivre à Sunam et de rappeler à la vie son fils, qu'une fièvre soudaine avait emporté. Il est probable qu'il existait déjà sur le mont Carmel un sanctuaire qui était fréquenté les jours de sabbat et des calendes, car nous lisons dans le livre IV des Rois :

22. Elle (la Sunamite) dit à son mari : Envoyez avec moi, je vous prie, l'un de vos serviteurs, et je prendrai l'ânesse pour courir jusqu'à l'homme de Dieu, puis je reviendrai.

23. Son mari lui répondit : D'où vient que vous l'allez trouver ? Ce n'est point aujourd'hui le jour des calendes, ni un jour de sabbat. Elle lui répondit : J'irai².

De ce dernier verset il est permis de conclure que son mari n'aurait point été surpris si, l'un de ces jours-là, elle était allée sur le mont Carmel.

Non-seulement les Hébreux, mais encore les Gentils, dès les temps les plus anciens, vénéraient le Carmel comme une montagne sacrée ; car, dans la *Vie de Pythagore* par Jamblique, nous voyons que ce philosophe, ayant abordé à Sidon et ensuite au pied du Carmel, visita le sanctuaire qui s'y trouvait :

Ἐνθα ἐμόναζε τὰ πολλὰ ὁ Πυθαγόρας κατὰ τὸ ἱερόν.

« Là Pythagore restait souvent seul dans le temple. »

Peu après, Jamblique ajoute :

Ὡφθη κατιὼν ἀπ' ἄκρου τοῦ Καρμήλου λόφου (ἱερώτατον δὲ τῶν ἄλλων

¹ *Breviarium Romanum, officium B. M. V. de monte Carmelo*, xvi jul. — ² *Rois*, l. IV, c. iv, v. 22 et 23.

ὄρων ἠπίσταντο αὐτὸ καὶ τοῖς πολλοῖς ἄβατον) σχολαίως τε καὶ ἀνεπισίρηπ' ἰβαίνων, οὔτε κρημνάδους τινὸς οὔτε δυσβάτου πέτρας ἐνίσταμένης¹.

« On le vit descendre du sommet du Carmel (montagne sacrée entre toutes et regardée comme inaccessible au vulgaire) avec une démarche grave et lente; il ne se retournait pas en arrière; aucun précipice, aucun rocher ne l'arrêtait. »

Ce sanctuaire consistait, sans doute, en une sorte de téménos ou enceinte sacrée non couverte, au milieu de laquelle s'élevait un autel, car nous lisons dans Tacite à ce sujet :

Est Judæam inter Syriamque Carmelus : ita vocant montem deumque. Nec simulacrum deo, aut templum; sic tradidere majores; aram tantum et reverentiam. Illic sacrificanti Vespasiano, cum spes occultas versaret animo, Basilides sacerdos, inspectis identidem extis : Quidquid est, inquit, Vespasiane, quod paras, magna sedes².

« Entre la Judée et la Syrie s'élève le Carmel : c'est le nom tout à la fois d'une montagne et d'un dieu. Ce dieu n'a ni statue, ni temple; ainsi l'ont voulu les fondateurs de son culte; il n'a qu'un autel et des adorations. Vespasien sacrifiait en ce lieu, dans le temps où son esprit roulait de secrètes espérances. Le prêtre Basilide, après avoir à plusieurs reprises considéré les entrailles de la victime : Vespasien, lui dit-il, quelque projet que tu médites. . . . il t'est réservé une vaste demeure. . . »

Dans le Périple de Scylax, le Carmel est désigné comme dédié à Jupiter :

Κάρμηλος ὄρος ἱερὸν Διός³.

D'autres éditions portent :

Κάρμηλος ὄρος καὶ ἱερὸν Διός.

Quelle que soit celle de ces deux leçons que l'on adopte, il n'en résulte pas moins qu'à l'époque de Scylax, c'est-à-dire de Darius fils d'Hystaspe, le Carmel était, d'après cet historien grec, consacré à Jupiter. Tacite, au contraire, dans le passage cité plus haut, et

¹ *Vie de Pythagore* par Jamblique, c. III.

² *Histoires*, l. II, c. LXXVIII.

³ Scylax, *Périple*, édit. Hudson, p. 42.

Suétone, dans la *Vie de Vespasien*¹, nomment tous deux un dieu appelé Carmel, comme la montagne elle-même.

Pline mentionne sur le Carmel une ville du même nom, qui s'appelait jadis *Ecbatane*.

Promontorium Carmelum, et in monte oppidum eodem nomine, quondam Ecbatana dictum².

J'en décrirai plus tard les ruines.

HISTOIRE DU COUVENT.

Pour revenir au couvent de Notre-Dame du Mont-Carmel, voici, en deux mots l'histoire de ce monastère.

Dès les premiers siècles de l'Église, quelques anachorètes s'étaient retirés sur cette montagne, où ils vivaient dans des cavernes. Ils avaient construit, près de la grotte d'Élie, un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge. Ensuite un grand monastère y fut bâti. Jean Phocas, qui parcourait la Palestine en 1185, en vit les ruines.

Ensuite vient le Carmel, dit-il... Cette montagne forme une chaîne s'étendant depuis le golfe qui s'arrondit entre Ptolémaïs et Caïpha jusqu'aux frontières de la Galilée. À l'extrémité de la montagne, du côté qui regarde la mer, est la grotte du prophète Élie. Il y avait autrefois en ce lieu un grand monastère, comme le montrent les restes de constructions qui existent encore ; mais le temps qui renverse tout et les fréquentes incursions des ennemis l'ont complètement détruit. Il y a peu d'années, un moine de Calabre, blanchi par l'âge et revêtu de la dignité sacerdotale, vint aborder en cet endroit, en vertu d'une révélation du prophète. Il entourra d'une petite enceinte les restes du monastère, y bâtit une tour et une chapelle, et y réunit une dizaine de frères, avec lesquels il habite encore ce saint lieu.

L'an 1209, Brocard, supérieur du nouveau monastère, que Jean Phocas avait visité lorsqu'il était encore peu considérable, et qui ensuite avait pris des développements, grâce à l'arrivée d'autres frères, s'adressa à saint Albert, patriarche de Jérusalem, pour le

¹ *Vie de Vespasien*, c. v. — ² Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. xvii.

prier de vouloir bien formuler un ensemble de prescriptions qui servît de règle à son ordre. Saint Albert acquiesça à son désir, et la règle qu'il imposa aux moines du Mont-Carmel est encore celle qui, sauf quelques modifications, est observée, de nos jours, par les religieux carmes.

Jacques de Vitry, qui, peu de temps après, devint évêque de Ptolémaïs, et qui, à cause du voisinage, dut aller plus d'une fois au mont Carmel, y signale un second monastère sous l'invocation de la bienheureuse vierge Marguerite, qu'il place près de la fontaine d'Élie :

Alii, ad exemplum et imitationem sancti viri et solitarii Eliæ prophetæ, in monte Carmelo, et maxime in parte illa quæ supereminet civitati Porphyriæ, quæ hodie Caiphas appellatur, juxta fontem qui fons Eliæ dicitur, non longe a monasterio beatæ virginis Margarietæ, vitam solitariam agebant in alvearibus modicarum cellularum, tanquam apes Domini dulcedinem spiritualem melificantes¹.

A peine constitué par saint Albert, l'ordre des Carmes se répandit bientôt par toute l'Europe.

Saint Simon Stock, du pays de Kent, devenu général de l'ordre, institua, en 1245, la confrérie du Scapulaire.

Parmi les pèlerins les plus célèbres qui visitèrent alors le couvent du Carmel, il faut citer le roi saint Louis, qu'une violente tempête avait jeté contre cette côte.

Il n'entre pas ici dans mon dessein de résumer siècle par siècle l'histoire de ce monastère. Je dirai seulement qu'après avoir subi différentes vicissitudes et avoir vu, à plusieurs reprises, massacrer par les musulmans presque tous les religieux qu'il renfermait, il dura jusqu'en 1799, année où il servit d'hôpital aux soldats français blessés au siège de Saint-Jean-d'Acre ou atteints de la peste. Après la retraite de l'armée française, les Turcs le dévastèrent, égorgèrent quelques moines, mirent en fuite les autres et tuèrent impitoyablement tous les blessés auxquels les religieux avaient donné asile.

¹ *Gesta Dei per Francos*, édit. Bongars, p. 1075.

Djezzar-Pacha enleva plusieurs colonnes et des plaques de marbre qui ornaient l'église, pour les faire transporter à Saint-Jean-d'Acre et en décorer la mosquée qu'il construisait. En 1821, Abdallah-Pacha, sous le prétexte que le couvent du Carmel, qui, bien que abandonné, était encore en partie debout, pourrait être occupé et fortifié par les Grecs, avec lesquels la Sublime Porte était alors en guerre, renversa de fond en comble ce monastère, et avec les matériaux il se bâtit un pavillon, qui existe encore. Le frère Jean-Baptiste de Frascati, qui avait été envoyé de Rome avec la mission de restaurer le couvent du Carmel, arriva pour être témoin de son entière destruction, et il en vit avec douleur sauter par la mine les derniers débris. Sans se décourager, il ne renonça point à ce projet, et, en 1826, grâce à l'intervention de l'ambassadeur de France à Constantinople, il obtint de Mahmoud un firman favorable. Mais, pour réaliser ses plans, il lui fallait des sommes considérables : il se mit donc à parcourir l'Asie et l'Europe, quêtant partout pour Notre-Dame du Mont-Carmel. Quand il eut ramassé une vingtaine de mille francs, il revint jeter les fondements de l'édifice grandiose qu'il méditait ; puis il recommença ses grandes pérégrinations, poursuivant sans cesse le même but et rapportant ensuite les aumônes de la chrétienté, qui lui permettaient de continuer ses travaux. Le frère Charles fut chargé, plus tard, de le remplacer dans ses voyages, et il put alors surveiller lui-même sans interruption l'accomplissement de l'œuvre gigantesque à laquelle il s'était voué. Quand on songe à toutes les difficultés qu'il eut à vaincre avec des ouvriers inexpérimentés qu'il était obligé de façonner, on ne peut refuser à sa persévérance la juste admiration qu'elle mérite.

Pour plus amples renseignements sur l'histoire de l'ordre du Mont-Carmel, j'invite le lecteur à consulter les ouvrages suivants :

1° *Historia ordinis Nostræ Domine montis Carmeli*, a fratre Matthia, 1663, in-8°.

2° *Speculum Carmelitanum, sive Historia Eliani ordinis Fratrum Beatissimæ Virginis Mariæ de monte Carmelo*, per R. P. F. Danielem a Virgine Maria. Antverpiæ. 1680, 2 vol. in-folio.

3° *Compendio istorico dello stato antico e moderno del Carmelo, dei paesi adiacenti e dell' ordine monastico orientale.* Opera di fra Giambattista di S. Alessio. Torino, 1780.

CHAPELLE DE SAINT SIMON STOCK.

En descendant de l'enceinte du convent par un sentier assez roide dont la direction est celle du nord-ouest, on arrive, au bout de quelques minutes, à la grotte de saint Simon Stock. Elle mesure 3 pas de long sur 2 de large, et est voûtée en plein cintre. On y célèbre de temps en temps la messe, sur un autel placé dans un petit enfoncement. Cet humble sanctuaire, dédié à cet ancien général de l'ordre, qui, dit-on, y aurait souvent prié, est fermé, depuis quelques années, par une porte ogivale. Près de là on remarque les vestiges d'anciens murs, restes d'un fort petit couvent qui existait jadis en ce lieu, sur les pentes mêmes de la montagne.

On remarque en cet endroit de nombreuses pierres à feu, se détachant en saillie sur les parois blanchâtres d'un roc calcaire d'apparence crayeuse. De distance en distance des degrés ont été ménagés, afin de rendre le sentier moins dangereux. Un peu plus bas, on rencontre une citerne et plusieurs anciennes grottes qui paraissent avoir été habitées par des anachorètes.

ÉCOLE DES PROPHÈTES.

Si l'on continue à descendre encore quelques minutes, on parvient à la demeure d'un derviche, gardien d'une belle grotte antique, connue sous le nom d'*École des prophètes*, ou de *Synagogue d'Élie*. Les musulmans, depuis l'année 1635, l'ont transformée en une mosquée dédiée à *El-Khadher*, الخصر (le verdoyant, le vivant); c'est ainsi qu'ils désignent le prophète Élie, qui, d'après la Bible et leurs propres traditions, n'est point mort, mais a été enlevé au ciel sans passer par le tombeau et jouit toujours de la verdeur de la jeunesse.

Cette grotte mesure 16 pas de long sur 9 de large. Le plafond

est plat. Si elle était d'abord naturelle, elle a été ensuite agrandie et régularisée par la main de l'homme. A gauche, en entrant, on observe une grande excavation, longue de 5 pas sur 4 de large, où, selon une pieuse légende, la sainte Vierge, en revenant d'Égypte, aurait cherché quelque temps un asile avec son divin fils et saint Joseph. Les parois de la grotte sont partout recouvertes d'un enduit sur lequel d'innombrables pèlerins ont gravé leurs noms et la date de leur visite. Quelques-unes de ces inscriptions, en grec, en latin et en hébreu, doivent être fort anciennes; elles sont malheureusement aujourd'hui assez difficiles à déchiffrer.

Cette grotte vénérée passe pour avoir été jadis une synagogue où les fils des prophètes et les disciples d'Élie se retiraient pour étudier les Écritures et se livrer à la contemplation. Après avoir été longtemps en la possession des religieux du Mont-Carmel, elle est tombée, à l'époque que j'ai indiquée, au pouvoir des musulmans, qui l'ont consacrée à leur culte, mais sous le vocable de El-Khadher (Élie), qui pour eux également est un grand prophète.

Le derviche à qui est confiée la garde de ce sanctuaire habite auprès, dans une maison qui, elle-même, a remplacé une ancienne grotte taillée dans le roc.

Dans l'après-midi, je suis de retour à Kaïpha.

CHAPITRE SOIXANTE ET UNIÈME.

TELL ES-SEMAK. — KHARBET TENNAMEH. — RUINES DU COUVENT DE SAINT-BROCARD. — KHARBET ES-SAMER. — TELL EL-KENISEH. — ET-TIREH. — KHARBET MISELIEH. — BAB EL-A²DJEL. — A²THLIT.

TELL ES-SEMAK. — KHARBET TENNAMEH.

A cinq heures dix minutes du matin, le 17 juin, nous quittons de nouveau Kaïpha, pour prendre la direction de l'ouest-nord-ouest.

A cinq heures trente minutes, j'examine, pour la seconde fois, les faibles vestiges, qui disparaissent de jour en jour, de *Heïfa el-A'tika*. On a puisé, sur l'emplacement qu'elle occupait, comme dans une carrière, lors de la construction de la nouvelle Heïfa; la petite colonie allemande y a également trouvé des matériaux pour bâtir les maisons qu'elle vient d'élever près de la ville.

A six heures douze minutes, notre direction devient celle du sud.

A six heures vingt minutes, nous laissons à notre gauche, sur les flancs inférieurs du Carmel, la fameuse grotte dite *École des prophètes* et, plus haut, sur leur magnifique plate-forme, les vastes bâtiments du monastère de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Le rivage, que nous côtoyons à notre droite, est bordé de récifs.

A six heures trente-cinq minutes, nous commençons à fouler l'emplacement et les débris d'une autre ville complètement détruite. Ces ruines sont connues sous les noms de *Kharbet Tell es-Semak*, خربة تل السمك, et de *Kharbet Tennameh*, خربة تنامة. Elles s'étendent au nord, au sud et à l'est d'une colline peu élevée, qui domine deux petites criques près desquelles on pêche du poisson, ce qui a fait

donner à ce monticule le nom de *Telles-Semak* (colline des poissons). D'innombrables excavations ont été pratiquées en cet endroit, pour en extraire des matériaux de construction. On y trouve néanmoins encore, non-seulement des pierres de taille, mais aussi des tronçons de colonnes, des fragments de plaques de marbre blanc et de gros cubes de mosaïque épars çà et là. Le tell dont j'ai parlé était jadis couronné d'un édifice dont quelques arasements étaient encore visibles en 1863. Les moines du Carmel ont tiré de là plusieurs colonnes, soit intactes, soit mutilées. Vers l'est, la ville s'étageait sur les dernières pentes de la montagne. Je remarque de ce côté un certain nombre de grottes sépulcrales très-dégradées.

Dans l'itinéraire intitulé : *Les Chemins de Jérusalem*, dû au rabbin juif Ishak Chelo, qui voyageait en Palestine l'an 1333 de notre ère, je lis le passage suivant :

De Kaisarieh on se rend par mer à Kalamoun, ancienne ville ruinée. On voit encore les fondements des édifices et des temples qui ornaient jadis cette cité. Aujourd'hui elle ne renferme plus que de chétives maisons et de pauvres cabanes. De Kalamoun on va à Kaïfah, située vis-à-vis du mont Carmel¹.

Cette ville de Kalamoun, signalée comme précédant au sud Kaïpha, et qui était ruinée au commencement du xiv^e siècle, est, selon toute vraisemblance, la *mutatio Calamon* mentionnée dans l'itinéraire du Pèlerin de Bordeaux. Seulement cet itinéraire place ce relais entre Ptolémaïs et Sycaminos et, par conséquent, au nord de cette dernière ville, qui, elle-même, est généralement identifiée avec Kaïpha. De l'itinéraire d'Ishak Chelo, au contraire, il résulte que les ruines de Kalamoun étaient au sud de Kaïpha, sur la route de Kaisarieh (Césarée). Pour accorder ces deux itinéraires, en apparence contradictoires, je crois qu'il faut admettre une transposition dans celui de Bordeaux et lire ainsi :

Civitas Ptolemaida;
Mutatio Sycaminos, xv millia;
Mansio Calamon, iii millia;

¹ Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 254.

au lieu de :

Civitas Ptolemaida.

Mutatio Calamon, XII millia.

Mansio Sycaminos, III millia.

En effet : 1° entre Ptolémaïs et Heïfa el-A'tika ou Sycaminos, il n'y a que 12 milles romains, et cela par terre en suivant les contours de la baie, et non pas 15 milles.

2° Entre l'emplacement de Heïfa el-A'tika et le Kharbet Tell es-Semak, réuni au Kharbet Tennameh, on ne compte, à la vérité, que 2 milles romains au lieu de 3 ; mais le Pèlerin de Bordeaux a pu, par erreur, indiquer un mille de trop entre Sycaminos et Calamon.

3° Le Kharbet es-Semak et le Kharbet Tennameh offrent les restes d'une petite ville antique, qui sont très-certainement ceux dont parle Ishak Chelo sous le nom de Kalamoun. Tout porte donc à croire qu'il faut placer là la *mutatio Calamon* du Pèlerin de Bordeaux et, par conséquent, introduire dans le texte de l'itinéraire de cet auteur la transposition que je propose ici.

Si, au contraire, le texte du Pèlerin de Bordeaux ne doit point subir ici de transposition, il faut reconnaître la *mutatio Calamon* dans la ville actuelle de Kaïpha, et la *mansio Sycaminos* à Tell es-Semak. Dans ce cas, Eusèbe et saint Jérôme auraient eu tort de confondre Sycaminos avec Hepha. Ishak Chelo se serait également trompé en plaçant Kalamoun à Tell es-Semak, comme il semble le faire.

RUINES DU COUVENT DE SAINT-BROCARD.

A sept heures dix-sept minutes, nous nous remettons en marche vers le sud-sud-est.

A sept heures trente minutes, nous franchissons un petit oued appelé *Oued er-Rhamik*, واد الغميق, puis, à sept heures trente-sept minutes, un autre oued, également très-peu important, que l'on me désigne sous le nom de *Oued et-Thathar*, واد الططر.

Le Carmel s'éloigne de la mer, et la vallée où nous cheminons s'élargit de plus en plus ; elle est cultivée en blé.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous montons légèrement vers l'est-sud-est.

A sept heures cinquante minutes, nous entrons, vers l'est, dans un vallon fertile. Il est planté de figuiers, de grenadiers et d'oliviers ; çà et là aussi s'élèvent quelques caroubiers. Les feuilles de ces arbres sont actuellement dévorées par d'innombrables sauterelles, qui tourbillonnent en nuages épais, à travers lesquels nous nous ouvrons péniblement un chemin.

Ce vallon est appelé par les chrétiens *vallée des Martyrs*, parce qu'un certain nombre de religieux carmes y ont été massacrés par les musulmans en 1238 ; les Arabes le nomment *Oued es-Seiah*, واد السياح.

A sept heures cinquante-cinq minutes, nous parvenons à l'*A'ïn es-Seiah*, عين السياح ; cette source sort de dessous un rocher et se répand dans un birket ou bassin creusé dans le roc, qui mesure environ 8 pas de chaque côté. Elle est vénérée parmi les chrétiens sous le nom de *fontaine d'Élie*, et, d'après une ancienne tradition, elle aurait tout à coup jailli, à la prière du grand prophète dont le souvenir lui est resté attaché.

Le sentier que nous suivons devient alors plus roide et plus étroit ; il a été pratiqué sur un sol calcaire hérissé de nombreux silex à feu, qui serpentent comme des veines noirâtres et tranchent profondément, par leur couleur foncée, avec la blancheur éclatante de la roche au milieu de laquelle ils se trouvent incrustés.

Nous longeons bientôt, à notre droite, les restes des murs de l'ancien couvent de Saint-Brocard. Le revêtement en a été enlevé depuis longtemps, et les meilleures pierres en ont été, pour la plupart, emportées pour servir ailleurs de matériaux de construction. Intérieurement tout est bouleversé de fond en comble, et d'épaisses broussailles ont pris racine dans l'enceinte abandonnée de ce couvent. Quelques voûtes ogivales et des pans de murs debout çà et là, tels sont les seuls restes de ce monastère. Les religieux du

Carmel avaient obtenu le droit, il y a une quinzaine d'années, de rebâtir, au milieu de ces ruines, une petite chapelle où ils pussent venir célébrer la messe une fois par an; mais, à peine était-elle à peu près achevée, que les Arabes des environs la démolirent en partie et dérobèrent toute la charpente de la toiture.

Un peu plus haut coule une seconde source, appelée *A'in Oumm el-Faredj*, عيني امّ الفرج.

L'eau en est recueillie dans un petit bassin divisé en deux compartiments et taillé dans le roc; elle tarit quelquefois en été. Près de là, quelques grottes, aujourd'hui très-dégradées, paraissent avoir servi jadis de retraite à des anachorètes; plus tard elles ont dû être sans doute des dépendances du couvent. Celui-ci, resserré dans un vallon du Carmel ouvert seulement vers l'ouest, du côté de la Méditerranée, occupait une position parfaitement choisie pour la méditation et pour la prière. Les moines, isolés de la terre dans cette gorge retirée, d'où l'on n'aperçoit que le ciel et la mer, n'étaient distraits de leurs saintes pensées et de leurs pieux exercices par aucune préoccupation extérieure. L'azur de la Méditerranée et du firmament était leur unique perspective et concentrait vers un même infini leurs regards et leurs cœurs.

Fondé primitivement par saint Berthold, dans la seconde moitié du ^{xii}^e siècle, ce monastère fut administré, après lui, par saint Brocard, dont il a conservé le nom. Saccagé plusieurs fois par les musulmans, et notamment en l'année 1238, où presque tous les moines qui l'habitaient furent égorgés par eux, il paraît avoir été définitivement abandonné en 1291. Depuis cette époque, il n'a plus été relevé de ses ruines, qui diminuent de jour en jour, parce que l'on y puise incessamment, comme dans une carrière, des pierres toutes taillées.

C'est au-dessus de la vallée des Martyrs que se trouve, sur un plateau, le *Jardin d'Élie* ou *des melons*, dont j'ai déjà parlé, et où l'on rencontre ces pierres qui ressemblent assez à des fruits pétrifiés, ce qui a donné lieu à la légende que j'ai déjà mentionnée.

KHARBET ES-SAMER.

A huit heures trente-cinq minutes, nous redescendons de l'Oued es-Seiah, que d'autres prononcent *Oued ech-Cheiah*, واد الشياح, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, puis nous prenons celle du sud.

A neuf heures, nous marchons vers l'est-sud-est.

A neuf heures trente minutes, nous arrivons au *Kharbet es-Samer*, خربة الصمر, amas de ruines sur les dernières pentes occidentales et au bas du Carmel. Là s'élevait autrefois une petite ville, renversée actuellement de fond en comble, et dont il ne subsiste plus que des tas de blocs, la plupart d'assez grandes dimensions, épars çà et là. L'emplacement qu'elle occupait est maintenant envahi par des touffes de lentisques, entremêlées de vieux caroubiers et d'énormes figuiers. Elle était séparée de la mer par une plaine qui peut avoir 1,200 mètres de large, et qui est cultivée, partie en sésame, partie en dourah.

TELL EL-KENISEH.

A neuf heures cinquante minutes, nous prenons la direction de l'ouest, en traversant la grande plaine que je viens de mentionner, puis nous marchons vers le sud-sud-ouest.

A dix heures dix minutes, nous longeons, dans cette direction, des dunes couvertes de broussailles; elles sont moitié sablonneuses, moitié rocheuses, et ont été jadis exploitées comme carrière.

A dix heures cinquante minutes, nous abreuvons nos chevaux à un puits appelé *Bir el-Keniseh*, بئر الكنيسة. D'origine antique très-probablement, il paraît avoir été rebâti à une époque postérieure; un birket l'avoisine, avec des auges pour les troupeaux et les bêtes de somme.

A une très-faible distance de là, vers le sud, s'élève une colline oblongue, haute d'une vingtaine de mètres et éloignée du rivage d'environ 80 pas. On l'appelle *Tell el-Keniseh*, تل الكنيسة. Elle était jadis environnée d'un mur d'enceinte, dont il ne subsiste plus

qu'une partie du blocage intérieur, toutes les pierres de revêtement ayant été enlevées. Au dedans de cette enceinte croissent actuellement des touffes de lentisques, qui cachent les vestiges de maisons et d'édifices renversés. De nombreuses excavations ont été pratiquées de tous côtés, dans le but d'arracher les pierres mêmes des fondations. Quelques fragments de marbre épars çà et là proviennent peut-être d'une église entièrement rasée. La seule chose encore à peu près intacte est une belle citerne, longue de 20 pas sur 6 de large ; taillée dans le roc vif, elle était revêtue intérieurement d'un ciment qui est en partie tombé.

Tell el-Keniseh, ainsi que je l'ai déjà avancé dans un autre écrit, me semble être le bourg de Capharnaüm dont il est question dans Guillaume de Tyr, dans Jacques de Vitry et dans Godefroy Wisisauf.

Nous lisons dans le premier de ces historiens :

Volensque (Balduinus rex) per Cæsaream redire, accidit quod in loco qui dicitur Petra Incisa, juxta antiquam Tyrum, inter Capharnaüm et Dora, oppida maritima, . . . prædones et viarum publicarum effractores invenit¹.

Baudoin I^{er} revenait de Saint-Jean-d'Acre, qu'il avait vainement assiégée ; il suivait le rivage, se dirigeant vers Césarée ; en arrivant à Petra Incisa, c'est-à-dire au défilé pratiqué dans le roc qui précède A'thlit vers l'est, lequel était situé près de l'antique Tyr, entre Capharnaüm et Dora, villes maritimes, il tomba dans une embuscade de brigands.

Petra Incisa, c'est le défilé connu de nos jours sous le nom de *Bab el-A'djel*, dont je parlerai bientôt, défilé qui touche et conduit à A'thlit. Dora est représentée actuellement par le village de Tantoura, au nord duquel la ville antique s'étendait ; l'ancienne Tyr, c'est, non pas la célèbre ville de ce nom, qui n'a rien à voir ici, attendu qu'elle est fort éloignée de Petra Incisa, mais le village actuel de Thireh, que je décrirai tout à l'heure, qui a remplacé une

¹ Guillaume de Tyr, l. X, c. xxvi.

ville antique. Quant à Capharnaüm, elle devait, d'après ce passage de Guillaume de Tyr, se trouver au nord de Petra Incisa, sur le rivage, puisqu'elle est désignée comme ville maritime. Or Tell Keniseh me paraît convenir très-bien à cette indication.

Jacques de Vitry, de son côté, s'exprime ainsi à propos de la Capharnaüm qui nous occupe en ce moment :

Post prædictas autem quinque urbes Philistiim, sequuntur maritimæ civitates et aliæ munitiones, Joppe scilicet, Assur, Cæsarea Palæstina... Post has, Petra Incisa, sive Districtum, inter Doram et Capharnaum. Est autem alia civitas quæ similiter dicta est Capharnaum, juxta mare Galilææ. Deinde Caiphas sive Porphyria¹.

Enfin, nous apprenons par Winisauf que cette même ville de Capharnaüm fut détruite par Saladin, et que le roi Richard s'y arrêta un instant, en venant de Kaïpha, avant d'arriver à l'endroit appelé *Casa angustarum viarum*, c'est-à-dire avant de traverser le défilé qui conduit à A'thlit.

Cum venisset rex obiter ad oppidum Capernaum, quod solo tenus Sarraceni diruerant, descendit ab equo et comedit, interim expectante exercitu : gustabant etiam qui volebant; et statim post carpebant iter inchoatum, usque ad Casam dictam *angustarum viarum* : ibi quippe coangustatur meatus².

De ces trois passages il résulte que cette petite ville de Capharnaüm était sur le bord de la mer, au nord d'A'thlit et au sud de Kaïpha. Tell Keniseh occupant précisément près du rivage une position intermédiaire entre ces deux points, je crois donc ne pas me tromper en l'identifiant avec cette place. Tell Keniseh, me dira-t-on, vu le peu d'étendue du plateau de cette colline, n'a pu servir d'assiette qu'à une ville extrêmement petite. Je l'avoue; mais d'abord ces trois historiens ne nous disent point que cette Capharnaüm fût considérable; ensuite elle pouvait s'étendre alors au pied du tell, qui lui servait comme d'acropole. Où la placer, en effet? Ce ne peut être au Kharbet es-Samer, restes d'une ville

¹ Jacques de Vitry, *Gesta Dei per Francos*, édit. Bougars, p. 1071.

² Winisauf, *Itinerarium regis Anglorum Richardi*, l. IV, c. VII.

qui n'a jamais été maritime, puisque 1,200 mètres au moins la séparent du rivage. Ce ne peut être non plus au Tell es-Semak, puisque nous avons reconnu là l'emplacement de l'ancienne Kalamoun signalée par le rabbin juif Ishak Chelo. Reste, par conséquent, Tell Keniseh, qui, par ses ruines, par sa situation sur le bord de la mer, par sa proximité de Thireh, l'antique Tyrus de Guillaume de Tyr, et par sa position au sud de Kaïpha et au nord de Petra Incisa, me paraît répondre aux indications des trois écrivains que j'ai cités. En ce qui concerne la dénomination de *Tell Keniseh* (colline de l'église) donnée aujourd'hui au monticule que recouvrent ces ruines, elle a pour origine très-vraisemblablement l'existence en cet endroit d'une ancienne église, maintenant rasée, qui aura attiré principalement l'attention des Arabes.

THIREH.

A onze heures quinze minutes, nous cheminons vers l'est, puis vers l'est-sud-est.

A onze heures vingt-cinq minutes, nous traversons un petit bois d'oliviers, et, à onze heures quarante minutes, nous arrivons à *Thireh*, *طيرة*, que d'autres écrivent et prononcent *Tireh*, *تيرة*. Ce village renferme un millier d'habitants. J'examine d'abord une petite mosquée, qui paraît avoir été autrefois une église chrétienne. Tournée de l'ouest à l'est, elle n'a qu'une seule nef et est terminée vers l'orient par une abside. On y pénètre par une porte rectangulaire couronnée d'un beau linteau monolithe. Cet édifice, qui a été construit avec des pierres de taille très-régulières, est surmonté de voûtes légèrement ogivales, au-dessus desquelles règne une terrasse plate. Ailleurs, dans le même village, je pénètre dans un moulin qui a succédé également à une ancienne église, aux deux tiers démolie. Cette église avait trois nefs, à chacune desquelles répondait, vers l'est, une abside. Elle avait été bâtie avec des pierres d'un appareil très-régulier. Beaucoup de maisons paraissent dater en partie de la même époque que ces deux églises. L'une d'entre elles.

bien plus considérable que les autres et ornée extérieurement d'une corniche à la hauteur du premier étage, est habitée actuellement par plusieurs familles. Tout l'intérieur en a été remanié. Elle passe pour avoir servi jadis de résidence au gouverneur de Thireh. Non loin de là s'élève une mosquée, fondée il y a trois cent quarante-deux ans; la plupart des matériaux qui ont servi à la construire proviennent de bâtisses antérieures.

De nombreux tombeaux pratiqués dans le roc se voient le long des pentes occidentales de la colline sur laquelle ce village a été assis.

Quant au nom antique que portait cette localité, il devait, selon toute apparence, être identique au nom actuel. Dans tous les cas, à l'époque de Guillaume de Tyr, elle s'appelait *Tyrus*, comme le prouve le passage de cet historien que j'ai cité plus haut, *in loco qui dicitur Petra Incisa, juxta antiquam Tyrum*. Dans ce passage, il est dit que Petra Incisa était voisine de l'antique Tyr. Le village de Thireh n'est effectivement séparé d'A'hlit que par un intervalle de six kilomètres et demi, et il a succédé à une ville ancienne, ainsi que l'attestent les tombeaux creusés dans le roc que j'ai signalés et les matériaux antiques qui abondent en cet endroit.

KHARBET MISELIEH.

A midi trente minutes, nous reprenons notre marche vers le sud.

A midi cinquante-cinq minutes, les débris d'un village dont l'emplacement est actuellement occupé par plusieurs enclos, que séparent des murs de clôture en pierres sèches provenant de maisons renversées, me sont désignés sous le nom de *Kharbet Miselieh*, خربة مسلية.

BAB EL-A'DJEL.

A une heure, nous continuons à nous avancer vers le sud, puis vers l'ouest-sud-ouest. La plaine, en cet endroit, depuis les der-

nières pentes occidentales du Carmel jusqu'à la mer, a deux kilomètres de large.

A une heure quarante-cinq minutes, nous longeons, à notre droite, des dunes qui ont été autrefois exploitées comme carrières.

A deux heures, nous franchissons l'*Oued ed-Destreh*, واد الدسترة. Il coule dans un lit qui paraît avoir été ouvert, du côté de la mer, par la main de l'homme, au moyen d'une coupure pratiquée à travers les dunes.

Ce nom de *Destreh*, qui ne semble point arabe, est peut-être dérivé du mot latin *Districtum* (détroit).

Près de l'oued, et le défendant, s'élevait une ancienne tour, dont la base, taillée dans le roc, mesurait 22 pas de long sur 18 de large. Les constructions qui surmontaient cette base sont presque complètement rasées. Une citerne, actuellement comblée, fournissait de l'eau aux défenseurs de la tour. Celle-ci était protégée, vers l'est, par un fossé creusé dans le roc. Elle était, en outre, environnée d'une enceinte, aujourd'hui presque entièrement démolie.

A l'est règne un défilé courant de l'ouest à l'est, et pratiqué à travers une chaîne de collines rocheuses. Il mesure à peine 4 mètres de large et 250 mètres de long. C'est comme une sorte de tunnel à jour, qui remonte probablement à une très-haute antiquité. Un petit trottoir borde, à droite et à gauche, une étroite chaussée, ménagée au centre. Aux deux extrémités orientale et occidentale de ce défilé, on voit dans les parois des rochers plusieurs trous qui se répondent, et qui semblent attester que chacun de ces deux points était jadis fermé par une porte. L'emplacement qu'elle occupait est encore connu aujourd'hui sous le nom de *Bab el-A'djel*, باب الحجر, nom par lequel on désigne également le défilé tout entier. C'est là le *Districtum* ou la *Via Stricta* dont il est plusieurs fois question dans les historiens des croisades. Avant la construction par les Templiers du *Castrum Peregrinorum*, des bandes de voleurs se postaient souvent dans ce défilé dangereux, pour attaquer les pèlerins qui allaient à Jérusalem ou qui en revenaient. C'est là que, l'an 1103, Baudoin I^{er} fut très-gravement blessé, lorsque, après avoir aban-

donné le siège de Saint-Jean-d'Acre, il s'en retournait par la voie de Césarée vers la Ville sainte.

Voici le passage de Guillaume de Tyr où ce fait est rapporté :

Volensque per Cæsaream redire, accidit quod in loco qui dicitur Petra Incisa, juxta antiquam Tyrum, inter Capharnaum et Dora, oppida maritima, qui locus hodie Districtum appellatur, prædones et viarum publicarum effractores invenit. In quos in insidiis latentes vehementer irruens, pluribus interemptis, aliis elapsis fuga, unus casu in regem vibrans jaculum a parte posteriore per craterem costarum cordi vicinum immisit telum, quo ictu eum pene morti tradidit; sed tandem medicorum adhibita sollicitudine, post incisiones et cauteria, salutem recepit aliqualem, ejusdem vulneris certis temporibus recrudescente dolore perpetuo fatigatus¹.

Ce passage nous apprend que ce défilé s'appelait pareillement *Petra Incisa* (rocher coupé, pierre incise).

Quant à la tour dont je viens de décrire les ruines, elle est signalée par Jacques de Vitry, et elle avait été construite en cet endroit pour protéger les pèlerins qui traversaient le défilé :

Versus orientem est turris firma et dudum a Templariis ædificata, et possessa tam guerræ quam treugarum tempore. Turris autem ibidem posita fuit olim propter latrunculos qui in Via Stricta peregrinis ascendentibus in Hierusalem et descendentibus ab ea insidiabantur².

A³THLIT.

A 600 mètres environ à l'ouest de cette tour, on rencontre les vestiges d'une première enceinte défendue par plusieurs tours, notamment à l'angle nord-est et à l'angle sud-est. Celle de l'angle nord-est, qui touchait à la baie septentrionale que forme le rivage au nord de la péninsule d'A³thlit, est en grande partie démolie; elle avait été bâtie, comme la muraille qu'elle flanquait, avec des blocs d'un appareil considérable. Il y a peu d'années encore, une porte, aujourd'hui détruite, dont j'avais vu les débris en 1854,

¹ Guillaume de Tyr, l. X. c. xxvi. — ² Jacques de Vitry, *Gesta Dei per Francos*, p. 1131.

avoisinait cette tour, qui, elle-même, finira bientôt par disparaître. Quant à la tour de l'angle sud-est, elle s'élevait à 850 mètres environ au sud de la précédente, sur un monticule rocheux dont toute la partie inférieure a été taillée verticalement par la main de l'homme, et elle est environnée, vers l'est et vers le sud, d'un fossé large de 13 mètres, entièrement pratiqué dans le roc. Les parois latérales de ce fossé sont percées d'un certain nombre de niches de différentes dimensions, les unes cintrées, les autres rectangulaires. Au-dessus de la plate-forme de ce monticule, disposé par la main de l'homme de manière à servir de soubassement à une puissante construction, on avait bâti une tour, aujourd'hui en grande partie démolie. Revêtue extérieurement de gros blocs, qui recouvraient un épais blocage, elle offrait des caractères identiques à ceux de la tour qui protégeait le défilé dit *Via Stricta*, *Districtum* ou *Angustæ Viæ*. Des broussailles enveloppent maintenant ses ruines abandonnées.

A partir de là, courait, de l'est à l'ouest, un autre mur, long de 350 mètres au plus. Il n'en subsiste plus guère que les assises inférieures, qui sont elles-mêmes presque entièrement ensevelies sous le sable. Ce mur aboutissait, vers l'ouest, à un môle large de quatre mètres, dont je ne puis déterminer la longueur, à cause des vagues qui le reconvraient au moment où je l'examinai. Il repose très-probablement sur des récifs naturels, qui lui servaient de base, et la partie encore visible est dallée avec de magnifiques blocs parfaitement aplanis. Sur ces blocs, d'apparence certainement antique, s'élevaient d'autres constructions de date plus récente, et qui, sauf une partie du blocage intérieur, ont été renversées. Ce môle partage la baie que décrit le rivage au sud de la péninsule d'A'thlit en deux parties, l'une méridionale, en dehors de l'enceinte dont je viens de parler, l'autre septentrionale, s'arrondissant devant celle-ci. La portion méridionale de cette baie est elle-même protégée, vers le sud, par un petit promontoire et quelques bancs rocheux; elle était jadis comprise, comme la précédente, dans une enceinte murée, dont il reste quelques débris à plusieurs centaines de mètres au sud de celle que j'ai signalée, ce qui prouve que la ville dont ces

deux enceintes déterminent le périmètre était jadis plus étendue vers le sud qu'elle ne l'a été depuis. L'une et l'autre à présent sont recouvertes en grande partie par un sable fin et profond, qui s'amoncelle de plus en plus et du milieu duquel émergent encore çà et là des arasements d'anciennes constructions. Je remarque également : dans l'une, deux birkets en partie pratiqués dans le roc et en partie bâtis; dans l'autre, un puits d'apparence antique, autour duquel les habitants d'A'thlit ont établi leur cimetièrè.

Vers l'extrémité nord-ouest de celle-ci s'avance dans la mer une péninsule rocheuse, séparant l'une de l'autre les deux baies que j'ai mentionnées, et qui servait jadis d'assiette à l'acropole de la ville dont ces deux enceintes réunies offrent le périmètre le plus étendu, périmètre qui fut restreint plus tard aux limites de l'enceinte septentrionale. A l'époque des croisades, les Templiers, vers l'an 1218, y construisirent un château fort, destiné à protéger les pèlerins et appelé, pour cette raison, *Castrum* ou *Castellum Peregrinorum*, en italien *Castel Peregrino*. Les ruines imposantes de ce château ont été depuis longtemps exploitées comme carrière, et, dans un certain nombre d'années peut-être, on ne retrouvera plus celles que je vais décrire sommairement.

On aperçoit d'abord, vers l'est, les restes d'un glacis en maçonnerie, qui précède un large fossé, actuellement aux trois quarts comblé par le sable. Au delà de ce fossé, un mur épais flanqué de trois tours carrées occupait toute la largeur de l'isthme. Il avait été construit avec des pierres d'un très-grand appareil, les unes taillées en bossage, les autres complètement aplanies. Des portions considérables de ce rempart sont encore debout. Une porte située à l'extrémité sud de cette première ligne de défense, dans un angle rentrant, donne accès dans le château. Après l'avoir franchie, on se trouve en présence des ruines de deux puissantes tours, l'une aux trois quarts rasée, l'autre offrant encore aux regards des restes remarquables. Construite avec de superbes blocs, pour la plupart relevés en blocage et dont les joints sont irréprochables, elle renfermait intérieurement deux vastes salles voûtées en ogive et

superposées; la salle inférieure servait sans doute de magasin; la voûte n'en existe plus; celle de la salle supérieure a été détruite également, mais on distingue encore adhérentes aux murs les nervures de plusieurs arcs brisés qui soutenaient cette voûte, et qui reposaient sur des têtes humaines, en guise de consoles. Ces têtes sont actuellement très-mutilées.

Deux étages de salles voûtées analogues devaient exister dans la tour qui, vers le sud, faisait pendant à celle-ci et qui lui était reliée par une courtine.

Il est question dans Jacques de Vitry de ces deux belles tours, qui formaient, avec la courtine qui les unissait, le front du château vers l'est :

Duæ turres ædificantur ante frontem castris, lapidibus quadratis et dolatis, tantæ quantitatis ut lapis unus vix a duobus bubalis in curru trahatur. Utraque turris centenos habet pedes in longitudinem, septuaginta quatuor in latitudinem. Spissitudo binas includit testudines, altitudo plurimum ascendens promontorii celsitudinem transgreditur. Inter duas turres murus novus et altus cum propugnaculis consummatus est, et miro artificio intrinsecus milites armati per gradus ascendere possunt et descendere¹.

Quant à la première ligne de défense que j'ai mentionnée, elle est pareillement signalée par cet écrivain :

Iterum murus paulo distans a turribus extenditur ab uno latere maris ad aliud, puteum habens aquæ vivæ inclusum.

Dans la face sud du château et du promontoire, on remarque un vaste magasin dont les voûtes sont légèrement ogivales et qui est bien conservé. Il sert d'étable aux habitants d'Athlit, qui y renferment leurs troupeaux. Ailleurs, d'autres magasins semblables, divisés actuellement en plusieurs compartiments, existent encore, du moins en partie; ils occupaient autrefois, selon toute apparence, dans presque tout son pourtour, l'étage inférieur du château. Revêtus extérieurement d'un appareil de pierres plus ou moins con-

¹ Jacques de Vitry, *Gesta Dei per Francos*, édit. Bongars, p. 1131.

sidérables servant de parement à un blocage épais, ils ne présentaient plus intérieurement aux regards, ainsi que les salles supérieures qui les surmontaient, qu'un appareil de pierres de dimensions moyennes et régulièrement taillées. Au bas de cette même face sud, s'arrondit en demi-cercle un petit port, partagé en deux bassins par une jetée pavée de larges dalles. C'était le port militaire de la forteresse, compris dans l'enfoncement septentrional de la baie qui s'étendait au sud du promontoire et qui, nous l'avons vu, constituait le port marchand de la ville.

Dans la partie occidentale de la péninsule était le palais des Templiers signalé par Jacques de Vitry :

Oratorium cum palatio et domibus pluribus castrum includit.

Lors de mon voyage en Palestine de l'année 1854, il présentait encore des restes imposants; mais comme il avoisine la mer et que le transport et l'embarquement des pierres sont par cela même plus faciles, il a subi depuis lors des démolitions notables. Il en subsiste néanmoins encore une fort belle salle, longue d'une quarantaine de pas et large de douze. Les voûtes sont légèrement ogivales, et elles sont soutenues par des arcs brisés et par des nervures très-finement exécutées, qui reposent sur des consoles triangulaires. On y entre par une belle porte ogivale, et elle est éclairée par trois fenêtres, dont deux ogivales au dehors et rectangulaires au dedans; la troisième affecte des deux côtés la même forme rectangulaire. Les murs, extrêmement épais, sont extérieurement revêtus de blocs gigantesques; à l'intérieur, l'appareil est bien moindre. Devant cette salle, gisent, à l'ouest, sur des rochers dont la surface semble avoir été aplanie, des monceaux de décombres, restes de voûtes et de murs écroulés; d'autres pans de murs sont encore debout. Les fondations avaient été encastrées dans des espèces de rainures larges et profondes creusées sur la surface du roc.

Le rempart qui bordait la face nord de la péninsule était flanqué de deux tours carrées.

Enfin, au centre à peu près du château s'élevait l'église décrite par Richard Pococke¹ et par d'autres voyageurs, qui en ont admiré les ruines. Elle est aujourd'hui presque entièrement renversée; quelques colonnes de granit et un certain nombre de fragments de marbre sculptés ayant appartenu à cet édifice sont dispersés çà et là, en attendant qu'on les vende à leur tour et qu'on les embarque.

Au milieu de toutes ces ruines grandioses, vit, dans de misérables habitations, humbles et délabrées, la population d'A'thlit. Elle passe pour peu hospitalière, et cet endroit, qui était jadis le refuge des pèlerins, en est maintenant devenu l'effroi. Néanmoins, je dois avouer que je l'ai deux fois visité avec un seul guide, sans avoir été troublé dans mes investigations autrement que par quelques cris de femmes et d'enfants, qui me lançaient des injures en s'enfuyant à mon approche.

Le promontoire d'A'thlit, au dire d'Adrichomius, était jadis une île :

Castrum Peregrinorum, quondam insula in corde maris sita, dicta Petra Incisa².

Cette opinion n'est nullement invraisemblable; car, à l'orient, la colline du promontoire s'abaisse beaucoup, et les baies qu'elle divise pouvaient jadis se rejoindre. Plus tard, par l'accumulation des sables, l'intervalle qui séparait l'île du continent aura été comblé, et elle sera devenue une péninsule. Dès la plus haute antiquité, celle-ci, ainsi que je l'ai déjà avancé, était comme l'acropole et la citadelle d'une ville qui s'étendait à l'est et au sud, et dont l'enceinte est encore reconnaissable. Le savant Ritter me semble émettre une conjecture très-plausible, lorsqu'il reconnaît en cet endroit la *mutatio Certha* mentionnée dans le Pèlerin de Bordeaux à huit milles au sud du cap Carmel. Il y a, en réalité, dix milles romains entre ces deux points; mais les distances indiquées dans cet itiné-

¹ Richard Pococke, *Description de l'Orient*, t. III, p. 165, trad. française.

² Adrichomius, *Theatrum Terræ sanctæ*, p. 37.

raire ne sont pas toujours parfaitement exactes. Quant au mot *Certha*, c'est un terme phénicien signifiant *ville*.

La Bible mentionne dans la tribu de Zabulon une ville appelée *Karthah*, en hébreu קַרְתָּר, en grec Καρθά et ἡ Κάδης, en latin *Cartha*. Elle avait été assignée aux Lévites de la famille de Merari :

Filiis autem Merari Levitis inferioris gradus per familias suas data est de tribu Zabulon, Jecnam, et Cartha¹.

Mais la tribu de Zabulon ne semble pas s'être étendue à l'ouest jusqu'à la Méditerranée, et, par conséquent, malgré l'identité des noms, je ne crois pas qu'on doive confondre la *Karthah* du livre de Josué avec la *mutatio Certha* de l'itinéraire de Bordeaux. Il est, au contraire, plus vraisemblable que celle-ci est la *Magdiel* signalée par Eusèbe et par saint Jérôme entre Dora et Ptolémaïs.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Μαγδιήλ, Eusèbe s'exprime ainsi :

Μαγδιήλ, κλήρου Νεφθαλείμ· καί ἐστὶ νῦν κώμη μεγάλη ἀπὸ θ' σημείου Δώρων ἀπιόντων εἰς Πτολεμαῖδα.

«Magdiel, de la tribu de Nephthalim; il y a encore aujourd'hui un grand village de ce nom à 9 milles de Dora, sur la route conduisant à Ptolémaïs.»

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, le corrige de la manière suivante :

Magdiel, in tribu Nephtalim, et hodieque parvus vicus ostenditur in quinto milliario Doræ pergentibus Ptolemaidem.

En réalité, il y a un peu plus de 6 milles entre Dora et A'thlit, et il faut prendre une moyenne entre les chiffres donnés par Eusèbe et par saint Jérôme.

Quoi qu'il en soit, cette *Magdiel*, en hébreu *Migdal-El*, מִגְדַּל־אֵל (tour de Dieu), dénomination qui indique que c'était une place fortifiée, ne se trouve nulle part mentionnée dans la Bible; car il ne faut pas la confondre avec la ville de ce nom de la tribu de

¹ Josué, c. xxi, v. 34.

Nephtali, la côte de Dora au mont Carmel n'ayant jamais appartenu à cette tribu.

A l'époque des croisades, comme je l'ai dit, les Templiers, l'an 1218, profitèrent des ruines considérables qu'ils trouvèrent en ce lieu, pour y ériger une forteresse très-puissante, qui est désignée de différents noms, soit *Castrum* ou *Castellum Peregrinorum*, soit *Castrum filii Dei*, soit *Petra Incisa*, soit *Lapis Incisus*, soit *Districtum*. Nous savons par Jacques de Vitry, qui nous fournit de précieux détails à ce sujet, qu'en déblayant le promontoire qu'ils voulaient fortifier, les Templiers découvrirent sous le sable qui les ensevelissait les assises inférieures de deux murs antiques, l'un long et épais, l'autre moins étendu, et, entre ces deux murs, plusieurs sources d'eau douce. Ils y découvrirent aussi une grande quantité de monnaies en caractères inconnus, qui probablement étaient, soit phéniciennes, soit hébraïques, et un nombre considérable de pierres, restes sans doute de constructions détruites.

Templarii cum Gualtero de Avesnes et paucis auxiliatoribus peregrinis et hospitali de domo Theutonicorum Castrum Peregrinorum, quod olim Districtum appellabatur, firmare cœperunt, quod situm est in diocesi Cæsariensi inter Caiphas et Cæsaream : promontorium amplum et latum mari imminet, munitum naturaliter scopulis. Situs loci talis est ad aquilonem, occidentem et austrum Templarii ex adverso promontorium fodientes et deportantes, laborantes per septem hebdomadas, tandem ad fundamentum primum pervenerunt, ubi murus antiquus, longus et spissus, apparuit. Inventa est pecunia in moneta modernis ignota, collata beneficio Dei Filii Patris militibus suis, ad allevandos sumptus et labores. Deinde in anteriori parte arenam effodientes et deportantes, alius murus brevior inventus est, et inter commurorum planitiem fontes aquæ dulcis largiter ebullierunt; lapidum etiam et cæmenti copiam Dominus ministravit¹.

Il y avait donc eu en cet endroit une ancienne place forte, dont les matériaux furent utilisés par les Templiers pour leurs nouvelles constructions. J'incline assez à penser qu'une partie des gros blocs taillés en bossage que l'on observe dans les débris du château qu'ils

¹ Jacques de Vitry, *Gesta Dei per Francos*, p. 1131, édit. Bongars.

bâtirent à A'thlit provient des ruines antiques qu'ils trouvèrent en ce lieu. Les croisés, en effet, ne construisaient pas d'ordinaire avec des pierres d'un appareil gigantesque, là où ils ne rencontraient pas sous la main ces matériaux, en quelque sorte tout préparés par suite de remparts ou d'édifices antiques renversés.

A peine construit, le *Castrum Peregrinorum* fut en vain assiégé, l'année 1219, par le sultan Malek-Mohadam. Dix ans plus tard, l'empereur Frédéric II essaya inutilement de s'en rendre maître; mais les Templiers refusèrent énergiquement de lui en céder la possession, et ce prince dut renoncer à ses prétentions. Cette forteresse fut le dernier boulevard que les chrétiens occupèrent en Palestine; car, après que Ptolémaïs, en 1291, eut succombé sous les efforts des Musulmans, les Templiers se maintinrent encore quelques semaines dans ce château, puis il fut pris et démantelé par Malek el-Aschraf.

De nos jours, on a souvent puisé au milieu de ses ruines immenses, comme dans une riche et abondante carrière, pour la reconstruction des remparts de Saint-Jean-d'Acre.

CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

A'ÏN EL-HAOUDH. — EL-BESTAN. — KHARBET OUMM ECH-CHOUKOF. —
 KHARBET-DOUBEL. — KHARBET SEMMAKHA. — KHARBET OUMM EZ-ZEINAT.
 — KHARBET MAKOURA. — KHARBET NASOUS. — IKZIM.

A'ÏN EL-HAOUDH.

A cinq heures du matin, pendant que mon drogman avec mon bagage prend la route directe d'Ikzim, je quitte avec un guide les ruines d'A'thlit, au milieu desquelles j'avais passé la nuit, pour entreprendre une nouvelle ascension du Carmel et visiter, sur cette montagne, d'autres ruines que je n'avais point encore explorées.

Notre direction est d'abord celle de l'est.

A cinq heures quinze minutes, nous commençons à traverser le défilé appelé autrefois *Via Stricta* ou *Districtum* par les historiens des croisades.

Au nord et au sud de ce passage étroit, pratiqué jadis par la main de l'homme dans le roc vif, les dunes rocheuses à travers lesquelles il a été ouvert paraissent avoir été au loin exploitées comme carrières, et c'est de là qu'ont été tirés les blocs gigantesques qui ont servi à bâtir l'antique Magdiel, devenue plus tard la *mutatio Certha* et ensuite le *Castellum Peregrinorum* des croisés, l'*A'thlit* des Arabes.

A cinq heures vingt minutes, nous cheminons vers l'est-sud-est, puis vers l'est, dans une belle plaine ensemencée de dourah.

A cinq heures cinquante minutes, nous touchons au pied du Carmel et nous en gravissons les premières pentes.

A cinq heures cinquante-sept minutes, nous parvenons à l'*A'ïn el-Haoudh*, عَيْنِ الْهَوْضِ, source renfermée dans un puits peu profond :

une auge brisée l'avoisine et lui a fait donner le nom qu'elle porte. A quelques pas de là est un village appelé comme la source elle-même et entouré d'un petit mur d'enceinte. Les maisons de ce village sont bâties soit en pisé, soit en menus matériaux. Il renferme une population de cent vingt habitants.

EL-BESTAN.

A six heures dix minutes, nous nous remettons en marche vers l'est, en montant presque constamment à travers un fourré de chênes verts et de lentisques, parsemé de quelques pins.

A six heures cinquante minutes, nous atteignons *El-Bestan*, البستان, village abandonné, sur un plateau. Il était environné de jardins, eux-mêmes demeurés sans culture et plantés d'oliviers, de figuiers et de grenadiers. Des haies de cactus les entourent. Tous ces arbres sont en ce moment dévorés par des nuées de sauterelles.

KHARBET OUMM ECH-CHOUKOF.

A sept heures nous poursuivons notre ascension vers l'est.

A sept heures vingt-cinq minutes, nous foulons les ruines d'un village plus considérable que le précédent et appelé *Kharbet Oumm ech-Choukof*, خربة أم الشقف. Un vieux palmier s'élève solitaire au milieu de maisons à moitié détruites, et désertes. Plusieurs jardins sont plantés de figuiers, d'oliviers et de grenadiers, dont les feuilles ont été complètement rongées par les sauterelles. Dans un vallon voisin du village, coule une source nommée *Aïn Oumm ech-Choukof*, عين أم الشقف.

KHARBET DOUBEL.

A sept heures cinquante minutes, nous continuons à monter vers l'est; chemin faisant, je remarque çà et là les traces d'une voie antique.

A huit heures huit minutes, nous rencontrons un puits qui alimente d'eau le village de *Dalich*, *دالية*, que nous laissons à notre gauche et dont j'ai déjà parlé. Nous gravissons alors vers le sud des pentes cultivées avec soin par les habitants de Dalich, et couvertes de figuiers, de grenadiers et de vignes.

A huit heures vingt-cinq minutes, nous parvenons sur un haut et beau plateau qui est l'un des points les plus élevés du Carmel, et d'où le regard embrasse la plus grande partie de cette chaîne. Il est maintenant hérissé de lentisques et de chênes verts nains; mais, au milieu de ce fourré, gisent les débris d'une ville considérable, complètement rasée. Il n'en subsiste plus que des amas confus de pierres de différentes dimensions, que l'on heurte en parcourant l'emplacement qu'elle occupait. Quelques fragments de marbre sont encore épars çà et là, mêlés à des matériaux plus communs. Je remarque aussi la cuve d'un sarcophage brisé, et des espèces de gros rouleaux en calcaire ordinaire, destinés peut-être jadis à écraser des olives dans des pressoirs à huile.

Ces ruines portent actuellement le nom de *Kharbet Doubel*, *خربة دوبل*; au dire d'un Druse de Dalich, qui me les montrait, ce sont les plus étendues du Carmel, et l'on y vient chercher depuis longtemps des pierres pour construire ailleurs. De quelle ville antique offrent-elles les restes? Je suis, pour mon compte, tout disposé à y reconnaître les vestiges de la cité signalée par Pline sous le nom de Carmel, comme la montagne elle-même, et qui était, en quelque sorte, le chef-lieu des autres villes ou villages dont cette montagne était parsemée.

Promontorium Carmelum, et in monte oppidum eodem nomine, quondam Ecbatana dictum¹.

Pline, comme on le voit, nous dit que cette ville de Carmel s'appelait également jadis Ecbatane. Dans ce cas, faut-il la confondre avec l'Ecbatane de Syrie dont nous parle Hérodote dans le livre III de ses *Histoires*? C'est ce que je ne saurais dire.

¹ *Histoire naturelle*, l. V, c. xvii.

Hérodote rapporte, en effet, que « Cambyse, roi des Perses, mourut à Ecbatane de Syrie. Ce roi avait consulté en Égypte le célèbre oracle de Butos, et il lui avait été répondu qu'il finirait sa vie à Ecbatane. Persuadé que la ville qui lui avait été indiquée était l'Ecbatane capitale de la Médie, il s'imaginait qu'il terminerait son existence et son règne après une longue vieillesse. Mais le destin voulut qu'il trouvât en Syrie le sort qu'il pensait lui être réservé un jour en Médie. Car, ayant quitté l'Égypte pour s'en retourner en Perse, et traversant la Syrie, il s'arrêta quelque temps à Ecbatane. A la nouvelle de la révolte du faux Smerdis, il résolut de se rendre immédiatement à Suse avec son armée. Au moment où il montait à cheval pour se mettre en route, son épée étant sortie du fourreau, il fut grièvement blessé à la cuisse et contraint de demeurer dans cette ville. Ayant demandé comment elle s'appelait, on lui répondit qu'elle se nommait Ecbatane. Alors il comprit le sens de l'oracle, et, désespérant de son salut, il régla tout ce qui concernait sa succession et mourut peu de temps après¹. »

KHARBET SEMMAKHA.

A dix heures, nous quittons le plateau de Doubel. Le long des pentes que nous descendons, vers le sud-est, je remarque que l'on a jadis taillé les rochers pour en extraire des matériaux. De là ont été tirées les pierres qui ont servi à bâtir la ville dont je viens de dire un mot.

Après avoir erré quelque temps, par suite d'une erreur de mon guide, sur les bords d'un ravin appelé *Oued en-Nahel*, واد النحل, nous cheminons vers le sud-ouest par un sentier très-accidenté et bordé de broussailles.

A dix heures cinquante-cinq minutes, nous laissons l'oued à notre droite, et à onze heures vingt-cinq minutes, après avoir traversé, vers le sud, une petite plaine labourée, nous faisons halte

¹ Hérodote, *Histoires*, l. III, c. LXIV.

un instant au *Kharbet Semmakha*, خربة سماخا. Là, dans une belle position, d'où l'on domine au loin la mer vers l'ouest, et vers le sud, au delà du Carmel, une vaste étendue de collines et de vallons, s'élevait, en amphithéâtre autour d'un vallon, une petite ville dont le nom antique ne nous a point été transmis, à moins qu'il ne se retrouve, altéré ou non, dans la dénomination actuelle que je viens d'indiquer.

Des chênes, des caroubiers et un fourré de ronces ont envahi sur beaucoup de points l'emplacement qu'elle occupait. Des tas de matériaux, restes de maisons renversées, sont épars de tous côtés. On y distingue plusieurs gros rouleaux en calcaire ordinaire, semblables à ceux que j'ai signalés au *Kharbet Doubel*. Mais ce qui attire tout d'abord l'attention, ce sont les vestiges de deux édifices bâtis en pierres de taille. L'un était tourné de l'ouest à l'est; l'autre, au contraire, l'était du sud au nord.

On pénétrait dans ce dernier, qui, à cause de son orientation, est peut-être une ancienne synagogue, au moyen d'une jolie porte rectangulaire, dont les pieds-droits monolithes étaient couronnés par un magnifique linteau décoré de moulures à crossettes très-finement exécutées, et répondant à des moulures analogues qui ornent les pieds-droits. Les assises inférieures des murs, qui délimitaient l'enceinte de ce petit édifice subsistent seules, les autres ayant été enlevées, et encore sont-elles presque toutes déplacées. Parmi les belles pierres de taille qu'on y remarque, il en est une qui mérite une mention particulière. Au centre d'une espèce de cadre qu'on y a tracé est figuré un autel avec deux animaux, l'un à droite, l'autre à gauche, qui semblent être des lions, car ils sont mutilés. En outre, aux deux extrémités latérales de ce cadre rectangulaire a été sculpté un croissant renfermé dans un triangle. Ce bas-relief provient sans doute de quelque édifice païen auquel aura succédé ce que je suppose être une ancienne synagogue.

Aucune source n'avoisine le *Kharbet Semmakha*, mais des citernes pratiquées dans le roc fournissaient de l'eau aux habitants.

KHARBET OUMM EZ-ZEINAT.

A midi vingt-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers le sud, en cheminant toujours à travers de hautes broussailles, composées de lentisques et principalement de chênes verts nains.

A midi quarante-cinq minutes, nous laissons à notre gauche en descendant un amas de ruines indistinctes, appelées *Kharbet Oumm ez-Zeinat*, خربة أم الزيغات.

KHARBET MAKOURA.

A midi cinquante-cinq minutes, nous continuons à descendre, mais dans la direction de l'ouest-sud-ouest.

A une heure cinq minutes, nous commençons une nouvelle montée, mais peu roide, à travers un épais fourré de térébinthes, de chênes verts et de chênes dits *quercus cerris* et *quercus agrifolia*.

A deux heures, après être descendus dans une vallée, nous faisons halte, pour laisser reposer nos chevaux, près d'un puits appelé *Bir el-Mouieleh*, بئر المويلة.

A deux heures trente minutes, nous suivons vers l'ouest cette même vallée, où, de distance en distance, ont été creusés des puits. Elle est parsemée de magnifiques chênes et de vieux caroubiers.

A deux heures cinquante-cinq minutes, nous longeons à notre droite une colline couverte de quelques ruines, appelées *Kharbet Makoura*, خربة ماقورا.

KHARBET NASOUS.

Un peu plus au nord, sur une hauteur voisine, d'autres ruines plus considérables me sont désignées sous le nom de *Kharbet Nasous*, خربة ناصوص.

IKZIM.

A trois heures, nous arrivons à Ikzim, où ma tente a été dressée pour la nuit. Ce village a une population d'un millier d'habitants.

A la porte d'une mosquée je remarque une colonne de marbre provenant de quelque édifice antique.

Au pied de la colline sur le haut de laquelle est situé le village, s'étend un vallon bordé d'oliviers; le centre en est occupé par un puits carré de grande dimension, et bâti avec des pierres régulières d'appareil moyen. Ce puits est surmonté d'une construction voûtée, que couronne une terrasse percée de deux ouvertures par où l'on puise de l'eau.

Près de là est un birket actuellement hors d'usage et à moitié comblé. Quelques pas plus loin, on distingue les arasements d'une ancienne tour, mesurant quinze pas de long sur dix de large et construite avec des blocs considérables.

CHAPITRE SOIXANTE-TROISIÈME.

SARFEND. — KEFR LAM. — A'ÏN RHAZAL. — KHARBET SENOUBRA. — KHARBET ES-SELIMANIEH. — ECHFAÏA. — OUMM ET-TOUT. — KHARBET HANANEH. — SEBBARIN. — ZEMMARIN. — EL-FOUREIDIS. — TANTOURA, JADIS DORA.

SARFEND.

Le 19 juin, à quatre heures cinquante minutes du matin, nous quittons Ikzim, en suivant vers le sud-ouest une belle vallée couverte de magnifiques oliviers ou cultivée en blé.

A cinq heures quinze minutes, notre direction est celle de l'ouest.

A cinq heures vingt minutes, nous laissons à notre droite, à l'ouest-nord-ouest, le village de *Sarfend*, صرفند, que sépare de nous un intervalle de deux kilomètres environ. Ce village, que j'ai visité en 1863, s'élève sur une colline rocheuse dont les flancs ont été autrefois exploités comme carrière. Sa population ne dépasse pas trois cents habitants. Les maisons sont grossièrement construites. Dans le cimetière attenant, plusieurs tombeaux musulmans sont recouverts de belles dalles antiques.

Ce nom de *Sarfend*, appliqué pareillement aux ruines de l'ancienne Sarephtha, voisine de Sidon et célèbre par deux miracles qu'Élie y accomplit, prouve que le village qui nous occupe en ce moment s'appelait de même *Sarephtha*, en hébreu *Tsarphah*, טַרְפָּה, et *Tsarephath*, טַרְפָּת, en grec Σαρπηθιά ou Σαρσεφθά, en latin *Sarepta* et *Sarephtha*. Ce mot signifie, en hébreu, une usine destinée à fondre et à purifier des métaux. Il serait donc permis de penser que les Phéniciens avaient jadis dans ces deux localités des fonderies de cette nature, depuis longtemps complètement détruites,

et dont l'existence, néanmoins, semble attestée par la dénomination de Sarfend, dérivation évidente de celle de Tsarephath ou Tsarphah.

KEFR LAM.

Nous laissons également à notre droite *Kefr Lam*, كفر لام, village situé de même sur une autre colline rocheuse, à vingt minutes à peine au sud du précédent. Il a une population qui peut être estimée pareillement à trois cents âmes. Tout le plateau du monticule est occupé par une grande enceinte flanquée de tours demi-circulaires et bâtie en pierres petites, mais régulièrement taillées et agencées ensemble. Cette enceinte remonte, sans doute, à l'époque des croisades. Elle est divisée aujourd'hui en plusieurs compartiments, appartenant à autant de familles, qui y ont élu domicile.

A'ÏN RHAZAL.

A cinq heures vingt-quatre minutes, nous gravissons dans la direction de l'est-sud-est des pentes assez roides.

A cinq heures trente minutes, nous atteignons *A'ïn Rhazal*, عين غزال, village qui compte deux cent quatre-vingt-dix habitants, et qui est divisé en deux quartiers. Sur les flancs de la colline qu'il couronne, on remarque quelques jardins et des plantations de tabac. Une source, qui a donné son nom à cette localité, sort de dessous un rocher; on y descend par plusieurs marches.

KHARBET SENOUBRA. — KHARBET ES-SELIMANIEH.

A cinq heures cinquante minutes, nous redescendons vers le sud, de la hauteur où nous sommes.

A six heures, nous laissons à notre gauche des ruines insignifiantes, appelées *Kharbet Senoubra*, خربة صنوبرا; puis nous traversons un oued appelé *Oued en-Nemr*, واد النمر.

A six heures trente minutes, après avoir franchi deux collines, nous parvenons au *Kharbet es-Selimanieh*, خربة السلجمانية. Il consiste en arasements de plusieurs petites enceintes construites avec des blocs assez considérables, qui couvrent le sommet d'un tell au milieu d'une fertile vallée.

ECHFAÏA.

A sept heures dix minutes, nous nous remettons en marche vers l'est-sud-est, puis vers le sud, en cheminant dans une vallée cultivée en blé et en sésame, et que bordent des bois de chênes *bal-louth* (*quercus ægilops*), de chênes verts et de caroubiers.

A sept heures trente-cinq minutes, nous laissons au sud-ouest, sur une colline âpre et rocheuse, un village appelé *Echfaïa*, اشفايا; c'est ainsi que le désignait mon guide; un autre Arabe me l'indique sous le nom de *Kefaïa*, كفايا.

OUMM ET-TOUT.

A sept heures quarante-deux minutes, après avoir traversé un oued peu important, bordé d'agnus-castus, nous arrivons à *Oumm et-Tout*, أمّ التوت, hameau d'une vingtaine de maisons, qui a succédé à une ancienne localité, comme le prouvent la nature et la régularité des matériaux avec lesquels le puits a été construit et qui sont engagés çà et là dans les habitations, du reste très-grossières, de cet humble village. Je remarque principalement les restes d'un oualy musulman, consacré au *cheikh Mohammed el-A'djemeh*, شيخ محمد الجمة, et dont le mirhab, de forme cintrée, a été bâti avec des pierres de taille d'apparence antique. Deux tronçons de colonne l'avoisinent. Un vieux figuier, qui a pris racine dans son enceinte découverte, la remplit tout entière.

KHARBET HANANEH.

A sept heures cinquante minutes, nous montons légèrement vers l'est.

A huit heures, la montée s'accroît davantage.

A huit heures dix minutes, nous marchons vers le nord-nord-est, rencontrant çà et là, sur la route, de superbes chênes *ballouth*.

A huit heures quinze minutes, les débris d'un petit village entièrement détruit, sur les pentes d'une colline, me sont indiqués sous la désignation de *Kharbet Hananeh*, خربة حنانة. A une faible distance de là, dans une vallée, un puits peu profond et mal bâti s'appelle *Bir Hananeh*, بئر حنانة.

SEBBARIN.

A huit heures trente-cinq minutes, nous suivons vers l'est, puis vers le sud, et bientôt vers le sud-sud-est, un sentier qui traverse des collines couvertes de beaux *ballouth*. A neuf heures trente minutes, une vallée, cultivée en sésame, nous amène auprès d'un puits large et construit avec des pierres très-régulières, qu'on appelle *Bir Sebbarin*, بئر صبارين. A côté, les arasements d'une petite tour sont reconnaissables.

C'est de ce puits, où sont emmagasinées les eaux d'une source abondante, que partait jadis l'aqueduc qui allait à Césarée, aqueduc tantôt souterrain, tantôt à ciel ouvert, selon les accidents du sol qu'il sillonnait.

Plus bas, deux autres sources coulent dans un ravin qu'ombragent de gigantesques figuiers, dont l'épais feuillage nous invite à chercher quelque temps, au pied de l'un d'entre eux, un abri contre les ardeurs du soleil. Quant au village de Sebbarin, il contient un millier d'habitants. Les maisons sont petites et mal construites, en pierre et en pisé.

ZEMMARIN.

A onze heures, j'arrache, non sans peine, mon guide à l'asile frais et délicieux sous lequel nous nous reposons, et nous nous

remettons en marche vers le nord-ouest, puis vers l'ouest, au milieu de collines couvertes de *ballouth*; ensuite nous cheminons dans une vallée parsemée également de magnifiques *ballou'h*, et qui serpente entre des hauteurs boisées où les chênes verts prédominent.

A midi trente minutes, la chaleur et la fatigue nous forcent à faire une nouvelle halte, sous un vieux chêne.

A une heure trente minutes, nous recommençons à marcher vers l'ouest.

Après avoir passé, à une heure trente-cinq minutes, au pied du village d'Echfaïa, que nous laissons à notre droite, nous inclinons vers le sud-ouest.

A une heure quarante minutes, nous apercevons à notre gauche, sur une autre colline, le village de *Zemmarin*, زمتارين; il est actuellement abandonné par ses habitants.

EL-FOUREIDIS.

Nous reprenons, à une heure quarante-cinq minutes, la direction de l'ouest.

A deux heures vingt-cinq minutes, nous arrivons à *El-Foureidis*, الفريديس, petit village fort mal bâti, sur les pentes d'une colline et au seuil d'une vaste plaine. Il renferme cent quarante habitants, la plupart bergers ou bûcherons; quelques-uns aussi cultivent la terre.

A deux heures trente-sept minutes, en traversant cette plaine dans la direction de l'ouest-nord-ouest, nous passons au pied septentrional d'un petit monticule oblong, où s'élevait jadis un fortin très-pen considérable, appelé *Kasr el-Mezra'a*, قصر المزراعا.

TANTOURA, JADIS DORA.

A deux heures quarante-trois minutes, nous franchissons un énorme banc rocheux couvrant, du sud au nord, l'espace de trois

kilomètres et exploité jadis comme carrière. On y a creusé aussi un grand nombre de chambres sépulcrales.

A deux heures cinquante-cinq minutes, nous faisons halte à *Tantoura*, تنطورا. Ce gros village, de douze cents habitants environ, a été bâti en grande partie avec des matériaux tirés de l'ancienne ville de Dor ou Dora, au sud de laquelle il s'élève et dont il a conservé le nom légèrement altéré. Le mot *Tantoura* est corrompu pour *Dandoura*, dérivé lui-même de *Doura* ou *Dora*. Le bordj où réside le moutsellim est entouré de murs très-épais et percés de meurtrières. De fondation musulmane, il commence à tomber en ruine. Deux mosquées sont également à moitié renversées. L'une d'entre elles renferme intérieurement plusieurs colonnes de granit qui sont évidemment antiques.

Devant le village s'arrondit une anse peu profonde; un petit bâtiment y est mouillé en ce moment. Trois ou quatre îlots la protègent, du côté du large, contre les vents d'ouest, en brisant la violence des vagues. Elle est, en outre, défendue au nord par une pointe rocheuse qui avance dans la mer en forme de promontoire. Ce petit cap a été jadis exploité çà et là comme carrière. Au milieu du sable qui recouvre en partie sa surface, de nombreux lis ont pris racine et exhalent un parfum délicieux.

Au nord et à une faible distance de cette anse, on remarque l'antique port de Dora, délimité par deux promontoires, qui jadis s'avançaient plus loin dans la mer, au moyen de deux môles artificiels. Le môle méridional est presque entièrement détruit. Quant au môle septentrional, il en subsiste encore quelques débris en grosses pierres de taille. Le promontoire auquel il s'adaptait était jadis fortifié. Vers son extrémité et à son point culminant, on aperçoit les restes d'une haute tour, construite en pierres de moyenne grandeur et très-régulièrement agencées entre elles, qui ne paraît pas remonter au delà des croisades. A l'ouest et au bas de ce promontoire, les rochers ont été excavés de manière à former deux espèces de petits bassins, qui servent en même temps de fossés. de ce côté, à la tour dont j'ai parlé. Le gigantesque pan de mur, reste unique de cette

tour, atteste, il est vrai, et par la nature de sa construction et par l'arc en ogive qu'on y observe, qu'il date probablement, comme je viens de le dire, de l'époque des croisades; mais les substructions qui recouvrent les flancs de ce même promontoire sont beaucoup plus anciennes et prouvent que, dès l'antiquité, il a dû être fortifié.

A l'est des débris de cette tour, sur la plate-forme supérieure du cap, plusieurs fûts mutilés de colonnes sont encore enfoncés dans le sol. Puis, plus à l'est, on distingue les vestiges d'un fossé aux trois quarts comblé, et au delà une dizaine de gros tambours de colonnes en pierre sont gisants sur le sable.

Au pied de cette même tour, vers le nord, une assez puissante construction semble avoir servi de magasin maritime. C'est une enceinte rectangulaire, encore en partie debout; elle a été bâtie avec de superbes blocs parfaitement équarris, revêtus d'une couche épaisse de petites pierres conglutinées ensemble au moyen d'un excellent ciment.

A cette construction était attenante une seconde construction, de dimension moindre, mais bâtie de la même manière; elle est aujourd'hui aux trois quarts renversée. Des blocs énormes disposés en escalier conduisent, près de là, à un quai pavé de dalles immenses.

Plus au nord, un petit cap fait saillie dans la mer. Quelques gros blocs bien taillés y sont encore en place. Plus loin encore vers le nord, on rencontre, autour d'une autre petite baie, des arase-ments de magasins bâtis en belles pierres de taille. Cette anse, à l'ouest, est protégée par un îlot contre les vents qui soufflent de ce côté.

En continuant à marcher le long de la plage dans la direction du nord, on arrive à un long mur aboutissant à la mer, comme une sorte de digue, et à un quai pavé de larges dalles. Puis suit une troisième anse, arrondie en demi-cercle, qu'un îlot abrite pareillement contre les vents d'ouest. Une quinzaine de colonnes portant avec elles leur base carrée gisent alentour dans le sable. Une ligne de dunes règne à l'ouest, parallèlement au rivage, dans toute l'éten-

due que nous venons de parcourir, laquelle peut être évaluée à 1,200 mètres. La ville antique de Dora avait cette même longueur; sa largeur, dans l'intérieur des terres, était d'environ 670 mètres. Le mur d'enceinte qui l'environnait a été presque partout rasé de fond en comble, et l'emplacement qu'elle occupait est actuellement en grande partie couvert de broussailles. Non-seulement son ancienne configuration intérieure est méconnaissable, mais encore tous ses édifices publics et privés ont été complètement détruits. D'innombrables excavations, pratiquées de toutes parts sur ce sol profondément remué, indiquent qu'on a arraché jusqu'aux fondations des constructions qui y avaient été élevées. Néanmoins çà et là encore sont épars quelques beaux blocs, qui attendent qu'on les emporte, ainsi qu'un certain nombre de fûts brisés et de tambours de colonnes, la plupart très-rongés par le temps.

A un kilomètre tout au plus des ruines de Dora, vers l'est, s'étendent de très-vastes carrières, dans la chaîne de collines que j'ai déjà signalée. C'est de là qu'ont été tirés tous les matériaux qui ont servi à bâtir la ville. Là aussi était la nécropole de cette cité. Un très-grand nombre de ces tombeaux sont encore très-bien conservés, mais tous ont été violés. Les uns sont simples, les autres contiennent plusieurs chambres sépulcrales. L'entrée en est étroite et rectangulaire, précédée ordinairement d'une sorte de petit vestibule en forme d'auvent et s'arrondissant en plein cintre. Intérieurement ils renferment soit des fours à cercueil, soit des auges funéraires, surmontées chacune d'un arceau cintré. Les morts y reposaient la tête appuyée sur une espèce de coussinet, ménagé à dessein dans l'épaisseur du roc en excavant ces auges. Dans quelques tombeaux, j'ai remarqué des arceaux sans auges au-dessous; ils recouvraient probablement des sarcophages monolithes, mais mobiles, qui ont disparu.

Parvenu, en me dirigeant vers le nord à travers ces carrières et ces tombeaux, à un endroit appelé *Kharbet Hedrah*, خربة حدرة, éloigné d'environ trois kilomètres de Tantoura, j'y observe des amas de matériaux provenant de quelques anciennes maisons ren-

versées, auprès d'un puits appelé *Bir Hedrah*, بئر حدرة, d'apparence antique.

Rebroussant ensuite chemin vers le sud, j'arrive, au bout de vingt minutes de marche le long de la même nécropole, à un autre puits antique, que l'on me désigne sous le nom de *Bir Drimeh*, بئر دريمة. Il a été creusé dans le roc et est de forme carrée. Des trous pratiqués à dessein le long de ses parois permettent de descendre jusqu'au fond, en s'aidant des mains et des pieds. Quelques ruines l'avoisinent. J'y remarque, à côté d'un oualy, deux tronçons de colonnes en marbre blanc et bleuâtre provenant des ruines de Dora.

Ce nom de *Drimeh* est, selon toute apparence, un souvenir de celui de *Δρυμός* (lieu planté de chênes), donné par les Grecs à une région de la Palestine attenante au mont Carmel, et à laquelle, sans doute, appartenait la plaine de Dora.

Nous lisons dans Strabon :

Τούτων δὲ ὁ Κάρμηλος ὑπῆρξε καὶ ὁ Δρυμός¹.

Josèphe place également un district de ce nom dans le voisinage du Carmel.

Τῶν δὲ ληιζομένων τὸν Κάρμηλον, πολλοὶ Ἰουδαῖοι συνδραμόντες πρὸς Ἀντίγονον προθύμους ἑαυτοὺς ἐπὶ τὴν εἰσβολὴν παρεῖχον. Ὁ δὲ αὐτοὺς ἐπὶ τὸν καλούμενον Δρυμὸν προέπεμψε².

Du Kharbet Drimeh je me dirige de nouveau vers l'ouest et, de retour sur l'emplacement de Dora, j'y observe les traces d'un édifice carré, mesurant 9 pas sur chaque face et dont quelques assises inférieures encore en place consistent en belles pierres de taille. Ce petit édifice ruiné contient intérieurement un certain nombre de fûts mutilés de colonnes, soit en marbre, soit en granit.

¹ Strabon, *Géographie*, l. XVI, c. II, § 28. — ² Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. I, c. XIII, § 2. — *Antiquités judaïques*, l. XIV, c. XIII, § 3.

Résumons maintenant l'histoire de la ville dont nous venons de décrire les ruines, le port et la nécropole.

Étienne de Byzance, au mot Δῶρος, s'exprime ainsi :

Μετὰ Καισάρειαν Δῶρα κεῖται, βραχεῖα πολίχνη Φοινίκων αὐτὴν οἰκούντων· οἱ διὰ τὸ ὑπόπετρον τῶν τε αἰγιαλῶν καὶ τὸ πορφύρας γόνιμον συνελθόντες, καλιὰς αὐτοῖς ἠκοδομήσαντο, καὶ περιβαλλόμενοι χάρακας, ὡς ὑπήκουεν αὐτοῖς τὰ τῆς ἐργασίας, τεμνόμενοι τῆς πέτρας διὰ τῶν ἐξαιρουμένων λίθων τὰ τείχη κατεβάλουτο, καὶ τὴν ἔνορμον χειλὴν ὅπως τε ἀσφαλῶς ἔθεντο, ἐπάνυμον αὐτὴν τῇ πάλαι πατρίῳ γλώσση Δῶρα καλοῦντες.

... « Après Césarée se trouve Dora, petite ville habitée par des Phéniciens. Ceux qui la fondèrent s'étaient réunis en cet endroit, parce que le rivage est bordé de rochers qui abondent en coquilles de pourpre. Ils y construisirent d'abord d'humbles cabanes, qu'ils environnèrent de palissades et de fossés. Puis, comme leur entreprise marchait au gré de leurs désirs, ils taillèrent les rochers et, avec les pierres extraites de ces carrières, il se bâtirent des murs et se firent un port commode, qu'ils appelèrent, dans leur langue, Dora, comme leur ville. »

Ce même écrivain ajoute aussitôt :

Καί τινες ἰσχυροῦσι Δῶρον τὸν Ποσειδῶνος οἰκιστὴν αὐτῆς γεγονέναι.

« Quelques-uns prétendent que Dorus, fils de Neptune, en fut le fondateur. »

Il est inutile, je pense, de réfuter une pareille assertion, qui ne repose que sur une fable, inventée par l'imagination grecque pour expliquer le nom de la ville. Le mot *dor*, en phénicien, comme en hébreu les mots דֹר et דָר, signifie *habitation, demeure*; c'est l'arabe دار, *dar*.

Lorsque les Hébreux envahirent la Terre promise, cette ville, avec le district qui en dépendait, était sous la domination d'un roi kanaanéen, que Josué vainquit.

Rex Dor et provinciæ Dor nuns¹.

Elle échut en partage à la demi-tribu de Manassé, qui ne put

¹ Josué, c. XII, v. 23.

en chasser les anciens habitants et se contenta de les rendre tributaires :

11. Fuitque hæreditas Manasse in Issachar et in Aser, Bethsan et viculi ejus, et Jeblaam cum viculis suis et habitatores Dor cum oppidis suis. . . .

12. Nec potuerunt filii Manasse has civitates subvertere, sed cœpit Chau-næus habitare in terra sua¹.

Sous Salomon, elle était administrée par un certain Ben-Abinadab, l'un des douze préfets que ce monarque préposa au gouvernement des diverses provinces d'Israël :

Ben-Abinadab, cujus omnis Nephath-Dor, Tapheth, filiam Salomonis habebat matrimonio².

Par le mot Nephath-Dor, il faut entendre ici Dor et la côte qui en dépendait, le district maritime de Dor.

Dans l'*Onomasticon*, en effet, au mot Δὼρ τοῦ Ναφάθ, Eusèbe s'exprime ainsi :

Αὕτη ἐστὶ τῆς παραλίας Δωρά. . . .

De même, à propos du mot Ναφειθδώρ, nous lisons dans le même traité :

Ναφειθδώρ, Σύμμαχος ἐν τῇ παραλίᾳ Δώρ.

Ce que saint Jérôme traduit de la manière suivante :

Dornapheth, quod Symmachus transtulit Dor maritima.

Nephethdor, quod Symmachus interpretatur maritimam.

Dor subit ensuite différentes dominations. Du joug des Perses elle passa, à l'époque d'Alexandre, sous celui des Macédoniens, avec le reste de la Palestine, puis sous celui des rois d'Égypte successeurs du héros de Macédoine.

L'an 217 avant Jésus-Christ, dans la guerre d'Antiochus le Grand contre Ptolémée Philopator, elle fut vainement assiégée par le

¹ *Josue*, c. xvii, v. 11 et 12. — *Juges*, c. i, v. 27 et 28. — ² *Rois*, l. III, c. iv, v. 11.

premier, qui ne put s'en emparer, parce qu'il manquait de vaisseaux pour attaquer la ville par mer. Quelque temps après, néanmoins, elle retomba au pouvoir des rois de Syrie, et leur demeura soumise jusqu'à ce que Diodote, surnommé Tryphon, eût usurpé le royaume de Syrie (139 avant J. C.); mais bientôt Antiochus VII, dit Sidétès, ayant rassemblé une grande armée, le vainquit dans un combat et le poursuivit jusqu'en Phénicie. Tryphon se réfugia dans la ville de Dor, où il fut assiégé par mer et par terre.

13. Et applicuit Antiochus super Doram cum centum viginti millibus virorum belligeratorum et octo millibus equitum.

14. Et circuivit civitatem, et naves a mari accesserunt, et vexabant civitatem a terra et mari et neminem sinebant ingredi vel egredi¹.

Ces deux versets du livre I des Machabées nous prouvent l'importance des fortifications qui protégeaient alors cette place, puisque, pour s'en rendre maître, Antiochus eut besoin de recourir à des forces aussi considérables, consistant en une flotte et en une armée de terre qui ne comptait pas moins de cent vingt mille fantassins et de huit mille cavaliers.

Tryphon, réduit à la dernière extrémité, parvint à s'échapper par mer et à se rendre à Orthosia, d'où il gagna Apamée, sa patrie, où il fut ensuite pris et mis à mort.

Pendant la guerre intestine qui éclata entre les deux frères Antiochus Grypus et Antiochus de Cyzique, un simple particulier, nommé Zoïle, réussit à s'emparer de la ville de Dor. A sa mort, Alexandre Jannée, roi des Juifs, la réunit à ses États. Elle était encore possédée par les Juifs, lorsque Pompée pénétra en Syrie. Ce royaume ayant été réduit en province romaine, Pompée accorda à Dor l'autonomie (64 ans avant J. C., 690 depuis la fondation de Rome). C'est à partir de cette année que commence l'ère qui se trouve marquée sur ses médailles. Gabinius, proconsul de Syrie, la rebâtit (56 avant J. C.); elle avait, en effet, beaucoup souffert

¹ *Machabées*, I, 1, c. xv. v. 13 et 14.

de la part des Juifs, pendant qu'ils en avaient été maîtres. Aussi ses habitants nourrissaient-ils contre eux un ressentiment profond. Cette haine, longtemps dissimulée, se manifesta d'une manière éclatante l'an 42 de l'ère chrétienne, lorsque plusieurs jeunes gens de la ville, pour insulter à la religion des Juifs, placèrent dans leur synagogue une statue de l'empereur Claude. Le roi Agrippa, indigné d'un pareil sacrilège, s'en plaignit vivement auprès de Pétronius, alors gouverneur de la Syrie, en lui montrant un décret qu'il avait reçu lui-même de Claude, et en vertu duquel les Juifs de tout l'empire romain étaient autorisés à exercer librement leur culte. Pétronius écrivit aussitôt aux magistrats de Dor, et leur enjoignit de mettre un terme à ces vexations et d'infliger aux coupables la peine qu'ils méritaient.

A l'époque de Pline, cette ville n'était plus que l'ombre d'elle-même, car cet écrivain s'exprime ainsi dans son Histoire naturelle :

Memoria urbium, Doron, Sycaminon¹.

Du temps de saint Jérôme, elle était déserte, car, dans l'*Onomasticon*, au mot *Dornapheth*, ce saint docteur de l'Église nous dit :

Dornapheth, quod Symmachus transtulit Dor maritima; hæc est Dora in nono milliario Cæsareæ Palestinæ pergentibus Tyrum, nunc deserta.

Au mot *Nephethdor*, il dit de même :

Nephethdor, quod Symmachus interpretatur maritimam. Dor autem est oppidum jam desertum in nono milliario Cæsareæ pergentibus Ptolemaidem.

Enfin, dans son Épitaphe de sainte Paule il nous apprend que cette pieuse Romaine « admira les ruines de Dor, ville autrefois très-puissante : »

Mirata ruinas Dor, urbis quondam potentissimæ.

Peut-être ne faut-il pas prendre à la lettre les paroles de saint

¹ Histoire naturelle, l. V, c. xvii.

Jérôme, ou bien si, à l'époque où il vivait, Dor était réellement déserte, nous devons admettre qu'ensuite elle fut habitée de nouveau, car elle eut un évêché, qui dépendait de l'église métropolitaine de Césarée. Le premier évêque de Dora dont nous connaissions le nom par les actes des conciles s'appelait Baronius. Il souscrivit au concile de Jérusalem tenu dans cette ville en 518 par le patriarche Jean. Les noms de cinq de ses successeurs nous ont été également transmis¹.

Dans la Table de Peutinger, Dora est écrite Thora et est marquée comme étant à 8 milles de Césarée et à 20 de Ptolémaïs. Le premier de ces chiffres est exact, mais le second est beaucoup trop faible.

L'un des historiens des croisades, Foucher de Chartres, la désigne sous le nom de *Pirgul* :

Acon vero, id est Ptolemaida, ab austro habet Carmeli montem, juxta quem transeuntes ad dexteram reliquerunt oppidum Caypham dictum : exin juxta Doram vel Pirgul, postea juxta Caesaream Palæstinæ incessimus².

Ce nom de Pirgul me paraît être une corruption du mot grec Πύργος (tour), mot par lequel les Grecs désignaient peut-être alors ce lieu, à cause de la tour qui s'élevait sur le promontoire septentrional du port et qui, remontant, selon toute apparence, par sa première fondation, jusqu'aux Phéniciens, avait dû être rebâtie à une époque postérieure. Les ruines que l'on en voit encore maintenant paraissent dater, comme je l'ai dit, du moyen âge, et peuvent être attribuées soit aux musulmans, soit aux croisés. Comme elle occupait le point culminant de la ville et qu'elle défendait, en outre, le port, elle attirait, surtout de loin, l'attention, et c'est ce qui explique pourquoi le nom de Πύργος pouvait être également appliqué à la ville entière, quand celle-ci était probablement à moitié détruite et ne consistait plus qu'en un petit bourg resserré autour de ce promontoire fortifié et du port.

¹ Lequien, *Oriens Christianus*, t. III, p. 577 et suiv.

² *Gesta Dei per Francos*, édit. Bongars, p. 396.

Dans Winisau, cette même localité est désignée sous le nom de *Mirla*¹.

Aujourd'hui, comme nous l'avons vu, Dora est complètement détruite et abandonnée, et, à quelques minutes de distance au sud de l'emplacement qu'elle occupait, se trouve le village de Tantoura.

Le chevalier d'Arvieux l'écrivit *Tartoura*, et dit que de son temps c'était un petit marché où les Bédouins venaient échanger le fruit de leur butin contre de la toile et du riz².

¹ *Itinerarium regis Anglorum Richardi*, l. IV, c. XIV. — ² *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, t. II, p. 12.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

OUED KERADJEH. — NAHR ZERKA. — KHARBET ABOU-TANTOUR. — KAISARIEH (CÉSARÉE MARITIME). — KHARBET MIAMAS. — KHARBET OUMM EL-A'LAK. — HALTE POUR LA NUIT.

OUED KERADJEH.

Le 20 juin, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin, nous quittons Tantoura, pour prendre la direction du sud.

A quatre heures cinquante-cinq minutes, je remarque que la route a été taillée à travers les rochers de la côte.

A cinq heures cinq minutes, nous franchissons l'*Oued Keradjeh*, واد كراجة. A l'endroit où nous le passons à gué, il mesure 12 pas de large, et la profondeur de l'eau est d'environ 60 centimètres. Il serpente en de nombreux replis à travers la plaine qu'il sillonne avant d'aboutir à la mer. On l'appelle également *Oued Tantoura*, واد تنتورا; d'autres enfin le désignent sous le nom de *Oued ad-Defla*, واد الدفلا.

C'est très-probablement le *Xόρσεος* que Ptolémée mentionne au sud de Dora¹, et qu'il appelle pareillement ailleurs *Χρυσορροάας*², nom identique à celui d'une rivière coulant aux environs de Damas. Cette dernière désignation semblerait annoncer que ce petit fleuve roulait de l'or dans son lit; mais M. l'abbé Mignot³ fait observer, peut-être avec quelque raison, que, comme on n'a aucune preuve que l'on trouvât de l'or dans la Phénicie, le nom de *Chrysorrhoeas* pourrait bien tout simplement ne différer du premier que par l'ad-

¹ Ptolémée, *Géographie*, l. V, c. xv.

² *Géographie*, l. V, c. xvi.

³ *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXIV, p. 325.

dition de *ρόας* (*Chorsei fluentum*); et, dans ce cas, il faudrait lire *Χορσεουρόας*, au lieu de *Χρυσορόας*.

A cinq heures cinquante minutes, nous laissons à notre droite, à une faible distance du rivage, trois petits îlots dont le plus grand s'appelle *Djéziret el-Melath*, جزيرة الملاط.

NAHR ZERKA.

A six heures vingt minutes, nous traversons le *Nahr Zerka*, نهر زرقا, près de son embouchure dans la mer et à côté des restes d'un ancien pont, actuellement détruit, qui avait cinq arches. A cette époque de l'année, ce petit fleuve n'a, en cet endroit, que 20 pas de large, et, bien que nos chevaux en le passant n'aient de l'eau que jusqu'au poitrail, néanmoins ils n'arrivent pas à l'autre bord sans quelque difficulté, à cause de la rapidité du courant, qui les entraîne à la dérive.

Richard Pococke a identifié, non sans raison, le *Nahr Zerka* avec le *flumen Crocodilon* signalé par Pline :

Fuit oppidum Crocodilon, est flumen¹.

Ce voyageur ajoute :

J'ai appris à Acre qu'il y avait des crocodiles dans la rivière Zerka. J'ai trouvé depuis dans un historien, Jean de Vitry, qu'il y avait des crocodiles dans la rivière de Césarée de Palestine. On m'a dit qu'ils étaient petits et d'environ 5 à 6 pieds de long².

Ce que Pococke avait appris à Acre m'a été confirmé de la manière la plus positive par les différents guides que j'ai employés les quatre fois que j'ai franchi le *Nahr Zerka*, en 1854, en 1863 et en 1870; tous m'ont assuré qu'il existe de petits crocodiles dans cet humble fleuve, et qu'il ne faut pas s'y baigner sans précaution. D'après une tradition répandue parmi les indigènes, deux couples

¹ Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. xvii. — ² Richard Pococke, *Description de l'Orient*, t. III, p. 168.

de crocodiles auraient été jadis transportés d'Égypte en Palestine et déposés, l'un dans le Zerka, l'autre dans une autre rivière qui coule au sud de Césarée. Cette tradition est très-probablement erronée, mais le fait qu'elle prétend ainsi expliquer semble incontestable, et les allégations actuelles des Arabes qui habitent dans cette partie de la Palestine viennent à l'appui des assertions de Jacques de Vitry et de Godefroy Winisaufr. Jacques de Vitry s'exprime ainsi :

In fluvio autem Nili plusquam alio inveniuntur crocodili in flumine autem Cæsareæ Palæstinæ similiter habitant ¹.

Nous lisons de même, dans Godefroy Winisaufr, que l'armée de Richard Cœur-de-Lion campa près du fleuve voisin de Césarée, fleuve, dit-il, qui était appelé *fleuve des Crocodiles*, parce que deux soldats qui s'y baignaient avaient été dévorés par ces animaux :

Consummato maximo cum labore diei illius itinere, pervenit exercitus usque Cæsaream fixis ibidem tentoriis, pernoctabat gens nostra juxta fluvium civitati proximum qui vocabatur fluvius Crocodilorum, eo quod crocodili duos milites devoraverant ibi balneantes ².

Ce nom de *fleuve des Crocodiles*, donné au fleuve de Césarée, était, à la vérité, beaucoup plus ancien que ne le prétend ici Godefroy Winisaufr, puisque Pline, comme nous l'avons vu, le désigne déjà sous cette appellation, mais la mort de ces deux soldats dévorés dans les eaux du Nahr Zerka par des crocodiles, au moment où ils s'y baignaient, n'est nullement un fait à révoquer en doute, comme quelques critiques ont été tentés de le faire.

Le moine Burchard du Mont-Sion, qui parcourait la Palestine vers 1283, affirme également que, à l'orient de Césarée, s'étend un marais dont l'eau est douce et profonde et qui renferme, ajoute-il, une multitude de crocodiles :

Cingitur (Cæsarea) ab occidente mari magno, ab oriente palude quadam

¹ *Gesta Dei per Francos*, p. 1103. — ² *Itinerarium regis Anglorum Richardi*, l. II, c. XIV.

dulci et profunda, in qua est multitudo crocodilorum. Et incideram ibi in periculum valde magnum, nisi Dominus misericorditer abstulisset ¹.

Le même fait est rapporté par Marinus Sanutus :

Ab oriente autem habet (Cæsarea) paludem aquæ dulcis magnæ et profundæ, quæ crocodilos nutrit².

KHARBET ABOU-TANTOUR (CROCODILOPOLIS).

Sur la rive gauche de l'Oued Zerka s'élève un monticule sablonneux, qui, du côté de la mer, est bordé de rochers et de récifs. Sur le point culminant de cette petite colline on remarque, au milieu des broussailles, les arasements d'une tour, et près de là un fragment de mosaïque en petits cubes noirs, blancs et jaunes. Ailleurs, les débris d'autres constructions émergent au-dessus du sable. Ce sont là probablement les seuls restes encore visibles de la petite ville des Crocodiles, signalée sur cette côte par Strabon et par Pline, et qui, déjà de leur temps, n'existait plus en quelque sorte qu'à l'état de simple souvenir.

Nous lisons, par exemple, dans Strabon :

Μετὰ δὲ τὴν Ἄκην Στράτωνος Πύργος πρόσορμον ἔχων· μεταξύ δὲ ὁ τε Κάρμηλος τὸ ὄρος καὶ πολιχνίων ὀνόματα, πλέον δ' οὐδέν, Συκαμίνων πόλις, Βουκόλων καὶ Κροκοδείλων πόλις, καὶ ἄλλα τοιαῦτα· εἶτα δρυμὸς μέγας τις³.

« Après Ace, est la Tour de Straton, qui a un mouillage; et entre elles se trouvent le mont Carmel et des villes qui ne sont plus que des noms et rien davantage, telles que Sycaminopolis, Boucolopolis et Crocodilopolis et autres semblables. Puis vient une grande forêt. »

De son côté, Pline s'exprime ainsi :

Hinc redeundum est ad oram, atque Phœnicen. Fuit oppidum Crocodilon, est flumen : memoria urbium, Doron, Sycaminon. Promontorium Carmelum⁴.

¹ Burchard du Mont-Sion, c. x, p. 83, édit. Laurent.

² Marinus Sanutus, *Secreta fidelium crucis*, l. III. Partie 6.

³ Strabon, *Géographie*, l. XVI, p. 758, éd. Casaubon.

⁴ Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. xvii.

Strabon, comme on le voit dans ce passage, descend du nord au sud; Pline, au contraire, remonte du sud au nord, et il résulte de leur témoignage que Crocodilopolis précédait immédiatement vers le nord la Tour de Straton, étant elle-même au sud de Sycaminopolis et de Boucolopolis, dernière ville, à la place de laquelle Pline mentionne Dora, ce qui permet de les identifier entre elles. Quoi qu'il en soit, la ville de Crocodilopolis n'existait déjà plus de leur temps, et, attendu que Pline, en la nommant comme détruite, *fuit oppidum Crocodilon*, fait mention aussitôt après d'un fleuve ainsi appelé, *est flumen*, nous devons en conclure que la ville et le fleuve se touchaient. Or il est impossible de ne pas reconnaître ce fleuve dans le Nahr Zerka, que les Arabes appellent encore aujourd'hui quelquefois *Mouïet et-Temsah*, موية القمساخ (l'eau du crocodile), et qui, d'après eux, contient toujours des amphibies de cette espèce. Si donc le Nahr Zerka est le *flumen Crocodilon* de Pline, nous devons chercher sur ses bords et près de la côte la ville de ce nom; et comme précisément, au sud de l'embouchure de ce petit fleuve, on rencontre quelques débris d'anciennes constructions presque entièrement ensevelis sous le sable et épars au milieu des broussailles, on peut en conclure légitimement que ce sont là les restes de l'antique ville de Crocodilopolis. Que si l'on objecte que le monticule en question n'a jamais pu servir d'assiette à une ville, quelque petite qu'elle fût, étant trop peu considérable pour cela, je répondrai que, avant que la Tour de Straton devînt la ville de Césarée, et avant la construction de l'aqueduc dont je parlerai tout à l'heure, la ville de Crocodilopolis pouvait s'étendre à l'est et au sud du monticule, et que ses ruines auront probablement été employées comme matériaux de construction pour bâtir cet aqueduc.

Quant à la tour dont j'ai signalé les arasements, elle a pu être rebâtie, même après la destruction de la ville, pour défendre les approches de Césarée du côté nord et commander l'embouchure de l'Oued Zerka.

KAISARIEH, JADIS CÉSARÉE MARITIME.

A six heures cinquante minutes, nous quittons le Kharbet Abou-Tantour, pour nous diriger vers le sud, longeant le rivage à notre droite et, à notre gauche, les restes d'un ancien aqueduc qui amenait jadis à Césarée les eaux de Sebbarin. Il paraît de construction romaine et remonte, selon toute apparence, à Hérode. Les arches qui le soutenaient sont presque entièrement ensevelies sous le sable, et l'on distingue seulement, çà et là, la partie supérieure du canal qui les surmontait et où coulait l'eau. Quelques-unes néanmoins sont encore un peu visibles; elles sont cintrées et construites en magnifiques pierres de taille; au-dessus règne une corniche, couronnée elle-même par le canal dont j'ai parlé. Quand cette belle ligne d'aqueduc n'était point envahie, comme elle l'est maintenant, par les masses énormes de sable sous lesquelles elle est comme enfouie, elle devait orner singulièrement la route septentrionale conduisant, le long de la côte, à Césarée.

A sept heures quarante minutes, nous faisons halte au milieu des ruines de *Kaisariéh*, قيسارية, dans l'enceinte réduite de la Césarée du moyen âge. Cette enceinte, relevée pour la dernière fois par saint Louis, est à peu près telle que l'ont laissée Bibars Ben-Dôkdar, qui la ruina en 1265, et Khalil el-Aschraf, qui acheva de la renverser en 1291. Le sommet des remparts et des tours a été détruit, et de nombreuses brèches ont été pratiquées en beaucoup d'endroits. Néanmoins la configuration générale de l'enceinte est encore très-bien conservée. Elle forme un parallélogramme, irrégulier du côté de la mer, dont elle suit les contours, et mesure 500 mètres de long du nord au sud, sur une largeur moyenne de 300 mètres de l'est à l'ouest. L'épaisseur des murs est d'environ 2 mètres dans leur partie supérieure, car ils sont plus larges à leur base, qui s'enfonce en talus dans le sol. Ils avaient été construits avec des pierres de moyenne grandeur, mais régulièrement agencées entre elles. De distance en distance s'élevaient des tours longues de 11 mètres

sur 9 de large; elles étaient à deux étages, et étaient reliées les unes aux autres par une sorte de corridor étroit, ménagé dans l'épaisseur du talus et courant le long des courtines. On compte encore dix de ces tours sur la face orientale, trois sur la face septentrionale et quatre sur la face méridionale. Vers la mer, il ne subsiste plus guère que les arasements des remparts. Trois portes donnaient entrée dans la ville du côté de la terre, et une quatrième la mettait en communication avec le port. Des fossés, larges d'une quinzaine de mètres et munis de murs d'escarpe et de contrescarpe, régnaient autour de cette enceinte. Vers le sud-ouest, une langue de terre rocheuse s'avance dans la mer et sépare deux anses, dont celle du sud s'ouvrait devant un faubourg, à l'époque des croisades, et celle du nord servait de port à la cité proprement dite. Cette langue de terre était comme un môle naturel, qu'Hérode agrandit ensuite. Nous savons, en effet, par l'historien Josèphe, que ce monarque entreprit d'immenses travaux pour créer en cet endroit un port sûr et vaste, qui pût rivaliser avec le Pirée et même le surpasser. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

Hérode, ayant remarqué que, parmi les villes maritimes, il y en avait une, appelée Tour de Straton, qui était, à la vérité, tombée dans un état assez misérable, mais qui, par l'avantage de sa position, était susceptible de se prêter aux plans magnifiques qu'il méditait, la reconstruisit tout entière en pierre blanche et l'orna de palais superbes; ce en quoi il fit éclater surtout la grandeur naturelle de ses conceptions. Depuis Dora jusqu'à Joppé, entre lesquelles est située cette ville, la côte était entièrement dépourvue de ports, au point que tous ceux qui naviguaient le long de la Phénicie en se dirigeant vers l'Égypte étaient contraints de mouiller en haute mer, tant ils redoutaient les menaces de l'Africus, dont le souffle, même quand il est peu violent, soulève tellement les vagues contre les rochers, que la mer, par le ressac des lames qui reviennent sur elles-mêmes, est au loin agitée avec fureur. Mais le roi, par ses dépenses et par ses efforts généreux, triompha de la nature et créa un port plus grand que celui du Pirée et, dans les enfoncements de ce port, d'autres mouillages profonds pour les navires. Bien que le lieu lui opposât de grands obstacles, il lutta contre les difficultés de manière que la solidité de la construction la rendit inexpugnable à l'impétuosité des flots et que la beauté dont elle était ornée fût aussi parfaite que si rien n'eût été difficile. Après avoir mesuré tout

l'espace que nous avons indiqué pour le port, il fit jeter dans la mer, à la profondeur de 20 brasses, des pierres dont la plupart avaient 50 pieds de long, 10 de large; quelques-unes étaient encore plus considérables. Quand il eut comblé l'abîme, il éleva, dans une longueur de 200 pieds, le mur qui surgissait au-dessus de la mer. Les 100 premiers pieds de cette digue étaient destinés à briser les vagues, d'où lui venait le nom d'avant-môle (en grec *προκυμιά*); le reste formait les soubassements du mur en pierre qui courait autour du port. Ce mur était flanqué par intervalle de très-grandes tours, parmi lesquelles la plus belle et la plus importante s'appelait Drusia, du nom de Drusus, beau-fils de l'empereur. De nombreux magasins voûtés servaient d'abri à ceux qui abordaient, et tout l'espace qui s'étendait en avant et alentour formait pour eux une large promenade. L'entrée du port était tournée vers le septentrion (le vent qui souffle du nord étant en ce lieu le plus doux de tous). Des deux côtés de cette entrée, on remarquait trois colosses soutenus sur des colonnes. Les uns, ceux qui se trouvaient à la gauche des navigateurs qui pénétraient dans le port, s'élevaient sur une tour pleine; les autres, ceux de droite, sur deux pierres droites réunies ensemble et dépassant en grandeur la tour qui leur faisait vis-à-vis¹.

Josèphe reproduit les mêmes détails et en des termes à peu près identiques dans ses *Antiquités judaïques*².

Décrivons maintenant ce port, tel qu'il existe aujourd'hui. Déjà à l'époque de Guillaume de Tyr, il était loin d'offrir un asile sûr aux vaisseaux, car nous lisons dans cet écrivain, à propos de Césarée :

Erat autem locus portu carens, quamvis de eodem Herode legatur quod multis sumptibus et cura diligentiore, inutiliter tamen, elaboraverit ut tutam ibi aliquam navibus præberet stationem³.

Le môle méridional, en grande partie détruit, comme les autres constructions du port, garde encore des vestiges considérables de la forteresse que les croisés y avaient bâtie, et qui succédait sans doute à un château fort musulman, construit lui-même, selon toute apparence, sur les ruines de la tour de Drusus, qui, à son tour, avait peut-être remplacé celle de Straton. Quoi qu'il en soit, les

¹ *Guerre des Juifs*, l. I, c. xvi, §§ 5, 6 et 7.

² *Antiquités judaïques*, l. XV, c. ix, § 6.

³ Guillaume de Tyr, l. X, c. xv.

assises inférieures de cette forteresse consistent en gros blocs, la plupart taillés en bossage et provenant probablement de constructions antérieures. De nombreuses colonnes antiques en granit gris, en granit rose et en marbre, faisant une légère saillie au dehors, ont été engagées comme pièces de soutènement dans le corps de la maçonnerie. Elles devaient orner autrefois, à l'époque d'Hérode, des temples ou des palais. En 1854 et en 1863, j'avais encore admiré les restes d'une belle salle ogivale dont les nervures des voûtes reposaient sur des consoles triangulaires; mais depuis elle a été presque entièrement démolie, et d'énormes pans de murs renversés gisent, à droite et à gauche, dans les flots. Vers l'ouest, sous les constructions du moyen âge on distingue les arasements de trois chambres contiguës pavées en mosaïque, qui datent vraisemblablement de l'époque hérodienne.

A l'est, le promontoire qui couronnait le château fort dont je viens de parler était isolé de la terre ferme par un fossé large de 25 pas et bordé, à l'orient, par une puissante chaussée. Ce fossé, actuellement aux trois quarts comblé, était un véritable canal, où l'eau de la mer pénétrait, et qui devait mettre en communication le port proprement dit avec l'anse située plus au sud, dont cette langue rocheuse, à la fois naturelle et artificielle, le séparait.

La deuxième jetée du port, celle du nord, est complètement détruite. Sur l'emplacement qu'elle occupait, on aperçoit une quantité prodigieuse de colonnes de granit couchées au milieu des flots. Quant à l'entrée de ce bassin, qui, effectivement, m'a paru égal, pour la grandeur, à celui du Pirée grandeur suffisante pour les petits navires d'autrefois, mais qui paraîtrait bien mesquine actuellement, il va sans dire que les colosses qui l'ornaient à droite et à gauche sont depuis longtemps ou transportés ailleurs ou engloutis au fond de la mer. Le bassin lui-même, lorsque l'eau est calme et transparente, semble en partie rempli par une foule de débris de toutes sortes jetés là pour le combler. D'autres, destinés sans doute à être embarqués, ont été abandonnés, après de vains efforts pour les mettre à bord. Parmi ces derniers, on distingue particu-

lièrement un magnifique bloc de syénite rose, qui, non loin de la forteresse, domine la surface de l'eau.

Autour du port, quelques dalles, encore en place çà et là, sont les vestiges du beau quai servant de promenade dont il est question dans l'historien Josèphe. En ce qui concerne les nombreux abris voûtés mentionnés par le même écrivain, ils ont été complètement rasés. Toutefois, on en découvre encore des vestiges en dehors de l'enceinte du moyen âge.

Que si maintenant nous parcourons intérieurement cette même enceinte, au milieu des chardons, des broussailles et des hautes herbes épineuses qui partout hérissent le sol, nous heurtons à chaque pas des matériaux accumulés en tas ou dispersés, provenant de maisons ou d'édifices démolis. Il ne faut même s'avancer qu'avec précaution, et en sondant préalablement le terrain, à travers ce fourré épais ; car on y a pratiqué d'innombrables excavations pour en extraire, comme d'une carrière, des pierres, des morceaux de marbre et des colonnes. Sauf les beaux canaux souterrains signalés par Josèphe, les autres constructions dues à Hérode ont sans doute disparu depuis longtemps pour faire place à des constructions musulmanes, lors de la conquête de la Palestine par les Arabes ; celles-ci, à leur tour, à l'époque des croisades, ont subi des remaniements considérables, à cause des dévastations que la guerre fit alors éprouver à la ville ; enfin, les restaurations elles-mêmes exécutées par les croisés ont été, à deux reprises différentes, ravagées par les musulmans, redevenus les maîtres du pays. Pour mettre le comble à tant de bouleversements successifs, l'intérieur de cette enceinte abandonnée est, depuis de longues années, une véritable mine de matériaux de toutes sortes, où l'on continue à en puiser encore de nos jours. Les quatre fois, en effet, que j'ai visité Kaisarieh, j'ai toujours vu des Arabes occupés à en dépecer, si je puis dire, les débris, pour les vendre ou les transporter ailleurs. Qu'on ne s'étonne donc plus si, de la ville des croisades elle-même, à l'exception de ses remparts et de sa forteresse, il subsiste si peu de chose encore debout. La ruine la plus importante qui attire tout

d'abord l'attention est celle d'une église tournée de l'ouest à l'est. Elle mesurait environ 70 pas de long sur 28 de large. Sa façade occidentale était soutenue par quatre contre-forts, qui existent encore. De ses trois nefs complètement renversées, il ne reste plus qu'un amas confus de décombres. Les assises inférieures de ses trois absides semi-circulaires sont, au contraire, presque toutes en place. Sous les nefs règne une crypte voûtée en plein cintre, qui paraît antérieure à l'église. Celle-ci offre dans sa construction les mêmes caractères que l'enceinte. Comme les remparts et la forteresse, elle avait été revêtue au dedans et au dehors d'un appareil de pierres de faible dimension, mais très-régulièrement agencées entre elles. Par la position qu'elle occupe en face du port sur un monticule, elle est située, selon toute apparence, sur le même emplacement que le magnifique temple élevé en l'honneur d'Auguste par Hérode, et où l'on admirait deux colosses, l'un, celui d'Auguste, comparable, dit Josèphe, au Jupiter d'Olympie, et l'autre, celui de Rome, à la Junon d'Argos.

Καὶ τοῦ στόματος ἀντικρὺς ναὸς Καίσαρος ἐπὶ γηλόφου, κάλλει καὶ μεγέθει διάφορος· ἐν δὲ αὐτῷ κολοσσὸς Καίσαρος, οὐκ ἀποδέων τοῦ Ὀλυμπίασι Διὸς, ᾧ καὶ προσεΐκασται, Ῥώμης δὲ ἴσος Ἡρα τῇ κατ' Ἄργος¹.

« Vis-à-vis de l'entrée du port, se trouvait, sur une éminence, le temple de l'empereur, aussi remarquable par sa beauté que par sa grandeur. On voyait dans ce temple une statue colossale d'Auguste, nullement inférieure au Jupiter d'Olympie, sur le modèle duquel elle avait été faite, et un autre colosse, dédié à Rome, comparable à la Junon d'Argos. »

Lorsque Césarée embrassa la religion chrétienne, il est à croire que ce temple fut détruit pour faire place à une église, ou bien fut consacré à la religion nouvelle et devint la cathédrale de la ville. A l'époque de la première croisade, là s'élevait la principale mosquée de Césarée, et lorsque, en 1104, cette place tomba au pouvoir de Baudouin I^{er}, roi de Jérusalem, les vainqueurs y massa-

¹ *Guerre des Juifs*, l. I, c. xxi, § 7.

crèrent une multitude immense de musulmans, qui s'y étaient réfugiés. Ce fait est consigné dans le passage suivant de Guillaume de Tyr :

Erat autem in parte civitatis, in loco edito ubi olim ab Herode ad honorem Augusti Cæsaris miro opere dicitur fabricatum templum, publicum civitatis oratorium : illuc universus pene civitatis populus, quoniam orationis locus erat, spe consequendæ salutis, confugerat. Quo effracto, tanta eorum qui intro se intulerant facta est strages, ut occidentium de cruore occisorum bases tingerentur. In hoc eodem oratorio repertum est vas coloris viridissimi, in modum paropsidis formatum, quod prædicti Genuenses smaragdinum reputantes, pro multa summa pecuniæ in sortem recipientes, ecclesiæ suæ pro excellenti obtulerunt ornatu, unde etiam usque hodie transeuntibus per eos magnatibus vas idem quasi pro miraculo solent ostendere, persuadentes quod vere sit, id quod color esse indicat, smaragdus¹.

De mosquée mahométane, cet édifice, après la prise de Césarée par les croisés, redevint ce qu'il avait été sans doute avant la conquête arabe, c'est-à-dire une église métropolitaine.

Ailleurs, dans une autre partie de l'enceinte du moyen âge, les assises inférieures d'un second monument, qui, à cause de son orientation, peut être regardé également comme une ancienne chapelle, sont encore debout.

Quant aux autres édifices de la Césarée latine, telle que les croisés l'avaient faite, ils ont été tellement détruits qu'il est difficile de les décrire. Quelques pans de murs et les arasements de plusieurs grands bâtiments démolis, dont il est malaisé de reconnaître le plan au milieu des épaisses broussailles qui en enveloppent de toutes parts les décombres, tels sont les seuls restes qui subsistent de la cité des croisades.

En dehors de l'enceinte du moyen âge, les ruines que l'on rencontre étaient renfermées dans l'enceinte antique; celle-ci décrivait une ligne demi-circulaire autour du port et des petites baies qui l'avoisinent, et les arasements qui en subsistent, et que l'on peut

¹ Guillaume de Tyr, l. X, c. xvi.

suivre encore sur beaucoup de points, prouvent que l'enceinte des croisades ne comprenait guère que la neuvième partie de la cité ancienne.

Sortons d'abord de la cité du moyen âge par la porte du sud, encore debout, ainsi qu'une partie des deux tours qui la flanquaient. Après avoir passé devant une première anse, on observe à gauche, sur les pentes demi-circulaires d'une colline, les vestiges d'un théâtre, dont tous les gradins ont disparu. Il mesurait environ cent vingt pas de développement dans sa partie supérieure; une dizaine de fûts de colonnes en granit rose gisent près de l'endroit où était la scène, qui est complètement détruite.

Il est question de ce monument dans Josèphe :

Κατεσκευάσε δ' αὐτῇ καὶ θεάτρον ἐκ πέτρας καὶ πρὸς τῷ νοτίῳ τοῦ λιμένος ὀπισθεν ἀμφιθέατρον, πολλὸν ὄχλον ἀνθρώπων δέχεσθαι δυνάμενον καὶ κείμενον ἐπιτηδείως ἀποπλεύειν εἰς τὴν θάλατταν¹.

« Hérode bâtit également pour la ville un théâtre, pratiqué dans le roc, et derrière, au midi du port, un amphithéâtre pouvant contenir une grande multitude d'hommes et situé de manière à avoir vue sur la mer. »

Le théâtre dont je viens de signaler les débris avait été, effectivement, creusé en partie dans le roc, puisqu'on avait profité, pour le construire, des flancs demi-circulaires d'une colline formée à la fois de terre et de roc.

Quant à l'amphithéâtre mentionné dans ce même passage, il a été entièrement démoli.

En continuant à s'avancer vers le sud, on laisse à sa droite une seconde anse, peu considérable et, à sa gauche, les débris d'une tour sur une colline. Il n'en subsiste plus que le blocage intérieur d'un gros pan de mur dont le revêtement a été enlevé. Les ruines de cette tour se trouvent à un kilomètre environ vers le sud de l'enceinte du moyen âge, et elle semble avoir appartenu à la ligne méridionale de l'enceinte antique, qui s'élevait sur une chaîne de

¹ *Antiquités judaïques*, l. XV, c. IX, § 6.

monticules sablonneux, aujourd'hui couverts de lentisques dont les touffes, jointes à l'accumulation du sable, dérobent à la vue les arasements des anciens remparts.

Au delà de ces collines règne un ravin, qui, probablement, est artificiel et servait jadis de fossé.

Si maintenant nous nous avançons à l'est de l'enceinte des croisades, il nous faut parcourir au moins 900 mètres pour retrouver vers l'orient les vestiges de l'enceinte hérodiennne. Nous avons à traverser, pour les atteindre, plusieurs champs, les uns actuellement cultivés, les autres hérissés de ronces et de gigantesques chardons, au milieu desquels on a beaucoup de peine à se frayer un passage. En outre, on a partout excavé et bouleversé le sol pour en extraire des matériaux antiques. Toutefois, on rencontre encore çà et là des fûts de colonnes, soit en granit, soit en marbre; de nombreux petits cubes noirs, blancs et rouges, restes d'anciennes mosaïques; quelques arasements de maisons ou d'édifices renversés, des puits, des citernes et des bassins. Mais ce qui a frappé particulièrement mon attention, c'est, au milieu d'un champ, un bel obélisque en granit rose gisant à terre. Arraché de sa base, qui est encore en place et elle-même de granit rose, il a été brisé et scié en plusieurs endroits, afin de pouvoir être plus facilement emporté; néanmoins, sauf le pyramidion, qui a été enlevé, il paraît avoir déjoué, par sa masse, les efforts de ceux qui voulaient l'enlever, et il est toujours là couché sur le sol, mesurant 14 mètres de long; il devait avoir dans le principe un mètre de plus, quand il était muni encore de sa pointe. Les trois faces visibles de cet obélisque sont parfaitement unies, et aucune inscription n'y a été gravée. J'ignore si la face qui regarde la terre porte quelques caractères, soit hiéroglyphiques, soit autres. Dans le même champ, on remarque trois bornes gigantesques, également en syénite rose, et qu'on a commencé à scier. Ces bornes n'indiqueraient-elles pas que nous sommes sur l'emplacement d'un ancien cirque, dont elles terminaient la *spina*, l'obélisque en occupant le centre?

Enfin, au delà de l'enceinte du moyen âge, vers le nord, on

observe, en suivant les sinuosités de la côte, les traces de quais dallés, les débris de plusieurs anciens magasins, les restes de quelques tours et des courtines qui les reliaient entre elles, et ceux de deux aqueducs, dont l'un amenait à Césarée les eaux du Nahr Zerka et l'autre celles de Sebbarin. Puis l'on atteint, à 800 mètres environ au nord de l'enceinte des croisades, la ligne septentrionale du mur antique, qu'indiquent encore des arasements assez visibles.

J'oubliais de signaler aussi un ancien égout, dans lequel j'ai pu m'engager une trentaine de pas seulement, des éboulements m'ayant empêché d'aller plus loin; il était construit avec des pierres de taille très-régulièrement agencées entre elles, et surmonté d'une voûte cintrée. C'est l'un de ceux qui aboutissaient à la mer, et que mentionne Josèphe dans le passage suivant :

Τὰ δ' ὑπ' αὐτὴν ὑπόνομοί τε καὶ λαῦραι ππραγματεῖαν οὐκ ἐλάττω τῶν ὑπερφοδομημένων ἔχουσαι. Τούτων αἱ μὲν κατὰ σύμμετρα διαστήματα φέρουσιν εἰς τὸν λιμένα καὶ τὴν θάλατταν, μία δὲ ἐγκαρσία πᾶσας ὑπέζωκεν, ὡς τοὺς τε ὄμβρους εὐμαρῶς καὶ τὰ λύματα τῶν οἰκητόρων συνεκδίδοσθαι, τὴν τε θάλατταν, ὅταν ἔξωθεν ἐπιγένηται, διαρρέειν καὶ τὴν σύμπασαν ὑποκλύζειν πῶλιν¹.

« Quant aux voies souterraines et aux canaux qui avaient été pratiqués sous la ville de Césarée, ils ne dénotaient pas un travail moins considérable que les constructions qui s'élevaient par-dessus. Parmi ces égouts, les uns, séparés par des distances égales, aboutissent au port et à la mer; ils sont traversés par un autre, qui les enveloppe tous; de cette manière, ils pouvaient facilement recueillir les pluies et les immondices de la ville, et, d'un autre côté, la mer, pouscée par les vents du dehors, pouvait y pénétrer et laver ainsi le dessous de la cité. »

Tel est, en peu de mots, le résumé des principales ruines que présente l'emplacement, depuis longtemps désert, de Césarée. A l'époque d'Hérode, cette ville devait être l'une des plus grandes et des plus belles de la Palestine. Munie d'un port et de plusieurs petites anses, elle avait près de 6 kilomètres de pourtour. L'historien Josèphe la décrit comme percée de rues très-régulières, qui

¹ *Antiquités judaïques*, l. XV, c. ix, § 6.

aboutissaient au port. Les édifices publics, et même les maisons des particuliers, étaient bâtis avec des pierres blanches et polies.

Προσεχεῖς δὲ οἰκίαι τῷ λιμένι, λευκοῦ καὶ αὐταὶ λίθου, καὶ κατατείνοντες ἐπ' αὐτὸν οἱ σιενωποὶ τοῦ ἄσπεος, πρὸς ἓν διάστημα μεμετρημένοι¹.

Περίκεινται δ' ἐν κύκλῳ τὸν λιμένα λειοτάτου λίθου κατασκευῆ συνεχεῖς οἰκίσεις²...

Une multitude de colonnes en pierre, en marbre et en granit ornaient ses temples et ses portiques. Deux aqueducs fournissaient à ses besoins une eau abondante.

Plus tard, soit à l'époque musulmane avant les croisades, soit seulement lors de l'occupation des Latins, elle se renferma dans une enceinte moins étendue, afin de pouvoir mieux se défendre.

Analysons maintenant son histoire et indiquons les principaux événements dont elle a été le théâtre.

Avant le règne d'Hérode, Césarée nous est complètement inconnue; nous savons seulement qu'elle s'appelait *Tour de Straton*, sans doute du nom de son fondateur, et qu'elle était habitée par des Grecs originaires de Syrie. Hérode l'Ascalonite la rebâtit, vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, sur un plan beaucoup plus vaste, et, comme nous l'avons vu d'après le témoignage de Josèphe, ce roi, par les immenses travaux qu'il y accomploit et les sommes énormes qu'il y consacra, fit de ce simple établissement maritime la plus remarquable cité et le meilleur port de la Palestine. Après avoir employé douze ans à reconstruire cette place et à l'orner avec magnificence, il la dédia par des fêtes solennelles, et l'appela *Césarée*, en l'honneur de César Auguste. Pour témoigner encore davantage sa reconnaissance à l'empereur, il adjoignit cette ville à la province de Syrie; et il donna au port le nom de *Sébasté*, Σεβαστός (traduction grecque du mot latin *Augustus*). De là vient que cette ville, dans plusieurs de ses anciennes monnaies, est surnommée *Καيسάρεια ἢ πρὸς Σεβαστῷ λιμένι*³. C'est ainsi qu'elle se distinguait

¹ *Guerre des Juifs*, l. I, c. xvi, § 7.

² *Antiq. judaïq.*, l. xv, c. ix, § 6.

³ *Mémoires de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, t. xxvi, p. 446 et suiv.

d'autres *Césarée* et, en particulier, de la Césarée de Philippe, que le tétrarque Philippe, fils d'Hérode, fonda quelque temps après au pied du mont Panéas, et qui, dans les médailles, s'appelait *Καισαρεία Σεβαστή ὑπὸ Πανείῳ*.

On désignait également cette ville sous le nom de *Césarée maritime* ou de *Césarée de Palestine*. Dans la suite, lorsque Vespasien y eut envoyé une colonie, elle fut surnommée *colonia prima Flavia*.

Stratonis Turris, eadem Cæsarea, ab Herode rege condita : nunc colonia prima Flavia, a Vespasiano imperatore deducta¹.

C'est dans la Césarée qui nous occupe en ce moment que, à la fin de l'année 43 de l'ère chrétienne, Hérode Agrippa succomba à un mal soudain dont il fut atteint.

Voici comment les Actes des apôtres racontent sa mort :

19. Hérode, ayant fait chercher Pierre sans qu'on pût le trouver, fit faire le procès aux gardes et commanda qu'on les conduisît au supplice. Puis, il descendit de Judée à Césarée, où il s'arrêta.

20. Or il était fort irrité contre les Tyriens et les Sidoniens. Mais ceux-ci vinrent le trouver d'un commun accord, et ayant gagné Blastus, chambellan du roi, ils lui demandèrent la paix, parce que leur pays tirait sa subsistance de celui d'Hérode.

21. Ce prince donc, leur ayant fixé un jour d'audience, se revêtit de ses habits royaux et, assis sur son tribunal, il les haranguait.

22. Le peuple s'écria : C'est la voix d'un dieu et non d'un homme.

23. Aussitôt un ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas donné gloire à Dieu, et il expira rongé de vers².

Josèphe raconte cette mort d'une manière différente et avec d'autres circonstances.

D'après son récit³, Hérode Agrippa, s'étant rendu à Césarée, y célébrait des jeux en l'honneur de l'empereur. Le second jour des spectacles, le roi, revêtu d'un habillement tout entier tissu d'argent et d'un travail admirable, s'avança vers le théâtre, au lever de l'au-

¹ Pline, *Hist. natur.* l. V, c. XIV. — ² *Actes des apôtres*, c. XII, v. 19-23. — ³ *Antiq. judaïq.* l. XIX, c. VIII, § 2.

rore. Là, les premiers rayons du soleil faisant étinceler l'argent de ses vêtements, la foule qui le contemplait fut éblouie de cet éclat merveilleux, et bientôt ses courtisans s'écrièrent de toutes parts qu'il était un dieu et non plus un homme, comme ils l'avaient cru jusqu'alors. Le roi ne rejeta point cette flatterie sacrilège; mais ensuite, levant les yeux en l'air, il vit au-dessus de sa tête un hibou perché sur une corde; à cette vue, il pensa que c'était un messenger de malheur, et aussitôt il fut pris de douleurs d'entrailles des plus violentes. Rapporté dans son palais, il succomba au bout de cinq jours de cruelles souffrances. Après sa mort, les habitants de Césarée, oubliant ses bienfaits et ceux de son aïeul, qui avait décoré leur ville avec tant de magnificence, firent éclater leur joie de la manière la plus outrageante et livrèrent aux insultes les plus grossières les statues de ses filles, qui vivaient encore.

L'an 57 de notre ère, des troubles très-graves eurent lieu à Césarée, à la suite des rivalités qui divisèrent en deux camps les Juifs et les Syriens établis dans la ville. Les Juifs prétendaient que la primauté leur était due dans une cité fondée par Hérode, qui était Juif lui-même; les Syriens, au contraire, alléguaient en leur faveur qu'ils avaient été les habitants primitifs de cette place, lorsqu'elle s'appelait encore *Tour de Straton*, et qu'elle ne comptait alors aucun Juif dans sa population. La sédition s'accrut insensiblement, et les Juifs eurent recours aux armes. Mais le gouverneur romain Félix envoya contre eux ses soldats, qui en tuèrent un grand nombre et pillèrent les maisons des riches. Félix ayant été rappelé en Italie, Porcius Festus lui succéda. Aussitôt les principaux Juifs de Césarée s'empressèrent de se rendre à Rome pour accuser Félix devant l'empereur; mais il fut absous, à la sollicitation de Pallas, son frère, qui jouissait d'un grand crédit auprès de Néron. En même temps, des envoyés syriens, ayant corrompu Burrhus au moyen d'une forte somme d'argent, obtinrent un ordre de l'empereur qui enlevait aux Juifs de Césarée le droit de cité. Ce décret funeste devint le signal d'une agitation profonde, qui finit par dégénérer en un soulèvement général contre les Romains.

Bientôt après, l'an 65 de Jésus-Christ, un Grec de Césarée, qui possédait près de la synagogue des Juifs un emplacement vide, y fit construire des ateliers qui gênaient la circulation et rendaient très-étroit le passage conduisant à la synagogue. Les Juifs ayant vainement cherché à interrompre ces travaux, un publicain, nommé Jean, suivi de quelques notables d'entre eux, alla trouver Florus, alors gouverneur de Palestine, et lui donna huit talents pour le déterminer à empêcher les constructions de ce Grec. Florus reçut l'argent, fit d'illusoires promesses et partit le même jour pour Sébaste, abandonnant les Juifs à eux-mêmes. Le lendemain, qui était un jour de sabbat, un Grec, comme pour insulter à la loi de Moïse, immola quelques oiseaux devant la porte de la synagogue. Un effroyable tumulte éclata immédiatement; des deux côtés, on en vint aux armes. Jucundus, maître de la cavalerie, essaya de comprimer la sédition; mais il fut repoussé par les Grecs. Les Juifs, emportant avec eux le livre de la loi, se retirèrent à Nabata, à soixante stades de Césarée, et Jean le publicain, avec douze autres Juifs, se rendit à Sébaste et se plaignit vivement auprès de Florus; mais ce gouverneur ordonna de les mettre tous en prison comme coupables d'avoir emporté de Césarée le livre de la loi.

Cette même année, les Grecs de cette ville, à l'instigation de Florus, y massacrèrent jusqu'à vingt mille Juifs. Ceux qui, parmi ces derniers, échappèrent à cette affreuse boucherie tombèrent aux mains des soldats romains et furent envoyés aux galères. A cette nouvelle, toute la Palestine courut aux armes, et ce fut là le commencement de cette guerre terrible, qui ne se termina que par la ruine totale de la nation juive.

L'an 68 de Jésus-Christ, Vespasien se trouvait à Césarée, lorsqu'il apprit à la fois et la mort de Néron et l'avènement de Galba à l'empire.

L'année suivante, il fut informé dans cette même ville que Vitellius était parvenu au pouvoir et était entré dans Rome avec les légions de Germanie. Cette nouvelle excita le mécontentement de l'armée de Syrie, qui proclama Vespasien empereur.

Titus, devenu maître de Jérusalem l'an 70 de Jésus-Christ, célébra à Césarée des jeux magnifiques, pendant lesquels plus de deux mille cinq cents Juifs périrent dans l'amphithéâtre, les uns livrés aux bêtes féroces, les autres brûlés vifs et beaucoup aussi contraints de s'entr'égorger pour rassasier, par le spectacle de leur mort, les yeux barbares des Romains.

J'ai déjà dit que Vespasien envoya dans cette ville une colonie, qui fut appelée *colonia prima Flavia*; j'ajouterai ici que ce prince remit aux citoyens de Césarée le droit de capitation, et qu'ensuite le sol de la cité elle-même fut affranchi par Titus de tout impôt.

Pour passer actuellement à un autre ordre d'idées et de faits, je rappellerai que ce fut à Césarée que le premier gentil embrassa la foi chrétienne, l'an 39 de l'ère vulgaire. Ce gentil était le Romain Cornélius.

A ce sujet, nous lisons dans les Actes des apôtres :

1. Il y avait à Césarée un homme nommé Cornélius, centurion de la cohorte appelée l'*Italique*.
2. Religieux et craignant Dieu aussi bien que toute sa famille, il faisait beaucoup d'aumônes au peuple et il priait Dieu incessamment.
3. Un jour, vers la neuvième heure, il aperçut clairement dans une vision un ange de Dieu qui se présenta devant lui et lui dit : Cornélius.
4. La frayeur le saisit aussitôt à la vue de l'ange, et il s'écria : Que voulez-vous de moi, Seigneur? L'ange lui répondit : Vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'à Dieu, et il s'en est souvenu.
5. Envoyez donc présentement à Joppé, et faites venir un certain Simon, surnommé Pierre¹.

Cornélius obéit aux injonctions de l'ange et envoya des messagers auprès de Simon-Pierre. Cet apôtre se trouvait alors à Joppé, dans la maison d'un corroyeur. Il venait d'avoir également une vision par laquelle, sous la forme d'une figure emblématique, il lui était ordonné d'aller annoncer la bonne nouvelle aux gentils. A l'arrivée des messagers de Cornélius, il comprit le sens de la vision

¹ Actes des apôtres, c. x, v. 1-5.

qu'il avait eue, et, dès le lendemain matin, il se mit en marche pour Césarée, où il baptisa le centurion et toute sa famille. Cornélius devint plus tard évêque, et il succéda, dit-on, à Zachée, premier évêque de cette ville. Sa maison fut convertie en église, comme l'atteste un passage de saint Jérôme qui nous apprend que sainte Paule la visita dans son pèlerinage :

Mirata ruinas Dor, urbis quondam potentissimæ, et, versa vice, Stratonis Turrin ab Herode rege Judææ in honorem Cæsaris Augusti Cæsaream nuncupatam, in qua Cornelii domum Christi vidit ecclesiam ¹.

L'an 58 de Jésus-Christ, saint Paul, revenant de l'Asie Mineure, s'arrêta quelques jours à Césarée avant de retourner à Jérusalem. Il demeura dans la maison de saint Philippe l'évangéliste, dont les quatre filles vivaient dans la virginité et étaient douées du don de prophétie.

11. Ce fut alors que le prophète Agabus survint et, prenant la ceinture de Paul, s'en lia les mains et les pieds, et dit : Voici ce qu'annonce le Saint-Esprit : L'homme à qui appartient cette ceinture sera ainsi lié par les Juifs à Jérusalem et livré entre les mains des gentils.

12. A ces mots, nous le supplions, nous et les habitants du lieu, de ne point monter à Jérusalem.

13. Alors Paul leur répondit : Que faites-vous de pleurer ainsi et de m'attendrir le cœur? Je vous déclare que je suis tout prêt à souffrir à Jérusalem, non-seulement la prison, mais la mort même, pour le nom du Seigneur Jésus.

14. Et comme nous ne pouvions le persuader, nous ne le pressâmes pas davantage; mais nous dîmes : Que la volonté du Seigneur s'accomplisse ².

Sainte Paule, dans son pèlerinage, visita pareillement à Césarée la maison de saint Philippe et les chambres qu'avaient habitées ses quatre filles et qu'avait consacrées le souvenir de leurs vertus.

Et Philippi ædiculas (vidit) et cubicula quatuor virginum prophetarum ³.

¹ *Hieronymi opera*, t. I, p. 882, édit. Migne. — ² *Actes des apôtres*, c. XXI, v. 11-14. — ³ *Hieronymi opera*, t. I, p. 882, édit. Migne.

A peine de retour à Jérusalem, l'apôtre saint Paul fut en butte aux mauvais traitements des Juifs et livré au tribun romain, qui, pour l'arracher à la fureur du peuple, l'envoya, avec une forte escorte, à Césarée. Là, il fut incarcéré dans le palais même d'Hérode Agrippa, où il demeura pendant deux ans. Soumis à plusieurs interrogatoires devant le gouverneur romain Félix, puis devant Festus, son successeur, il comparut ensuite devant Agrippa en personne, qui, vaincu par la force de ses paroles, finit par lui dire : « Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien. »

Agrippa autem ad Paulum ait : In modico suades me christianum fieri¹.

C'est dans le port de cette même ville que saint Paul s'embarqua pour se rendre à Rome.

Dès les premiers temps de l'Église, Césarée eut un siège épiscopal, qui devint plus tard un siège métropolitain, dont ressortissaient tous les évêques de la Palestine première.

On peut lire dans l'*Oriens Christianus* de Lequien la liste de tous les archevêques qui ont successivement occupé ce siège².

Un concile tenu à Césarée, l'an 195 de notre ère, décréta que la Pâque serait célébrée le dimanche, comme étant le jour où Jésus-Christ avait lui-même vaincu la mort.

Origène, forcé de quitter Alexandrie, se réfugia à Césarée, auprès de Théoctiste, qui en était alors archevêque. Bien que Origène ne fût encore que laïque, Théoctiste, qui connaissait sa science profonde dans les saintes Écritures, l'exhorta à instruire le peuple et, peu d'années après, l'éleva au sacerdoce.

Saint Pamphile souffrit le martyre à Césarée, avec un grand nombre de chrétiens, l'an 308 de notre ère, sous le règne de Dioclétien.

Le savant Eusèbe occupa le siège archiepiscopal de cette ville depuis l'année 315 jusqu'à l'année 338, qui fut celle de sa mort.

L'an 548, sous le règne de Justinien, les Juifs et les Samaritains

¹ *Actes des apôtres*, c. xxvi, v. 28. — ² Lequien, *Oriens Christianus*, t. III, p. 531 et suiv.

de Césarée se soulevèrent contre les chrétiens; ils en tuèrent un grand nombre, pillèrent et incendièrent les églises, et mirent à mort le gouverneur de la ville lui-même. Mais ensuite Amantius, maître de la milice, ayant été envoyé par l'empereur en Palestine, sévit rigoureusement contre les coupables.

Le siècle suivant, Abou-Obeïda, lieutenant du khalife Omar, attaqua Césarée en 638. Constantin, fils de l'empereur Héraclius, défendait cette ville avec quarante mille soldats; mais quand il eut appris que son père avait abandonné la Syrie, bien qu'il fût lui-même à la tête d'une armée considérable il n'osa pas résister aux musulmans, et il s'enfuit nuitamment par mer. La ville, abandonnée par son chef, fut contrainte d'ouvrir ses portes au khalife.

Lorsque les croisés envahirent la Terre sainte, l'émir qui commandait dans cette ville pour El-Mostalli-Billah, khalife d'Égypte, conclut un traité avec Godefroi de Bouillon et lui offrit un tribut qui fut accepté.

Mais bientôt la gloire d'emporter cette place échut à Baudoin I^{er}, l'an 1102. Ce prince l'attaqua par terre et par mer; après quinze jours d'assauts répétés, il triompha de sa résistance, et, ainsi que je l'ai déjà dit, plusieurs milliers d'habitants, qui avaient cherché un asile dans la principale mosquée, y furent massacrés sans merci.

Baudoin, vainqueur, laissa une forte garnison dans la ville qu'il venait de conquérir et y établit un archevêché.

Vers le milieu du xii^e siècle, Édrisi nous apprend que Césarée était une grande ville, entourée d'un faubourg et défendue par une citadelle très-forte¹.

Ce passage du géographe arabe nous montre que, déjà à cette époque, Césarée, comme ville, était renfermée dans une enceinte réduite, puisqu'elle était environnée d'un faubourg, compris sans doute dans les limites de l'enceinte antique démantelée ou même, selon toute apparence, n'en occupant qu'une partie.

Elle resta au pouvoir des chrétiens jusqu'en 1187, année dans

¹ Édrisi, *Géographie*, trad. de M. Jaubert, t. I, p. 348.

laquelle Saladin, après s'être rendu maître de Ptolémaïs, la subjuguait elle-même et détruisit ses remparts et ses fortifications.

Recouvrée par les croisés en 1191, elle retomba en 1219 sous la domination des musulmans, pour être ensuite reprise de nouveau par les Latins. En 1251, elle fut restaurée par saint Louis, qui releva ses remparts et sa forteresse.

En 1265, Bibars Ben-Dôkdar, sultan d'Égypte, s'en empara par surprise. Les chrétiens, s'étant retranchés dans le château, y furent pressés très-vivement par les troupes musulmanes. Le sultan, au dire de Makrisi, s'était établi en face de la forteresse, au haut d'une église, d'où il dirigeait les attaques. Cette église est évidemment celle dont il subsiste encore quelques ruines, que j'ai décrites, et qui doit être l'ancienne cathédrale de Césarée. La citadelle une fois emportée, Bibars ordonna de détruire la ville, et prit part lui-même, avec ses soldats et ses émirs, à cette œuvre de dévastation.

En 1291, le sultan Khalil, surnommé Malek Asehrif, acheva de renverser Césarée de fond en comble, et déjà au temps d'Aboulféda, c'est-à-dire au commencement du xiv^e siècle, elle était complètement déserte, et ne présentait plus qu'une immense ruine. De nos jours, ses débris, comme ceux d'Athlit, de Dora et d'Arsouf, disparaissent graduellement et sont dispersés ailleurs, pour servir de matériaux de construction.

KHARBET MIAMAS.

A trois heures trente-cinq minutes, je me remets en marche vers l'est, en dehors de l'enceinte du moyen âge.

A trois heures cinquante minutes, les vestiges de la ville antique cessent de se montrer. Notre direction est alors vers le nord-est.

Nous traversons, à trois heures cinquante-trois minutes, un vallon qui, en hiver, doit être marécageux.

A quatre heures, nous cheminons dans une belle plaine, où paissent çà et là des troupeaux de buffles conduits par des Arabes appelés, à cause de cela, *Djamousieh*, جاموسية (conducteurs de buffles).

A quatre heures cinquante minutes, nous côtoyons le *Nahr Zerka*, نهر زركا, qui serpente entre des rives hérissées de broussailles et surtout de roseaux gigantesques. Il est peu large; la profondeur de ses eaux dépasse en ce moment 1^m,50; en certains endroits elle est moins considérable, et il est facile de le franchir alors à gué. Au dire de plusieurs pâtres que je rencontre, cet oued renferme de petits crocodiles longs de 4 à 5 pieds, assertion qui est complètement d'accord, comme je l'ai déjà fait remarquer, avec le nom de *flumen Crocodilon*, qu'il portait autrefois, et avec les témoignages de plusieurs écrivains du moyen âge. J'ai déjà cité un passage de Jacques de Vitry et de Godefroy Winisanf. On lit pareillement dans une ancienne description anonyme des Lieux saints, publiée pour la première fois par M. de Vogüé, et qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (fonds latin, n° 5129), à la suite d'une copie de la Chronique de Robert le Moine :

In fluminibus Cesaree sunt corcodrilli serpentes horribiles. . . . Quomodo corcodrilli Cesaree habeantur breviter dicam. Antiquitus Cesaree duo fratres pari dominio regnabant : quorum major, quia solus non regnabat, fratri suo, qui et leprosus notabatur, necis tetendit insidias; excogitans apud se quod, si ex Nilo duo paria corcodrillorum predictis in fluminibus habere posset, a fratre suo, qui temporibus estivis fluminea frequentabat balnea, forsitan perituro, regno suo permetteretur. Quod sic revera contigit, sicque solus major regnavit¹.

J'ai parlé plus haut d'une tradition, encore conservée parmi les Arabes de la contrée, en vertu de laquelle deux couples de crocodiles auraient été jadis transportés du Nil dans deux fleuves voisins de Césarée et auraient donné naissance à ceux qui se trouvent encore maintenant dans le Nahr Zerka, au nord de Kaisarieh, et dans le Nahr el-Akhdar, au sud. On voit que cette tradition n'est pas de date récente, puisqu'elle est consignée dans un écrit qui doit être antérieur à la seconde moitié du XII^e siècle.

A cinq heures quinze minutes, nous parvenons au *Kharbet Miamas*, خربة مياماس, que l'on désigne également quelquefois sous le nom de *Kharbet Oumm Eliamas*, خربة أم الياماس. Ce sont, sur une

¹ M. de Vogüé. *Les Églises de Terre sainte*, appendice, p. 430 et 431.

colline peu élevée, les restes d'un ancien château, dont la façade est droite et qui s'arrondit par derrière en un demi-cercle, en affectant la forme d'un théâtre; quelques galeries non encore démolies sont surmontées de voûtes cintrées et bâties avec des pierres de taille; elles doivent être antérieures à l'époque des croisades; d'autres parties de cette forteresse, et notamment une tour à créneaux, accusent une date beaucoup plus récente. Ses ruines servent maintenant d'étables pour les troupeaux.

Au bas de la colline qu'elle couronne, je remarque un certain nombre de fûts de colonnes de granit gisantes sur le sol, à côté d'un amas de pierres de taille, vestiges d'un édifice renversé. Près de là également j'observe quelques traces de l'aqueduc qui amenait à Césarée les eaux de Sebbarin.

KHARBET OUMM EL-A'LAK.

A une faible distance à l'est du Kharbet Miamas, j'aperçois un petit hameau ruiné, appelé *Kharbet Oumm el-A'lak*, خربة أم العلق.

HALTE POUR LA NUIT.

A six heures, nous dressons nos tentes pour la nuit près des rives du Nahr Zerka, à côté d'un campement de Turcomans. Les trois cheikhs de ce douar viennent bientôt fraterniser avec nous, et, pendant que je leur fais offrir le café, ils m'apprennent que les deux principales sources du Nahr Zerka avoisinent le Kharbet Miamas; que cette rivière déborde souvent en hiver dans la plaine, et que ses eaux renferment des crocodiles longs de quelques pieds. Le témoignage de ces nomades est ainsi complètement conforme, sur ce dernier point, à celui des Arabes Djamousieh, qui habitent constamment dans les plaines qu'arrose ce petit fleuve. Plusieurs fois, m'ont-ils dit, leurs bœufs ont été mordus par ces redoutables amphibiens en s'abreuvant ou en se baignant dans le Nahr Zerka. C'est donc avec raison qu'il mérite encore, de nos jours, le nom de *Mouïet et-Temsah*, ou de *flumen Crocodilon*, que Pline lui donnait dans l'antiquité.

CHAPITRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

SENDIANEH. — KHARBET EL-BRIDJ. — NAHR EL-AKHDAR. — BAKAH EL-RHARBIEH. — DEIR A'TTIL. — DEIR EL-RHESOUN. — DJETT. — ZEITA. — KAKOUN. — NAHR ABOU-ZABOURA. — KEFR SEBB. — BARIN. — KALANSAOUEH. — FERA'OUN. — FERDISIA. — THAYBEH. — ARTAH. — THOULKEREM. — CHOUEIKEH. — ASTABA. — KHARBET HASEN. — DENNABEH. — RETOUR À KALANSAOUEH.

SENDIANEH.

Le 21 juin, à cinq heures trente minutes du matin, nous nous mettons en marche dans la direction du sud, à travers une plaine immense, laissant vers l'est-nord-est, à la distance de trois kilomètres environ, le village de *Sendianeh*, *سنديانة*, que j'avais visité en 1863.

Sa population est de quatre cents habitants; il doit son nom aux chênes verts, en arabe *sendian*, qui abondent sur les flancs de la colline où il est situé.

KHARBET EL-BRIDJ.

A six heures dix minutes, nous passons au pied d'un faible monticule, qui s'élève à notre droite. On y observe quelques ruines peu importantes, probablement celles d'une tour de défense, comme semble l'indiquer le nom qu'elles portent encore aujourd'hui, c'est-à-dire *Kharbet el-Bridj*, *خربة البرج* (ruines du fortin). Une colonne de granit, provenant sans doute de Césarée, y avoisine un puits.

A six heures quarante minutes, nous cheminons au milieu d'une

plaine parsemée de chênes *ballouth*. Çà et là nous apercevons quelques douars de Turcomans.

NAHR EL-AKHDAR.

A huit heures, nous franchissons l'*Oued el-Akhdar*, واد الاخدار, désigné également sous les noms de *Nahr el-Khoudeireh*, نهر الخوديرة, *Nahr Kaisarieh*, نهر قيسارية, et *Oued Abou-Halou*, واد ابو حلو. Il a peu d'eau à l'endroit où nous le passons, et va se jeter dans la mer à 4 kilomètres au sud de Kaisarieh. Non loin de son embouchure, il forme un étang dont les rives sont couvertes de joncs et de roseaux. C'est près de cet étang que, venant de Ptolémaïs pour gagner Jaffa en suivant le bord de la mer, une partie de l'armée des croisés de la première expédition dressa ses tentes.

Ibidem ad radicem montis fons manat, qui ibidem urbi (Cæsareæ) influit per camporum apertam planitiem, ubi dux Godefridus et Robertus Flandrensis positus tentoriis hospitati sunt. Comes vero Reymundus, Robertus Nortmannorum princeps post illos interposita ejusdem fluminis amplissima palude procul abhinc in eodem flumine castra posuerunt¹.

Profecti igitur ab Accaron una die in vespere juxta paludes quæ sunt prope Cæsaream castra tetendimus².....

Raymond d'Agiles nous apprend que, lorsque les croisés étaient campés en cet endroit, une colombe, mortellement blessée par un épervier, vint à tomber au milieu d'eux. L'évêque d'Apt, l'ayant ramassée, s'aperçut qu'elle portait la lettre suivante :

L'émir d'Acre à celui de Césarée.

Une race de chiens vient de traverser mon territoire; c'est une nation sotte, turbulente et sans règle, à laquelle tu dois t'efforcer de nuire, et par toi et par les autres, autant que tu aimes ta loi. Si tu le veux, tu le pourras. Mande ceci aux autres villes et aux châteaux forts.

Cette lettre, communiquée aux princes et à l'armée, montra à

¹ Albert d'Aix, l. V, c. xlii. *Gesta Dei per Francos*, p. 272.

² Raymond d'Agiles, *Gesta Dei per Francos*, p. 173.

tous, ajoute Raymond d'Agiles, combien Dieu protégeait les chrétiens, puisqu'il ne permettait point aux oiseaux du ciel de traverser les airs pour leur porter préjudice, mais s'en servait, au contraire, pour leur révéler les secrets de leurs ennemis.

En ce même lieu, quatre-vingt-dix ans plus tard, Richard Cœur-de-Lion, après avoir reconquis Ptolémaïs et marchant le long de la côte, vers Jaffa, donna quelque repos à ses troupes pour les remettre de la fatigue de la route. Elles campèrent deux jours au sud de Césarée, auprès du fleuve Mort.

Consummato maximo cum labore diei illius itinere, pervenit exercitus usque Cæsaream fixis ibidem tentoriis pernoctabat gens nostra juxta fluvium civitati proximum qui vocabatur fluvius Crocodilorum verum nostri inde processerunt usque ad fluvium quem vocabant fluvium Mortuum, quem et Saraceni ante nostrum adventum cooperuerant Duabus ibi noctibus morati sunt¹.

Cette dénomination de *fluvius Mortuus* (fleuve Mort), donnée par les croisés au petit fleuve qui nous occupe en ce moment, provenait sans doute de ce que son eau, comme celle d'un marais, est stagnante et paraît à peine couler.

L'armée de Richard Cœur-de-Lion, qui avait campé à 3 kilomètres de Césarée, près du Nahr Zerka, le *flumen Crocodilon* de Pline, le *fluvius Crocodilorum* des croisés, alla ensuite dresser ses tentes sur les rives du Nahr el-Akhdar, à 4 kilomètres au sud de la même ville. L'étape qu'elle fit ce jour-là était donc très-faible. Néanmoins il ne faut pas chercher plus au sud, comme on pourrait être tenté de le faire, le *fluvius Mortuus* signalé dans ce passage de Godefroy Winisaufr. Car Richard, avant d'atteindre Arsouf, eut à franchir deux autres petits fleuves, le *flumen Salsum*, ou le Nahr Abou-Zaboura de nos jours, et ensuite le *flumen Rochetailie*, ou le Nahr el-Falek, dont il sera question ultérieurement : le *fluvius Mortuus* doit donc être cherché au nord du Nahr Abou-Zaboura, et dès lors ne peut être différent du Nahr el-Akhdar.

¹ Godefroy Winisaufr. *Itinerarium regis Anglorum Richardi*, l. II, c. XIV.

TELL ED-DHROUS.

A huit heures trente minutes, nous laissons à notre gauche un monticule sur lequel s'élève un petit hameau, et qui est appelé *Tell ed-Dhrous*, تَلّ الضروس.

BAKAH EL-RHARBIEH.

Notre direction est alors celle de l'est-sud-est.

A huit heures cinquante minutes, nous arrivons à *Bakah el-Rharbieh*, باقة الغربية, amas assez considérable de maisons mal bâties, sur une colline peu élevée. A l'exception de plusieurs puits et citernes, qui sont évidemment antiques, tout le reste présente une apparence moderne. La population peut en être évaluée à quinze cents habitants.

DEIR A'TTIL.

A neuf heures quinze minutes, nous marchons directement vers le sud, à travers une plaine très-fertile; on me montre à ma gauche, à la distance de plusieurs kilomètres vers l'est, le village de *A'ttil*, عتّيل, appelé également *Deir A'ttil*, دير عتّيل. Il est situé sur une haute colline.

DEIR EL-RHESOUN.

Au sud de Deir A'ttil, j'aperçois *Deir el-Rhesoun*, دير الغصون, village qui paraît, de loin, assez important et qui occupe de même le sommet d'une colline.

DJETT.

A neuf heures trente minutes, nous gravissons les pentes de la hauteur que couronne le village de *Djett*, جت. Sa population est de quatorze cents habitants. Plusieurs citernes antiques sont éparses sur le plateau rocheux qu'il couvre. Les maisons sont grossièrement bâties. Au milieu des menus matériaux avec lesquels elles ont été

construites, on remarque un certain nombre de pierres de taille qui accusent une époque ancienne. Dans la cour de l'une de ces maisons, j'observe un chapiteau antique en marbre blanc, creusé en forme de mortier, et qui sert à piler du café.

Au bas de la colline est un puits, qui probablement aussi date de l'antiquité.

ZEITA.

A neuf heures quarante-deux minutes, nous nous remettons en marche vers le sud-est.

A dix heures, après une nouvelle montée, nous arrivons à *Zeita*, زيتا, village de six cents habitants, sur une colline. On m'y montre, comme dans le village précédent, un chapiteau antique de style corinthien en marbre blanc, et creusé également en forme de mortier. Autour du village s'étendent des plantations de figuiers et de grenadiers. Un beau puits, large et construit en pierres de taille, date, selon toute apparence, de l'antiquité.

KAKOUN.

A dix heures dix minutes, nous redescendons de Zeita dans la direction de l'ouest-sud-ouest. Des champs de cotonniers s'étendent au loin devant nous.

A neuf heures quinze minutes, nous atteignons *Kakoun*, كاقون, grand village de dix-huit cents habitants, sur une colline. Les maisons en sont fort mal bâties. On y remarque les restes d'un petit château qui date vraisemblablement de l'époque des croisades. Quelques tronçons de colonnes en marbre blanc gisent devant une mosquée:

Le moine Burchard signale cette localité sous le nom de *Chaco*.

De Assur iv leucis contra orientem est Machmethath, nunc Chaco dicta, in planicie sub monte Effraym sita, non longe a monte Saron. In hac presidium militum posuerunt Sarraceni contra Castrum Peregrinorum ¹.

¹ Burchard du Mont-Sion, *Description de la Terre sainte*, p. 83, édit. Laurent.

Le moine Ricold, de l'ordre des Frères prêcheurs, qui visita la Palestine à la fin du xiii^e siècle, mentionne cette même localité, qu'il écrit *Cacho*.

Inde venimus ad Castrum Peregrinorum, quod est nobile castrum Templariorum juxta mare. Inde viginti miliaria ad castrum Cacho¹.

Marinus Sanutus, dans la carte géographique qui accompagne son ouvrage, appelle ce même endroit *Caco-Manatat*.

L'identification que fait Burchard de Chaco, aujourd'hui Kakoun, avec Machmethath, est peut-être vraie. En effet, une ville de ce nom, en hébreu *Mikmethath*, מִקְמֶתַח, en latin *Machmethath*, est mentionnée dans deux passages du livre de Josué.

Nous lisons dans ce livre, à propos des frontières de la tribu d'Éphraïm :

5. Et factus est terminus filiorum Ephraim per cognationes suas; et possessio eorum contra orientem Ataroth Addar usque Bethorou superiorem.

6. Egrediunturque confinia in mare. Machmethath vero aquilonem respicit et circuit terminos contra orientem in Thanathselo : et pertransit ab oriente Janoe².

Dans le verset 6, les Septante, au lieu de Machmethath, signalent une ville du nom de *Ἰκασμών*.

Le second passage où elle est citée est le suivant :

Fuitque terminus Manasse ab Aser Machmethath quæ respicit Sichem; et egreditur ad dexteram juxta habitatores fontis Taphuæ³.

Dans ce second passage, les Septante mentionnent une ville appelée *Δηλανάθ*, à la place de Machmethath.

De ces deux passages il résulte que Machmethath était sur la frontière de Manassé et d'Éphraïm vers le nord, et du côté de la mer, position qui convient assez bien à celle de Kakoun.

Nous savons, en outre, par d'autres versets que je reproduirai bientôt, que le fleuve Kanah, en hébreu *Nahal Kanah*, dans la

¹ Ricoldus, *Itinerarium*, p. 107, édit. Laurent. — ² *Josué*, c. xvi, v. 5 et 6. —

³ *Josué*, c. xvii, v. 7.

Vulgate *Vallis arundineti*, séparait, vers l'ouest, les deux tribus de Manassé et d'Éphraïm, serpentant au sud de la première et au nord de la seconde. Or ce fleuve Kanah est, selon toute probabilité, le Nahr el-Falek, dont je parlerai bientôt, et, comme le village actuel de Kakoun est peu éloigné, au nord, de l'un des deux oueds dont la réunion constitue le Nahr el-Falek, il est permis d'en conclure qu'il est identique, ainsi que l'affirme le moine Burchard, avec l'antique cité de Machmethath.

NAHR ABOU-ZABOURA.

Avant de parvenir à Kakoun, nous avons franchi un oued peu profond et sans eau, qui va aboutir à la mer vers l'ouest, à trois heures environ de distance, sous le nom de Nahr Abou-Zaboura. A mesure qu'il se rapproche de la mer, il reçoit les eaux de plusieurs sources et, près de son embouchure, il ne tarit jamais. Je l'ai traversé en cet endroit en 1863, dans le courant de septembre et pendant l'époque des plus grandes chaleurs de l'année. Or son lit, sur ce point, était loin d'être desséché. Ses eaux sont légèrement salées; voilà pourquoi les croisés l'ont désigné sous le nom de *flumen Salsum*. Richard Cœur-de-Lion, dans sa route de Césarée à Jaffa, dressa ses tentes près de ses rives.

Gens quoque nostra juxta quamdam aquam fluvium Salsum dictam tentoria fixerunt¹.

A une faible distance au nord de l'embouchure de cet oued, deux petits promontoires déterminent un port peu considérable, connu aujourd'hui sous le nom de *Minet Abou-Zaboura*, مينة ابو زابورا. On remarque, autour de cette anse, quelques traces de constructions antiques.

En 1856, j'avais, dans une thèse latine, émis l'opinion que le Nahr Abou-Zaboura était le *Nahr el-Kassab* mentionné par Bohaed-

¹ Godefroy Winisaufr, *Itinerarium regis Anglorum Richardi*, l. IV, c. xv.

din et le *Nahal Kanah* du livre de Josué ; mais une nouvelle étude de la côte m'a fait depuis changer d'idée, et j'incline maintenant à reconnaître ce dernier fleuve dans le Nahr el-Falek, qui coule au sud du Nahr Abou-Zaboura. J'indiquerai plus tard les raisons qui m'ont engagé à renoncer à ma première hypothèse.

KEFR SEBB.

A onze heures trente minutes, nous poursuivons notre marche vers le sud. Les plantations de cotonniers continuent à couvrir la plaine.

Nous laissons bientôt à notre gauche, à vingt minutes de distance vers l'est, un village ruiné, appelé *Kharbet Kefr Sebb*, خربة كفر سبب.

A onze heures quarante-huit minutes, nous franchissons un oued qui court de l'est à l'ouest, puis va se jeter au sud-ouest à la mer, sous le nom de *Nahr el-Falek*, نهر الفلق, après avoir traversé un grand étang appelé *Basset el-Falek*, بسة الفالق. J'en parlerai plus longuement ailleurs.

BORDJ EL-ATAOUT.

Au sud-ouest de cet oued, s'élève, sur un monticule, à la distance de 2 kilomètres, un fortin d'origine musulmane ; il est aujourd'hui abandonné ; on l'appelle *Bordj el-Ataout*, برج الاتوت.

BARIN.

A midi vingt-cinq minutes, nous franchissons un petit oued, appelé *Oued el-Barin*, واد البارين, qui aboutit vers l'est au précédent, pour former le Nahr el-Falek.

A midi trente minutes, nous arrivons au *Kharbet el-Barin*, خربة البارين, amas confus et peu considérable de ruines, sur un monticule dont les flancs sont hérissés de cactus. Là fut jadis un simple village et non une ville. On place généralement en cet endroit la *mutatio Bethbar*, mentionnée dans l'Itinéraire de Bordeaux comme

étant située entre Antipatris et Césarée, à 10 milles de la première de ces deux villes et à 16 milles de la seconde. Or le Kharbet Barin se trouve précisément à 10 milles de Kefr Saba, considéré comme étant l'ancienne Antipatris, et à 16 milles de Kaisarieh, jadis Césarée. Je ferai remarquer néanmoins que l'Itinéraire d'Antonin compte 18 milles entre Césarée et Betarus ou Betharus, et 22 milles entre cette dernière localité et Diospolis. Dans un autre passage, il indique 31 milles d'intervalle entre Césarée et Betarus ou Betharus, et 28 milles entre Betarus et Diospolis. Dans le premier cas, la distance totale de Césarée à Diospolis serait de 40 milles; dans le second, elle atteindrait le chiffre, beaucoup plus considérable, de 59 milles. En réalité, la distance totale entre Césarée et Diospolis est d'environ 43 milles par la voie la plus directe. Il y a donc une erreur évidente dans les chiffres de l'Itinéraire d'Antonin, car ils s'appliquent à la même route et ils diffèrent entre eux de 19 milles.

Pour en revenir au Kharbet Barin, attendu que le nom qu'il porte peut être considéré comme une corruption de celui de Bethar ou Betarus, et qu'en outre la distance qui le sépare de Kaisarieh s'accorde parfaitement avec celle de 16 milles, que l'Itinéraire de Bordeaux nous signale entre Césarée et la *mutatio Betthar*, on peut, je crois, s'en tenir à cette identification. Dans tous les cas, il faut bien se garder de confondre cette *mutatio Betthar* avec la ville de Bether, aujourd'hui Kharbet Bettir, dont j'ai parlé ailleurs, dans ma *Description de la Judée* (t. II, 387), et qui fut si célèbre par le dernier et mémorable siège que les Juifs y soutinrent contre les Romains.

KALANSAOUEH.

A midi quarante-quatre minutes, nous poursuivons notre route vers le sud.

A une heure cinq minutes, après avoir traversé un oued qui aboutit vers l'ouest au Nahr el-Falek, nous faisons halte à *Kalansaoueh*, *كلساوة*, où nous devons passer la nuit. Ma tente est dressée au milieu d'un enclos planté de figiers. Ce village est fort

mal construit et renferme une population de cinq cents habitants. Sur le point culminant de la colline peu élevée qu'il occupe, j'observe les restes d'une tour carrée, qui mesure quinze pas de face ; elle avait été construite avec d'assez beaux blocs, la plupart taillés en bossage ; puis elle a subi des remaniements ultérieurs, et a été rebâtie avec des pierres moins régulières et plus petites. J'examine ensuite les vestiges d'une jolie église, tournée de l'ouest à l'est et divisée en trois nefs, que terminaient, à l'est, trois absides. Elle avait été construite avec de belles pierres de taille, dont quelques-unes étaient légèrement relevées en bossage, ainsi que le prouvent les parties encore debout. Les nefs étaient séparées les unes des autres par des colonnes monolithes, dont la place seule est reconnaissable, et que couronnaient probablement des chapiteaux corinthiens, car, dans une maison particulière, j'en ai retrouvé un en beau marbre blanc, qui a été creusé en forme de mortier par les habitants du village, lesquels m'ont dit l'avoir trouvé sur l'emplacement de l'église ; les autres chapiteaux et les fûts de colonnes qui les supportaient ont disparu ; ils provenaient probablement d'un édifice plus ancien. Une élégante porte ogivale est encore debout. Sous les nefs règne une crypte voûtée, divisée actuellement en plusieurs compartiments, qui servent de refuge à autant de familles.

Deux beaux puits, l'un près de l'église, l'autre au bas du village, paraissent antiques. Ce dernier puits est large et surmonté d'une arcade cintrée en pierres de taille.

Kalansaoueh est, à peu de chose près, séparé de Césarée par un intervalle de 18 milles. Les débris remarquables de sa tour et surtout ceux de son église prouvent l'ancienne importance de cette localité. Si l'indication de l'Itinéraire d'Antonin, qui dans un passage marque 18 milles entre Césarée et Betarus, est plus exacte que celle de l'Itinéraire de Bordeaux, qui n'en compte que 16, il faut alors placer en cet endroit la *mutatio Betthar* ou *Betarus*, au lieu de la reconnaître dans le Kharbet Barin, qui semble n'avoir d'ailleurs jamais été qu'un simple village. Mais quel est

le chiffre de ces deux itinéraires auquel nous devons ajouter foi? C'est là une question qu'il est difficile de résoudre, à moins que l'on ne prouve que le nom de Barin est une corruption de celui de Betthar, et qu'alors ce nom ne fixe définitivement au Kharbet Barin l'emplacement de Betthar ou Betarus.

FERA'OUN.

A deux heures, laissant mon bagage et mon drogman à Kalansaoueh, où je dois revenir, je me remets en marche avec un guide, dans la direction de l'est, puis du sud-est.

A deux heures vingt minutes, nous passons au pied de *Fera'oun*, فرعون, village situé sur une haute colline de forme oblongue, et renfermant environ cinq cents habitants.

FERDISIA.

A une faible distance au sud de Fera'oun, s'élève, sur une colline, le village de *Ferdisia*, فرديسيا, que je laisse à ma droite.

THAYBEH.

J'aperçois également, au sud de Ferdisia, le village de *Thaybeh*, طيبة.

ARTAH.

De Fera'oun, nous nous dirigeons vers l'est et, après avoir franchi, à deux heures trente-cinq minutes, un oued appelé *Oued Artah*, واد ارتاح, nous gravissons bientôt les pentes d'une colline que couronne un village du même nom, et au bas de laquelle est un puits antique; quelques citernes, qui le sont pareillement, sont disséminées sur les flancs de la colline. La population du village est de quatre cents âmes.

Les maisons sont grossièrement bâties en pisé ou avec de menus matériaux.

THOULKEREM.

A deux heures cinquante-cinq minutes, nous descendons vers le nord; après une nouvelle montée, nous arrivons, à trois heures dix minutes, à *Thoulkerem*, طولكرم, village considérable, assis sur le sommet d'une colline dont les pentes sont percées de plusieurs citernes antiques en bon état, qui fournissent encore de l'eau aux besoins des habitants. Le nombre de ceux-ci est d'un millier. Leurs maisons sont très-grossièrement bâties. Ils cultivent, autour de leur village, quelques jardins plantés de figuiers et de grenadiers.

CHOUEIKEH.

A trois heures trente minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord, et, après avoir franchi, à trois heures quarante-cinq minutes, un oued peu important, nous gravissons, à quatre heures deux minutes, les pentes, en partie rocheuses, de la colline que couvre le village de *Choueikéh*, شويكة. Il contient neuf cents habitants. J'y remarque, près d'une petite mosquée, un vieux palmier et un magnifique acacia mimosa. Un certain nombre de citernes pratiquées dans le roc et le nom même que porte ce village prouvent qu'il a succédé à une localité antique. Celle-ci devait s'appeler en hébreu *Socoh*, שֹׁכֹה, ou שׁוֹכֹה, *Sócoh*, dénomination dont le mot arabe Choueikéh est une forme diminutive. La Bible mentionne, dans la tribu de Juda, deux villes de ce nom, dont j'ai parlé en décrivant le territoire de cette tribu. Or l'emplacement qu'elles occupaient et les ruines qui en subsistent portent aujourd'hui la désignation de Choueikéh, diminutif pour Choukeh, où il est difficile de ne pas reconnaître l'hébreu Socoh. Comme le village dont il s'agit en ce moment s'appelle également Choueikéh, nous devons en conclure que primitivement il y avait de même en cet endroit une autre localité du nom de *Socoh*, qui n'est pas citée dans les Livres saints.

ASTABA.

A quatre heures trente minutes, nous nous dirigeons vers le sud-est, puis vers l'est-sud-est; à cinq heures, nous traversons *Astaba*, *استابا*, faible hameau situé sur une haute colline. Des citernes antiques attestent l'existence, sur ce point, d'une ancienne localité. Des figuiers et des grenadiers croissent autour des habitations.

KHARBET HASEN.

A quelques minutes de distance d'Astaba, vers le nord-est, des ruines peu importantes me sont signalées sous le nom de *Kharbet Hasen*, *خربة حاسن*.

DENNABEH.

A cinq heures vingt minutes, nous redescendons dans la direction de l'est, puis bientôt du sud. Après avoir traversé une vallée plantée de cotonniers, nous atteignons, à cinq heures cinquante-cinq minutes, les jardins de *Dennabeh*, *دئابة*, qui abondent en figuiers et en grenadiers. Le village ainsi appelé s'élève sur une colline et est environné d'un petit mur d'enceinte. Sa population est de sept cents âmes. Plusieurs maisons sont grandes et un peu mieux bâties que dans les villages dont je viens de parler dans ce chapitre. Les habitants s'alimentent d'eau à des citernes antiques pratiquées dans le roc.

RETOUR À KALANSAOUEH.

De Dennabeh, nous redescendons vers le sud-ouest, laissant à notre gauche, au sud, Fera'oun, déjà mentionné plus haut; inclinant ensuite vers l'ouest-sud-ouest, puis vers l'ouest, nous faisons halte enfin, à sept heures, au village de Kalansaoueh.

CHAPITRE SOIXANTE-SIXIÈME.

BORDJ OUMM ES-SOUR. — THIREH. — KHARBET EL-BREIKEH. — KALKILIEH.
 — KHARBET SOUFIN. — KEFR SABA. — HABLEH. — DJELDJOULIEH. —
 BIR A'DAS. — KALA'T RAS EL-A'ÏN.

BORDJ OUMM ES-SOUR.

Le 22 juin, à cinq heures du matin, nous prenons la direction du sud, puis du sud-sud-ouest, le long de magnifiques champs de blé ou de dourah.

A cinq heures quinze minutes, à cinq heures vingt-cinq minutes et à cinq heures quarante-cinq minutes, nous traversons successivement trois petits oueds desséchés.

A cinq heures quarante-sept minutes, quelques ruines peu importantes, à droite de la route, me sont indiquées sous le nom de *Kharbet Bordj Oumm es-Sour*, خربة برج أم السور.

THIREH.

A six heures, nous parvenons à *Thireh*, طيرة, village de sept cents habitants. Des jardins plantés de figuiers et de grenadiers et séparés les uns des autres par des haies de cactus l'entourent. Les maisons sont très-grossièrement construites en pisé ou avec de menus matériaux.

KHARBET EL-BREIKEH.

A six heures quinze minutes, nous nous remettons en marche vers le sud.

A six heures cinquante minutes, les débris épars dans la plaine

d'un village détruit me sont désignés sous le nom de *Kharbet el-Breïkeh*, خربة البريكة. Près de là s'élève la koubbeh d'un oualy appelé *Neby Chema'oun*, نبى شمعون.

KALKILIEH.

Notre direction est alors celle de l'est-sud-est.

A sept heures vingt minutes, nous commençons à traverser les jardins, puis le village de *Kalkilieh*, قلعة كليلية. Assis sur une colline assez basse, il renferme douze cents habitants. Les maisons sont bâties en pisé ou avec de menus matériaux. Le nom de ce village rappelle, en l'altérant un peu, celui de Gilgal, que nous voyons appliqué, dans la Bible, à plusieurs localités, notamment à une qui semble pouvoir être identifiée avec le village actuel de *Kalkilieh*; c'est celle que le livre de Josué signale dans le verset suivant :

Rex Dor et provinciæ Dor unus, rex gentium Galgal unus¹.

En hébreu, ce nom est écrit גִּלְגָּל, *Gilgal*.

Ce rapprochement, dans le même verset, de la ville de Dor, aujourd'hui Tantoura, et de celle de Galgal, en hébreu *Gilgal*, ne prouve pas que ces deux villes fussent nécessairement voisines, témoin tant d'autres passages de la Bible où le même verset contient des noms de villes, les unes, à la vérité, rapprochées, mais les autres très-distantes entre elles. Seulement, comme le grand village de *Kalkilieh*, dont le nom n'est pas sans ressemblance avec celui de *Gilgal*, est la localité la moins éloignée, vers le sud, de l'ancienne Dora, il est permis d'y reconnaître la *Gilgal* mentionnée dans le passage précédent.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Γεργέλ, Eusèbe s'exprime ainsi :

Γεργέλ, καὶ ταύτην εἶλεν Ἰησοῦς · ἔστι δὲ καὶ νῦν κώμη Γαλγουλῆς λεγομένη, Ἀντιπατρίδος ὡς ἀπὸ σημείων ἕξ ἐν βορείοις.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, reproduit la même dis-

¹ *Josué*, c. vii, v. 23.

tance de six milles, dans la direction du nord, comme séparant Galgoulis, l'antique Gilgal conquise par Josué, de la ville d'Antipatris.

Gelgel, et hanc cepit Jesus; et nunc ostenditur villa nomine Galgulis, ab Antipatride in sexto milliario contra septentrionem.

Si le village actuel de Kefr Saba doit être identifié avec Antipatris, comme son nom semble l'indiquer, ainsi que nous allons le voir tout à l'heure, il faut admettre que l'*Onomasticon* s'est trompé en marquant à six milles au nord de cette ville le village de Galgoulis, la Gilgal des Kananéens; car Kalkilieh n'est qu'à un mille et demi tout au plus, et non à six, au nord-est de Kefr Saba. Si, au contraire, Kefr Saba n'est point l'ancienne Antipatris, et si, avec quelques critiques, nous plaçons cette ville à Medjdel Yaba, alors nous rencontrons précisément, à six milles au nord de ce dernier village, celui de Djeldjouliéh, dont je parlerai tout à l'heure, et qui, dans ce cas, serait la Gilgal de l'époque de Josué, la Galgoulis de l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme. Tout dépend donc, pour la fixation de cette Gilgal, de la position réelle qu'occupait Antipatris, question que nous allons débattre tout à l'heure.

KHARBET SOUFIN.

A une faible distance au nord-est de Kalkilieh, après avoir gravi une colline rocheuse exploitée jadis comme carrière, nous parvenons sur un plateau tout couvert de menus matériaux, amoncelés par tas nombreux et provenant de maisons renversées. On y observe pareillement une centaine au moins de citernes antiques pratiquées dans le roc. Ces ruines, qui sont celles d'un ancien bourg détruit, s'appellent *Kharbet Soufin*, خربة سوفين.

KEFR SABA.

A sept heures cinquante minutes, descendant de la hauteur de Soufin dans la direction du sud-ouest, nous retraversons Kalkilieh; puis, à huit heures vingt-cinq minutes, nous faisons halte un instant à *Kefr Saba*, كفر سابا.

Ce village de huit cents habitants est situé sur une colline peu élevée; les maisons sont construites en pisé ou avec de menus matériaux. Quelques palmiers dressent çà et là, au milieu des rues, leur tige élégante. Une mosquée est bâtie avec des pierres plus considérables et mieux taillées. En pénétrant dans l'intérieur, je remarque au mihrab deux colonnes antiques. Plusieurs amas de pierres disposés en rond et consacrés à des santons renferment pareillement quelques débris antiques et, entre autres, des tronçons de colonnes.

A 600 mètres à l'est-sud-est du village, une petite mosquée, construite en partie avec des blocs réguliers, qui proviennent probablement de quelque ancien édifice, est dédiée à *Neby Yamin*, نبي يميني, dont le tombeau est surmonté d'une koubbeh.

Robinson et plusieurs autres critiques ont identifié Kefr Saba avec l'ancienne Antipatris, qui, effectivement, au dire de Josèphe, s'appelait jadis *Caphar Saba*.

Si cette identification est fondée, il faut avouer que tous les vestiges de la splendeur de cette ville, rebâtie et ornée par Hérode, qui substitua à sa dénomination primitive celle d'Antipatris, afin d'honorer la mémoire de son père Antipater, ont entièrement disparu. Ce nom d'Antipatris se sera ensuite effacé, probablement à l'époque de la conquête musulmane, et celui de Caphar Saba aura commencé dès lors à reparaître sous la forme arabe *Kefr Saba*, laquelle n'est que la reproduction fidèle de la forme, soit kananéenne, soit hébraïque, telle que Josèphe nous l'a transmise; car, avant lui, elle n'est consignée nulle part.

Voici les passages de cet historien où il est question de cette ville.

Nous lisons dans les Antiquités judaïques :

Στρατεύεται δὲ εὐθὺς ἐλθὼν ἐπὶ τὴν Ἰουδαίαν ὀπλίταις μὲν ὀκτακισχιλίοις, ἰππεῦσι δὲ ὀκτακοσίοις. Δείσας δὲ Ἀλέξανδρος τὴν ἔφοδον αὐτοῦ, τάφρον ὑρύττει βαθεῖαν, ἀπὸ τῆς Χαβαρζαβᾶ καταρξάμενος, ἣ νῦν Ἀντιπατρίς καλεῖται, ἄχρι τῆς εἰς Ἰόπην θαλάσσης, ἥ καὶ μόνον ἦν ἐπίμαχον· τεῖχος τε ἐγείρας καὶ πύργους ἀναστήσας ξυλίνους καὶ μεσοπύργια ἐπὶ σταδίους ἑκατὸν πεντήκοντα,

τὸν Ἀντίοχον ἐξεδέχετο. Ὁ δὲ ταῦτα πάντα ἐμπρήσας διεβίβαζε ταύτη τὴν δύναμιν ἐπὶ τὴν Ἀραβίαν¹.

« Il (Antiochus Dionysus) marche aussitôt vers la Judée, à la tête de huit mille fantassins et de huit cents cavaliers. Alexandre (Jannée), redoutant son approche, creuse un fossé profond, commençant à Chabarzaba, qui maintenant s'appelle Antipatris, et s'étendant jusqu'à la mer de Joppé, par où seulement un passage était ouvert à l'ennemi. Puis, ayant élevé un mur flanqué de tours en bois séparées elles-mêmes par des courtines semblables dans une longueur de 150 stades, il attendait de pied ferme Antiochus. Mais celui-ci incendia tous ces ouvrages et, forçant le passage avec ses troupes, poursuivit sa route vers l'Arabie. »

Le même fait est raconté par Josèphe dans sa Guerre des Juifs :

Γίνεται δὲ αὐτῷ πάλιν ἀρχὴ Θορύβων Ἀντίοχος, ὁ καὶ Διόνυσος ἐπικληθεὶς, Δημητρίου μὲν ἀδελφὸς ὢν, τελευταῖος δὲ τῶν ἀπὸ Σελεύκου. Τοῦτον γὰρ δείσας στρατεύεσθαι ἐπὶ τοὺς Ἀραβας ὠρμημένον, τὸ μὲν μεταξύ τῆς ὑπὲρ Ἀντιπατρίδος παρορείου καὶ τῶν Ἰόπης αἰγιαλῶν διαταφρεύει φάραγγι βαθεῖα· πρὸ δὲ τῆς τάφρου τεῖχος ἤγειρεν ὑψηλὸν, καὶ ξυλίνους πύργους ἐνετεκτῆνατο, τὰς εὐμαρεῖς ἐμβολὰς ἀποφράττων. Οὐ μὴν εἶρξαι γε τὸν Ἀντίοχον ἴσχυσεν· ἐμπρήσας γὰρ τοὺς πύργους καὶ τὴν τάφρον χύσας διήλαυε μετὰ τῆς δυνάμεως².

« Alexandre Jannée se vit susciter de nouveaux troubles par Antiochus surnommé Dionysus, frère de Démétrius et le dernier des Séleucides. Dans la crainte d'être attaqué par lui, lorsqu'il marcha contre les Arabes, il coupa par un fossé profond tout l'espace qui s'étend entre les hauteurs qui dominent Antipatris et les rivages de Joppé; puis, en avant du fossé, il éleva un mur considérable et des tours en bois, afin de rendre infranchissables les passages faciles. Il ne put néanmoins réussir à entraver la marche d'Antiochus; car celui-ci, ayant brûlé les tours et comblé le fossé, passa outre avec son armée. »

Ailleurs, le même écrivain nous donne les détails suivants sur la fondation et sur le site d'Antipatris :

Πόλιν ἄλλην ἀνήγειρεν ἐν τῷ πεδίῳ τῷ λεγομένῳ Καφαρσαβᾶ, τόπον ἐν-
υδροῦν καὶ χώραν ἀρίστην φυτοῖς ἐκλέξας, ποταμοῦ τε περιρρέοντος τὴν πόλιν

¹ *Antiq. judaïq.* I. XIII, c. xv, § 4. — ² *Guerre des Juifs*, I. I, c. iv, § 7.

αὐτήν, καὶ καλλίστου κατὰ μέγεθος τῶν φυτῶν περιειληφότος ἄλσους. Ταύτην ἀπὸ Ἀντιπάτρου τοῦ πατρὸς Ἀντιπατρίδα προσηγόρευσεν¹.

«Hérode fonda une autre ville dans la plaine appelée Capharsaba, ayant choisi pour son emplacement un lieu bien arrosé et favorable à la culture des fruits. Une rivière environnait la ville elle-même, et elle était, en outre, entourée d'un bois remarquable par la beauté des arbres. Il l'appela Antipatris, du nom de son père Antipater.»

Ce dernier passage porterait à croire que la plaine seule où fut fondée Antipatris s'appelait *Capharsaba*, et qu'aucune ville ou village de ce nom n'existait auparavant en cet endroit; mais, d'un autre côté, nous avons vu, dans le livre XIII des Antiquités, qu'Alexandre Jannée fit creuser un fossé à partir de *Chabarzaba*, appelée actuellement *Antipatris*, ἀπὸ τῆς Χαβαρζαβᾶ καταρξάμενος, ἢ νῦν Ἀντιπατρίς καλεῖται².

De plus, ce nom de Καφαρσαβά ou Χαβαρζαβά indique par lui seul un lieu habité, étant composé d'abord du mot κάφαρ ou χάφαρ, répondant à l'hébreu *caphar* et à l'arabe *kefr*, qui signifie *petite ville, bourg ou village*. Ce même nom aura été ensuite donné à la campagne environnante. Celle-ci faisait partie de la belle et magnifique plaine de Saron, qui s'étendait depuis Jaffa, au sud, jusqu'à Césarée, au nord, et était la continuation septentrionale de la Chéphélah ou plaine des Philistins.

De bourg ou village, Capharsaba devint ensuite, après les embellissements et les agrandissements d'Hérode, une florissante cité, du nom d'Antipatris, dont ce prince put être appelé le fondateur, sans que cela veuille dire que cette localité n'était pas antérieurement un centre plus ou moins considérable de population.

Dans les Actes des apôtres, le nom d'Antipatris se trouve lié à celui de saint Paul. Cet apôtre y fut conduit de Jérusalem, l'an 58 de notre ère, pour être mené de là à Césarée devant le tribunal du gouverneur Félix.

¹ *Antiq. judaïq.* l. XVI, c. v, § 2. — ² *Antiq. judaïq.* l. XIII, c. xv, § 1.

31. Milites ergo, secundum præceptum sibi, assumentes Paulum, duxerunt per noctem in Antipatridem.

32. Et postera die dimissis equitibus ut cum eo irent, reversi sunt ad castra¹.

Nous voyons, d'après ces deux versets, que saint Paul fut conduit en une seule nuit de Jérusalem à Antipatris. Il était lui-même à cheval; mais la plus grande partie de son escorte se composait de quatre cents fantassins, dont deux cents armés de lances; soixante et dix autres soldats seulement étaient des cavaliers, ainsi que cela résulte des deux autres versets que voici :

23. Et vocatis duobus centurionibus, dixit illis (tribunus) : Parate milites ducentos, ut eant usque Cæsaream, et equites septuaginta et lancearios ducentos, a tertia hora noctis;

24. Et jumenta præparate, ut imponentes Paulum, saluum perducerent ad Felicem præsidem².

Parti de Jérusalem à la troisième heure de la nuit, c'est-à-dire à neuf heures du soir, saint Paul voyagea toute la nuit, et, le lendemain, étant parvenu à Antipatris, il fut remis aux cavaliers de son escorte, qui seuls l'accompagnèrent jusqu'à Césarée; quant aux fantassins qui l'avaient suivi, ils s'en retournèrent à Jérusalem.

Ce passage, qui est très-précis, doit nous inspirer quelques doutes relativement à l'identification d'Antipatris avec le village actuel de Kefr Saba. Ce village, à la vérité, a conservé sans altération la dénomination primitive que portait la bourgade qui, plus tard, devint Antipatris. D'un autre côté, la distance qui le sépare de Jérusalem, et cela par la voie la plus directe, c'est-à-dire par celle de Djifneh, l'ancienne Gophna, d'A'boud et de Medjdel Yaba, ne peut point être évaluée à moins de douze heures d'une marche forcée, et très-pénible pour des fantassins armés, car, avant d'atteindre la plaine, on a à franchir un massif montagneux très-considérable. Par la route de Bethhoron et de Lydda, à plus forte raison par celle de Nicopolis et de Lydda, la distance augmente

¹ *Actes des apôtres*, c. XXIII, v. 31 et 32. — ² *Ibid.*, v. 23 et 24.

encore et nécessite une heure et même une heure et demie de marche de plus. Voilà donc des fantassins armés parcourant en une nuit une étape d'au moins douze heures de marche sans la moindre halte et sans ralentir le pas. Une pareille marche par une route unie et facile serait déjà une très-forte étape; mais elle doit paraître plus pénible encore, lorsqu'on songe que plus de la moitié de cette marche doit être exécutée à travers d'après montagnes entrecoupées de profonds ravins. La chose, toutefois, n'est pas tout à fait impossible pour des soldats rompus à la fatigue; mais néanmoins une pareille étape accomplie en une nuit et recommencée le lendemain, puisque, à peine arrivés à Antipatris, les fantassins qui avaient accompagné saint Paul s'en retournèrent le même jour à Jérusalem, a de quoi nous surprendre, si l'on place Antipatris au village actuel de Kefr Saba, en se fondant uniquement sur l'identité absolue de cette dénomination avec celle que portait primitivement cette ville.

En second lieu, l'itinéraire de Bordeaux marque un intervalle de dix milles seulement entre Lydda et Antipatris. Or dix-sept milles séparent Kefr Saba de Lydda, et dix milles nous conduisent droit à Medjdel Yaba, dont j'ai parlé ailleurs, et non à Kefr Saba, qui est sept milles plus au nord.

En troisième lieu, le territoire de Kefr Saba ne peut pas être dit *ἔνυδρος*, *bien arrosé*, comme le qualifie Josèphe, et aucune rivière ne coule aux environs de ce village, *ποταμοῦ τε περιρρέοντος τὴν πόλιν αὐτήν*. En effet, je n'ai remarqué que deux puits à Kefr Saba. Quant à l'*Oued Serakah*, *وادي سركاه*, qui serpente à l'est de ce village, et que bordent des champs de dourah, de sésame et de cotonniers, il est à sec les trois quarts de l'année et ne contient de l'eau qu'à l'époque des grandes pluies. Serait-ce là le *ποταμὸς περιρρέων* signalé par Josèphe? Il est permis d'en douter, à moins par hasard que, dans l'antiquité, la contrée étant beaucoup plus boisée qu'elle ne l'est actuellement, certains cours d'eau qui maintenant sont à sec la plus grande partie de l'année ne fussent point alors sujets à tarir si vite et si complètement. Si, au contraire,

en nous basant sur la distance de dix milles indiquée par le Pèlerin de Bordeaux comme séparant Diospolis d'Antipatris, nous plaçons, avec plusieurs autres critiques, cette dernière ville à Medjdel Yaba, nous trouvons, à 3 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de ce village, des sources extrêmement abondantes, qui forment immédiatement un petit fleuve intarissable que l'on ne peut passer qu'à gué; il va se jeter à la mer à 5 kilomètres et demi au nord de Jaffa, sous le nom de *Nahr el-A'oudjeh*, نهر العوجة. Ce fleuve, si toutefois c'est celui auquel Josèphe fait allusion, arrosait d'une manière permanente le territoire appartenant à Antipatris, en admettant que le site de cette ville fût le même que celui de Medjdel Yaba.

En quatrième lieu, Eusèbe et saint Jérôme nous apprennent tous deux que, à six milles au nord d'Antipatris, existait de leur temps un village appelé *Galgoulis* :

Γεργέλ, καὶ ταύτην εἶλεν Ἰησοῦς · ἔστι δὲ καὶ νῦν κώμη Γαλγουλῖς λεγομένη, Ἀντιπατριδος ὡς ἀπὸ σημείων ἕξ ἐν βορείοις.

«Gelgel, et hanc cepit Jesus; et nunc ostenditur villa nomine Galgulis, ab Antipatride in sexto milliario contra septentrionem.»

Or, à cinq milles et demi et, pour faire un compte rond, à six milles au nord de Medjdel Yaba, on rencontre un village appelé *Djeldjoulieh*, جبجولية, qui répond très-bien à celui de Galgoulis de l'*Onomasticon*, et pour le nom, et pour la situation, et pour la distance, si Medjdel Yaba représente l'ancienne Antipatris. Que si, au contraire, Kefr Saba, à cause de son nom, doit revendiquer l'honneur d'avoir été cette ville, de préférence à Medjdel Yaba, c'est à Kalkilieh qu'il faut placer Galgoulis. Mais alors l'*Onomasticon* a commis ici une grave méprise; car Kalkilieh est à un mille et demi à l'ouest-nord-ouest de Kefr Saba, et, à six milles au nord de ce village, on ne trouve aucune autre localité dont le nom ait la moindre ressemblance avec celui de Galgoulis, en hébreu *Gilgal*.

En cinquième lieu, à sept minutes au sud de Medjdel Yaba serpente le lit d'un torrent qui aboutit, vers l'ouest-nord-ouest, au Nahr el-A'oudjeh, et qu'il suffisait d'approfondir jusqu'à sa jonction

avec ce fleuve, comme le remarque très-justement Van de Velde¹, pour couper toute la plaine, depuis le rivage de Joppé jusqu'à Antipatris. Josèphe dit que la tranchée faite par Alexandre Jannée pour arrêter la marche d'Antiochus Dionysus avait cent cinquante stades de développement depuis les montagnes qui dominent Antipatris jusqu'au rivage de Joppé. Une pareille tranchée, avec les ouvrages de défense qui la protégeaient, n'aurait pu être exécutée qu'avec beaucoup de temps et d'hommes, si elle avait été toute entière pratiquée à travers la plaine. Or elle paraît avoir été improvisée à la hâte, au moment où Alexandre Jannée apprit qu'Antiochus Dionysus se disposait à partir de Damas, qu'il venait de recouvrer, pour marcher de nouveau contre les Arabes, en suivant le littoral. Au lieu de creuser le lit du torrent que je viens de mentionner, l'Oued Medjdel de nos jours, Alexandre Jannée a pu également, pour protéger Antipatris, faire partir cette tranchée du pied des hauteurs qui s'élèvent au nord de Medjdel Yaba et la pousser jusqu'aux sources du Nahr el-A'oudjeh, à Ras el-A'in, c'est-à-dire pendant l'espace de vingt-cinq ou trente stades au plus, les autres cent vingt stades se confondant avec les replis sinueux de ce fleuve; car autrement, de Medjdel Yaba à la mer, il n'y a, en réalité, que cent dix stades en ligne directe. La distance est encore moins grande entre Kefr Saba et le rivage, puisqu'elle n'est que de quatre-vingts stades au plus. Pour parfaire les cent cinquante stades indiqués par Josèphe, il faut supposer que cette tranchée s'adaptait, dans tous les cas, aux mouvements sinueux du Nahr el-A'oudjeh, la plus forte ligne de défense de cette partie de la côte, puisque cette rivière n'est que très-difficilement guéable, même en été. Si le point de départ de cette tranchée était découvert, cette découverte résoudrait la question de l'emplacement véritable d'Antipatris, attendu que la tranchée susdite commençait à cette ville. Malheureusement, je n'en ai point trouvé de traces bien reconnaissables. Une étude plus minutieuse du terrain permettra peut-être à d'autres voyageurs d'éclaircir ce mystère.

¹ *Memoir to accompany the map of the Holy Land*, p. 285.

En sixième lieu, si Kefr Saba a été jadis une ville considérable, lorsqu'elle devint Antipatris, il faut avouer que les vestiges de son ancienne splendeur ont complètement disparu. Medjdel Yaba, au contraire, bien que singulièrement déchu de même de l'importance que cette localité devait avoir autrefois, paraît avoir été une place forte au moyen âge, et quelques critiques y reconnaissent, peut-être avec raison, le château de Mirabel dont il est question à l'époque des croisades¹.

En effet, comme je l'ai dit en décrivant ce village, la maison du cheikh est fondée sur des substructions anciennes ayant appartenu à une citadelle, et l'étable où il abrite ses troupeaux n'est autre chose qu'un reste d'une église chrétienne, qui témoigne encore, dans ses débris dévastés et déshonorés par l'usage indigne qu'on en fait, de l'existence, en cet endroit, d'un établissement chrétien assez important.

Ces diverses raisons m'inclinent assez, malgré la complète identité de nom du village actuel de Kefr Saba avec l'appellation primitive d'Antipatris, à reconnaître dans Medjdel Yaba, de préférence à Kefr Saba, la ville fondée par Hérode en l'honneur de son père Antipater.

Pour satisfaire à la donnée, fournie par Josèphe, d'une rivière entourant Antipatris ou coulant auprès de cette ville, *ποταμοῦ τε περιρρέοντος τὴν πόλιν αὐτήν*, et ne trouvant point dans le voisinage immédiat de Kefr Saba ou de Medjdel Yaba une rivière permanente, mais seulement des torrents qui sont à sec les trois quarts de l'année, on pourrait être tenté de chercher l'emplacement d'Antipatris dans une proximité plus grande encore du Nahr el-A'oudjeh que ne l'est Medjdel Yaba, par exemple au Kala't Ras el-A'in, dont je parlerai bientôt. Mais le monticule que couronnent les ruines de ce fort n'a jamais pu servir d'assiette à une ville proprement dite, et si Antipatris a existé jadis en cet endroit, il faut admettre alors que les marais qui entourent ce fort de deux côtés n'existaient point

¹ Guillaume de Tyr, l. XXI, c. xvi.

eux-mêmes alors, et qu'ils recouvrent les débris de cette cité, ce qui n'est guère supposable; car les sources du Nahr el-A'oudjeh, qui jaillissent du sol au lieu dit *Rasel-A'in*, sont tellement abondantes, qu'elles ont dû toujours former un marais sur ce point, et qu'une ville établie dans la plaine au pied du monticule, qui en aurait été seulement l'acropole, aurait été dans une position fort peu salubre.

En résumé, si nous n'avons égard qu'au nom de Kefr Saba, en hébreu *Caphar Saba*, c'est le village ainsi appelé encore aujourd'hui qui doit être regardé comme le site véritable d'Antipatris, jadis Caphar Saba. D'un autre côté, les considérations que j'ai fait valoir en faveur de Medjdel Yaba semblent militer pour ce dernier village. Enfin, le voisinage immédiat du Nahr el-A'oudjeh pourrait également suggérer la supposition que le Kala't Ras el-A'in occupe l'ancienne acropole de cette ville. Tout bien considéré, et jusqu'à plus amples découvertes, j'incline pour Medjdel Yaba.

Quoi qu'il en soit, achevons en peu de mots l'histoire d'Antipatris.

L'an 69 de notre ère, Vespasien se rendit, avec la plus grande partie de son armée, de Césarée à Antipatris, où il passa deux jours, qu'il employa à mettre en ordre les affaires et l'administration de la ville; le troisième jour, il la quitta pour ravager tous les environs.

A l'époque de saint Jérôme, Antipatris était déjà à moitié renversée, comme l'atteste le passage suivant, où ce Père de l'Église, après avoir dit que sainte Paule avait visité, à Césarée, la maison de Cornélius, transformée en église, et celle de l'apôtre Philippe, ajoute :

Deinde Antipatrida (vidit), semirutum oppidulum, quod de patris nomine Herodes vocaverat, et Lyddam versam in Diospolim¹.

Cette ville était le siège d'un évêché; car, dans les actes du concile de Chalcédoine, tenu l'an 451, se trouve le nom d'un évêque d'Antipatris, appelé Polychronius.

¹ *Hieronymi opera*, t. I, p. 883. édit. Migne.

En 744, les Arabes, déjà maîtres de la Palestine depuis plus d'un siècle, massacrèrent la plus grande partie de la communauté chrétienne qui existait encore à Antipatris, ainsi que l'atteste le passage suivant de la Chronique de Théophane :

Τούτω τῷ ἔτει τοὺς πλείους τῶν Χριστιανῶν, ὡς συγγενεῖς τῶν προαρξάντων ἀνεῖλον οἱ προσφάτως κρατήσαντες, δόλῳ τούτους κρατησάμενοι, εἰς Ἀντιπατρίδα τῆς Παλαιστίνης¹.

« En cette année (en 744), les nouveaux conquérants du pays tuèrent la plupart des chrétiens qui se trouvaient à Antipatris de Palestine, après s'être emparés d'eux par surprise, comme étant de la même race que ceux qui avaient autrefois dominé dans la contrée. »

Depuis cette époque, il n'est plus fait mention d'Antipatris dans l'histoire; le souvenir même de l'emplacement qu'elle occupait finit par s'oblitérer dans la mémoire des indigènes, puisque, au moyen âge, les historiens des croisades identifiaient cette ville avec Arsouf, au lieu de reconnaître dans cette dernière l'ancienne Apollonia.

HABLEH.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous quittons Kefr Saba, pour prendre la direction de l'est-sud-est.

A neuf heures, nous franchissons l'Oued Serakah. Il est à sec pendant la plus grande partie de l'année. Si Kefr Saba est l'ancienne Antipatris, c'est là la rivière dont il est question dans Joseph comme coulant auprès de cette ville. Cet oued est bordé de magnifiques champs de dourah, de sésame et de cotonniers.

A neuf heures trente minutes, après avoir gravi une colline rocheuse, nous parvenons à un village appelé *Hableh*, *هبله*. Il contient huit cents habitants. La plupart des maisons sont construites en pisé ou avec de menus matériaux. Quelques-unes seulement, et une mosquée principalement, ont été bâties en partie avec des

¹ Théophane, *Chronique*, p. 358.

pierres de plus grandes dimensions et qui paraissent antiques. Autour du village, des amas de décombres indiquent que la localité à laquelle il a succédé était beaucoup plus considérable. Un tombeau antique creusé dans le roc à fleur du sol imite la forme d'une auge. Le couvercle en a été brisé.

DJELDJOULIEH.

A neuf heures quarante minutes, nous nous dirigeons vers le sud-ouest, et, à dix heures, nous arrivons à *Djeldjoulieh*, *جبلجولية*, village de six cents habitants, situé dans la plaine, sur un faible monticule. Les maisons en sont très-grossièrement bâties, comme dans les villages précédents. Des vestiges de constructions antiques sont épars sur divers points.

Au bas du monticule, dans la plaine, on voit les restes d'un beau khan, formant un rectangle, avec une cour au centre et des galeries voûtées alentour. Un minaret, aujourd'hui en ruine, y était adossé, et consistait en une petite tour polygonale reposant sur un soubassement beaucoup plus large. Près de là, une mosquée, construite presque tout entière avec des pierres régulières de dimension moyenne, est surmontée d'une coupole qui porte sur un tambour décagone percé de dix fenêtres, les unes purement ogivales, les autres trilobées. Deux colonnettes en marbre blanc ornent le mihrab.

Djeldjoulieh, à cause de son nom et de sa position, a été regardé par quelques critiques comme ayant remplacé le village de Galgoulis, en grec *Γαλγουλίς*, l'une des *Gilgal* des Livres saints, signalé par Eusèbe et par saint Jérôme et placé par eux à six milles au nord d'Antipatris. Cette identification est fondée, comme je l'ai déjà dit, si l'on reconnaît dans le village actuel de Medjdel Yaba, qui est précisément à six milles au sud de Djeldjoulieh, la ville élevée par Hérode en l'honneur de son père. Il faut, au contraire, y renoncer, si l'on voit Antipatris à Kefr Saba, par suite de l'identité de nom de ce village avec celui que portait primitivement cette

ville, et alors c'est à Kalkilich, situé au nord-est de Kefr Saba, mais à une distance bien moins grande que ne le marque l'*Onomasticon*, qu'il faut reporter le village de Galgoulis.

BIR A'DAS.

A dix heures vingt minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest, et, à dix heures quarante minutes, nous atteignons *Bir A'das*, *بیر عدس*, village peu considérable, situé sur une faible éminence. Nous avons franchi, avant d'y parvenir, l'Oued Serakah, dont j'ai déjà parlé, et qui va se jeter plus bas, au sud-ouest, dans le Nahr el-A'oudjeh.

KALA'T RAS EL-A'IN.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous repartons dans la direction de l'est-sud-est, puis du sud, côtoyant, à notre gauche, l'oued précédent.

A onze heures dix minutes, nous cheminons dans une plaine couverte de superbes cotonniers.

A midi, après avoir traversé successivement deux oueds, nous gravissons un monticule, en partie artificiel peut-être, que couronnent les ruines d'une forteresse appelée *Kala't Ras el-A'in*, *قلعة رأس العين*. De deux côtés de ce monticule se trouve un marais rempli de hautes herbes et de roseaux gigantesques. Ce marais est formé par des sources considérables, qui alimentent le *Nahr el-A'oudjeh*, *نهر العوجة*, auquel les replis qu'il décrit sur lui-même avant d'aller se jeter à la mer ont fait donner le nom qu'il porte, *le tortueux*.

Quant au *Kala't Ras el-A'in* (le château de la tête de la source), ainsi appelé à cause des sources que je viens de signaler, il forme un rectangle à peu près carré, mesurant 100 pas de long sur 94 de large, et flanqué d'une tour à chacun de ses angles. Les murs, percés actuellement de plusieurs brèches, sont couronnés par des créneaux. La porte qui donnait entrée dans cette enceinte est en partie détruite. Ce qui en subsiste prouve qu'elle avait été bâtie avec plus

de soin et avec des pierres plus régulières que le reste de la forteresse; elle était surmontée d'une corniche, et au-dessus de cette corniche devait être gravée, sur une plaque de marbre qui a disparu, la date de la fondation ou de la réédification de ce château. Il paraît, dans tous les cas, d'origine musulmane. Les bâtiments intérieurs sont très-dégradés. On y remarque une petite mosquée et, dans ce sanctuaire, deux fûts de colonnes antiques. Autour croissent de beaux plants de tabac.

CHAPITRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

MA' MOUDIEH. — EL-FEDJEH. — MELEBBES. — FARROUKIEH. — EL-MOUEN-
NIS. — EDJLIL. — ŠIDI A'LY EBN-ALEIM. — RUINES D'ARSOUF.

MA' MOUDIEH.

Le même jour, à midi vingt-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest-nord-ouest. A notre droite serpente le Nahr el-A'oudjeh. Il peut avoir en moyenne 15 pas de large, et sa profondeur, à cette époque de l'année, varie entre 4 et 5 pieds d'eau. Parmi les roseaux qui le bordent, j'en remarque une espèce particulière, appelée en arabe *berbir*, dont la tige est fort délicate et s'élève à une grande hauteur. La canne se termine en une touffe gracieuse ressemblant à une étoile verdoyante, et formée de feuilles extrêmement fines et déliées. On s'en sert en Palestine pour tresser des nattes.

A midi cinquante-cinq minutes, j'arrive à un petit village, appelé *Ma'moudieh*, معمودية. Il renferme au plus deux cents habitants, qui vivent dans des maisons bâties en pisé. Plusieurs moulins sont mis en mouvement par des chutes d'eau ménagées le long du Nahr el-A'oudjeh. Un petit pont jeté sur cette rivière permet de la traverser sur ce point.

Notre direction devient alors celle du sud.

EL-FEDJEH.

A une heure cinq minutes, nous traversons l'*Oued er-Rhar*, واد الغار, l'un des affluents du Nahr el-A'oudjeh et dont le lit, qui

pendant l'été est presque à sec, est bordé et même rempli de magnifiques touffes d'agnus-castus.

A une heure trente minutes, nous parvenons à *El-Fedjeh*, الفجة, village de trois cents habitants et divisé en deux quartiers, dont chacun est sous la juridiction d'un cheikh différent; les maisons sont très-grossièrement construites.

MELEBBES.

De là je me dirige vers le nord-ouest, puis vers l'ouest-nord-ouest.

A deux heures, nous traversons le petit village de *Melebbes*, ملبس. Des plantations de pastèques et de tabac environnent ce hameau, dont la population peut être évaluée à cent quarante habitants.

FARROUKIEH.

Inclinant ensuite vers le nord-est, nous franchissons de nouveau, à deux heures cinquante minutes, l'Oued er-Rhar.

A deux heures cinquante-deux minutes, un hameau de quelques maisons, sur les bords de l'Oued el-A'oudjeh, m'est désigné sous le nom de *Farroukieh*, فركية; les habitants ont établi en cet endroit, dans le lit de la rivière, plusieurs chutes d'eau pour faire tourner des moulins.

EL-MOUENNIS.

Après avoir traversé une troisième fois, vers le sud, l'Oued er-Rhar, nous retrouvons bientôt, en marchant vers l'ouest, les rives du Nahr el-A'oudjeh, qui serpente dans la plaine au milieu de beaux champs de sésame et de dourah. Les replis de cette rivière continuent à être bordés de touffes épaisses de roseaux. Nous la côtoyons sur sa rive gauche vers l'ouest-sud-ouest.

A quatre heures, nous la franchissons sur un pont d'une seule

arche; ce pont a succédé à un autre beaucoup plus ancien dont les débris se voient encore près de là.

Le pont renversé que je viens de mentionner est celui dont parle Bohaeddin, en racontant la marche parallèle de Saladin et de Richard Cœur-de-Lion, depuis Saint-Jean-d'Acre jusqu'à Ramleh. Saladin, n'ayant pu, malgré plusieurs combats et des escarmouches multipliées, malgré aussi le courage et le nombre des troupes qu'il commandait, arrêter les croisés, qui poussaient toujours en avant le long de la côte, tandis que lui-même, en se tenant plus à l'est, les harcelait continuellement, campa sur les bords du fleuve El-A'oudjeh, qu'il traversa ensuite sur un pont, après avoir fait passer préalablement son bagage. L'historien ajoute que l'encombrement fut tel sur ce pont que plusieurs soldats furent écrasés.

Jussit deinde sultanus ut impedimenta præcederent ad Ausjam; hostis ad Arsuphum consederat.

Impedimenta descenderant trans fluvium Ausja dictum, in sede herbida et amœna, ad latus amnis. Extremis diei ejusdem, ad hanc sedem perrexit sultanus : ibi in ponte tramittendo sese mutuo compressere et elisere nostri¹.

Les chrétiens, au contraire, durent traverser à gué le Nahr el-A'oudjeh près de son embouchure; ils avaient campé, en effet, vers le bas de ce fleuve, et les musulmans dans sa partie supérieure, comme Bohaeddin le déclare en termes très-précis :

Cujus (fluvii) in superiore parte nostri consederant, illi ad inferiorem partem desederant.

Du reste, le Nahr el-A'oudjeh, dont le fond est très-vaseux et offre, par conséquent, d'assez grandes difficultés à ceux qui le franchissent, même quand les eaux sont basses, est beaucoup plus facile à traverser près du rivage, à cause des sables qui s'accumulent en cet endroit dans son lit.

C'est le même cours d'eau que Winisauf, historien de cette brillante et audacieuse marche du roi Richard, appelle fleuve d'Arsur,

¹ *Vita et res gestæ Saladini*, auctore Bohadino, édit. Albert Schultens, p. 198.

flumen Arsuri, parce qu'il coule à quelques milles de la ville que Winisaufr désigne sous ce nom, et dont je vais bientôt décrire les ruines.

Turci cum quindecim millibus armatorum per flumen Arsuri invadunt, sed minus proficiunt : gens nostra super flumen Arsuri fixis tentoriis ea nocte resederunt¹.

Au delà du Nahr el-A'oudjeh, nous traversons, vers le nord-ouest, une petite chaîne de collines; sur l'une de ces collines est un village appelé *El-Mouennis*, المونيس. Nous y parvenons à quatre heures vingt-cinq minutes. Éloigné de la mer d'une distance de 2 kilomètres, il renferme quatre cents habitants et est divisé en plusieurs quartiers, soumis chacun à la juridiction d'un cheikh distinct. Autour, on observe quelques jardins, où croissent, presque sans culture, de délicieuses pastèques.

EDJLIL.

Notre direction est alors celle du nord.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous arrivons à *Edjlil*, اجليل, village situé sur un monticule et divisé en deux quartiers. Sa population est de trois cent quatre-vingts habitants. Les maisons, comme celles du village précédent, sont bâties en pisé ou avec de menus matériaux engagés dans du limon pétri et desséché.

SIDI A'LY EBN-ALEIM.

Nous nous rapprochons bientôt insensiblement de la mer, en cheminant à travers d'humbles collines, que hérissent des fourrés de lentisques et d'autres arbustes épineux; çà et là quelques caroubiers dominant ces broussailles.

A six heures quarante-cinq minutes, nous faisons halte enfin à

¹ *Itinerarium regis Anglorum Richardi*, auctore Gaufrido Winisaufr, l. IV, c. xxiv.

Sidi A'lyebn-Aleim, سيدى على ابن اليم. Ce village est situé sur une colline qui domine la mer d'environ 50 mètres, et contient une population de cinq cents habitants. Sur le point culminant s'élève une mosquée formant extérieurement un long rectangle et construite, ainsi que la plupart des maisons, avec des matériaux provenant des ruines d'Arsouf. A l'intérieur règne un portique voûté, et, sous une coupole, un sarcophage renferme les restes du santon Sidi A'ly ebn-Aleim, dont le père a été enseveli et est vénéré à Doura, dans les montagnes de la Judée, à l'ouest d'Hébron. Au centre de l'enceinte sacrée se dresse un minaret. On y voit également un puits profond, à l'orifice duquel est un chapiteau antique perforé, servant de margelle.

RUINES D'ARSOUF.

Pendant qu'on dresse ma tente pour la nuit à côté du village, je vais, avec un guide, examiner les ruines d'*Arsouf*, ارسوف, qui sont situées à dix minutes plus au nord, sur le bord de la mer. La ville dont elles offrent les débris était jadis entourée d'un mur très-épais, flanqué de tours et construit avec des pierres de dimension moyenne, mais très-régulièrement taillées et agencées entre elles. Du côté qui regarde la mer, elle était en outre protégée par de hautes falaises rocheuses, d'un accès très-difficile. Un fossé, large de 14 pas et dont la profondeur ne peut plus être déterminée maintenant à cause des amas de pierres et de terre qui l'ont en partie comblé, régnait tout autour des remparts. Il était lui-même muni d'un mur d'escarpe et de contrescarpe, aujourd'hui presque entièrement détruit, mais dont on reconnaît les vestiges sur plusieurs points.

Cette enceinte, depuis longtemps renversée, formait un arc elliptique et était percée probablement de quatre portes. Je n'ai retrouvé néanmoins l'emplacement que de deux d'entre elles; elles étaient flanquées de tours.

En pénétrant dans l'intérieur de la place, on s'aperçoit aussitôt qu'elle a été bouleversée de fond en comble, et qu'on y a puisé

comme dans une carrière pour en extraire des matériaux, qui ont été transportés ailleurs, et principalement à Jaffa. Presque nulle trace de monuments et de maisons n'est reconnaissable : tout a disparu, à l'exception de trois ou quatre substructions d'édifices privés ou publics, qui, comme les remparts, avaient été bâtis avec des pierres petites, mais très-régulières. De hautes herbes et des broussailles envahissent de plus en plus le sol. Au centre de la ville s'élevait une puissante forteresse, sur un monticule isolé surplombant d'un côté la mer et séparé, de tous les autres côtés, du reste de la cité par un ravin naturel, qui a dû être ensuite creusé davantage et régularisé par la main de l'homme. Cette citadelle, ainsi défendue, vers l'ouest, par l'escarpement et la hauteur considérable des falaises sur le bord desquelles elle était assise et, vers les autres points cardinaux, par le fossé, à la fois naturel et artificiel, dont je viens de parler, avait, en outre, pour la protéger, une double enceinte, parfaitement construite, dont il subsiste encore des débris assez importants. L'appareil des murs est le même que celui des remparts de la ville. Des pans de murailles gigantesques, d'une épaisseur extraordinaire, formant en quelque sorte un tout compacte, à cause de la ténacité du ciment qui unit les pierres entre elles, gisent çà et là renversés, tant du côté de la terre que de celui de la mer, précipités en cet endroit le long de la pente abrupte des falaises, soit par l'effet de la sape, soit par suite d'un tremblement de terre. Quant aux bâtiments intérieurs destinés à loger le commandant de la citadelle et la garnison qui y était casernée, ils sont complètement détruits, et des trous pratiqués partout, comme sur l'emplacement de la ville proprement dite, indiquent qu'on a cherché à en retirer jusqu'aux pierres des fondations.

Cette forteresse communiquait, vers l'est, avec la ville par une chaussée qui traversait le fossé que j'ai mentionné, et sur laquelle ouvrait une porte dont on distingue encore quelques assises. Vers l'ouest, on descendait au port militaire, du sommet de la colline qu'elle occupe, au moyen d'un long escalier dérobé, recouvert d'une voûte inclinée, qui existe encore en partie sur les flancs escarpés des

falaises. On pouvait ainsi, par cette espèce de corridor bâti sur une pente très-rapide, se rendre du plateau supérieur de la forteresse au port qu'elle domine, sans s'exposer aux regards et aux coups de l'ennemi du côté de la mer.

Ce port, que j'appelle le port militaire, parce qu'il était immédiatement commandé par la forteresse au-dessous de laquelle il s'étend, était déterminé au sud et au nord par deux môles, que protégeait à leur extrémité une tour, dont j'ai cru apercevoir quelques débris. Un troisième môle devait aussi, selon toute apparence, mettre ce port à l'abri des vents d'ouest, auxquels autrement il aurait été exposé. Mais ce dernier môle, dont je n'ai pu constater l'existence par moi-même, n'est, dit-on, visible actuellement que quand la mer est très-calme, toute la partie supérieure étant détruite. Le bassin de ce port, qui a, du reste, des dimensions fort restreintes, est depuis longtemps à moitié ensablé ou rempli de pierres, et même de pans entiers de murailles qui ont été projetés là du haut de la citadelle.

Au sud de ce port s'arrondit une anse naturelle, qui ne semble pas avoir été munie de môles et qui a dû servir de port marchand.

Pendant que j'examinais attentivement ces deux ports, après avoir étudié pour la seconde fois l'emplacement de la ville et de la citadelle, sur lesquelles j'avais déjà jeté un coup d'œil en 1854, en me rendant de Jaffa au mont Carmel, j'entendis tout à coup retentir un cri d'alarme poussé par mon guide, qui accourait en toute hâte vers moi. Il avait, en effet, aperçu cinq Arabes armés de dabbous, espèce de gros bâtons se terminant en forme de massue, qui se dirigeaient de mon côté avec des intentions évidemment hostiles. Comme il n'avait lui-même rien pour se défendre, je lui recommandai de faire une ample provision de pierres dans son burnous, afin d'avoir sous la main des projectiles tout prêts, en cas d'attaque. En même temps, sachant par expérience que le plus sûr avec les Arabes est toujours de prendre l'offensive, je m'élançai, le revolver au poing, sur celui d'entre eux qui marchait en tête, et qui déjà n'était plus qu'à 20 pas de moi. Séparé comme il l'était de ses ca-

marades, qui, pour me tourner et me couper la retraite, s'étaient divisés, il se rejeta immédiatement en arrière, à la vue inattendue de mon arme. La même manœuvre contre deux autres Arabes de sa bande les mit également en fuite, et ils disparurent alors tous au milieu des ruines, comprenant qu'avec leurs dabbous, bien qu'ils fussent cinq contre deux, ils ne pouvaient lutter sans péril contre un revolver à six coups, braqué tour à tour sur chacun d'eux.

Je pus ainsi regagner tranquillement mon petit campement, où je n'arrivai qu'à la nuit tombante, accompagné de mon guide, qui tenait toujours dans ses mains de formidables pierres pour sa défense personnelle, et n'ayant moi-même qu'à remercier de nouveau la Providence, qui, dans cette circonstance comme dans plusieurs autres, avait daigné veiller sur mes jours, sans me réduire à la nécessité de les défendre autrement que par de simples menaces.

Les ruines que je venais de visiter sont désignées par les Arabes sous le nom de *Kharbet Arsouf*, *خربة ارسوف*, nom que l'on retrouve pareillement dans les écrivains musulmans du moyen âge, et qui, peut-être, est la dénomination antique que portait cette ville avant de s'appeler Apollonia.

L'abbé Mignot, dans un savant article sur les Phéniciens, inséré dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*¹, émet l'opinion, pour expliquer le nom d'Apollonia, que la ville à laquelle il s'appliquait avait été bâtie, sous les rois macédoniens d'Égypte ou de Syrie qui furent maîtres de la Phénicie, et probablement sous Séleucus Philopator, roi de Syrie depuis l'an 186 jusqu'à l'an 176 avant l'ère vulgaire, par Apollonius, fils de Thraséas, son premier ministre et gouverneur de la Cœlésyrie pendant son règne. Mais ce n'est là qu'une pure hypothèse, les renseignements nous faisant complètement défaut à ce sujet. Apollonia, en effet, comme tant d'autres villes en Palestine, a bien pu seulement échanger, à cette époque, cette dénomination grecque contre une autre plus ancienne et de forme soit hébraïque, soit même kananéenne, qui aura reparu

¹ *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXIV, p. 330.

plus tard, lors de la conquête arabe, sous celle de Arsouf, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Quoi qu'il en soit, cette ville est mentionnée dans Josèphe comme étant située sur le bord de la mer, entre Césarée au nord et Joppé au sud.

Κατὰ τοῦτον δὲ τὸν καιρὸν ἤδη τῶν Σύρων καὶ Ἰδουμαίων καὶ Φοινίκων πόλεις εἶχον οἱ Ἰουδαῖοι, πρὸς Θαλάσση μὲν Στράτωνος Πύργον, Ἀπολλωνίαν, Ἰόπην¹

« A cette époque, les villes ayant appartenu aux Syriens, aux Iduméens et aux Phéniciens étaient au pouvoir des Juifs, à savoir, près de la mer, la Tour de Straton, Apollonia, Joppé. . . . »

Pline lui assigne la même position :

Joppe Inde Apollonia : Stratonis Turris, eadem Caesarea².

Nous lisons pareillement dans Ptolémée :

Καيسάρεια Στράτωνος .	66 $\frac{1}{2}$	32 $\frac{1}{2}$.
Ἀπολλωνία	66	32 $\frac{1}{4}$.
Ἰόπη	65 $\frac{2}{3}$	32 $\frac{1}{12}$.

Dans la Table de Peutinger, Apollonia est marquée comme étant à 22 milles au sud de Césarée ; sa distance au nord de Joppé n'est pas indiquée.

Caesarea.

Apolloniade, xxii millia.

Joppe.

Cet intervalle de 22 milles au sud de Césarée nous mène effectivement droit à Arsouf, ce qui confirme l'identité des ruines de cette ville avec celles d'Apollonia, appelée ici *Apollonias*, comme cela résulte de l'ablatif *Apolloniade*.

Du reste, l'histoire de cette cité maritime, l'époque de sa fondation, celle de sa ruine, nous sont complètement inconnues. Nous

¹ *Antiquités judaïques*, l. XIII, c. xv, § 4. — ² *Histoire naturelle*, l. V, c. xiv.

savons seulement qu'elle avait été renversée avant le gouvernement de Gabinius en Syrie, puisque Josèphe la cite au nombre des villes qui furent rétablies et réhabitées par l'ordre de ce proconsul romain (l'an 57 avant J. C.).

Συνεπολίσθησαν γοῦν, τούτου κελεύσαντος, Σκιθόπολις τε, καὶ Σαμάρεια, καὶ Ἀνθηδών, καὶ Ἀπολλωνία, καὶ Ἰάμνεια¹.

A l'époque des croisades, elle avait perdu son appellation grecque, et les historiens de ces guerres sacrées ne la désignent plus que sous le nom d'*Arsouf*, *Arzuffum*, *Assur* et *Arsur*, dénomination qui très-probablement, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, doit remonter beaucoup plus haut que l'occupation musulmane, et n'est que la reproduction, soit fidèle, soit altérée, du nom primitif que cette ville portait avant de s'appeler Apollonia. Il est difficile de croire, en effet, que les anciens habitants du pays aient négligé la position qu'elle occupe, et que sa fondation ne date que de l'ère des Séleucides, ainsi que le suppose l'abbé Mignot. Je m'imagine plutôt que le nom d'*Arsouf*, sous lequel ses ruines sont encore désignées aujourd'hui, est un mot d'origine soit kananéenne, soit hébraïque, qui, remplacé ensuite officiellement par celui d'Apollonia, que la conquête grecque avait imposé, mais continuant à se conserver parmi le peuple, a reparu plus tard tout naturellement, comme cela est arrivé pour tant de localités de la Palestine, lorsque d'autres conquérants parlant une langue sœur des langues phénicienne et hébraïque ont détrôné, à leur tour, les dénominations grecques, qu'ils ne comprenaient pas, pour remettre en honneur celles des dénominations primitives que la tradition avait perpétuées et dont ils trouvaient la racine ou une racine analogue, et par conséquent le sens, dans leur propre dialecte.

Au commencement des croisades, quand l'armée chrétienne envahit la Palestine, la ville qui nous occupe maintenant était protégée par de puissantes fortifications, car Godefroi de Bouillon

¹ *Guerre des Juifs*, l. I, c. viii, § 4.

essaya vainement de s'en emparer. Comme il n'avait point de vaisseaux pour bloquer cette place du côté de la mer, et qu'il était lui-même pressé par la disette, tandis que les habitants étaient abondamment pourvus de tout, et avaient d'ailleurs la mer libre pour se ravitailler, il fut contraint de lever le siège.

Urbem maritimam Joppensi conterminam civitati, quæ olim dicta est Antipatrida, nunc autem vulgari appellatione dicitur Arsur, obsedit. Sed cum in ea essent viri fortes et strenui, victualibus et cæteris ad hos usus necessariis abundantes, dux vero exterius gravem sustineret inopiam, et maxime quia naves non habebat, quibus obsessis introitum negaret et exitum, necessitate compulsus, prædictam solvit obsidionem¹.

Il est inutile de faire remarquer ici que l'identification faite par Guillaume de Tyr de cette ville avec l'ancienne Antipatris est une erreur manifeste. Antipatris, en effet, n'était pas une cité maritime; elle touchait, au contraire, aux montagnes, puisque Alexandre Jannée fit creuser un fossé ayant un développement de 150 stades et s'étendant depuis les hauteurs voisines d'Antipatris jusqu'à la mer de Joppé.

A propos du siège précédent, Albert d'Aix nous apprend que la querelle qui s'était élevée entre Raymond et Godefroi de Bouillon sous les remparts d'Ascalon éclata pour la seconde fois entre ces deux chefs devant ceux d'Assur (Arsouf). Le comte de Toulouse, qui marchait en tête de l'armée chrétienne avec sa troupe, entreprit d'assiéger tout seul cette place, afin d'y planter le premier son drapeau et de retenir pour lui cette conquête; mais, ayant éprouvé de la part de l'ennemi une vive résistance, il se retira, après avoir averti secrètement la garnison qu'elle n'avait rien à redouter des attaques du roi de Jérusalem. Bientôt celui-ci se présenta lui-même pour emporter de force la place. Les Sarrasins se défendirent énergiquement, et Godefroi, ayant appris que cette opiniâtreté dans leur résistance devait être attribuée en grande partie aux conseils de Raymond, résolut de venger par les armes une si indigne trahison.

¹ Guillaume de Tyr, l. IX, c. x.

Une lutte sanglante allait s'engager entre les deux chefs et leurs soldats, lorsque Tancrède et les deux Robert, s'interposant, amenèrent une réconciliation entre les deux rivaux, qui s'embrassèrent en présence de toute l'armée.

L'année 1102, Baudouin I^{er} assiégea Arsouf par terre et par mer et s'en empara. Les habitants se rendirent, à la condition de pouvoir se retirer à Ascalon.

En 1191, il se donna, au nord et près de cette ville, une grande bataille entre les croisés, commandés par Richard Cœur-de-Lion, et les musulmans, qui avaient à leur tête Saladin. La victoire se déclara pour les chrétiens, qui triomphèrent de la multitude de leurs ennemis et recouvrèrent Arsouf, que Saladin avait démantelée.

Saint Louis, en 1251, releva ses remparts abattus, et c'est à lui qu'est attribuée la forteresse dont quelques vestiges sont encore debout. Mais bientôt après, en 1265, le sultan Bibars Ben-Dôkhdar vint mettre le siège devant cette ville. Les habitants se défendirent avec le courage du désespoir, et livrèrent aux flammes les machines de guerre des musulmans. Aux mines de l'ennemi ils opposèrent des contre-mines, et on se battit de part et d'autre avec acharnement dans ces souterrains. Enfin, au bout de quarante jours et après des assauts répétés, le sultan parvint à arborer l'étendard du Prophète sur les tours de la place. Les mameluks, victorieux, mirent tout à feu et à sang ; la plus grande partie des vaincus furent massacrés ; le reste fut condamné à la servitude, et les malheureux captifs furent contraints de démolir de leurs propres mains leurs remparts, leurs églises et leurs maisons. Arsouf ne se releva plus de cette ruine.

Le géographe Aboulféda nous déclare que, de son temps, c'est-à-dire vers le commencement du xiv^e siècle, elle n'avait plus d'habitants¹.

¹ Aboulféda. *Tabula Syriæ*, p. 82, édit. Koehler.

CHAPITRE SOIXANTE-HUITIÈME.

KHARBET EL-BELAKIEH. — KHARBET KABOUTA. — NAUR EL-FALEK. — BASSET EL-FALEK. — OUMM KHALED. — KHARBET EL-FALEK. — KHARBET EL-A²RABEH. — FORÊT DE CHÊNES. — KHARBET OUED OUMM EL-A²LEIKEH. — MESKEH. — KEFR SABA. — RAS EL-A²ÏN. — NEBY TARY. — EL-MEZARRA²A. — KHARBET DIKRIN. — KOULEH. — ET-TIREH. — DEIR-THARIF. — RENTIEH. — EL-KENISEH. — LOUDD. — RAMLEH.

KHARBET EL-BELAKIEH.

Le 23 juin, à cinq heures du matin, nous quittons le village de Sidi A'ly ebn-Aleim; notre direction est celle du nord. Nous traversons un fourré planté de lentisques, de chênes verts nains, d'autres chênes, appelés par mon guide *chettoul*, et qui appartiennent à l'espèce connue sous le nom de *quercus cerris*. Çà et là aussi s'élèvent des caroubiers. Dans plusieurs endroits le sol a été débarrassé des broussailles qui le hérissaient, et semé de pastèques qui y prospèrent merveilleusement et presque sans soins.

A cinq heures cinquante-deux minutes, quelques ruines, aujourd'hui très-indistinctes, restes d'un ancien hameau détruit, me sont indiquées sous le nom de *Kharbet el-Belakieh*, خربة البلاكية. Ce petit village était situé sur une colline qui domine la mer d'environ 60 mètres. Au bas, le rivage décrit une crique naturelle, où de faibles bâtiments viennent actuellement encore mouiller pour faire des chargements de pastèques. Un sentier conduit au port, à travers les dunes escarpées qui s'ouvrent en cet endroit, soit par suite d'une échancrure due à la nature, soit par l'effet du travail de l'homme.

KHARBET KABOUTA.

Après avoir jeté, en passant, un rapide coup d'œil sur ce kharbet peu important, je poursuis ma marche à travers le même fourré, dans la direction du nord.

A six heures quarante-deux minutes, j'examine des ruines fort confuses, consistant seulement en tas de menus matériaux très-rongés par le temps, qui couvrent deux monticules, non loin de la mer. Ces débris d'un village rasé complètement, comme le précédent, portent le nom de *Kharbet Kabouta*, خربة كبوتا.

NAHR EL-FALEK.

Ma direction est alors celle du nord-nord-ouest.

A six heures cinquante-huit minutes, nous atteignons les rives du *Nahr el-Falek*, نهر الفالق (le fleuve de la coupure). Le lit de ce petit fleuve a, en cet endroit, 12 pas de large, et la profondeur de l'eau, à cette époque de l'année, est d'environ 60 centimètres; pendant l'hiver, lors des grandes pluies, il est bien plus considérable. Il est bordé et même rempli d'une forêt de roseaux de diverses espèces, parmi lesquelles on distingue, surtout pour l'élégance et la finesse de sa tige, celle que les Arabes appellent *berbir*, et dont j'ai déjà parlé à propos du Nahr el-A'oudjeh.

BASSET EL-FALEK.

En le côtoyant vers l'est, au milieu d'une quantité énorme de mauves sauvages, j'arrive bientôt à un vaste étang appelé *Basset el-Falek*, بسة الفالق (l'étang de la coupure), parce qu'une entaille ou tranchée, longue de 40 mètres sur 24 de large, a été jadis pratiquée à travers une colline rocheuse, qui, du côté de l'ouest, domine l'étang d'une hauteur de 20 mètres. Cette colline lui barrait autrefois toute issue vers la mer, ainsi qu'au Nahr el-Falek,

lequel, venant de l'est, traverse l'étang et, par la coupure artificielle qui lui a valu son nom, se jette à la mer depuis lors. Primitivement ses eaux se perdaient dans ce grand bassin, qui, ne pouvant lui-même auparavant décharger son trop-plein dans la Méditerranée, devait, à certains moments de l'année, inonder au loin la plaine. Il est donc à croire que la tranchée destinée à remédier à ce grave inconvénient remonte à la plus haute antiquité, et probablement à l'époque judaïque, quand le pays était le plus habité et le mieux cultivé.

Le Basset el-Falek est couvert, dans presque toute son étendue, d'un fourré de roseaux gigantesques au milieu desquels se jouent librement, sans être jamais inquiétés par l'homme, des nuées d'oiseaux. Une multitude de nénufars y étendent aussi de tous côtés leurs larges feuilles, qui tapissent la surface des eaux, et émaille de leurs belles fleurs ce parterre humide. De petits crocodiles, dit-on, comme dans le Nahr Zerka et dans le Nahr el-Koudeireh, vivent dans cet étang, dont les bords sont également fréquentés par un grand nombre de sangliers. Il abonde aussi en poissons; les sangsues surtout y pullulent, ce qui le fait désigner pareillement sous le nom de *Basset Oumm el-A'lak*, بست ام العلق (*étang des sangsues*, mot à mot *mère des sangsues*).

Quant au Nahr el-Falek, il est appelé, par les historiens latins des Croisades, *Rochetailie* (la roche taillée), ce qui est, comme on le voit, la traduction de la dénomination arabe *El-Falek* (la fente, la coupure), qui elle-même peut-être n'est que la reproduction d'un nom plus ancien, d'origine soit hébraïque, soit même kanaanéenne, si le canal creusé à travers la colline pour ouvrir une issue vers la mer à l'étang et au fleuve remonte jusqu'à une époque aussi reculée.

Il est question de ce fleuve dans Godefroy Winisaufr, lors de la marche victorieuse de Richard Cœur-de-Lion de Ptolémaïs à Jaffa, le long de la côte. Les troupes de ce prince, au sortir de la forêt qui s'étendait au nord de ce cours d'eau, dressèrent leurs tentes

dans une plaine, sur les bords d'un fleuve appelé vulgairement, dit l'historien, *Rochetailie*.

Verum nostri, seriatim procedentes per ipsam forestam, insidiarum dictarum loca transierunt indemnes. Quibus exeuntibus a silva transmissa contra occurrit planities, in qua fixis tentoriis pernoctabant juxta flumen Rochetailie vulgo dictum¹.

Ce même fleuve est appelé, par Bohaeddin, *Nahr el-Kassab* (le fleuve du roseau) :

Ita inter impetus nunc illatos, nunc repulsos, pervenitur ad fluvium cui ab arundine (en arabe *Kassab*) nomen inditum².

Dans l'antiquité, il portait très-probablement le nom de *Kanah*, en hébreu *Nahal Kanah*, נַחַל קָנָה, en grec *Χελκανά*, *Φάραγξ Καρανά*, *χειμαρρὸς Κανά* et *Φάραγξ Κανά*, en latin *Vallis Arundineti*, simple traduction du mot hébreu *Kanah*, de même que la dénomination arabe d'*El-Kassab*, qui signifie également *roseau*.

Ce cours d'eau, comme nous l'apprenons par la Bible, aboutissait à la Méditerranée et formait l'une des limites entre la tribu de Manassé au nord et celle d'Éphraïm au sud :

8. De Taphua pertransit (terminus) contra mare in vallem Arundineti, suntque egressus ejus in mare salsissimum. Hæc est possessio tribus filiorum Ephraim per familias suas³.

9. Descenditque terminus vallis Arundineti in meridiem torrentis civitatum Ephraim, quæ in medio sunt urbium Manasse : terminus Manasse ab aquilone torrentis, et ex tus ejus pergit ad mare.

10. Ita ut possessio Ephraim sit ab austro, et ab aquilone Manasse, et utramque claudat mare, et jungantur sibi in tribu Aser ab aquilone et in tribu Issachar ab oriente⁴.

C'est au sud de ce fleuve, dans l'espace qui le sépare d'Arsouf, qu'eut lieu la célèbre bataille de ce nom, dans laquelle cent mille chrétiens eurent à combattre contre trois cent mille musulmans et les repoussèrent. Richard Cœur-de-Lion y fit des prodiges de va-

¹ *Itinerarium regis Anglorum Richardi*, auctore Godefrido ou Gaufrido Winisaufr. l. IV. c. XVI.² — ² *Vita et res gestæ Sa-*

ladini, auctore Bohaeddino, édit. Schultens, p. 191. — ³ *Josué*, c. XVI, v. 8.

⁴ *Josué*, c. XVII, v. 9 et 10.

leur, et Saladin, son rival, malgré toute son habileté et son courage, malgré aussi la grande supériorité numérique de ses troupes, ne put arrêter la marche victorieuse des Latins.

OUMM KHALED.

A sept kilomètres environ au nord du Nahr el-Falek, je laisse, sans le visiter, un village que j'avais examiné en 1863, appelé *Oumm Khaled*, ام خالد. Il est situé sur un monticule et renferme trois cents habitants.

Toutes les maisons sont bâties en pisé, à part une seule qui est en pierre.

KHARBET EL-FALEK.

A sept heures trente minutes, je me remets en marche dans la direction du sud, côtoyant à ma gauche le Basset el-Falek.

A sept heures trente-sept minutes, un petit hameau, sur un monticule près de l'étang, m'est désigné sous le nom de *Kharbet el-Falek*, خربة الفالق. Trois petites cavernes pratiquées dans le roc et quelques habitations grossières, dont une seule est en pierre et les autres sont en pisé, servent encore de demeures à plusieurs familles. Là s'élevait jadis un village auquel a succédé le hameau actuel.

KHARBET EL-A'RABEH.

Ma direction devient alors sud-sud-est, puis sud-est. A ma gauche l'étang continue à étendre sa vaste nappe d'eau, au-dessus de laquelle s'élèvent de magnifiques roseaux et d'innombrables nénufars.

A huit heures vingt minutes, j'en atteins l'extrémité méridionale.

Un peu plus loin, je remarque quelques puits où l'eau affleure presque, ce qui indique que, même au sud de l'étang, le sol demeure encore quelque temps très-humide, et que la même nappe d'eau se prolonge au delà des bords extérieurs de ce bassin sous une couche peu profonde de terre.

A huit heures trente-six minutes, je traverse un village complètement détruit, à l'exception de deux huttes encore habitées aujourd'hui par de pauvres fellahs. Cet endroit s'appelle *Kharbet el-A'rabeh*, خربة العرباة.

FORÊT DE CHÊNES.

Ma direction est, à partir de ce moment, celle de l'est; cessant de fouler un sol noir et limoneux, j'entre, par une légère montée, dans une forêt de chênes clair-semés qui croissent sur un terrain rougeâtre et sablonneux. Ils appartiennent presque tous à l'espèce que les botanistes désignent sous le nom de *quercus cerris* et *quercus crinita*. Les feuilles sont plus lisses et moins dentelées que celles de nos chênes communs; elles sont chargées de ces tubercules appelés *noix de galle*; la capsule des glands est généralement d'une grande dimension. La tige de la plupart de ces arbres est noueuse et d'une venue peu droite; quelques-uns atteignent une dizaine de mètres de hauteur, mais beaucoup d'autres sont plus petits et ne s'élèvent guère au-dessus de la taille de hautes broussailles. Cette forêt est le reste de celle qui, à l'époque des Croisades, est désignée sous le nom de forêt d'Arsoûf, parce qu'elle se prolongeait, vers le sud, jusque dans les environs de cette ville.

KHARBET OUED OUMM EL-A'LEIKEH.

A neuf heures, je franchis un oued peu considérable, actuellement sans eau, appelé *Oued Oumm el-A'leikeh*, واد أم العليقة; il se jette dans le Basset el-Falek. Non loin à l'est de cet oued, gisent quelques ruines indistinctes, vestiges peu considérables d'un village rasé; on les appelle *Kharbet Oued Oumm el-A'leikeh*, خربة واد أم العليقة.

MESKEH.

A neuf heures dix minutes, j'incline vers le sud-est, puis bientôt je reprends la direction de l'est. A ma droite serpente l'*Oued Meskeh*, واد مسكة; il est peu large et peu profond.

A dix heures, je fais halte un instant à *Meskeh*, *مسكه*, village de trois cents habitants. Dans la cour du medhafeh ou maison réservée aux hôtes de passage, je remarque une colonne et un chapiteau de marbre creusé en forme de mortier pour y broyer du café; ce chapiteau accuse, par les entrelacs dont il est orné, un travail byzantin. Autour des habitations, on observe quelques jardins plantés principalement de figuiers, que dominant çà et là d'élégants palmiers.

KEFR SABA.

A dix heures trente minutes, je me remets en marche vers le sud-est, et, à onze heures quarante-cinq minutes, nous traversons Kefr Saba, village dont il a été question précédemment, et que plusieurs savants critiques identifient avec l'ancienne Antipatris. J'ai indiqué plus haut les principales raisons qui me font hésiter à adopter cette opinion et qui me portent à reconnaître de préférence l'emplacement de cette cité à Medjdel-Iaba.

RAS EL-A'ÏN.

A une heure quarante minutes, après avoir marché presque directement vers le sud à partir de Kefr Saba, nous parvenons à Ras el-A'ïn et au château qui commandait la source du Nahr el-A'oudjeh. J'en ai déjà décrit les ruines.

NEBY TARY.

Nous poursuivons notre marche vers le sud; laissant à notre gauche, à deux kilomètres de distance, le village de Medjdel-Iaba, sur lequel il est inutile de revenir ici, nous atteignons *Neby Tary*, *نبي تاري*, à deux heures quinze minutes, après avoir franchi successivement deux petits oueds bordés d'agnus-castus. Ce hameau n'est guère habité qu'à l'époque de la moisson. Un santou y est vénéré sous une koubbeh et a donné son nom à la localité.

EL-MEZARAA'.

De Neby Tary nous nous dirigeons vers le sud-est et, à deux heures trente-sept minutes, nous traversons le village d'*El-Mezaraa'*, المزراع. Assis sur une colline pierreuse, il est peu important; les maisons sont petites et d'aspect misérable.

KHARBET DIKRIN.

A vingt-cinq minutes de marche au nord-est de Mezaraa', on rencontre des ruines assez importantes, appelées *Kharbet Dikrin*, خربة ذكرين, que je me dispense d'aller visiter cette fois-ci, les ayant examinées en 1863. Les pentes et le sommet de la colline rocheuse sur laquelle elles sont éparses servaient jadis d'assiette à une petite ville, renversée actuellement de fond en comble, mais qui paraît avoir été bien construite, à en juger par les amas de gros blocs taillés avec soin qui jonchent partout le sol. Non-seulement les édifices publics, mais encore les maisons particulières semblent y avoir été bâties, pour la plupart, avec des pierres régulières et de dimensions plus ou moins grandes. Des citernes creusées dans le roc sont disséminées çà et là.

KOULEH.

A deux heures quarante minutes, nous poursuivons notre marche vers le sud-sud-est, et, à trois heures cinq minutes, nous arrivons à *Kouleh*, قولة. Ce village, situé sur une colline rocheuse, a remplacé évidemment une petite ville ou bourgade antique. On y remarque une grande construction rectangulaire, divisée aujourd'hui en plusieurs habitations particulières, et qui a été bâtie, soit par les musulmans, soit par les chrétiens à l'époque des Croisades, avec des pierres de taille enlevées, pour la plupart sans doute, à d'anciens édifices. Près de là une autre construction, moins étendue que la précédente, mais dont les assises inférieures sont formées avec des blocs beaucoup plus considérables, soit aplanis, soit taillés en bossage, sert encore actuellement de bordj ou de tour de défense.

Toute la partie supérieure est de date bien plus récente. Une petite mosquée est pareillement bâtie avec des matériaux dont la moitié au moins paraissent antiques. A la porte notamment de ce sanctuaire les pieds-droits sont décorés de moulures qui semblent accuser une époque antérieure à l'invasion musulmane. Enfin, près du village, un birket, long de 18 pas sur 12 de large, n'est probablement pas l'ouvrage des Arabes. Il est en partie creusé dans le roc et en partie construit avec de gros blocs polygonaux revêtus d'un épais ciment.

ET-TIREH.

Je laisse au sud deux villages que j'avais explorés en 1863. L'un, situé à deux kilomètres au sud de Kouleh, s'appelle *Et-Tireh*, التيرة; d'autres prononcent et écrivent *Et-Thireh*, الطيرة. Ce village, assis sur un monticule qui domine à peine la plaine, contient cinq cents habitants. Les maisons, généralement très-mal construites, ont été en partie bâties avec d'anciens matériaux. La porte de l'une d'entre elles, entre autres, est probablement tout entière antique; elle consiste en deux pieds-droits formés avec de grandes pierres de taille, que surmonte un magnifique bloc constituant le linteau et décoré jadis de moulures actuellement mutilées et presque effacées. Plusieurs caveaux souterrains et un tombeau creusés dans le roc attestent également l'existence en cet endroit d'un village judaïque.

DEIR THARIF.

Le second de ces villages se trouve à trois kilomètres au sud du précédent, sur une colline. Il se nomme *Deir Tharif*, دير طريف. Sa population est de quatre cents habitants. Près d'une petite mosquée, qu'ombrage un superbe acacia mimosa, on remarque trois colonnes antiques.

RENTIEH.

A trois heures, nous quittons Kouleh pour prendre la direction de l'ouest-nord-ouest.

A trois heures vingt-cinq minutes, nous arrivons à *Rentieh*, رنتية, village en partie détruit, sur un monticule qu'environnait autrefois un mur d'enceinte. Il ne compte plus qu'une trentaine d'habitants.

EL-KENISEH.

A trois heures vingt-huit minutes, nous nous remettons en marche vers le sud, puis vers le sud-sud-ouest, cheminant toujours dans l'admirable plaine de Saron.

A trois heures quarante-six minutes, nous traversons l'*Oued el-Yehoudieh*, واد اليهودية; à une faible distance à notre droite s'élève le grand village de ce nom, que j'ai décrit dans mon travail sur la Judée.

A quatre heures seize minutes, quelques débris de gros murs en blocage, regardés comme ayant appartenu à une ancienne église renversée, me sont signalés sous le nom de *Kharbet el-Keniseh*, خربة الكنيسة. Le village où se trouvait cet édifice a été entièrement rasé.

LOUDD.

A quatre heures vingt-six minutes, nous franchissons l'*Oued Loudd*, واد لود, sur un pont à trois arches ogivales qui est de fabrique arabe, mais qui a été en partie construit avec des pierres antiques.

RAMLEH.

Après avoir traversé les jardins et la petite ville de ce nom, que j'ai décrite ailleurs, j'arrive enfin à Ramleh, où je fais halte, à six heures, sous un bois d'oliviers, au milieu duquel ma tente est dressée pour la nuit. Je ne donnerai point de nouveaux détails sur cette ville, dont j'ai également parlé dans ma *Description de la Judée*.





PLAN TOPOGRAPHIQUE
DU
KHARBET MEDIEH
et de ses environs.

0 50 100 150 200 metres.

Dressé par M. Mauss, architecte, Jérusalem, 8 juillet 1870.

Imprimerie Nationale

et Hamman

bour-Jehoud
l'autre versant

CHAPITRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

NEBY DANIAL. — DJIMZOU. — EL-KHARROUBEH. — KHARBET BIRIA. —
 KHARBET ES-SOUK. — KHARBET EL-MEDIEH. — CHELTA. — KHARBET EL-
 HAOURIEH. — SAFFA. — BEIT-A'OUR ET-TEHATA.

NEBY DANIAL.

Le 24 juin, à cinq heures quinze minutes du matin, nous quittons Ramleh, dans la direction de l'est.

A six heures sept minutes, nous traversons un petit oued appelé *El-Djerof*, الجرف.

A six heures quinze minutes, nous laissons à notre gauche le village de *Danial*, دانيال. Une petite mosquée, ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs, y renferme la tombe de *Neby Danial*, نبى دانيال. Quelques critiques, entre autres M. Clermont-Ganneau, pensent que le mot *Neby Danial* est une corruption pour *Neby Danian*, et que celui-ci est lui-même un allongement pour *Neby Dan*. Dans ce cas, il ne s'agirait nullement, dans cette tradition, du prophète Daniel, mais bien du patriarche Dan, enseveli au centre du territoire appartenant à la tribu qu'il personnifie. Cette remarque est ingénieuse et peut-être est-elle fondée; néanmoins je ferai observer que la prononciation la plus usitée du nom de ce village, prononciation que justifie la manière dont il est écrit dans des registres officiels que j'ai consultés à Jérusalem, est *Neby Danial* (le prophète Daniel) et non *Neby Danian*. Les renseignements que l'on obtient des différents cheikhs de village dépendent souvent de la façon dont on les interroge, et quelquefois ils donnent comme une tradition indigène et fort ancienne une supposition toute récente qui leur a été suggérée par un voyageur de passage.

DJIMZOU.

A six heures trente minutes, nous gravissons la colline de *Djimzou*, *جمزو*, que couronne le village ainsi nommé. Je l'ai déjà décrit dans mon ouvrage sur la Judée. C'est l'antique Gimzo, en grec *Γαμζώ*, en latin *Gamzo*.

EL-KHARROUBEH.

A six heures trente-sept minutes, nous descendons, vers l'est, de la hauteur de Djimzou.

A sept heures, j'aperçois au sud, sur une colline, le hameau dit *El-Kharroubeh*, *الخروبة*, également mentionné dans le même ouvrage.

KHARBET BIRIA.

A sept heures dix minutes, nous prenons la direction du nord.

A sept heures quinze minutes, nous franchissons l'*Oued el-Habis*, *واد الحبيس*, puis bientôt après l'*Oued Bathen el-Kebir*, *واد باطن الكبير*.

A sept heures vingt-cinq minutes, après une ascension vers le nord-est, nous parvenons au *Kharbet Biria*, *خربة برية*, village entièrement renversé, sur une colline. Les pentes de celle-ci sont percées d'une dizaine de belles citernes antiques, dont quelques-unes sont encore munies de leur margelle.

Mon guide me signale, sur une hauteur voisine qui s'élève vers le nord-ouest, l'*Oualy Neby Samouïl*, *نبي صمويل*, qu'entourent quelques ruines.

KHARBET ES-SOUK.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous descendons vers l'est, en suivant, dans cette direction, l'*Oued Biria*.

A huit heures quinze minutes, nous inclinons vers le sud, et bientôt nous arrivons au *Kharbet es-Souk*, *خربة السوق*. Ces ruines couvrent deux monticules séparés l'un de l'autre par un ravin; elles

consistent en un certain nombre de grandes citernes antiques et en divers arasements de constructions démolies. Le point culminant de l'une de ces collines était occupé par une tour qui avait été bâtie avec de gros blocs assez mal équarris.

KHARBET EL-MEDIEH.

A huit heures trente minutes, nous nous remettons en marche vers le sud-est, et, à huit heures cinquante minutes, nous faisons halte au *Kharbet el-Medieh*, خربة المدية. J'ai déjà montré, dans un autre chapitre, que ces ruines, qui comprennent sous cette désignation générale les trois *kharbet* dits *Kharbet el-Yehoud*, *Kharbet el-Hammam* et *Kharbet el-Gherbaoui*, occupent l'emplacement de l'antique Modin, la patrie des Machabées. Je les examine de nouveau, et je me convaincs de plus en plus que je foule les débris de cette ville célèbre, et que l'édifice rectangulaire renversé connu par les Arabes du village voisin d'El-Medich sous le nom d'*El-Kala'h* (le château) est, en réalité, le tombeau érigé par Simon en l'honneur de son père Mathathias, de sa mère et de ses vaillants frères. Afin de justifier cette conviction et de la faire partager aux autres, je m'affermis dans le projet que j'avais déjà conçu précédemment de fouiller ce monument et d'aller chercher à Jérusalem l'autorisation et les instruments dont j'avais besoin pour cela.

CHELTA.

A onze heures trente-cinq minutes, nous quittons le *Kharbet el-Medieh* pour prendre la direction de l'est-sud-est.

A onze heures cinquante minutes, nous gravissons la colline de *Chelta*, شلتا, village en grande partie renversé. On y remarque plusieurs citernes et tombeaux antiques pratiqués dans le roc.

KHARBET EL-HAOURIEH.

A midi dix minutes, nous nous remettons en marche vers l'est-

sud-est, puis vers l'est; les traces d'une voie antique sont très-reconnaissables.

A midi trente-cinq minutes, après une descente suivie bientôt d'une montée, nous parvenons sur un plateau où les vestiges de la même voie antique continuent à se montrer.

A midi quarante-cinq minutes, nous arrivons au *Kharbet el-Haourieh*, خربة الحورية, restes d'une petite ville antique entièrement détruite, et sur les ruines de laquelle la charrue a souvent passé. Çà et là aussi, sur l'emplacement qu'elle occupait, croissent de vieux caroubiers, des chênes verts et des figuiers. En le parcourant, je remarque les arasements de plusieurs constructions bâties avec des blocs de dimensions assez considérables, et dont l'une, mesurant 15 pas sur chaque face, semble avoir été une tour de défense. Chemin faisant, je ramasse un certain nombre de gros cubes de mosaïque épars sur le sol. Deux anciens *birket* et une vingtaine de belles citernes pratiqués dans le roc attirent tour à tour mon attention. Un oualy vénéré sous le nom d'*Oualy el-Haourieh* y est entouré de lentisques, de caroubiers et de chênes verts.

SAFFA.

A deux heures quinze minutes, nous descendons, vers le nord-est, puis vers l'est-nord-est, de la hauteur où nous sommes.

A deux heures trente minutes, nous laissons à notre gauche, sur sa colline, le village de *Saffa*, صفا, dont j'ai parlé précédemment.

BEIT-A'OUR ET-TEHATA.

Nous cheminons, vers l'est, dans une vallée que sillonne le lit desséché d'un torrent, l'Oued Saffa.

A trois heures dix minutes, nous gravissons un sentier pratiqué dans le roc, et, à trois heures dix-huit minutes, nous faisons halte pour la nuit à *Beit-A'our et-Tehata*, بيت عور التحاتا, ou Bethoron inférieure, village que j'ai décrit dans mon ouvrage sur la Judée.

J'y visite, dans une petite mosquée, la tombe de *Neby A'our*, نبى عور. Ce sanctuaire renferme intérieurement deux colonnes antiques. Un beau palmier le précède. De nombreuses citernes et plusieurs caveaux creusés dans le roc datent de l'époque judaïque; quelques-unes de ces excavations sont peut-être même antérieures à l'entrée des Hébreux dans la Terre promise; car Bethoron existait avant la conquête qu'ils firent du pays. Je ne reviendrai pas ici sur le résumé historique des principaux événements qui se rattachent à cette localité, résumé que j'ai déjà fait. Je ne dirai rien non plus du *Kharbet Hallabeh* et du *Kharbet Aberdjan*, qui se trouvent l'un et l'autre à une faible distance de Beit-A'our et-Tehata; car je les ai décrits tous deux en parlant de ce village.

CHAPITRE SOIXANTE ET DIXIÈME.

BEIT-A'OUR EL-FOUKA. — BEIT-DOUKKOU. — KOUBEIBEH. — BEIT-DOU. —
BEIT-SOURIK. — NEBY SAMOUÏL. — BEIT-IKSA. — RETOUR À JÉRUSALEM.

BEIT-A'OUR EL-FOUKA.

Le 25 juin, à cinq heures du matin, nous descendons vers le sud-est.

A cinq heures quinze minutes, nous suivons une vallée dans la direction du sud, puis de l'est-sud-est.

Bientôt nous gravissons un sentier roide et difficile sur les flancs d'une montagne rocheuse; là où l'ascension est trop pénible, des marches ont été ménagées sur la surface du roc.

A six heures, nous atteignons *Beit-A'our el-Fouka*, بيت عور الفوقا, ou Bethoron supérieure, en hébreu *Beth-Horon ha-Elion*, en grec *Βαιθωρὼν ἡ ἄνω*, en latin *Bethoron superior*, village dont il a été question suffisamment dans mon ouvrage sur la Judée.

BEIT-DOUKKOU.

A six heures dix minutes, nous descendons vers l'est-sud-est, puis vers le sud.

A six heures trente-cinq minutes, nous commençons une nouvelle ascension vers le sud-est; à six heures quarante minutes, une descente très-rapide succède à cette montée.

A sept heures cinq minutes, nous parvenons au fond de l'*Oued Soleiman*, واد سليمان, que j'ai entendu prononcer également *Oued Selman*, واد سلمان; nous le suivons quelque temps vers l'est-sud-est et vers l'est, et, à sept heures quatorze minutes, nous gravissons de nou-

veau des pentes très-abruptes par un étroit sentier, qui, en beaucoup d'endroits, a été pratiqué dans le roc en forme d'escalier.

A sept heures trente-cinq minutes, nous arrivons à *Beit-Douk-kou*, بيت دقو, village peu considérable, situé sur le sommet d'une haute colline.

KOUBEIBEH.

Après être descendus, vers le sud, au fond de l'*Oued A'bou Za'rour*, واد ابو زعرور, nous le franchissons, et, à huit heures trente minutes, une montée assez âpre nous amène à *Koubeibeh*, قبيبة. Ce village, actuellement réduit à une très-faible population, était jadis une bourgade de quelque importance, comme l'annoncent les arase-ments de nombreuses maisons renversées, ceux d'une ancienne église à trois nefs, dont il subsiste encore une partie de l'abside et deux pans de murs construits en blocs réguliers et de grandes dimensions, l'enceinte aussi d'une autre chapelle à une seule nef, que les révérends Pères franciscains ont achetée et réparée, grâce à la pieuse munificence de M^{lle} de Nicolaï, un certain nombre de citernes et un grand birket aujourd'hui très-dégradé.

Quant à la question de savoir si Koubeibeh est l'Emmaüs de l'Évangile de saint Luc, désigné dans la Vulgate comme étant à soixante stades de Jérusalem, et où Notre-Seigneur rompit le pain, après sa résurrection, avec deux de ses disciples, c'est là un point que j'ai essayé d'éclaircir dans ma *Description de la Judée*, et je renvoie le lecteur à ce que j'ai dit à ce sujet¹.

BEIT-DOU.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous poursuivons notre marche vers l'est.

A neuf heures cinq minutes, nous laissons *Beit-Dou*, بيت دو, à notre gauche.

¹ *Description de la Judée*, t. I, p. 349-361.

BEIT-SOURIK.

Notre direction est ensuite celle du sud-est.

A neuf heures vingt minutes, nous laissons *Beit-Sourik*, بيت سوريق, à notre droite.

NEBY SAMOÛÏL.

Devant nous, au nord-est, se dresse la hauteur de *Neby Samouïl*, نبي صمويل, l'antique Ramathaïm-Sophim, patrie et lieu de sépulture de Samuel.

En parlant, dans ma *Description de la Judée*, de la mosquée de ce village, j'ai avancé que l'ancienne église qu'elle remplaçait était tournée du nord au sud; un nouvel examen que j'en ai fait dans mon dernier voyage m'a prouvé que je m'étais trompé, et qu'elle était orientée de l'ouest à l'est. Elle avait trois nefs, qui sont maintenant en dehors de la mosquée et en partie détruites.

BEIT-IKSA.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous traversons *Beit-Iksa*, بيت اكسا.

RETOUR À JÉRUSALEM.

A onze heures vingt-cinq minutes, nous rentrons dans les murs de la Ville sainte. A peine arrivé à Jérusalem, je m'empresse de faire part à M. le consul de France de ma découverte, au Kharbet el-Medieh, des restes d'un monument qui me paraît être le fameux mausolée des Machabées, tant et vainement cherché par tous les voyageurs qui m'ont précédé, et du désir que j'ai d'y pratiquer des fouilles, afin de justifier cette conjecture et de la transformer en certitude pour tous. M. Sienkiewitch m'accueille avec sa bienveillance ordinaire; mais en même temps il m'apprend que, depuis mon dernier départ de Jérusalem, de graves difficultés ont tout à coup surgi entre lui et le pacha de cette ville, et que son inter-

vention dans cette affaire, loin de pouvoir m'être utile, me serait plutôt nuisible. « Le pacha, me dit-il, dans les circonstances actuelles, vous refusera certainement l'autorisation de faire des fouilles, surtout si c'est moi qui la lui demande. Ou, s'il vous l'accordait, ce serait pour obtenir en retour, de moi, une renonciation aux réclamations très-sérieuses que je lui ai adressées. Le mieux pour vous, c'est de vous entendre tout simplement et directement, sans l'autorisation du pacha, avec les habitants du village d'El-Medieh et de pratiquer immédiatement vos fouilles, avant qu'il en ait été averti, pour qu'il ne puisse pas les entraver. »

Conformément à ce sage conseil, je résolus de repartir dès le lendemain matin pour El-Medieh, sans ébruiter mon projet et avec les quelques instruments dont j'avais besoin pour l'exécuter. Comme j'allais prendre congé de M. Sienkiewitch, survint M. Clermont-Ganneau, son drogman-chancelier, qui, mis dans la confiance de mes intentions, me dit : « Mais M. Sandreczki, attaché à la mission anglicane de Palestine, prétend également avoir retrouvé le tombeau des Machabées; si vous le voulez, allons ensemble chez lui; il vous expliquera lui-même mieux que moi en quoi consiste sa découverte. » Un quart d'heure après, j'étais chez M. Sandreczki. « Effectivement, me dit-il, j'ai découvert le tombeau des Machabées à El-Medieh, et voici un article où je traite cette question. » En même temps, il me remit un opuscule intitulé : *Palestine exploration fund : quarterly statement, n° v; January 1 to March 31 1870*. Je commençais à être un peu inquiet au sujet de ma découverte; mais je fus immédiatement rassuré lorsqu'il ajouta : « Ce mausolée, actuellement complètement détruit, comprenait dans son enceinte les sept plus remarquables excavations funéraires qui se trouvent au sud du Kharbet el-Medieh, à l'endroit appelé *Kbour el-Yehoud*. C'est moi, poursuivait-il, qui ai dernièrement signalé ces tombeaux au docteur Kiepert lors de son passage à Jérusalem, et il a dû, sur mes indications, aller les visiter à El-Medieh et constater ma découverte. »

Comme j'étais parfaitement certain qu'aucun des tombeaux situés dans la partie méridionale du Kharbet el-Medieh n'avait pu

renfermer les cendres des Machabées, attendu qu'on ne remarque autour de ces tombeaux aucune trace de monument construit, qu'étant creusés sur une plate-forme inégale de rochers inclinés, et renfermant chacun, d'ailleurs, place pour deux corps, par conséquent ayant dû contenir à eux sept quatorze cadavres, ils ne pouvaient ni avoir été environnés de portiques, ni avoir été surmontés de pyramides, ni convenir à la demeure funèbre d'une famille bornée uniquement à sept membres, je vis que ma découverte restait intacte et entière, et que le mausolée tant cherché n'était point là où M. Sandreczki le plaçait, au Kharbet el-Yehoud, mais bien au Kharbet el-Gherbaoui, dans l'enceinte rectangulaire que j'ai signalée.

CHAPITRE SOIXANTE ET ONZIÈME.

DÉPART DE JÉRUSALEM POUR DJIMZOU. — FOUILLES AU TOMBEAU DES MACHABÉES. — RETOUR À JÉRUSALEM. — M. MAUSS SE REND À EL-MEDIEH.
— FIN DE MON EXPLORATION DE LA SAMARIE.

DÉPART DE JÉRUSALEM POUR DJIMZOU.

Le lendemain donc, 26 juin, je quittai Jérusalem à huit heures cinquante minutes du matin, et, à quatre heures quarante-deux minutes de l'après-midi, je fis halte à Djimzou pour y passer la nuit.

J'avais successivement traversé les villages de Kolounieh, Kiriet el-A'nab, Lathroun, El-Koubab et Beth-Anuabeh. Je ne donnerai pas ici de nouveaux détails sur ces différentes localités, que j'ai suffisamment décrites dans mon ouvrage sur la Judée. Seulement, en ce qui concerne Lathroun, je me hâte de rectifier une erreur que j'ai commise en 1863, lorsque j'ai supposé, après Robinson, que ce village, à cause de son site élevé et de son voisinage de Lydda, pourrait bien occuper l'emplacement de l'antique Modin. Je n'avais point alors visité le village d'El-Medieh ni les ruines appelées *Kharbet el-Medieh*. Tout bien considéré maintenant, Lathroun ne me paraît être autre chose que l'ancienne acropole d'Emmaüs-Nicopolis, identique elle-même avec le village actuel d'A'mouas, situé à moins d'un kilomètre au nord de Lathroun. Jadis l'emplacement occupé par ces deux petits villages et l'intervalle qui les sépare appartenaient probablement à une seule et même ville, dont Lathroun était la citadelle, citadelle très-importante, puisqu'elle commandait, au sortir de la plaine, la route qui conduit de la mer à Jérusalem par l'Oued A'ly.

FOUILLES AU TOMBEAU DES MACHABÉES.

Le 27 juin, à six heures du matin, je me trouvais pour la troisième fois devant le monceau de ruines, restes d'un édifice rectangulaire, qui occupe le point culminant du Kharbet el-Gherbaouï, et connu parmi les indigènes sous le nom d'*El-Kala'h*. J'avais avec moi les quelques instruments que mon drogman s'était procurés à Jérusalem et un certain nombre de fellahs, que j'avais pris soit à Djimzou, soit à El-Medieh. J'ai déjà dit que, à l'extrémité orientale de cet édifice renversé, on distinguait encore une sorte de chambre encombrée de pierres et de terre et dont toute la partie antérieure était détruite. Après l'avoir complètement dégagée, je vis que, contrairement à ma première supposition, elle n'avait point d'issue dans le fond, et que, par conséquent, elle ne donnait point entrée dans une crypte pratiquée dans le roc et s'étendant sous ce monument, comme je l'avais d'abord pensé, crypte qui aurait renfermé, soit sept fours à cercueil, un pour chacun des Machabées, soit sept sarcophages plus ou moins mutilés. Était-ce alors une chambre sépulcrale distincte? Je l'ignorais encore, et ma préoccupation était vive; car si cette chambre n'avait point eu elle-même une destination funéraire, n'étant point, d'ailleurs, le vestibule d'une crypte, puisqu'elle était sans issue, toutes mes suppositions s'écroulaient à l'instant; ma découverte s'évanouissait comme un beau rêve; ce monument cessait d'être le tombeau des Machabées et peut-être, par contre-coup, le Kharbet el-Medieh n'était-il plus l'antique Modin et n'avait-il de commun avec cette ville célèbre que la parité de deux consonnes. En effet, si le nom de Medieh contribue à prouver que le mausolée que je fouillais était celui des Machabées, il faut convenir aussi qu'un pareil monument, en admettant qu'il renfermât sept tombes, était un argument triomphant en faveur de l'identité de Medieh avec Modin. Quelques coups de pioche encore, et je fus tiré d'inquiétude. En creusant plus avant, mes travailleurs dégagèrent un rebord qui me parut aussitôt être celui d'une auge sé-

pulcrule pratiquée dans le roc. La dalle qui s'appuyait dessus autrefois, et qui formait en même temps le pavé de la chambre et le couvercle de la tombe, avait été enlevée, sans doute depuis longtemps, et, par conséquent, la dépouille précieuse qui avait été déposée dans cette fosse avait dû être profanée et jetée au vent. Néanmoins, en faisant vider cette fosse, j'examinai avec attention la terre et les débris divers qui en furent retirés, mais je n'y remarquai aucun ossement. Quand mes ouvriers eurent achevé ce déblai, je vis que le fond de cette fosse était tapissé de petits cubes de mosaïque blancs, rouges et noirs, encastrés dans une épaisse couche de ciment, et qu'elle mesurait environ 2 mètres de long, 1^m,08 de large et 70 centimètres de profondeur. Je mis ensuite à nu la surface extérieure des immenses blocs qui reposent sur les magnifiques pierres taillées en quart de rond dont j'ai parlé, et, après avoir fait enlever la terre qui les recouvrait, je reconnus qu'ils portaient la trace d'entailles très-marquées, et que, servant de plafond à la chambre sépulcrule, ils avaient en même temps formé la base d'une construction supérieure et très-probablement d'une petite pyramide. Dès lors, le plan de tout l'édifice se révéla ainsi à mon esprit et à mes yeux. Il était tourné de l'est à l'ouest, et sept chambres sépulcrales contiguës, construites en belles pierres de taille et contenant chacune une auge sépulcrule pratiquée dans le roc, dont le fond était tapissé de petits cubes de mosaïque, étaient surmontées d'une série de sept pyramides dressées sur la même ligne et qui reposaient chacune sur le plafond plat de chaque chambre. Le rectangle, long de 27^m,77 sur 6^m,71 de large, que constituait cette suite de chambres parallèles, était lui-même environné d'un portique soutenu sur des colonnes monolithes que décoraient les ornements dont parle le livre des Machabées.

Il était midi; la chaleur était accablante; mes ouvriers avaient besoin de nourriture et de repos; je leur donnai l'une et l'autre, et, n'ayant plus à diriger leurs travaux, je me mis à errer autour du monument qui me préoccupait tout entier et me rendait insensible aux rayons d'un soleil dévorant. Grande fut ma joie lorsque,

en furetant à travers les ruines des habitations musulmanes qui s'étaient élevées près de cet édifice, j'y trouvai une dizaine de tronçons de colonnes monolithes très-mutilés, ayant tous à peu près le même diamètre, soit 45 ou 47 centimètres. C'étaient là les restes de la belle colonnade de mon portique. Je cherchai partout pour voir si je ne découvrirais pas par hasard quelques fragments de sculpture représentant un vaisseau, *et naves sculptas*; mais j'avoue que rien de pareil ne se présenta à ma vue. C'était, d'ailleurs, trop demander à ma bonne étoile ou plutôt à la Providence, et j'aurais été bien ingrat si je ne l'avais pas remerciée alors d'une pareille découverte. En effet, il n'y avait plus de doute possible : j'avais définitivement retrouvé le tombeau des Machabées, et la fosse que j'avais découverte avait peut-être reçu les cendres de l'héroïque et saint vieillard Mathathias, qui, étant mort le premier, avait occupé probablement la première chambre sépulcrale du mausolée. Les habitants d'El-Medieh m'ont bien dit avoir eux-mêmes détruit, il y a quinze ou vingt ans, une chambre analogue à celle que je venais de dégager et à l'est de celle-ci; mais ils n'ont pu me dire si elle recouvrait une auge sépulcrale; c'était peut-être un vestibule. Dans le premier cas, la chambre que je suppose avoir été celle de Mathathias aurait été celle de sa femme; car l'Écriture nous dit, en parlant de Simon :

Et statuit septem pyramidas. . . . patri et matri et quatuor fratribus.

Ce qui pourrait faire penser que, dans la série des tombes, en commençant par l'orient, se trouvait d'abord celle de Mathathias, puis celle de la pieuse et illustre mère des Machabées. A une heure, je fis reprendre les travaux; le soir, le soleil, en se couchant, me força de les interrompre; mais, avant de raser de ses feux mourants les restes du mausolée dont il avait autrefois illuminé la belle colonnade, il me permit de distinguer, au fond d'une nouvelle cuve sépulcrale taillée dans le roc, quelques ossements épars. Je les recueillis avec respect. Duquel des vaillants fils de Mathathias avais-je là les faibles restes, échappés à la fureur de ceux

qui avaient violé cette tombe, comme l'indiquaient et l'enlèvement de la dalle funéraire et l'arrachement de la plupart des petits cubes de mosaïque qui tapissaient le fond de cette deuxième cuve? Je l'ignore. Dans tous les cas, cette tombe se trouve à 10 mètres environ à l'ouest de la première.

J'avais fait dresser ma tente pour la nuit à quelques pas du monument. Pendant que mes ouvriers dormaient autour de moi, les uns réfugiés dans l'Oualy el-Gherbaoui, les autres étendus par terre sous la voûte étoilée du firmament, je relus dans la Bible tous les passages relatifs à Modin et à la famille héroïque dont les ombres immortelles semblaient m'apparaître du fond des deux sépulcres béants que je venais de rouvrir. Le sommeil me surprit moi-même au milieu de cette étude. Le lendemain matin, 28 juin, au lever de l'aurore, je fis continuer les travaux que j'avais interrompus la veille. J'aperçus en même temps très-nettement alors plusieurs navires qui passaient devant les côtes de Jaffa. De ces navires, réciproquement, on pouvait donc distinguer la colline sur laquelle je me trouvais en ce moment. Par conséquent, on aurait pu apercevoir aussi, s'il eût été encore debout, le grand mausolée qui jadis la couronnait avec ses sept pyramides et le portique dont il était environné.

Cette circonstance contribue encore à prouver, à mon avis, que les ruines du vaste monument dont il est ici question sont bien celles du tombeau des Machabées, placé dans le voisinage de Lydda, sur une colline assez haute pour qu'il pût frapper les regards de ceux qui longeaient sur mer les rivages de Joppé.

27. Et ædificavit Simon super sepulcrum patris sui et fratrum suorum ædificium altum visu, lapide polito retro et ante.

28. Et statuit septem pyramidas, unam contra unam patri et matri, et quatuor fratribus;

29. Et his circumposuit columnas maguas; et super columnas arma, ad memoriam æternam; et juxta arma naves sculptas, quæ viderentur ab omnibus navigantibus mare¹.

¹ *Machabées*, l. I, c. XIII, v. 27-29.

A six heures, j'avais achevé la fouille de la seconde tombe; la chambre sépulcrale qui l'avait recouverte était en grande partie détruite, sauf un mur; mais, sur les assises supérieures de ce mur, je distinguai encore des encastremens qui me parurent être ceux d'une pyramide. Il m'eût été facile de faire ainsi fouiller toutes les autres tombes; mais je craignais, en les mettant toutes à nu, de contribuer moi-même à la ruine totale du monument; car déjà les fellahs que j'employais considéraient avec des yeux de convoitise les belles pierres de taille que j'avais exhumées en pratiquant ces excavations, et plusieurs d'entre eux parlaient d'aller les vendre à Lydda ou à Ramleh, comme eux ou leurs pères avaient vendu les colonnes et les beaux blocs qu'ils avaient trouvés en cet endroit, ainsi qu'ils me le racontaient eux-mêmes. Quant aux autres cuves sépulcrales, elles renfermaient peut-être aussi quelque noble relique de cette famille de héros. Je préfèrai donc ne plus ouvrir d'autre fosse, ni troubler davantage pour le moment la paix de ce tombeau; car je compris tout de suite que, si je poursuivais mes excavations avant d'avoir acquis le terrain où je les exécutais et de l'avoir environné d'un mur d'enceinte pour le donner à la France, et le mettre ainsi à l'abri de la rapacité des indigènes ou même de l'indiscrète curiosité des étrangers, les sépulcres enfouis que j'aurais de cette sorte rendus à la lumière seraient, après mon départ, infailliblement violés, les cendres illustres qu'ils pourraient encore contenir seraient jetées au vent ou emportées, et les débris des chambres funéraires recouvrant les fosses creusées dans le roc disparaîtraient peut-être bientôt entièrement pour être vendus comme matériaux de construction. Je m'exposais, par conséquent, à hâter plus que personne, sans le vouloir, la destruction complète de ce monument, dont les arasements existent encore en partie sous les débris qui les cachent et les préservent en même temps. Ma première pensée fut donc de renoncer à ma mission de Galilée et de consacrer à l'achat du terrain, à la construction du mur en question et à l'achèvement méthodique des fouilles la somme qui me restait. Il ne faut pas, me disais-je, perdre un instant pour ache-

ter, au nom de mon pays, l'emplacement d'un monument qui rappelle autant de souvenirs que celui-là. Maintenant que ma découverte n'est point encore ébruitée, le sol qui la recèle n'a qu'une faible valeur; mais quand on viendra à savoir que le petit coin de terre que je désire acquérir pour la France renferme, sous les débris informes qui le recouvrent, les derniers et authentiques vestiges du mausolée des Machabées, nul doute que la valeur n'en augmente singulièrement. D'un autre côté, je n'ignorais pas combien, en Orient, et en Palestine plus qu'ailleurs peut-être, les acquisitions de biens immeubles sont difficiles pour un étranger et nécessitent quelquefois de longues et interminables négociations. Souvent, lorsqu'on croit n'avoir affaire qu'à un seul propriétaire, d'autres copropriétaires surgissent soudain qui entravent ou compliquent les négociations entamées, et, pour réussir à se démêler au milieu de tant d'intrigues et à faire rédiger un acte d'acquisition qui soit à l'abri de toute revendication ultérieure, il faut s'adresser à des juges dont la conscience est d'ordinaire vénale, et qui ne vous rendent justice que si, préalablement, vous avez capté leur bienveillance par des présents. En outre, comme c'était pour la France que je voulais faire cette acquisition, et que c'était entre les mains de M. le consul général de France à Jérusalem que je désirais remettre les clefs de l'enceinte dont je comptais entourer ce terrain devenu pour mon pays propriété nationale, je devais naturellement le prier d'intervenir dans cet achat, afin que, plus tard, il ne pût être contesté; mais, pour que le consul de France entamât cette affaire et pût déclarer propriété française le terrain une fois acquis, il avait besoin lui-même d'une autorisation formelle de M. le ministre des Affaires étrangères. Enfin, devais-je moi aussi, après avoir reçu les fonds qui m'avaient été alloués pour explorer non-seulement la Samarie, mais encore la Galilée, renoncer de mon chef à l'une de ces deux explorations, afin d'appliquer à un autre but, même très-légitime et très-important, un argent qui ne m'appartenait point et qui m'avait été remis pour un objet spécial et différent? Ces considérations m'empêchèrent de céder à ma première inspiration, et,

laissant derrière moi, non sans un vif regret, mes fouilles inachevées, je repris, à sept heures trente minutes, la route de Jérusalem, que j'atteignis avant le coucher du soleil.

RETOUR À JÉRUSALEM.

Le soir même, je rendais compte à M. le consul de France du résultat de mes fouilles, qui avaient pleinement confirmé mes conjectures, et je lui communiquais en même temps le projet que j'avais conçu. M. Sienkiewitch entra complètement dans mes vues; il me dit qu'il serait fort heureux de concourir pour sa part à l'acquisition pour la France du tombeau des Machabées, mais que, en raison des difficultés qu'il avait avec le pacha, en raison aussi des obstacles qu'il pourrait rencontrer dans un pareil achat, il avait besoin, pour agir efficacement, de l'autorisation et de l'appui énergique de son ministère; que, dans tous les cas, je devais préalablement adresser à ce sujet par le prochain courrier un rapport détaillé à M. le ministre de l'Instruction publique, qui, après en avoir pris connaissance, se concerterait ensuite probablement avec son collègue des Affaires étrangères pour aviser aux moyens de mener à bonne fin cette négociation. En attendant la réponse des deux ministères, il fut décidé entre M. le consul et moi que je poursuivrais mes investigations en Palestine, et que, aussitôt que cette réponse arriverait, il m'enverrait un courrier pour me la porter.

M. MAUSS SE REND À EL-MEDIEH.

En sortant du consulat français, j'allais trouver M. Mauss, l'habile architecte chargé par notre Gouvernement de réparer l'église Sainte-Anne, concédée à la France depuis la guerre de Crimée, et à qui est due, en outre, la reconstruction de la coupole du Saint-Sépulcre. M. Mauss écouta avec un non moins vif intérêt que M. Sienkiewitch le récit que je lui fis de ma découverte, et, dès le lendemain, il partit lui-même pour El-Medieh, afin de juger par ses

propres yeux de l'importance du monument funèbre que je lui signalais. Quelques jours après, il était de retour dans la Ville sainte, et M. le consul adjoignit au rapport que j'envoyai à M. le ministre de l'Instruction publique le plan, levé avec beaucoup de soin par M. Mauss, des restes de ce mausolée, ainsi que la note suivante rédigée par cet architecte sur les lieux mêmes :

D'après le commandant Gélis, l'altitude de Jérusalem au-dessus de la Méditerranée est de 783 mètres, cote prise à la porte de Jaffa.

D'après un nivellement approximatif fait par nous, le 5 juillet 1870, entre El-Medieh et Jérusalem, nous trouvons entre ces deux points une différence de 564 mètres, l'altitude d'El-Medieh étant de 220 mètres environ.

L'identification faite par M. le docteur Kiepert, et publiée récemment dans un journal d'Europe, d'une forteresse visitée par lui aux environs de Lydda avec les ruines de Modin ne peut s'appliquer au Kharbet el-Medieh, attendu que M. Kiepert donne pour l'altitude de cette forteresse 1,010 pieds, soit en mètres $\frac{1,010}{0,305} = 331^m,31$. Si ce sont des pieds anglais, la différence entre le point signalé par le docteur Kiepert et le Kharbet el-Medieh serait ainsi de 111 mètres = 364 pieds anglais.

Les ruines du tombeau du Kharbet el-Medieh peuvent parfaitement s'appliquer au tombeau des Machabées, tel qu'il est décrit dans les auteurs.

Le Kharbet el-Medieh est à une heure trois quarts du village de Koubab et à deux heures environ de Lydda. Du petit plateau sur lequel est assis le tombeau, on domine toute la plaine de Ramleh; on découvre facilement la ville de Lydda, la ville de Ramleh et, au loin, celle de Jaffa, surtout au lever du soleil. On embrasse une portion de la mer qui peut aller de Gaza jusque bien au delà de Jaffa. Cela répond parfaitement aux descriptions du tombeau.

Le tombeau dont on voit les ruines en cet endroit est complètement isolé. Ce n'est qu'à une certaine distance dans les environs qu'on en retrouve d'autres, taillés dans le roc.

L'importance des ruines permet de supposer qu'il a appartenu à une famille puissante dans le pays. Il devait avoir un aspect monumental, à en juger par les dimensions de ce qui a été conservé.

Il y a place pour sept tombes, ainsi qu'on peut s'en assurer par l'examen du plan. J'ai supposé à l'extrémité occidentale du rectangle un sépulcre double, comme celui de l'extrémité est. Si l'hypothèse est juste, on peut facilement, dans l'intervalle, placer trois autres sépulcres simples, qui pourraient avoir chacun un vestibule ou corridor de dégagement.

J'ai constaté et mesuré au-dessus de deux pierres qui arasent le mur dé-

couvert par M. Guérin, à l'excavation n° 3, un encastrement de 1^m,80, qui peut avoir servi à recevoir la base d'une des pyramides mentionnées par l'histoire. Cet encastrement est presque dans l'axe longitudinal du rectangle.

Une autre portion d'encastrement existe à l'une des dalles qui recouvrent le sépulcre double de l'extrémité est. Cet encastrement ne se trouve pas dans l'axe du rectangle.

L'histoire mentionne aussi un portique formé par des colonnes monolithes. Dans l'état de la ruine, il est difficile de reconstituer ce portique. Une fouille bien dirigée pourrait résoudre cette partie du problème. Cependant on trouve aux environs de la ruine sept ou huit tronçons de colonnes qui indiquent qu'il y avait là un monument orné de colonnes, et qui mesurent tous 45 à 48 centimètres de diamètre.

En résumé, je crois que, vu l'importance de la découverte historique de M. Guérin, il serait à désirer qu'on pût le mettre à même de faire une fouille générale de ces ruines.

Il me paraît impossible de pouvoir identifier les Kbour Yehoud, qui sont à 1 kilomètre vers le sud, avec le tombeau des Machabées :

- 1° Parce que ces kbour sont au nombre de quatorze ou quinze;
- 2° Parce qu'ils sont doubles et donnent, pour le chiffre des personnes enterrées, vingt-huit ou trente;
- 3° Parce qu'ils sont tous parfaitement distancés les uns des autres et n'ont jamais été faits pour être réunis en un seul et même tombeau;
- 4° Parce que, enfin, l'orientation n'est pas la même pour chacun de ces sépulcres; la plupart sont orientés à peu près de l'est à l'ouest; un d'eux est orienté du nord au sud.

Signé : MAUSS, *architecte*.

Comme on le voit d'après cette note, M. Mauss suppose que le mausolée en question renfermait seulement cinq chambres sépulcrales, deux doubles, c'est-à-dire renfermant chacune deux tombes, aux deux extrémités orientale et occidentale du monument, et trois simples ou ne contenant qu'une tombe, comprises entre les deux chambres doubles et occupant, par conséquent, toute la partie centrale du mausolée. Pour moi, j'avais supposé sept chambres simples et séparées, destinées chacune à un seul corps et surmontées chacune d'une pyramide. La conjecture de M. Mauss est peut-être préférable à la mienne. Des fouilles bien exécutées trancheraient définitivement la question. Dans tous les cas, le mausolée dont il s'agit

ici offre un triple caractère. Il est judaïque par les fosses creusées dans le roc vif; il est grec par les chambres sépulcrales construites au-dessus en pierres de taille très-régulières, *lapide polito retro et ante*, et par les belles colonnes formant autour du monument un portique rectangulaire, par où l'on entrait probablement dans chaque chambre sépulcrale au moyen d'une petite porte latérale; il est grec encore par les ornements sculptés qui décoraient ces colonnes; enfin, il est égyptien par les sept pyramides qui surmontaient les chambres sépulcrales. Ces trois caractères, fondus et réunis ensemble dans le même édifice funèbre, loin de contredire l'identification que j'ai faite de ce mausolée avec celui des Machabées, la confirment, au contraire, singulièrement. Car, à l'époque où Simon érigea à Modin, en l'honneur de son père, de sa mère et de ses frères, le monument funéraire dont la Bible et Josèphe nous ont laissé la description, c'est-à-dire l'an 143 avant Jésus-Christ, l'architecture grecque avait dû depuis longtemps se répandre en Syrie et en Palestine avec la domination des Séleucides. Quant à l'élément égyptien qui se révèle par la présence des pyramides, il s'explique tout naturellement par les continuel rapports de la Palestine avec l'Égypte.

FIN DE L'EXPLORATION DE LA SAMARIE.

Ici s'arrête mon exploration de la Samarie, exploration qui comprend, en outre, vers le sud, un certain nombre de localités appartenant à la Judée et, vers le nord, d'autres localités faisant partie de la Galilée inférieure. Dans la troisième partie de ce travail, je vais aborder l'étude de la Galilée, en suivant la méthode que j'ai adoptée pour les deux premières, c'est-à-dire en commençant par décrire dans leur état actuel toutes les villes, tous les villages et hameaux renversés ou encore debout que j'ai parcourus, pour remonter ensuite, par l'histoire ou par la tradition, jusqu'à leur première origine, toutes les fois que ces localités ont laissé quelque trace dans les historiens sacrés ou profanes ou dans la mémoire des hommes. Il reste sans doute derrière moi bien des lacunes à combler et bien

des assertions à contrôler ou à rectifier; mais ceux qui daigneront lire cet ouvrage reconnaîtront, je l'espère, que je n'ai épargné ni mon temps ni ma peine pour sillonner en tout sens la contrée que je viens de décrire, et pour m'efforcer de découvrir beaucoup de ruines qui avaient échappé à mes devanciers.

Le 6 juillet, je m'acheminai donc vers la Galilée, tout en espérant que le rapport que j'envoyais à M. le ministre de l'Instruction publique serait bientôt suivi d'une réponse favorable, qui viendrait m'arrêter au milieu de mes nouvelles recherches et me ramener auprès du mausolée mémorable dont je souhaitais tant pour mon pays l'acquisition. Témoin des agrandissements incessants de la Russie, de l'Angleterre et de la Prusse en Palestine, j'ambitionnais l'honneur d'ajouter, pour ma part, quelque chose aux possessions de la France dans cette même contrée, en rattachant pour toujours à ma nation le nom immortel des Machabées, dont le tombeau, retrouvé par un Français après tant de siècles d'oubli, serait désormais placé sous la sauvegarde tutélaire de la bannière française. Malheureusement, la guerre qui allait éclater et qui, en effet, éclata bientôt entre la France et la Prusse, préoccupait trop notre gouvernement pour qu'il pût songer alors à s'occuper de la question que je lui proposais, et quand, deux mois plus tard, j'eus épuisé dans l'exploration de la Galilée les fonds qui me restaient, je me rembarquai pour Marseille, sans avoir reçu, à cause des désastres toujours croissants de notre infortunée patrie, la réponse que j'attendais.

CHAPITRE SOIXANTE ET DOUZIÈME.

RÉFUTATION DE QUELQUES ASSERTIONS DU LIEUTENANT CONDER ET DES OBJECTIONS DE M. CLERMONT-GANNEAU RELATIVEMENT AU TOMBEAU DES MACHABÉES.

La rédaction de cet ouvrage était terminée, lorsque, dans un des numéros de la publication anglaise intitulée *Palestine exploration fund : quarterly statement, July 1873*, j'ai lu, non sans étonnement, p. 93, le passage suivant, signé par le lieutenant anglais Conder :

In the January Quarterly for 1870 will be found (p. 245) an account of the place (El-Medieh) by D. Sandreczki, who first identified it with Modin, and the curious building with the seven sepulchres erected by Simon Maccabeus. . . .

A further account of explorations carried on in that year by M. Victor Guérin will be found in the June number of the Quarterly for 1870. After clearing the debris, the tomb was opened, and, as we were informed by the inhabitants, bones and other treasures, including perhaps the tessellated pavement which formed the flooring of the chamber, were carried away to Jerusalem.

The condition in which the monument was left in consequence of these excavations was not over favourable for subsequent examination.

Si les assertions contenues dans ce passage sont exactes, il en résulte :

1° Que c'est le docteur Sandreczki qui, le premier, au mois d'octobre de l'année 1869, a identifié le Kharbet el-Medieh avec l'antique Modin ;

2° Que c'est lui également qui, à la même époque, a identifié le premier avec le mausolée des Machabées le monument que j'ai fouillé en partie, le 27 juin 1870, au Kharbet el-Medieh ; par conséquent, qu'en m'attribuant le mérite de cette découverte, j'usurpe un honneur qui ne m'appartient pas ;

3° Que l'état dans lequel j'ai laissé le monument après mes fouilles est tel qu'il n'est plus favorable à un examen ultérieur. Ossements, trésors, pavé en mosaïque, j'ai tout enlevé; les habitants de la localité l'affirment.

Je vais répondre en peu de mots, et, je l'espère, péremptoirement, à ces diverses assertions.

1° C'est au R. P. Emmanuel Forner, religieux franciscain de Terre sainte et mort actuellement, que revient l'honneur d'avoir, le premier, en 1866, émis la conjecture qu'El-Medieh était probablement l'antique Modin. Loin de m'être attribué à moi-même cette identification, j'ai, au contraire, dans le rapport que j'ai envoyé de Jérusalem à M. le ministre de l'Instruction publique, le 1^{er} juillet 1870, rapport qui a été depuis publié dans les *Archives des missions scientifiques*, qui a été ensuite reproduit dans la *Revue archéologique*, enfin que j'ai inséré, en le modifiant un peu, dans l'ouvrage que je fais paraître en ce moment, j'ai, dis-je, reconnu hautement que je m'étais trompé autrefois, avec le docte Robinson, en plaçant Modin à Lathroun, et qu'une note insérée, il y a quelques années, dans le journal *le Monde* m'avait tiré de mon erreur. Cette note était la suivante :

En 1866, le R. P. Emmanuel Forner, religieux franciscain de Terre sainte, en se rendant à Lydda, a passé par le petit village d'El-Medieh. Là il a trouvé des ruines qui lui paraissent être celles de l'antique Modin, le nom d'El-Medieh lui ayant offert une ressemblance frappante avec celui de Modin, et ensuite ce village n'étant qu'à deux heures de Lydda; or on sait, par Eusèbe et par saint Jérôme, que la patrie des Machabées était dans le voisinage de cette dernière ville.

Ce n'est donc ni le docteur Sandreczki en 1869, ni moi en 1870, qui avons les premiers identifié Modin avec El-Medieh; c'est un religieux franciscain, le R. P. Emmanuel Forner, en 1866.

2° Dans le numéro de la revue anglaise auquel le lieutenant Conder fait allusion (p. 245) pour prouver que le docteur Sandreczki a également le mérite d'avoir le premier reconnu le mausolée des Machabées dans les ruines de la grande construction

rectangulaire que j'ai fouillée, il n'est nulle part question de ce dernier monument : pas une ligne, pas un mot n'est consacré à cet édifice. M. le docteur Sandreczki se borne à décrire avec détails les curieux tombeaux creusés dans le roc appelés *Kbour el-Yehoud* (tombeaux des Juifs), et qui sont situés à un kilomètre environ du monument où j'ai pratiqué mes fouilles. Ce sont ces belles excavations sépulcrales, au nombre de vingt-quatre, que le docteur Sandreczki regarde comme étant les restes de ce mausolée célèbre. Il avoue, à la vérité, que toute trace des constructions magnifiques qui devaient les entourer et les surmonter a complètement disparu, et qu'elles surpassent de beaucoup en nombre celui des tombes signalées par la Bible et par Josèphe comme composant le mausolée des Machabées; mais, dit-il, on peut, sans trop de difficulté, écarter ces objections. Ici, je laisse la parole à l'auteur lui-même :

These objections are very serious; yet I will try to show that they may be removed without taking too much liberty.

As regards the absence of all traces of the constituent parts of the mausoleum above ground, we must consider that such monumental structures are much more than other edifices exposed to a radical eversion, as their columns and polished stones are not only very alluring, but may be got to and cleared away with far less effort than those of other more complicated buildings. Moreover, it is well known that sepulchral monuments, and especially so magnificent ones as the Maccabæan mausoleum, must have been, always were, and still are, considered a kind of treasuries, a circumstance which all over Greece, Egypt and the countries of anterior Asia, has so much contributed to their being so frequently utterly demolished.

As regards the number of the tombs, everybody will admit that, after the seven had received their occupants, other members of the family or the kindred may have chosen the place next to the mausoleum as fitted for their last dwelling. (P. 247.)

On voit par ce passage, que je reproduis à dessein en entier, que M. Sandreczki, sans se laisser déconcerter par les deux objections précédentes, n'en persiste pas moins à reconnaître le monument funéraire des Machabées dans l'ensemble des vingt-quatre fosses

sépulcrales dont je viens de parler. Il est bien vrai qu'autour on ne distingue pas le moindre vestige des constructions remarquables mentionnées par la Bible et par Josèphe ; il est vrai aussi que ces fosses sont trois fois plus nombreuses qu'on ne devrait s'y attendre, d'après le texte formel de la sainte Écriture et de l'historien juif ; il est vrai, enfin, qu'elles ont été creusées sur deux bandes de rochers qui n'ont jamais pu servir d'assiette à un même monument. N'importe : M. Sandreczki pense que le prétendu mausolée qui, selon sa supposition, s'élevait jadis en cet endroit, a été rasé de fond en comble, ses belles pierres de taille, ses colonnes et les trésors qu'il pouvait renfermer ayant tenté la convoitise des démolisseurs ; il pense pareillement que le chiffre de vingt-quatre tombes au lieu de sept s'explique tout naturellement, en admettant que les parents des Machabées obtinrent le privilège d'être enterrés près de Mathathias, de sa femme et de leurs cinq fils.

Comment se fait-il donc que, après avoir soutenu tout cela, M. Sandreczki, au dire du lieutenant Conder, doive être regardé comme ayant découvert le véritable mausolée des Machabées, c'est-à-dire celui-là même que j'ai fouillé, et qui est, je le répète, à un kilomètre des tombes susdites ? Il faut, en vérité, pour oser avancer une semblable assertion, que le lieutenant Conder n'ait pas lu la première ligne de l'article qu'il invoque contre moi ; car M. Sandreczki, tout rempli qu'il est de l'idée que ces vingt-quatre fosses appartiennent à l'ancien mausolée des Machabées, ne dit pas un seul mot du monument où j'ai pratiqué mes fouilles et où j'ai retrouvé deux des sept tombes qu'il contenait. Est-il ensuite permis de dire que M. Sandreczki avait eu le mérite d'identifier le premier ce monument avec le mausolée en question ? Je laisse au lecteur impartial le soin d'apprécier à sa juste valeur une si étrange affirmation, qui est contredite, en termes formels, par M. Sandreczki lui-même.

3° Enfin, loin d'avoir dégradé le monument dont j'ai commencé à fouiller les ruines et *de l'avoir laissé dans un état peu favorable pour des recherches ultérieures*, je puis affirmer, au contraire, de la manière la plus formelle, que j'ai pratiqué ces fouilles avec un soin en

quelque sorte religieux, me contentant de débarrasser cet édifice de la terre et des débris informes qui obstruaient la première chambre sépulcrale, c'est-à-dire celle de l'est, ou qui en recouvraient la plateforme; j'ai dégagé également la fosse creusée dans le roc au-dessus de laquelle cette chambre avait été bâtie. A dix mètres environ à l'ouest de cette première chambre, j'en ai de même fouillé une seconde et retrouvé ensuite une deuxième fosse taillée dans le roc. Mais, en opérant ces déblais, j'ai veillé attentivement à ce que l'on ne dérangeât pas la moindre pierre encore en place.

Quant aux prétendus trésors que j'aurais enlevés, ils se réduisent purement et simplement à cinq petits cubes de mosaïque, que j'ai rapportés en France comme spécimens, et à trois ou quatre fragments d'ossements qui gisaient au fond de la deuxième fosse. Il n'est point étonnant que les habitants d'El-Medieh aient dit que j'avais exhumé de là des trésors. Les Arabes, en effet, qui l'ignorent? s'imaginent toujours que l'on ne pratique des fouilles que dans ce but. Les fellahs qui travaillaient sous ma direction me prêtaient naturellement la même intention; ils ont donc cru et pu répéter que je cherchais et que j'avais emporté des trésors enfouis. Mais le lieutenant Conder devait-il ajouter foi à une pareille fable?

Quoi qu'il en soit, loin de contester l'identité du monument funéraire que j'avais commencé à fouiller avec celui des Machabées, il semble tout disposé à l'admettre.

Plus explicite encore est l'opinion exprimée à ce sujet ultérieurement par M. Charles Tyrwhitt Drake, l'un des membres les plus instruits de la mission scientifique anglaise en Palestine, et dont la science déplore la mort récente. Voici, en effet, ce que je lis dans le numéro d'avril 1874 de la même publication, intitulée : *Palestine exploration fund* (p. 78) :

Returning by El-Medieh (c'est M. Tyrwhitt Drake qui parle), we completed the plan of the curious tombs, which I think without doubt are those of the Maccabees. Dr. Sandreczki, to whom belongs the honour of identifying El-Medieh with Modin, never saw the constructed tombs, but only those hewn in the rock about one third of a mile south of Cheikh el-Gherbawi, beside

which the former are situated. From this point a great expanse of sea horizon is visible, and the situation well suits the description of Josephus.

Il est clair, par ce passage, que M. Tyrwhitt Drake adopte, sans la moindre réserve, l'opinion que j'ai émise le premier relativement à ce monument, dont il cesse d'attribuer la découverte à M. le docteur Sandreczki, qui, le déclare-t-il loyalement, ne l'a jamais vu, mais seulement les tombes creusées dans le roc, situées plus au sud. « A lui, dit-il néanmoins, appartient l'honneur d'avoir identifié El-Medieh avec Modin. »

J'ai montré plus haut, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, que ce dernier mérite revient de droit d'abord au R. P. Emmanuel Forner, qui, trois ans avant le docteur Sandreczki, avait supposé qu'El-Medieh conservait le nom et occupait l'emplacement de l'antique Modin.

Mais, je dois l'avouer ici, un archéologue français, attaché à la même mission anglaise de Palestine, M. Clermont-Ganneau, a, tout récemment, soulevé des doutes très-graves sur l'authenticité du mausolée en question. Cela résulte de la lettre suivante, écrite par cet orientaliste et qui rend compte des fouilles qu'il a également pratiquées après moi au Kharbet el-Medieh. Elle est datée de Jérusalem, du 1^{er} octobre 1874 :

J'ai, dit-il, consacré six jours à fouiller, avec une cinquantaine de fellahs, le monument (celui d'El-Medieh), sur lequel j'avais toujours, comme vous devez vous le rappeler, conservé des doutes. Nous l'avons complètement dégagé et mis à nu jusqu'au roc dans toute son étendue, intérieurement et extérieurement. Nous avons reconnu l'existence d'une chambre sépulcrale, contenant trois cuves disposées en retour d'équerre sur trois des côtés; la partie inférieure est creusée dans le roc, la partie supérieure construite. Il semble que cette chambre ait été primitivement entièrement creusée dans le roc; la porte était au nord. Le sol de la chambre et le fond des cuves avaient été, à l'origine, recouverts d'un dallage de cubes de mosaïque; la mosaïque de la cuve orientale était intacte et contenait, à l'endroit où devait probablement reposer la tête du mort, une croix dessinée en cubes jaunes, rouges et noirs sur fond blanc. La présence de ce symbole irrécusable nous interdit donc désormais de considérer ce monument, dans son état actuel, comme celui des Asmonéens; il est chrétien et

probablement byzantin, ce que confirment, d'autre part, les données architecturales recueillies dans les excavations. Quant à l'existence des pyramides, rien n'en est venu apporter une preuve; les encastremens signalés comme ayant été destinés à les recevoir n'ont jamais pu remplir cet office. Le nombre de sept, qu'on avait cru pouvoir déterminer comme celui des tombeaux, se réduit à trois. . . . Le long parallélogramme dans lequel on avait voulu loger les sept sépulcres est hétérogène et s'est allongé à des époques successives.

Je vais réfuter en peu de mots chacune des diverses objections qui sont formulées dans cette lettre.

Une croix dessinée en mosaïque a été trouvée, dit M. Clermont-Ganneau, dans la cuve de l'est de la chambre orientale du monument; car c'est de celle-là qu'il s'agit; donc le monument est chrétien, et probablement de l'époque byzantine. A cela je réponds que cette conclusion me paraît singulièrement forcée. Tout ce qu'il est permis légitimement de conclure de l'existence de cette croix, c'est qu'elle a été placée au fond de la cuve susdite à l'époque chrétienne, mais elle ne démontre nullement qu'elle soit contemporaine du monument primitif et qu'elle doive le dater. Loin, en outre, de prouver que le grand mausolée dans la première fosse duquel elle a été dessinée n'est pas celui des Machabées, elle contribue, au contraire, selon moi, à justifier cette hypothèse. Car d'un passage de saint Jérôme dans l'*Onomasticon*, au mot *Modeim*, il ressort que, à la fin du iv^e siècle de l'ère chrétienne, la mémoire des sept Machabées princes Asmonéens se confondait, dans la vénération des peuples, avec celle des sept frères Machabées martyrisés avec leur mère, l'an 166 avant notre ère, sous Antiochus Épiphane, par conséquent à la même époque et sous le même prince contre lequel Mathathias et ses vaillants fils avaient levé l'étendard d'une sainte insurrection, pour la défense de leur foi et de leur nationalité.

Voici le passage de saint Jérôme :

Modeim, vicus juxta Diospolim, unde fuerunt Macchabæi, quorum hodieque ibidem sepulcra monstrantur. Satis itaque miror quomodo Antiochiæ eorum reliquias ostendant aut quo hoc certo auctore sit creditum.

« Modeim, bourg voisin de Diospolis et patrie des Machabées, dont aujourd'hui encore on montre en ce lieu même les tombeaux. Aussi je m'étonne beaucoup que l'on expose aux regards leurs restes à Antioche, et je me demande sur quelle autorité certaine repose une pareille croyance. »

En s'exprimant ainsi, saint Jérôme semble évidemment ne point distinguer ici les deux familles des Machabées, toutes deux Juives et contemporaines, l'une composée de martyrs, l'autre de héros, mais ayant cela de commun que, s'inspirant des mêmes principes et du même dévouement, elles ont su lutter jusqu'à la mort, soit devant le tribunal d'un tyran, soit sur les champs de bataille, pour la revendication des croyances religieuses de leurs aïeux et de leur indépendance nationale. Les premiers sept Machabées étaient vénéralés, à Antioche principalement, dès les premiers siècles de l'Église, dans une basilique élevée en leur honneur, et où leurs saintes reliques étaient l'objet d'un culte spécial. Les sept autres Machabées reposaient à Modin dans le mausolée érigé par Simon, l'un d'entre eux.

On conçoit sans peine que, si une pareille méprise à pu échapper à saint Jérôme, c'est qu'elle était, de son temps, partagée par un grand nombre de chrétiens. Par conséquent, tout porte à croire qu'alors les tombes des Machabées Asmonéens, à Modin, étaient entourées de la vénération publique, tout comme à Antioche les reliques des autres Machabées dans la basilique qui leur avait été consacrée. La croix que M. Clermont-Ganneau a retrouvée dans le fond de la cuve orientale de la première chambre de notre monument ne doit donc plus nous surprendre et, malgré cette croix, ou plutôt, à cause de cette croix même, je me confirme de plus en plus dans mon hypothèse. La fosse où elle a été découverte, commençant la série des tombes, devait, à mon avis, avoir reçu primitivement la dépouille mortelle du chef même de la famille, c'est-à-dire de l'illustre et saint vieillard Mathathias, dont le sépulcre, en raison des vertus et de la piété exemplaire de cet auguste personnage, a fort bien pu avoir été transformé plus tard en une sorte d'oratoire chrétien.

Mais, poursuit M. Clermont-Ganneau, « les encastremens signalés comme ayant été destinés à recevoir les pyramides n'ont jamais pu remplir cet office. »

A cette assertion j'oppose celle de M. Mauss, architecte, si versé dans l'étude des monuments de la Palestine, qu'il habite depuis longtemps, et qui, après avoir levé le plan du mausolée, tel que je l'avais laissé, immédiatement après mes fouilles, déclare, dans les notes qui accompagnent ce plan et que j'ai reproduites précédemment, avoir constaté et mesuré, au-dessus de deux pierres arasant le mur que j'ai découvert à l'excavation n° 3, « un encastrement de 1 mètre 80 centimètres, qui, dit-il, peut avoir servi à recevoir la base d'une des pyramides mentionnées par l'histoire. Une autre portion d'encastrement, dit-il encore, existe à l'une des dalles qui recouvrent le sépulcre double de l'extrémité est. »

M. Tyrwhitt Drake a également reconnu que ces encastremens pouvaient avoir servi au but que j'avais indiqué, et il a même évalué la hauteur des pyramides qui s'y adaptaient. Selon lui, elle était de onze pieds anglais, égale à peu près à celle du monument que ces petites pyramides surmontaient, et dont l'élévation totale, de quinze coudées environ, était bien suffisante pour le rendre visible de fort loin sur le point culminant qu'il couronnait.

En troisième lieu, ajoute M. Clermont-Ganneau, cet édifice ne renfermait que trois tombes.

A cette allégation je réplique par l'affirmation suivante, qui se trouve consignée dans le rapport officiel que j'ai envoyé de Jérusalem au Ministre de l'Instruction publique, aussitôt après mes fouilles :

« Le 27 juin 1870, j'ai découvert, au centre à peu près du monument, à dix mètres environ à l'ouest de la chambre orientale, les vestiges d'une autre chambre funéraire, et au-dessous de cette chambre, dont un mur était encore en partie debout, une fosse pratiquée dans le roc, qui depuis longtemps peut-être avait été violée. Néanmoins, j'y ai recueilli quelques ossements brisés et plusieurs petits cubes de mosaïque épars. »

Cette chambre a été vue par M. Mauss deux jours après moi, et

elle est marquée, dans son plan, au n° 3. Par conséquent, le monument renfermait plus de trois tombes. En comptant les trois qui, de l'aveu de M. Ganneau lui-même, occupaient le sous-sol de la chambre orientale, en voilà déjà quatre de retrouvées. Or, toute la partie occidentale du mausolée devait-elle être privée de tombes, et ne pouvait-elle primitivement contenir, soit trois chambres sépulcrales simples, soit deux simples et une double, soit seulement une triple, répondant à celle de l'extrémité orientale, qui avait reçu trois corps, comme le prouvent les fouilles exécutées cette année, au mois de septembre, par M. Clermont-Ganneau ?

Enfin, dit-il en terminant, « le long parallélogramme dans lequel on avait voulu loger les sept sépulcres est hétérogène et s'est allongé à des époques successives. »

Cette quatrième objection me semble contredite par l'inspection toute seule du monument, tel qu'il existait quand je l'ai examiné. M. Mauss, en reproduisant le plan de cet édifice, immédiatement après mes fouilles, marque toutes les assises encore visibles à ce moment-là et, au moyen des pierres d'angle encore en place, il a pu parfaitement mesurer l'étendue du monument, qui ne lui a nullement paru présenter les restes d'un parallélogramme hétérogène. Ni le lieutenant Conder, ni M. Tyrwhitt Drake, qui, plus tard, ont également levé le plan de ce mausolée, qu'ils ont étudié à plusieurs reprises, comme ils le déclarent eux-mêmes, n'ont jamais non plus émis une semblable supposition. Est-ce à dire, pour cela, que le monument qui nous occupe n'ait jamais été remanié ? Non, sans doute. J'avoue, au contraire, que, dans le cours des siècles, il a pu subir divers changements ; mais ce qui m'a paru résulter de l'inspection de ses débris, c'est que, dès le principe, il a affecté la forme rectangulaire et allongée que reproduit le plan de M. Mauss.

Quant aux tronçons de colonnes monolithes que j'ai signalés comme gisants à terre à quelques pas de là, et que M. Mauss a mentionnés et mesurés après moi, M. Clermont-Ganneau n'en dit pas un seul mot. Ces tronçons, au nombre d'une dizaine le 27 juin 1870, auraient-ils complètement disparu ? Dans tous les cas, n'é-

tais-je pas pleinement autorisé à y voir les fragments de la belle colonnade qui, d'après la Bible et d'après Josèphe, environnait le mausolée des Machabées? Ces débris, tout informes et mutilés qu'ils étaient, n'attestaient-ils point, comme autant de témoins, à qui savait les interroger sans prévention, l'ancienne magnificence du mausolée dont j'avais révélé les ruines et, partant, la légitimité de l'hypothèse que j'avais émise? Je le demande, en effet, à quelle autre famille qu'à celle des Machabées aurait pu appartenir, au Kharbet el-Medieh, ou, en d'autres termes, à Modin, un monument funéraire aussi considérable que celui-ci, ayant pu, dans le principe, renfermer facilement sept tombes, de quelque manière qu'on les dispose; construit en belles pierres de taille, gardant encore les traces d'encastremens qui ont pu recevoir la base de petites pyramides; environné jadis de colonnes, comme le prouvent et le témoignage des habitants d'El-Medieh, qui m'ont affirmé avoir enlevé de là plusieurs fûts monolithes, et les tronçons gisants quelques pas plus loin; enfin, situé sur un plateau élevé, d'où l'on distingue parfaitement la mer dans une très-grande étendue? Ne reconnaît-on pas, dans toutes ces conditions réunies, et trait pour trait, l'image fidèle du mausolée des Asmonécens, tel que le décrivent la Bible et l'historien Josèphe?

Je n'insisterai pas davantage là-dessus; mais, avant de finir, il m'est impossible de ne pas exprimer un regret. Convaincu plus que jamais que les ruines de ce monument sont celles de ce mausolée célèbre, dont une des tombes, à l'époque chrétienne, a été consacrée par la piété des fidèles et ornée intérieurement d'une croix en mosaïque, comme la tombe d'un saint ou d'un martyr, je ne puis me défendre d'un sentiment pénible. Que peut-il subsister actuellement de ce monument, déjà aux trois quarts détruit quand je l'ai signalé pour la première fois et qui vient d'être fouillé, six jours durant, au mois de septembre dernier, par cinquante fellahs réunis, sans qu'on ait pris les précautions auxquelles j'avais songé pour assurer la conservation de ses restes précieux? Si, le 28 juin 1870, j'ai interrompu mes fouilles, qu'il m'eût été facile d'achever,

c'est précisément à cause du respect profond que j'avais pour ce mausolée, et pour la mémoire des grands hommes dont il avait contenu la dépouille. Je désirais, comme je l'ai dit, en acheter préalablement l'emplacement pour la France, l'entourer d'un mur et le faire déclarer propriété française. On sait quelles circonstances m'ont empêché de réaliser ce désir. Aujourd'hui les débris vénérables de ce monument, complètement exhumés et remués de fond en comble, ne sont probablement sortis de la terre qui les recouvrait que pour être dispersés de tous côtés, comme objets de curiosité, ou comme simples matériaux de construction. Dans quelques années, peut-être, il ne restera presque plus rien de ce monument fameux. Et pourtant quels immortels souvenirs ne s'y rattachent point ! Là ont dormi, après leur mort, les plus illustres défenseurs de la foi et de l'indépendance de leur pays. Là, la France vaincue et mutilée aurait pu, en y plantant son drapeau, puiser d'utiles enseignements, qui se résument en deux mots, mais deux mots sublimes et capables de lui rendre la victoire : Dieu et patrie.

FIN DU TOME SECOND.

CARTE
DE
LA SAMARIE ANCIENNE ET MODERNE

ACCOMPAGNANT
LA DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE,

PAR

V. GUÉRIN,

Membre de la Société de Géographie de Paris et de la Société des Antiquaires de France,

chargé d'une mission scientifique

en 1870.

SIGNES ABBRÉVIATIFS.

- B. = Beit, mot arabe qui répond à celui de Beth en hébreu.
- D. = Deir, couvent.
- Kh. = Khirbet, ruine.
- O. = Oued, vallée, rivière, torrent.
- R. = Ruines dont l'auteur n'a pu obtenir le nom.

Nota. L'auteur n'a marqué sur cette carte que les localités qu'il a lui-même visitées.

Échelle de 1/200,000

0 5,000 10,000 20,000 mètres





INDEX

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES, TANT ANCIENS QUE MODERNES ¹,
MENTIONNÉS DANS LES DEUX VOLUMES DE CET OUVRAGE.

A

- Abou-Chouchéh, II, 239-240.
A'boud, II, 87.
Aboudis, *Bahourim*, *Bahurim*, I, 160-163.
A'djoul, II, 169.
A'in Abouz, II, 117.
A'in Beit el-Ma, II, 184.
A'in Beit-Iba, II, 185.
A'in Dafneh, I, 385.
A'in Djaloud, *E'n Harod*, *fons Harad*, I, 308-310.
A'in Douk, *Doch*, *Dagon*, I, 218.
A'in el-Haoudh, *E'n Chemech*, *Ensemes*, *fons Solis*, I, 159, 160; II, 294, 295.
A'in el-Haramieh, II, 36.
A'in el-Maïteh, 310, 311.
A'in es-Seïah, II, 276, 278.
A'in es-Soulthan, I, 33.
A'in Hadjlah, *Beth-Hoglah*, *Beth-Hagla*, *area Atad*, I, 53-60.
A'in Kouza, II, 176.
A'in Lebben, II, 164.
A'in Noua'imeh, I, 218.
A'in Rhazal, II, 302.
A'in Simia, II, 38.
A'kabah, I, 354.
A'kabet er-Riha, *Ma'aleh Adoummim*, *ascensus Adoummim*, I, 150-154.
A'krabeh, *Akrabbim*, II, 3-5.
A'nebta, II, 213.
A'nza, II, 217.
Aoudelah, I, 461.
Aouliet el-A'moud, 385, 386.
Aourif, II, 177.
A'ourtah, I, 461, 462.
Aousarin, II, 12.
A'rabouneh, I, 336.
A'ranch, I, 337.
A'rik, II, 46, 47.
A'roura, II, 170.
A'rrebbeh, II, 218, 219.
Artah, II, 352.
Asfieh, II, 248, 249.
A'sirah, I, 368-369; II, 177, 178.
Astaba, II, 354.
A'thara, *A'taroth*, *Atharoth*, II, 169, 214, 215.
A'thlit, *Magdiel*, *Castrum Peregrinorum*, II, 285-293.
A'youeïn, II, 169.

¹ Les noms anciens sont donnés en caractères italiques et les noms modernes ou arabes en caractères romains.

B

- Bab el-A'djel, *Via Stricta, Districtum, Petra Incisa*, II, 283-285.
 Bahr el-Louth, *Iam ha-Melah, Mare Salis, Mare Mortuum*, I, 60-97.
 Bakah er-Rharbieh, II, 345.
 Balathah, I, 382-384.
 Barin, *mutatio Betthar*, II, 349, 350.
 Beddia, II, 146.
 Beisan, *Beth-Chean, Bethsan, Scythopolis*, I, 284-299.
 Beit-A'our el-Fouka, *Bethoron superior*, II, 398.
 Beit-A'our et-Thata, *Bethoron inferior*, II, 396, 397.
 Beit-Dedjan, *Beth-Dagon*, I, 454, 455.
 Beit-Dou, II, 399.
 Beit-Doukkon, II, 398.
 Beit-Foureik, I, 455.
 Beit-Iksa, II, 400.
 Beit-Ilou, II, 85.
 Beit-Imrin, II, 210-211.
 Beitin, *Beth-El, Bethel*, I, 205, 206.
 Beit-Kad, I, 333.
 Beit-Koufa, II, 68.
 Beit-Lid, II, 211, 212.
 Beit-Nebala, *Neballat*, II, 67, 68.
 Beit-Ouzen, II, 185.
 Beit-Rima, II, 151.
 Beit-Sourik, II, 400.
 Bethabara, *Bethania*, I, 105-110.
 Bezzarieh, II, 214.
 Bir A'das, II, 369.
 Bir Ya'koub, I, 376-382.
 Bordj Berdaouil, II, 36, 37.
 Bordj el-Fera'a, *E'n Tappouah, fons Taphuce*, I, 259-261.
 Bordj Oumm es-Sour, II, 355.
 Bourka, II, 214.
 Bourkin, II, 223, 224.
 Broukin, II, 148, 153.

C

- Cha'fath, *Mitspah*, I, 185.
 Chelta, II, 395.
 Cheria't el-Kebir, *Yarden, Jordanis*, I, 97-111.
 Choueiké, II, 353.
 Choufeh, II, 212.
 Choutthah, *Beth-ha-Chittah, Bethsetta*, I, 301.

D

- Dalich, II, 248.
 Daouneh, *Edouma*, II, 14, 15.
 Deir Abou-Mecha'l, II, 118.
 Deir A'lla, II, 120.
 Deir A'mmar, II, 82.
 Deir A'ttil, II, 345.
 Deir Ballouth, II, 130.
 Deir Ebzieh, II, 48.
 Deir ech-Cheraf, II, 185, 186.
 Deir ed-Dham, II, 105.
 Deir el-A'rab, II, 113.
 Deir el-Hathab, I, 458.
 Deir el-Kala'h, II, 126.
 Deir el-Mir, II, 124.
 Deir er-Rhassaneh, II, 150, 151.
 Deir er-Rhazaleh, I, 337.
 Deir er-Rhesou, II, 345.
 Deir es-Sema'an, II, 125, 126.
 Deir Istia, II, 160, 173.
 Deir Kaddis, II, 85.

- Deir Mâr Saba, I, 19.
 Deir Neby Mousa, I, 20-28.
 Deir Tharif, II, 392.
 Dennabeh, II, 354.
 Djaloud, II, 19.
 Djanich, II, 83.
 Djebel et-Thour, *Gerizim, Garizim*, I, 424-445.
 Djebel Foukoua'h, *Gilboa, Gelboë*, I, 325, 326.
 Djebel Karanthal, I, 39-46, 128-132.
 Djebel Kermel, *Ha-Karuel, Carmel*, II, 260-273.
 Djebel Sarthabeh, *Sarthaba*, I, 243-249.
 Djebel Setti Selimah, *E'bal, Hebal*, I, 448-452.
 Djelameh, I, 327.
 Djelboun, *Gelbous, Gelbus*, I, 335.
 Djeldjoulich, *Gilgal, Galgoulis*, II, 368, 369.
 Djemma'in, II, 172.
 Djemmala, II, 82.
 Djenin, *E'u Gauuin, Engauuin, Beth-hag-Gan, Domus horti*, 327-332.
 Djeradeh, I, 210.
 Djerba, I, 344.
 Djett, II, 345, 346.
 Djibia', *Gibeath-Pinehas, Gabaath-Phineas*, II, 106-109.
 Djifna, *Gophna*, II, 39.
 Djildjilia, *Gilgal, Galgala*, II, 167, 168.
 Djimzou, *Gimzo, Gauzo*, II, 395.
 Djinsiniech, II, 210.
 Djisr Damieh, I, 240.
 Djouncid, II, 182.
 Djourich, II, 13.

E

- Echfaïa, II, 303.
 Ed-Deir, I, 334.
 Edjlil, II, 374.
 El-A'rak, II, 178.
 El-A'raka, II, 224.
 El-A'zarieh, *Bethania*, I, 163-181.
 El-Bared, II, 224.
 El-Bestan, II, 295.
 El-Birch, *Beeroth*, I, 205.
 El-Djedeidch, I, 352, 353.
 El-Fedjeh, II, 371.
 El-Fourcidis, II, 305.
 El-Haditch, *Hadid*, II, 64-67.
 El-Kefr, II, 152-154.
 El-Kharroubeh, II, 394.
 El-Kods, *Jérusalem*, I, 1-6, 181-184.
 El-Maharka, II, 245-247.
 El-Mansoura, II, 244.
 El-Martefah, II, 232.
 El-Medieh, *Modin*, II, 55-64.
 El-Merhaïr, II, 17.
 El-Mezar, I, 325.
 El-Mezaraa', II, 170, 390.
 El-Mouennis, II, 372-374.
Emek ha-Siddim, vallis Silvestris, I, 85-96.
 En-Nakoura, II, 186.
 Er-Ram, *Rauah, Rama*, I, 199-204.
 Er-Riha, *Jéricho*, I, 46-53.
 Es-Sileh, II, 214.
 Et-Tell, II, 35, 178.
 Et-Tirch, II, 391.

F

- Farroukieh, II, 372.
 Fendakoumiech, *Pentacowia*, II, 216, 217.
 Fera'oun, II, 352.
 Fera'ta, II, 179.
 Ferdisia, II, 352.
 Foukoua'h, I, 335.

H

Hableh, II, 367.
 Haouarah, I, 460.
 Haouch ez-Zakkoum, I, 267.

Hares, II, 159-160.
 Heifa, *Hepha*, *Käïpha*, *Sycaminos*, II,
 251-259.

I

Ikzim, II, 300.

J

Jercho, *Jeriho*, *Jerihoh*, *Jéricho*, I, 132-150.

K

Kabr Yousef, I, 373-376.
 Kaisarieh, *turris Stratonis*, *Cæsarea ma-*
ritima, II, 321-339.
 Kakoun, *Mikmethath*, *Machmethath*, *Chaco*,
 II, 346-348.
 Kala'h, I, 426-430.
 Kalansaouch, II, 350-352.
 Kala't ed-Demm, *castellum Adommim*,
 I, 156-159.
 Kala't el-Maleh, I, 278-279.
 Kala't Ras el-A'in, II, 369-370.
 Kalkilieh, *Gilgal*, *Galgat*, II, 356.
 Kariout, *Coreæ*, *Corea*, II, 20.
 Kasr el-Yehoudi, I, 111-117.
 Kasr es-Sett, II, 139.
 Kasr Hadjlah, I, 53-60.
 Kebbia, II, 74.
 Kefil Hares, II, 161.
 Kefireh, II, 223.
 Kefr A'athia, II, 12.
 Kefr Adan, II, 225.
 Kefr A'in, II, 150.
 Kefr A'kab, I, 204.
 Kefr Istouna, II, 28-30.
 Kefr Kasim, II, 141.
 Kefr Kellil, I, 459.

Kefr Koud, *Caparcotia*, *Capharcotia*, II,
 224.
 Kefr Lam, II, 302.
 Kefr Malek, I, 208.
 Kefr Ra'y, II, 216.
 Kefr Remmon, II, 213.
 Kefr Saba, *Antipatris?* II, 357-367.
 Kefr Sebb, II, 349.
 Keraoua ibn-Hassan, II, 174.
 Kesrah, II, 13.
 Khan el-Hatrou, I, 155, 156.
 Kharbata, II, 84.
 Kharbet Aba, I, 337.
 Kharbet Ablata, II, 105.
 Kharbet Abou Isma'il, II, 84.
 Kharbet Abou'l-Fahm, II, 80.
 Kharbet Abou-Rherib, II, 11.
 Kharbet Abou-Samara, II, 134.
 Kharbet Abou-Tantour, *Crocodilopolis*, II,
 319, 320.
 Kharbet A'in el-Faouara, II, 151.
 Kharbet A'in el-Louz, II, 42.
 Kharbet A'in es-Sakout, *Soukkoth*, *Soc-*
coth, I, 269-275.
 Kharbet A'inoun, I, 362.
 Kharbet A'kbat Abou-Kamech, II, 81.

- Kharbet A'koud, I, 448.
 Kharbet Aliakeloum, I, 254, 255.
 Kharbet A'liata, II, 167.
 Kharbet A'ly, II, 111.
 Kharbet A'ly Melkinch, II, 76.
 Kharbet A'rara, II, 157.
 Kharbet Arsouf, *Apollonia, Arsur, Assur*,
 II, 375-382.
 Kharbet A'sir, I, 261.
 Kharbet A'sker, I, 371, 372.
 Kharbet Asrisia, II, 144.
 Kharbet A'tara, *A'tharoth*, I, 204.
 Kharbet A'thouf, *Tappouah, Taphua*, I,
 255, 256.
 Kharbet Azzoun, II, 143, 144.
 Kharbet Ba'enna, II, 78.
 Kharbet Basalich, I, 251-253.
 Kharbet Beit-Cherif, II, 86.
 Kharbet Beit-Elfa, I, 303-305.
 Kharbet Beit-Koufa, II, 68.
 Kharbet Beit-Koutha, I, 198.
 Kharbet Bela'meh, *Belma, Belamon*, I,
 339-341.
 Kharbet Benat Berr, II, 155.
 Kharbet Ben-Ra'ich, II, 121.
 Kharbet Biria, II, 394.
 Kharbet Cha'b es-Seiar, II, 43.
 Kharbet Cheikh Cha'leh, II, 186.
 Kharbet Cheikh el-Gherbaoui, II, 54.
 Kharbet Cheikh Hasan, I, 305, 306.
 Kharbet Cheikh Ibrahim, II, 86.
 Kharbet Chelta, II, 51.
 Kharbet Choukba, II, 81.
 Kharbet Dakleh, II, 109.
 Kharbet Daouabeh, II, 248.
 Kharbet Dar Ahmed, II, 146.
 Kharbet Dasera, II, 72.
 Kharbet Deir Annar, II, 83.
 Kharbet Deir Asrouf, II, 110.
 Kharbet Deir Dakleh, II, 121.
 Kharbet Deir Ebdjaly, II, 161.
 Kharbet Deir Hazem, I, 187, 188.
 Kharbet Deiria, II, 155.
 Kharbet Deir Kasis, II, 144, 145.
 Kharbet Dikrin, II, 390.
 Kharbet Djaloud, I, 307.
 Kharbet Djeba'id, II, 17.
 Kharbet Djedeideh, I, 305.
 Kharbet Djeraba, II, 32.
 Kharbet Djerda, II, 84, 85.
 Kharbet Djouneid, II, 182.
 Kharbet Douarah, *Beth-Millo, urbs Mello?*
 I, 463, 464.
 Kharbet Doubel, *Carmelus, Ecbatana*, II,
 296-297.
 Kharbet ech-Chekeb, I, 275.
 Kharbet ech-Chouf, I, 369.
 Kharbet ed-Douara, II, 8.
 Kharbet ed-Doueir, II, 137, 151.
 Kharbet el-A'das, II, 43.
 Kharbet el-A'rabeh, II, 387.
 Kharbet el-Beidha, II, 78.
 Kharbet el-Bireh, II, 77.
 Kharbet el-Blakieh, II, 383.
 Kharbet el-Bordj, II, 32.
 Kharbet el-Breikeh, II, 355.
 Kharbet el-Bridje, II, 342.
 Kharbet el-Eu'rmah, *Arouma, Rumah*, II,
 2-3.
 Kharbet el-Falek, II, 387.
 Kharbet el-Fekhakhir, II, 157, 158.
 Kharbet el-Hamka, II, 155.
 Kharbet el-Hammam, II, 53.
 Kharbet el-Haourieh, II, 396.
 Kharbet el-Kala'h, I, 244, 245.
 Kharbet el-Kefil, II, 12.
 Kharbet el-Kerak, II, 248.
 Kharbet el-Khoureibeh, II, 249.
 Kharbet el-Koufeir, I, 354.
 Kharbet el-Louz, II, 49.
 Kharbet el-Maskarah, I, 227.
 Kharbet el-Medich, *Modin*, II, 395, 404-
 413, 415-426.
 Kharbet el-Medjedda'h, I, 283.
 Kharbet el-Metaoui, II, 147.
 Kharbet el-Mezira', II, 1, 175.

- Kharbet el-Mighram, *Migron, Magron*,
 I, 185-187.
 Kharbet el-Yehoud, II, 51, 52.
 Kharbet en-Nedjar, II, 143.
 Kharbet en-Nekhail, II, 217.
 Kharbet Erha, I, 199.
 Kharbet Eskaka, II, 163.
 Kharbet es-Samer, II, 279.
 Kharbet es-Sireh, I, 266.
 Kharbet es-Somera, I, 226; II, 175.
 Kharbet es-Souma', I, 187.
 Kharbet es-Souk, II, 394.
 Kharbet et-Thireh, II, 43, 44.
 Kharbet ez-Zerhanieh, II, 71.
 Kharbet Faroua'h, I, 364.
 Kharbet Feradj, I, 282, 283.
 Kharbet Hammam el-Maleh, *Abel-Meholah, Abelmchula*, I, 276-278.
 Kharbet Hananeh, II, 304.
 Kharbet Hannonnah, II, 73.
 Kharbet Hasen, II, 354.
 Kharbet Hazima, II, 157.
 Kharbet Kabouta, II, 384.
 Kharbet Kakoun, I, 31-33.
 Kharbet Kefr A'na, II, 37, 38.
 Kharbet Kefr Berah, II, 142.
 Kharbet Kefr Cheial, II, 46.
 Kharbet Kefr et-Tout, II, 149, 150.
 Kharbet Kefr Hatta, II, 141.
 Kharbet Kefria, II, 42.
 Kharbet Kefr Iaroub, I, 342.
 Kharbet Kefr Incha, II, 113.
 Kharbet Kefr Kous, I, 448.
 Kharbet Kefr Lebed, II, 212, 213.
 Kharbet Kefr-Louth, II, 50.
 Kharbet Kefrou, II, 178.
 Kharbet Kerzeleia, I, 243.
 Kharbet Kesaraia, II, 156.
 Kharbet Kesfa, II, 136.
 Kharbet Khreich, II, 142.
 Kharbet Kilia, I, 215, 216.
 Kharbet Kis, II, 171.
 Kharbet Kleisch, I, 449.
 Kharbet Koufa, I, 244.
 Kharbet Koulasan, II, 18.
 Kharbet Kour-Krech, II, 159.
 Kharbet Kousin es-Sahel, II, 211.
 Kharbet Ledjoun, *Megiddo, Mageddo, Legio*, II, 232-238.
 Kharbet Louza, *Louza*, I, 433-436.
 Kharbet Mahour-Kathathou, II, 77.
 Kharbet Makherouk, *Archelaïs*, I, 235-238.
 Kharbet Makoura, II, 299.
 Kharbet Meradjem, II, 16.
 Kharbet Merasdin, II, 8.
 Kharbet Merharet el-A'bed, II, 71, 72.
 Kharbet Mesmar, II, 131.
 Kharbet Miamas, II, 339-341.
 Kharbet Miselieh, II, 283.
 Kharbet Mountar, II, 166.
 Kharbet Mourra, II, 76.
 Kharbet Nasbah, *Doch, Dagon*, I, 218-222.
 Kharbet Nasous, II, 299.
 Kharbet Nedjara, II, 143.
 Kharbet Nedjemeh, I, 214.
 Kharbet Nedjemet Miriam, II, 84.
 Kharbet Oued Oumm el-A'leikch, II, 388.
 Kharbet Oumm ech-Choukof, II, 295.
 Kharbet Oumm el-A'lak, II, 341.
 Kharbet Oumm el-Boureid, II, 137.
 Kharbet Oumm el-Bouthmeh, I, 342.
 Kharbet Oumm el-Hammam, II, 135.
 Kharbet Oumm el-Keba, II, 131.
 Kharbet Oumm el-Koubbeh, II, 140, 141.
 Kharbet Oumm et-Tineh, II, 134.
 Kharbet Oumm ez-Zeinat, II, 299.
 Kharbet Oumm Keismah, I, 254, 255.
 Kharbet Rafidieh, II, 31.
 Kharbet Rhaba, *Alexandrium?* II, 32, 33.
 Kharbet Ras ed-Dalich, II, 69.
 Kharbet Ras el-Lekra', II, 69.
 Kharbet Ras el-Merhasel, II, 69.
 Kharbet Roubraba, I, 343.
 Kharbet Rouchmia, II, 249, 250.

- Kharbet Sa'd ed-Din, II, 72, 73.
 Kharbet Salhab, I, 354, 355.
 Kharbet Samieh, *Na'arah*, *Naaratha*,
Na'aran, *Neara*, I, 211-214.
 Kharbet Selita, II, 157.
 Kharbet Semmakha, II, 297.
 Kharbet Senonbra, II, 302.
 Kharbet Siloun, *Chiloh*, *Selo*, *Selo*, II,
 21-28.
 Kharbet Sinia, I, 361.
 Kharbet Soucikch, *Sokoh*, *Socho*, I, 204.
 Kharbet Soufin, II, 357.
 Kharbet Soumra, I, 255.
 Kharbet Sousieh, II, 156.
 Kharbet Tell Azour, *Hatsor*, *Asor*, I, 209.
 210.
 Kharbet Tell el-Foul, *Gibea'th-Chaoul*,
Gabaa Saul, I, 188-198.
 Kharbet Thabakat, I, 188.
 Kharbet Thabakat Fahil, *Pella*, I, 283.
 Kharbet Tharfidia, II, 45.
- Kharbet Tibneh, *Timmath-Serah*, *Timmath-
 Heres*, II, 89-104.
 Kharbet Tleilat el-Maleh, I, 275.
 Kharbet Yanoun, *Yanohah*, *Janoë*, II,
 6-7.
 Kharbet Yarzeh, I, 360, 361.
 Kharbet Zakarich, II, 52-54.
 Kharbet Zakkour, II, 143.
 Kharbet Zanar, II, 152.
 Kharbet Zebda, II, 73.
 Kharbet Zeidan, I, 460.
 Kheraib er-Ram, I, 199.
 Kireh, II, 162-173.
 Kiriet Djitt, *Gitta*, II, 181.
 Koroun el-Haramieh, II, 138.
 Koubatieh, I, 343, 344.
 Koubeibeh, II, 399.
 Koubeizeh, II, 239.
 Kouleh, II, 350-391.
 Koumich, *Cyamon*, *Chelmon*, I, 306,
 307.

L

- Lebhen, *Lebonah*, *Lebona*, II, 112, 164. | Loudd, *Lod*, *Lydda*, *Diospolis*, II, 392.

M

- Makhna el-Fouka, I, 459-460.
 Makhna et-Thata, I, 460.
 Maktha' Aboud, II, 116.
 Ma'mondieh, II, 371.
 Mechmach, II, 239.
 Medjdel, II, 9-11.
 Medjdel-Iaba, *Antipatris?* II, 132, 133.
- Meiteloun, I, 351.
 Mekeibeleh, I, 307.
 Melebbes, II, 372.
 Merda, II, 162.
 Mesha, II, 145, 146.
 Meskeh, II, 389.
 Misilia, I, 344.

N

- Nablons, Naplouse, *Chechem*, *Sichem*,
Flavia Neapolis, I, 390-424. | Nahr el-Akhdar, *flumen Mortnum*, II,
 343, 344.
 Nahr Abou Zaboura, II, 348, 349. | Nahr el-A'oudjeh, *fl. Arsar*, II, 372-374.

Nahr el-Falek, *Nahal Kanah*. *Nahr el-Kassab*, II, 385-387.
 Nahr Zerka, *Crocodilon flumen*, II, 317-319.
 Neby Danial, II, 393.

Neby Samouïl, II, 400.
 Neby Tary, II, 389, 390.
 Nedjara, II, 143.
 Noures, I, 324.
 Nouss Djebeil, II, 210.

O

Oued Djaloud, I, 299.
 Oued el-A'oudjeh, I, 226.
 Oued el-Fera'a, I, 234.
 Oued el-Kelt, *Nahal Kerith*, *torrens Carith*, I, 28-32.
 Oued el-Malah, I, 269.
 Oued en-Nar, *torrens Cedron*, I, 16-19.
 Oued en-Noua'imeh, I, 225.

Oued ez-Zerka, *Nahal Jabbok*, *Jaboc*, *Jeboe*, I, 264, 265.
 Oued Keradjeh, *Chorseus fluvius*, II, 316.
 Oued Zerka, II, 87.
 Oumm el-Fahm, II, 239.
 Oumm el-Tout, II, 303.
 Oumm ez-Zeinat, II, 244, 245.
 Oumm Khaled, II, 387.
 Oumm Saffa, II, 109.

R

Rafat, II, 129.
 Rafidia, II, 182-184.
 Ram-Allah, *Ramah*, *Rama*, II, 40-41.
 Ranch, II, 215.
 Ramin, II, 211.
 Ras Abou Ia'koub, II, 75.
 Ras Kerka, II, 83.

Rentieh, II, 392.
 Rentis, II, 113.
 Rimmoun, *Sela' ha-Rimmon*, *Petra Rimmon*, I, 215.
 Roudjib, I, 463.
 Roummaneh *Hadad-Rimmon*, *Adadremmon*, II, 229, 230.

S

Saffa, II, 49.
 Salem, *Chalem*, *Salem*, I, 456, 457; II, 230-232.
 Sandelah, I, 326.
 Sannirieh, II, 175.
 Sanour, *Bethulia*, I, 344-350.
 Saouïeh, II, 163.
 Sarfend, II, 301, 302.
 Sarta, II, 146.
 Sebastieh, *Samaria*, *Sebaste*, II, 188-210.

Sebbarin, II, 304.
 Sefarin, II, 212.
 Sendianeh, II, 342.
 Serra, II, 181.
 Sidi Aly ebn-Aleim, II, 375.
 Sileh, II, 225, 226.
 Sindjel, II, 34, 35, 166.
 Sir, I, 353.
 Siris, I, 351.
 Soueïkeh, I, 204.

T

- Ta'annak, *Ta'annak*, *Thanae*, *Thenac*, II, 227, 228.
 Tamoun, I, 257.
 Tantoura, *Dor*, *Dora*, *Pirgul*, *Mirla*, II, 305-315.
 Teiasir, *Acher*, *Aser*, I, 355-357.
 Tell Balah, I, 284.
 Tell Djeldjoul, *Gilgal*, *Galgala*, I, 117-126.
 Tell Djouzelah, I, 238.
 Tell Douthan, *Dothan*, *Dothaïn*, II, 219-223.
 Tell ed-Dhrous, II, 345.
 Tell el-A'laïk, I, 28.
 Tell el-Asari, I, 283.
 Tell el-Djezel, I, 284.
 Tell el-Fasaïl, *Phasaëlis*, I, 228-232.
 Tell el-Ferouana, I, 283.
 Tell el-Kadhieh, I, 262.
 Tell el-Kaimoun, *Cyamon*, *Chelmon*, *Kammona*, *Cimona*, II, 241-244.
 Tell el-Keniseh, *Capharnaüm*, II, 279-282.
 Tell el-Meleïkeh, I, 282.
 Tell el-Menchieh, I, 284.
 Tell er-Radrha, I, 281.
 Tell es-Safra, I, 253.
 Tell es-Sa'idieh, I, 267.
 Tell es-Semak, *mutatio Calamon*, II, 274-276.
 Tell et-Taoum, I, 282.
 Tell Khabar, I, 352.
 Tell Keraoua, I, 241.
 Tell Oualy Abou-Feradj, I, 281.
 Tell Oumm et-Theil, I, 234.
 Tell Re'ian, I, 283.
 Thayebeh, *Ophrah*, *Ophra*, *Aphra*, *Ephrem*, *Ephron*, I, 206, 207; II, 352.
 Thallouza, *Thirza*, *Thersa*, I, 365-368.
 Thireh, *Tyrus*, II, 282, 283, 355.
 Thoubas, *Thebez*, *Thebes*, I, 357-359.
 Thoulkerem, II, 353.

Y

- Ya'bed, II, 223.
 Yabroud, II, 37.
 Yamoun, II, 225.
 Yasouf, II, 162.

Z

- Zaouata, II, 185.
 Zaouïeh, II, 145, 217.
 Zbouba, II, 230.
 Zebda, II, 73.
 Zeïneh, II, 245.
 Zeïta, II, 173, 346.
 Zelafeh, II, 232.
 Zemmariu, II, 304-305.
 Zera'im, *Izre'el*, *Jezrahel*, *Jezrael*, I, 311-323.



TABLE DES CHAPITRES.

	Pages.
CHAPITRE XXIX. Départ de Naplouse. — Kharbet Mezeirah. — Kharbet el-Eu'rmah. — A'krabeh.....	1
CHAPITRE XXX. Yanoun, jadis Yanohah. — Neby Noun. — Kharbet ed-Douara. — Kharbet Merasdin. — Medjdel. — Kharbet Abou-Rherib. — Retour à A'krabeh	6
CHAPITRE XXXI. Aousarin. — Kefr A'athia. — Kharbet el-Kefil. — Djourich. — Kesrah. — Daoumeh, jadis Edouma.....	12
CHAPITRE XXXII. Kharbet el-Meradjem. — Kharbet Djeba'id. — El-Merhaïr. — Kharbet Koulasan. — Retour à Daoumeh.....	16
CHAPITRE XXXIII. Djaloud. — Kariout, jadis Coreæ. — Kharbet Siloun, Fan- tique Silo. — Tourmous A'ya. — Kefr Istouna. — Retour à Tourmous A'ya.....	19
CHAPITRE XXXIV. Kharbet Rafidieh. — Kharbet Djeraba. — Kharbet el-Bordj. — Kharbet Rhaba. — Sindjel. — Et-Tell. — A'in el-Haramieh. — Bordj Berdaouïl. — Yabroud. — Kharbet Kefr A'na. — A'in Sinia. — Djifna. — Retour à Jérusalem.....	34
CHAPITRE XXXV. Départ de Jérusalem. — Ram-Allah. — Kharbet A'in el- Louz. — Kharbet Kefria. — Kharbet Cha'b es-Seïar. — Kharbet el- A'das. — Kharbet et-Thireh. — Retour à Ram-Allah.....	40
CHAPITRE XXXVI. Kharbet Tharfidia. — Kharbet Kefr Cheïal. — A'rik. — Deir Ebzieh. — Saffa. — Kharbet el-Louz. — Retour à Saffa.....	45
CHAPITRE XXXVII. Kharbet Kefr Louth. — Kharbet Chelta. — Kharbet el- Yehoud. — Kharbet el-Hammam. — Kharbet Zakarieh. — Kharbet Cheikh el-Gherbaouï. — Restes du tombeau des Machabées. — El-Medieh. — El-Haditeh, jadis Hadid. — Beit-Nebala, l'ancienne Neballat. — Khar- bet Beit-Koufa. — Kharbet Ras Lekra'. — Kharbet Ras ed-Dalieh. — Kharbet el-Merhasel. — Retour à Beit-Nebala.....	50
CHAPITRE XXXVIII. Kharbet ez-Zerhanieh. — Kharbet Merharet el-A'bed. — Kharbet Dasera. — Kharbet Sa'd ed-Din. — Kharbet Zebda. — Kharbet Hannounah. — Kebbïa. — Ras Abou-Ia'koub. — Retour à Beit-Nebala.	71
CHAPITRE XXXIX. Kharbet Mourra. — Kharbet A'ly Melkineh. — Birket el- Ouakah. — Kharbet el-Birch. — Kharbet Mahour-Kathathou. — Kharbet el-Beidha. — Kharbet Ba'enna. — Retour à Beit-Nebala.....	76

	Pages.
CHAPITRE XL. Kharbet Abou'l-Fahm. — Kharbet Choukba. — Kharbet A'k- bet Abou-Kamech. — Djemmala. — Kharbet Deir A'mmar. — Djaueh. — Deir A'mmar. — Ras Kerka. — Kharbata. — Kharbet Nedjemet Mi- riam. — Kharbet Abou-Isma'il. — Kharbet Djerda. — Deir Kaddis. — Beit-Ilou. — Kharbet Beit-Cherif. — Kharbet Cheikh Ibrahim. — A'boud.	80
CHAPITRE XLI. Kharbet Tibneh, jadis Timnath-Serah ou Timnath-Heres. — Découverte du tombeau de Josué.	89
CHAPITRE XLII. Deir ed-Dham. — Kharbet Ablata. — Neby Saleh. — Djibia'. — Kharbet Seia, jadis Gibeath-Pinelias. — Oumm Saffa. — Kharbet Dakleh. — Kharbet Deir Asrour. — Retour à notre campement de l'Oued Zerka.	105
CHAPITRE XLIII. Kharbet A'ly. — Lebben. — Rentis. — Kharbet Kefr Incha. — Deir el-A'rab. — Retour à notre campement de l'Oued Zerka. — An- tique nécropole et carrières d'A'boud. — Deir Abou-Mecha'l. — Retour à l'A'in Zerka.	111
CHAPITRE XLIV. Deir A'lla. — Deir Dakleh. — Kharbet Ben-Ra'ich. — Retour à l'A'in Zerka.	120
CHAPITRE XLV. Deir el-Mir. — Deir es-Sema'an. — Deir el-Kala'h. — Rafat. — Deir Ballouth. — Kharbet Mesmar. — Kharbet Oumm el-Keba. — Medjdel-Iaba.	124
CHAPITRE XLVI. Kharbet Oumm et-Tineh. — Kharbet Abou-Samara. — Khar- bet Oumu el-Hammam. — Kharbet Kesfa. — Kharbet Oumm el-Boureid. — Kharbet ed-Doueir. — Koroun el-Haramieh. — Kasr es-Sett. — Re- tour à Medjdel-Iaba.	134
CHAPITRE XLVII. Kharbet Oumm el-Koubbeh. — Kefr Kasim. — Kharbet Kefr Hatta. — Kharbet Kefr Berah. — Kharbet Khreich. — Kharbet Zak- kour. — Kharbet Nedjara. — Kharbet en-Nedjar. — Kharbet Azzoun. — Kharbet Asrisia. — Kharbet Deir Kasis. — Zaouïeh. — Meshia. — Beddia. — Sarta. — Kharbet Dar Ahmed. — Kharbet el-Metaoui. — Ras el-A'in Metaoui	140
CHAPITRE XLVIII. Bronkin. — Keraoua. — Kharbet Kefr et-Tout. — Kefr A'in. — Deir er-Rhassaneh. — Beit-Rima. — Kharbet A'in el-Faouara. — Kharbet ed-Doueir. — Kharbet Zanar. — Retour à l'A'in el-Metaoui.	148
CHAPITRE XLIX. Broukin. — El-Kefr. — Kharbet Deiria. — Kharbet Benat Berr. — Kharbet el-Hamka. — Kharbet Sousieh. — Kharbet Kesaraia. — Kharbet A'rara. — Kharbet Selita. — Kharbet Hazima. — Kharbet el-Fekhakhir. — Retour à l'A'in el-Metaoui.	153
CHAPITRE L. Kharbet Kour-Krech. — Hares. — Deir Istia. — Kefil Hares. — Kharbet Deir Ebdjaly. — Kireh. — Merda. — Yasouf. — Kharbet Es-	

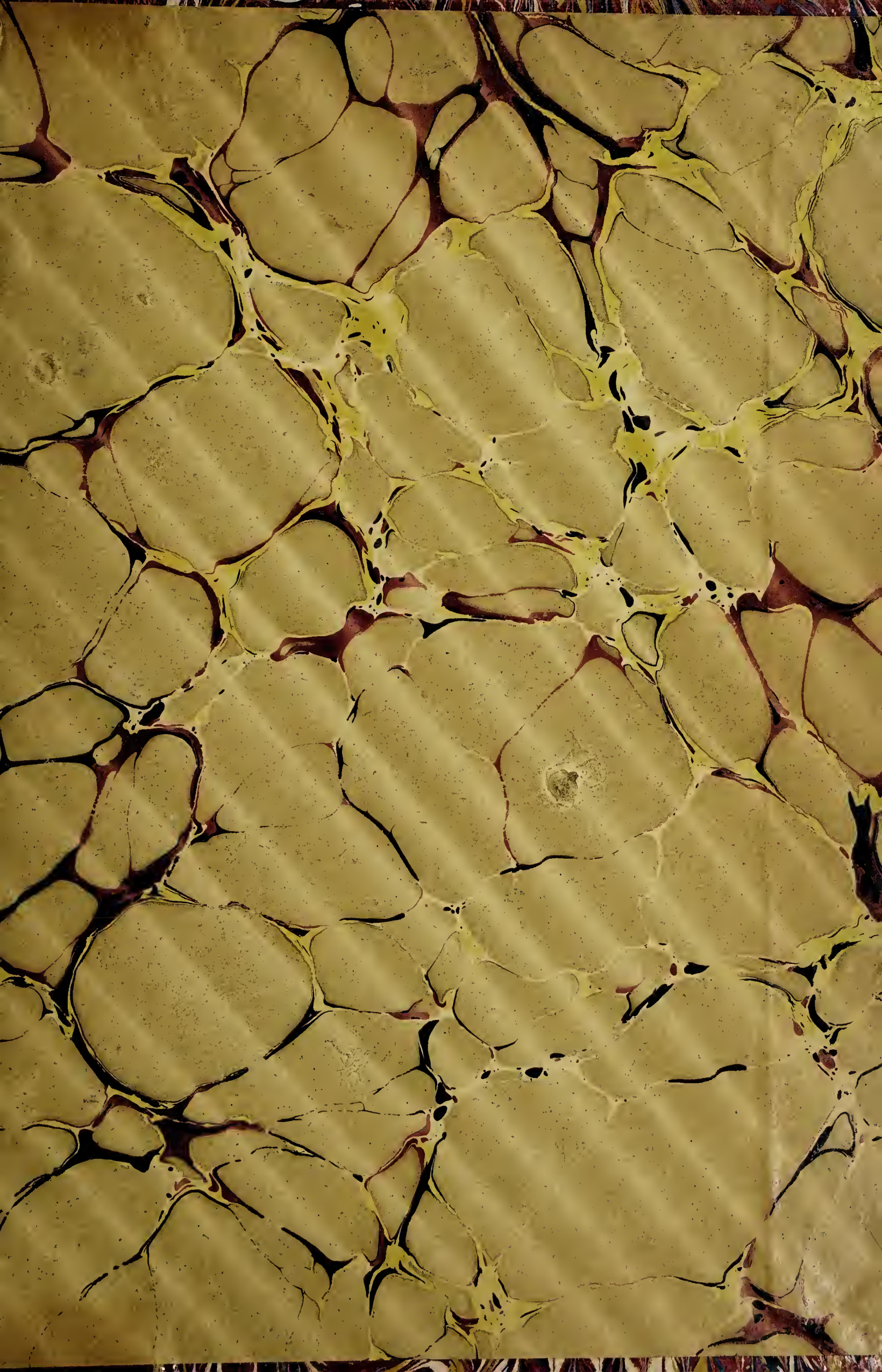
TABLE DES CHAPITRES.

439

Pages.

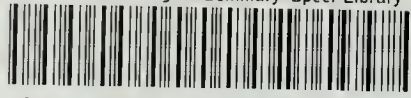
kaka. — Saouïeh. — Halte près de l'Aïn Lebben. — Lebben; jadis Lebonah.	159
CHAPITRE LI. Sindjel. — Kharbet Mountar. — Kharbet A'liata. — Djildjilia. — A'thara. — A'youein. — A'djoul. — A'roura. — El-Mezara'. — Kharbet Kis. — Retour à l'Aïn el-Lebben.	166
CHAPITRE LII. Djemma'in. — Zeita. — Kirch. — Deir Istia. — Keraoua ibn-Hassan. — Kharbet es-Somera. — Kharbet el-Mezira'. — Sannirieh. — Kharbet Kefr Tselets. — Aïn Kouza.	172
CHAPITRE LIII. Aïn Abouz. — A'ourif. — A'sirah. — Kharbet A'sirah. — Et-Tell. — El-A'rak. — Kharbet Kefrou. — Fera'ta. — Kiriet Djitt. — Serra. — Kharbet Djouneïd. — Rafidia. — Naplouse.	177
CHAPITRE LIV. Aïn Beit el-Ma. — Rafidia. — Beit-Ouzen. — Zaouata. — Aïn Beit-Iba. — Deir ech-Cheraf. — En-Nakoura. — Kharbet Cheikh Cha'leh. — Aïn en-Nakoura.	184
CHAPITRE LV. Description des ruines de Sebastieh, jadis Sébaste ou Samarie. — Histoire de Sébaste. — Retour à l'Aïn en-Nakoura.	188
CHAPITRE LVI. Djinsinieh. — Nouss Djebeil. — Beit-Imrin. — Kharbet Kousin es-Sahel. — Ramin. — Beit-Lid. — Sefarin. — Choufeh. — Kharbet Kefr Lebed. — A'nehta. — Kefr Remman. — Bezzarieh. — Es-Sileh. — Bourka. — A'tara. — Rameh. — Kefr Ra'y. — Fendakoumich. — A'djeh. — A'nza. — Kharbet en-Nekhaïl. — Zaouïeh. — A'rrabeh. — Tell Douthan, jadis Dothan.	210
CHAPITRE LVII. Ya'bed. — Kefireh. — Bourkin. — Kefr Koud. — El-Bared. — El-A'raka. — Kefr Adan. — Yamoun. — Sileh. — Ta'annak. — Roummaneh. — Zbouba. — Salem. — Zelafeh. — El-Martefah. — Kharbet Ledjoun. — Mechmach. — Oumm el-Fahm. — Koubeizeh. — Abou-Choucheh.	223
CHAPITRE LVIII. Tell el-Kaimoun. — El-Mansoura. — Oumm ez-Zeinat. — Zeineh. — El-Maharka. — Kharbet el-Kerak. — Kharbet Daouabeh. — Dalieh. — Asfieh. — Kharbet el-Khoureibeh. — Kharbet Rouchmia. — Arrivée à Heïfa.	241
CHAPITRE LIX. Description de Heïfa, autrement dite Kaïpha, jadis Hepha.	251
CHAPITRE LX. Couvent de Notre-Dame du Carmel. — Description générale du Carmel. — Histoire du couvent. — Chapelle de saint Simon Stock. — École des prophètes.	260
CHAPITRE LXI. Tell es-Semak. — Kharbet Tenameh. — Ruines du couvent de Saint-Brocard. — Kharbet es-Samer. — Tell el-Keniseh. — Et-Tireh. — Kharbet Miselieh. — Bab el-A'djel. — A'thlit.	274
CHAPITRE LXII. Aïn el-Haoudh. — El-Bestan. — Kharbet Oumm ech-Choukof. — Kharbet Doubel. — Kharbet Semmakha. — Kharbet Oumm ez-Zeinat. — Kharbet Makoura. — Kharbet Nasous. — Ikzim.	294

	Pages.
CHAPITRE LXIII. Sarfend. — Kefr Lam. — A'in Rhazal. — Kharbet Senoubra. — Kharbet es-Selimanieh. — Echfaïa. — Oumm et-Tout. — Kharbet Hananeh. — Sebbarin. — Zemmarin. — El-Founeidis. — Tantoura. jadis Dora	301
CHAPITRE LXIV. Oued Keradjeh. — Nahr Zerka. — Kharbet Abon-Tantour. — Kaisarieh (Césarée maritime). — Kharbet Miamas. — Kharbet Oumm el-A'lak. — Halte pour la nuit.	316
CHAPITRE LXV. Sendianeh. — Kharbet el-Bridj. — Nahr el-Akhdar. — Bakah er-Rharbieh. — Deir A'ttil. — Deir el-Rhesoun. — Djett. — Zeita. — Kakoun. — Nahr Abou-Zaboura. — Kefr Sebb. — Barin. — Kalan- saoueh. — Fera'oun. — Ferdisia. — Thaybeh. — Artah. — Thoulkerem. — Choueikéh. — Astaba. — Kharbet Hasen. — Dennabeh. — Retour à Kalansaoueh.	342
CHAPITRE LXVI. Bordj Oumm es-Sour. — Thireh. — Kharbet el-Breikéh. — Kalkilieh. — Kharbet Soufin. — Kefr Saba. — Hableh. — Djeldjoulieh. — Bir A'das. — Kala't Ras el-A'in	355
CHAPITRE LXVII. Ma'moudieh. — El-Fedjeh. — Melebbes. — Farroukieh. — El-Mouennis. — Edjlil. — Sidi A'ly Ebn-Aleim. — Ruines d'Arsouf.	371
CHAPITRE LXVIII. Kharbet el-Blakieh. — Kharbet Kabouta. — Nahr el-Falek. — Basset el-Falek. — Oumm Khaled. — Kharbet el-Falek. — Kharbet el-A'rabeh. — Forêt de chênes. — Kharbet Oued Oumm el-A'leikéh. — Meskeh. — Kefr Saba. — Ras el-A'in. — Neby Tary. — El-Mezara'a. — Kharbet Dikrin. — Kouleh. — Et-Tirch. — Deir Tharif. — Rentieh. — El-Keniseh. — Loudd. — Ramleh.	383
CHAPITRE LXIX. Neby Danial. — Djimzou. — El-Kharroubeh. — Kharbet Biria. — Kharbet es-Souk. — Kharbet el-Medieh. — Chelta. — Kharbet el-Haourieh. — Saffa. — Beit-A'our et-Thata.	393
CHAPITRE LXX. Beit-A'our el-Fouka. — Beit-Donkkou. — Koubeibeh. — Beit- Dou. — Beit-Sourik. — Neby Samouïl. — Beit-Iksa. — Retour à Jérusa- salem.	398
CHAPITRE LXXI. Départ de Jérusalem pour Djimzou. — Fouilles au tombeau des Machabées. — Retour à Jérusalem. — M. Mauss se rend à El-Medieh. — Fin de mon exploration de la Samarie.	403
CHAPITRE LXXII. Réfutation de quelques assertions du lieutenant Conder et des objections de M. Clermont-Ganneau relativement au tombeau des Machabées.	415
INDEX des noms géographiques, tant anciens que modernes, mentionnés dans les deux volumes de cet ouvrage.	427



DS107 .G93 v.5
Description géographique, historique et

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00066 5044